20 CM
R-40.580
BIBLIOTECA · Granada · DE ANDALUCIA
1
0
375

Guide

DU VOYAGEUR

En Espagne.

PAR M. BORY DE SAINT-VINCENT,

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES,

L'UN DES OFFICIERS SUPÉRIEURS ANCIENNEMENT ATTACHÉS AU DÉPÔT DE LA GUERRE, ET AIDE-DE-CAMP DE SON EXCELLENCE LE DUC DE DALMATIE, DURANT LA DERNIÈRE GUERRE D'ESPAGNE (1808 A 1813).

Avec deux Cartes coloriées

DRESSÉES ET DESSINÉES PAR L'AUTEUR.

Paris

LOUIS JANET, LIBRAIRE, RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

1823.

A MONSIEUR

ARNAULT,

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MADRID, ET CI-DEVANT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

MON AMI,

Ce n'est pas un ouvrage de circonstance dont je viens vous faire hommage. Je respecte trop un nom tel que le vôtre pour l'associer à des choses qui ne présenteraient d'autre intérêt que celui du moment. Mon livre paraît, à la vérité, lorsque l'Espagne et le Portugal appellent l'attention du monde; mais il fut écrit lorsqu'à une autre époque, ces États ne méritaient pas moins de l'occuper par la résistance opiniâtre qu'ils venaient d'opposer à l'agression la plus formidable.

J'étais bien jeune encore, quand l'admiration due à vos ouvrages me fit rechercher votre honorable amitié, et que vous me donnâtes des preuves de la plus aimable prévenance. Un penchant réciproque semblait nous attirer l'un vers l'autre; la même fidélité dans les mêmes affections, des

opinions semblables sur presque toutes les choses, et d'honorables infortunes supportées en commun, ont resserré depuis des nœuds que je désire, s'il est possible, resserrer encore en vous offrant cet ouvrage comme un témoignage public du respect que m'inspirent les qualités du cœur et du génie qui brillent en vous. Juge éclairé sur tout ce qui concerne l'Espagne, puisque vous visitâtes aussi le pays que j'entreprends de faire connaître, vous en aviez étudié la langue et approfondi l'histoire au point que, lorsque vous fûtes à Madrid avec un ministre chargé d'y faire respecter la France, l'Académie royale vous jugea digne d'être admis dans son sein, où nous la voyons, en s'honorant de vous y compter encore, prouver qu'il existe des Académies demeurées immuables au milieu des changemens politiques que les événemens ont opérés autour d'elles.

Le GUIDE DU VOYAGEUR EN ESPAGNE, fruit de mes propres observations, forma originairement la première partie d'un ouvrage beaucoup plus étendu et que j'avais composé sur la guerre de 1808 à 1813. Il était destiné à donner en quelque sorte, et par introduction, un portrait du pays sur lequel s'étaient passés de grands événemens trop défigurés. Avant d'écrire sur des opérations militaires et sur des combats dont ma position m'avait mis à portée de juger, je croyais

devoir en décrire le théâtre. Il m'a toujours semblé que les fausses idées qu'on puise trop souvent dans l'histoire sur les batailles et leur résultat, viennent de ce qu'avant de les raconter on ne s'étend pas assez sur ce qu'on pourrait appeler les décorations entre lesquelles se déroule le drame. Pour se faire une idée bien juste des combats de bêtes féroces et des gladiateurs de l'antiquité, ne faut-il pas connaître ce qu'était le Cirque ?

Écrite, j'ose le dire, dans un grand esprit d'impartialité et d'indépendance, ma GUERRE D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL devait nécessairement blesser beaucoup d'amours-propres, réduire à leur juste valeur plus d'une réputation qu'on prétendait exalter, et relever par la simple exposition des faits l'éclat de plus d'une gloire qu'on eût voulu flétrir. J'avais été témoin d'une grande partie des événemens que je racontais ; les matériaux les plus précieux avaient été mis à ma disposition, non-seulement par divers généraux et administrateurs qui s'y étaient trouvés, ou par mon admission au nombre des officiers supérieurs employés au dépôt de la guerre ; mais j'avais, à Madrid même, obtenu des principaux personnages du gouvernement d'alors des documens importans sur le royaume. On pouvait songer à publier un livre de cette nature vers le commencement de la Res-

tauration où l'aurore d'une liberté mise en harmonie avec ce que commandaient le passé et le présent, semblait promettre que l'émission de la vérité ne serait jamais poursuivie comme un crime; et déjà les cartes qui devaient accompagner mes quatre volumes étaient livrées à la gravure.

D'étranges révolutions ont depuis renversé tous mes calculs, changé la face de l'Europe, anéanti la suprématie des forts ; et, contraint à quitter précipitamment ma patrie, je laissai mon manuscrit comme enseveli sous les ruines de sa gloire. Dans ce désastre général qui nous atteignait tous deux, je pouvais, en pays étranger, exhumer et placer avantageusement le fruit de mes travaux ; mais la sauvagerie d'une loi d'*habeas corpus* s'opposant à ce qu'un proscrit pénétrât où j'aurais pu tirer parti de mon livre, et conséquemment à ce que j'en surveillasse l'impression, je dus y renoncer dans l'appréhension où j'étais que l'orgueil britannique, intéressé à dérober à l'histoire plus d'une vérité, se permît d'altérer les parties de mon texte d'où ressortait qu'un général, servi par les circonstances, peut, en dépit d'une longue série de fautes couronnées de succès improbables, se trouver investi d'une immense et brillante célébrité.

Rappelé avec vous dans cette France d'où j'avais été repoussé avec vous, j'y voulais enfin vivre en

repos, trop peu dédommagé des malheurs que m'avait valus mon dévouement à la cause de la liberté, pour affronter de nouveau ces haines puissantes et persécutrices auxquelles nous avions une fois été abandonnés l'un et l'autre avec tant de calme; mais trop amant de la vérité pour me résoudre à altérer en rien la parole de l'inexorable histoire, j'ai, pour la troisième fois, renoncé à une publication de laquelle je pouvais tirer des avantages plus considérables que ceux qu'il m'appartenait de réclamer du ministère de ce maréchal Saint-Cyr, qui s'est érigé, on ne sait trop pourquoi, contre les militaires inscrits sur l'ordonnance du 24 juillet 1815, en continuateur de la persécution suscitée par le nommé Fouché, dit duc d'Otrante.

Mais tout, au-delà des Pyrénées, reprend une attitude hostile; quelques détracteurs de ces armées dont j'eus l'honneur de faire partie avancent dans leur égarement qu'on peut faire en six semaines ce que ces armées ne purent faire en six ans, et mon attention se reporte involontairement sur un pays et sur des événemens dont je m'étais spécialement occupé. Je relis ce que j'en écrivis après mes diverses campagnes; dans le désir que j'éprouve de n'en pas tout perdre, j'en extrais, en le retouchant, ce que je viens vous soumettre. Si j'obtiens votre suffrage, il me décidera peut-être à livrer à son tour le reste de l'ouvrage

à vos méditations. En attendant, pour justifier une entreprise qui pourrait d'abord vous paraître au-dessus de mes forces et des fonctions que je remplissais dans nos armées d'Espagne, il ne sera pas inutile de vous dire à quelle époque j'arrivai dans le pays, quelles parties j'en visitai, dans quelle situation les événemens m'y placèrent, et combien de temps j'y fis la guerre, sans cesser un instant d'y être observateur.

Lorsque la monarchie prussienne, anéantie par une seule bataille, se relevait de ses ruines par l'un des actes de la volonté toute-puissante d'un conquérant devant lequel tombaient ou se relevaient les empires, la présence de nos soldats devenant inutile pour contenir le Nord résigné, l'élite des vainqueurs d'Austerlitz, d'Iena, d'Eylau et de Friedland, dut se porter vers cette partie méridionale et occidentale de l'Europe où l'esprit d'indépendance profitait de l'impéritie de quelques généraux français pour sonner le tocsin de la liberté. Le corps commandé par le maréchal Ney fut du nombre de ceux qui, abandonnant les rives du Niémen, se portèrent sur celles du Mançanarès. Je quittai le cinquième régiment de dragons où j'avais l'honneur de servir depuis que j'avais quitté le maréchal Davoust, pour passer à l'état-major particulier du vainqueur d'Elchingen, et, dans le mois d'octobre 1808, nous nous dirigeâmes,

sur Madrid par la Navarre, l'Aragon et la province de Guadalaxara. Le chef du gouvernement d'alors, Napoléon en personne, ayant, après la victoire de Burgos, laissé, pour couvrir sa droite, le maréchal Soult qui se dirigeait sur Saldaña, nous devança de peu de jours dans la capitale que lui ouvrit un second triomphe obtenu aux Thermopyles de Sommosierra ; une mission me fit connaître la route qui, par ce point et Aranda, avait été tenue par les Polonais et par la Garde.

Bientôt l'on fut instruit qu'une armée anglaise, commandée par le général Moore, avait quitté Salamanque dans le dessein de se porter sur la grande route de France, pour nous en interdire l'usage, et couper ainsi notre grande ligne de communications. Recevoir cet avis, laisser dans son palais avec quelques troupes à lui et la division du général Dessoles, le nouveau roi d'Espagne auquel la population semblait vouloir s'accoutumer, franchir l'orageux Guadarrama, parcourir les plaines orientales de la Vieille-Castille, passer le Duéro, se porter vers Léon pour rallier le maréchal Soult, traverser l'Esla torrentueuse et débordée et concentrer toutes les forces disponibles dans Astorga rendez-vous général, tel fut le résultat d'une détermination aussi vigoureusement exécutée que promptement prise. Astorga, mis en état de défense, les maréchaux Soult et Ney furent livrés à

eux-mêmes : le premier eut ordre de poursuivre les Anglais, de les vaincre, de les contraindre au rembarquement, de marcher sur le Portugal, et de s'emparer de Lisbonne en pénétrant par l'Entre-Duéro-y-Mino. Le second, chargé de soutenir la nouvelle armée de Portugal, devait occuper la Galice, et Napoléon nous quitta pour voler à Vienne, dont la seconde conquête devait bientôt l'unir au sang de Marie-Thérèse.

Je me rendis donc à la Corogne par des routes couvertes, durant une quarantaine de lieues, de morts, de mourans et de prisonniers que de faibles escortes conduisaient alors en sécurité à travers un pays étonné de la rapidité de notre marche, et qui semblait nous recevoir en amis. Pendant les six mois durant lesquels les Français occupèrent la Galice, le maréchal Ney, qui tenait beaucoup à connaître le pays sous le rapport des ressources et des dangers qu'il pouvait présenter, me chargea d'une multitude de reconnaissances, auxquelles je dus l'avantage de bien observer l'une des plus intéressantes provinces de la monarchie espagnole. Une expédition sur Oviédo et Gijon nous fit traverser les hautes montagnes et les rivages de ces Asturies, à la fois sauvages et riantes, où peu de voyageurs ont pénétré.

Les obstacles presque surnaturels qu'avait rencontrés le vainqueur d'Oporto dans sa marche sur

Lisbonne, l'ayant ramené en Galice, d'où il partit pour occuper les rives du Duéro par la route de la Puebla de Sanabria, nous dûmes évacuer à notre tour un pays dans lequel le faible corps aux ordres du maréchal Ney se fût trouvé trop éloigné du reste des armées françaises. L'état-major vint donc se fixer à Bénavente, d'où bientôt, par Salamanque et le Col de Baños, il dut avec les troupes se porter en Estramadure, où le maréchal Soult réunit sous ses ordres, au corps qu'il avait sauvé de Portugal, celui dont je faisais partie, et celui du maréchal Mortier.

Lord Wellington, alors simple marquis de Wellesley, avait, par une marche inconsidérée, menacé Madrid, mal instruit qu'il était, dans un pays cependant ami, de nos forces et de nos positions; il venait d'essayer intempestivement dans le centre de l'Espagne le mouvement qui, dans le nord du même pays, avait, huit mois environ auparavant, si mal réussi à ce brave général Moore dont une mort glorieuse termina la carrière. Le canon de Talavera se faisait encore entendre, que le général anglais apprit notre arrivée sur le Tage; de victorieux qu'il se croyait déjà, s'exagérant le danger, il abandonna précipitamment le champ de bataille, une portion de son artillerie et presque tous ses blessés. Sans calculer quels moyens de poursuite restaient à

notre disposition, il se hâta de fuir vers le Portugal. Le pont de l'Arzobispo fut témoin d'un avantage remporté par nous sur l'une de ses arrière-gardes, et la formidable position du Col de Baños, où le brave Wilson avait tenté d'arrêter le maréchal Ney, fut enlevée à la suite d'un combat sanglant.

Lorsqu'après la délivrance de la Nouvelle-Castille, une partie de nos troupes, obligée de se disséminer sur la surface d'un pays épuisé, vint chercher des moyens de subsistance dans la province de Salamanque, le maréchal Ney, ayant momentanément quitté son commandement, emmena son état-major particulier à Madrid. C'est dans cette capitale que mon caractère ne pouvant s'accommoder de l'humeur d'un chef, aux vertus, au courage, aux rares qualités duquel mon cœur éprouve néanmoins le besoin de rendre un éclatant témoignage d'affection et de respect, je choisis, entre différentes propositions qui m'étaient faites, l'honneur d'entrer comme aide-de-camp dans l'intérieur du maréchal Soult, devenu major-général du nouveau roi d'Espagne.

Inutilement, dans le nord de la Péninsule, Saragosse était enfin tombée; en vain, au cœur de la contrée, le général Sébastiani venait de vaincre devant Almonacid, et le maréchal duc de Bellune, secondé du général Latour-Maubourg, faisait un

épouvantable massacre d'Espagnols à Médellin. Les reconnaissances que nous poussions dans toutes les directions, et les rapports qui nous venaient de la Manche annonçaient une réunion imposante de forces, qui se relevaient contre nous sous le commandement du général Arissaga ; les affaires semblaient désespérées ; on parlait d'évacuer la capitale pour la troisième fois. Le major-général fut d'un autre penser, et proposa au contraire de marcher à l'ennemi. Le général Béliard demeura presque seul dans Madrid que contint son courage calme ; toutes les forces françaises furent dirigées sur Ocaña par Aranjués. S'ébranler, arriver aux confins de la Manche, y joindre l'ennemi, le battre complétement, lui prendre presque tout ce qu'on ne lui tua pas, ramener en triomphe vingt-cinq mille prisonniers dans la capitale, fut l'affaire de trois jours. Le Moniteur fit à peine mention de cette mémorable affaire, dont celui qui l'avait conduite eût pu, comme César, rendre compte en trois mots. La bataille d'Ocaña eut lieu le 19 novembre 1809.

Cette bataille d'Ocaña raffermit le trône chancelant de Joseph. Les affaires d'Aragon s'amélioraient sous l'influence du maréchal Suchet, qui méditait déjà sa belle campagne de Valence et la conquête de cette ville. Nous marchâmes à celle de l'Andalousie. En peu de jours, le ma-

jor-général, conduisant le roi à travers la Manche, se rendit successivement maître d'Andujar, de Cordoue et de Séville, après avoir éprouvé peu de résistance au redoutable Despeña Perros. Ce fut dans cette marche rapide que nous visitâmes le champ de bataille de Baylen, où la défaite d'un nouveau Crassus avait naguère révélé à l'Espagne le secret d'une résistance dont le reste de l'Europe semblait ne plus concevoir la possibilité.

Le 27 janvier 1810, journée perdue devant Séville, sauva la liberté espagnole, et le duc Del Parque eut le temps de se jeter dans Cadix. Dès cet instant, ce port et l'île de Léon devinrent l'asile des Cortès et l'arche sainte de l'indépendance. Le siége de ces lieux fut ordonné de Paris sur l'avis du duc de Bellune, qui fut, avec le corps d'armée qu'il commandait, chargé, sous les ordres du maréchal Soult, de suivre cette opération.

Lorsque tout fut organisé dans cette cité où règne aujourd'hui le roi Ferdinand, le roi Joseph, dont les fêtes avaient réuni ce que le clergé, la noblesse et la bourgeoisie de Séville avaient de plus éminent, partit avec sa suite pour visiter les provinces nouvellement conquises. Le maréchal Soult, suivi de ses aides-de-camp, l'accompagna. Je vis alors pour la première fois ces fertiles contrées, ces villes populeuses, ces ri-

ches villages, dont les habitans semblaient ne pas s'effrayer de notre présence. San-Lucar, Xérès, Arcos, Zara, Ronda, Malaga, Antéquéra, Loxa, Santa-Fé, Grenade, Alcala la Réal, Jaën, Cordoue, Écija et Carmona, furent les stations d'une sorte de promenade triomphale, durant laquelle le prince reçut des hommages et des félicitations. Les évêques et leurs chapitres venaient au-devant du monarque, et chantaient le *Te Deum* en son honneur; les autorités lui apportaient les clefs des places en les accompagnant de longues harangues remplies de protestations de fidélité, qui se terminaient toutes par la demande d'une confirmation de charges. Une seule fut refusée : ce fut celle du corrégidor d'un lieu considérable, dont je veux taire le nom et qui mêla dans son discours des paroles de malédiction contre un monarque absent, qu'il comparait à ce don Rodrigue, dont la mauvaise conduite entraîna la perte de l'Espagne après l'ancienne bataille de Xérès.

Vers ce même temps, le mariage de Napoléon et d'une archiduchesse d'Autriche se célébrait à Paris; une troisième expédition contre le Portugal s'organisait à Salamanque, et le roi Ferdinand VII, poussant le scrupule dans la foi donnée jusqu'à ne pas vouloir quitter Valençay, dénonçait à la police de France et faisait arrêter un ba-

ron de Kolly qui venait de la part du gouvernement anglais lui offrir des moyens d'évasion.

Le roi étant retourné dans sa capitale, le maréchal Soult demeura en Andalousie sous le titre de général en chef et avec l'autorité illimitée d'un vice-roi. Il choisit, vers le centre de son gouvernement, Séville pour résidence; le général Sébastiani occupait Grenade, le duc de Bellune les environs de Cadix, le général Dessoles Cordoue, et le maréchal Mortier couvrait le pays du côté de l'Estramadure, occupée par les généraux espagnols, Ballestéros et Mendizabal. Avec les troupes de ce maréchal et une disponibilité formée aux dépens du reste de l'armée, on put, tandis que le corps de gauche poussait ses conquêtes jusque en Murcie, opérer sur Olivencia et Badajos. Ces places, la première le 26 janvier 1811, et la seconde le 10 mars de la même année, tombèrent en notre pouvoir, tandis que le maréchal Masséna, en faveur duquel de tels siéges devaient cependant établir une diversion, se voyait contraint d'abandonner ses projets sur Lisbonne, et que son armée était réduite, par la privation de toute chose, à se replier par Ciudad Rodrigo sur la province de Salamanque.

Au moyen des siéges qu'entreprit le maréchal, des marches de troupes qu'il commandait ordinairement en personne, des tournées qu'il fit dans

les provinces soumises à son autorité pour connaître leurs besoins, du grand nombre de missions dont il me chargea, des colonnes mobiles dont il me confia le commandement, et des reconnaissances qu'il m'ordonna, j'eus la facilité de parcourir le midi de la Péninsule, à peu près dans tous les sens, et il est peu d'endroits que je n'en aie visité entre le Guadiana, l'Océan et la Méditerranée.

Les places fortes de l'Estramadure tombées en notre pouvoir, les victoires du maréchal Suchet, les fautes de nos ennemis et la lassitude des peuples, semblaient enfin assurer à la dynastie de Napoléon la possession de l'Espagne; les Cortès seuls, comme abandonnés par ceux dont ils méditaient l'affranchissement, ne perdaient pas courage et gardaient une héroïque contenance sous la grêle de bombes dont nous accablions leur asile. La reddition de Cadix pouvait cependant se prévoir, lorsque de grandes fautes militaires, commises sur les frontières du Portugal, remirent tout en problème. La surprise de Ciudad-Rodrigo et la défaite des Arapiles, en déjouant les savantes manœuvres du maréchal Marmont, duc de Raguse, prouvèrent qu'il ne suffit pas à la guerre de savoir combiner des mouvemens. La route de Madrid demeura ouverte au vainqueur; celui-ci, tout étonné d'un succès qu'il n'eût pas obtenu s'il eût

été attaqué comme il devait l'être, n'osa pas d'abord s'y lancer; pour le bonheur de l'armée française le général Clausel sut le contenir; cet habile capitaine sauva les débris des Arapiles. Lord Wellington ne tira aucun fruit d'une affaire qui devait faire tomber entre ses mains Joseph surpris avec la totalité des forces concentrées autour de ce prince, et ravir tout espoir de revoir la France aux troupes qui, sous les ordres du maréchal Soult, occupaient l'Andalousie. Les fuyards, mollement poursuivis, purent revenir de leur terreur panique, et Burgos attaqué soutint héroïquement les efforts d'un siége mal dirigé. Le monarque, ayant eu le temps de centraliser ses forces, abandonna tranquillement la capitale, tandis que le général Treilhard arrêtait bravement avec sa cavalerie les Anglais débouchant dans la Castille-Nouvelle. La cour et l'armée se dirigèrent paisiblement, par les plaines des parties méridionales de la province de Cuença, sur le maréchal Suchet avec lequel, d'un autre côté, le maréchal Soult, évacuant les Andalousies, fit sa jonction à petites journées en traversant le royaume de Murcie. Les soldats et leurs chefs éprouvèrent un regret amer à se détacher de ces belles contrées, qu'un grand nombre de familles compromises quitta pour nous suivre; contrées auxquelles nous nous étions tous attachés, où nulle part les habitans ne nous avaient montré trop de haine, où chacun de nous laissait quelqu'objet

d'affection, dont l'armée se plaisait à parler le langage, où l'on garde sans doute quelques souvenirs de nous, où je fus assez fortuné pour acquérir des droits à la reconnaissance de plus d'un village, et pour le bonheur desquelles je ne cesserai de former des vœux ardens.

Après avoir traversé et reconnu les parties supérieures de ce royaume de Murcie qui m'a paru l'un des cantons les plus singuliers de l'Europe, j'accompagnai le maréchal à Fuente de la Higuéra, lieu situé dans les montagnes, aux confins méridionaux et occidentaux du royaume de Valence, et dans lequel eut lieu sa première entrevue avec le prince et le maréchal Suchet. Envoyé peu de jours après en mission près de ce dernier, je traversai le royaume de Valence par San-Phélipe et Alsira, et revins rejoindre mon général à Almanza en retraversant le même royaume par une autre route. C'est de cette ville d'Almanza, célèbre par une bataille qu'y gagna le duc de Berwic dans la guerre de la succession, que nous partîmes le 1 octobre 1812, pour marcher vers la capitale. Cette expédition nous fit parcourir une partie de l'Espagne qui m'était inconnue. C'est ici que nous cherchâmes vainement ces hautes cordilières, ces montagnes escarpées que toutes les cartes indiquent, où nous ne trouvions que de longues, tristes et monotones plaines. Je m'écar-

tai souvent de la grande et belle route que suivait l'armée, pour reconnaître les positions voisines et les endroits remarquables de la contrée ; il était naturel qu'un admirateur de Cervantes profitât de l'occasion pour visiter le Toboso, et je n'y manquai pas. Cependant par Belmonte, San-Clémente, Tarancon et Santa-Crux-de-la-Zarza, le quartier-général se rendit à Ocaña, où, trois ans environ auparavant, la victoire nous avait ouvert les routes des belles contrées que nous avions à regret mais glorieusement abandonnées, et vers lesquelles l'armée tournait plus d'un regard mouillé de larmes.

C'est non loin d'Aranjuez que nous commençâmes à trouver une arrière-garde anglaise ; elle fut culbutée au pont du Jarama; le lendemain nous étions devant Madrid. Le roi reçut à Leganés les félicitations des autorités, le maréchal ne voulut pas entrer dans la ville, et se dirigea par Magalahonda, tout droit sur Guadarrama. C'est alors que je visitai l'Escurial et ses tombeaux, où je vérifiai que la tête de l'infant don Carlos se trouve dans un cercueil, empâtée de chaux, contre l'opinion de certains écrivains qui ont conclu de son absence supposée que le prince avait été décapité.

A travers les parties septentrionales de la province d'Avila, que je n'avais jamais parcourues, par Péñaranda de Bracamonte, ville que beaucoup de cartes omettent, tandis que les autres en font un

double emploi, nous atteignîmes l'ennemi retranché dans Alba, sur la Tormès. Chargé de reconnaître en aval et en amont cette rivière, je trouvai, sous le pistolet des vedettes ennemies, qu'elle était guéable presque partout. Après deux jours de démonstrations qui attirèrent toute l'attention du général anglais, celui-ci se renforçant dans ses positions et se préparant sans doute à la répétition de la scène des Arapiles, à peu près sur le même champ de bataille où la victoire s'était une fois livrée à lui, crut, ainsi que notre armée elle-même, qu'on allait entreprendre un passage de vive force. Mais on profita de la nuit pour abandonner les bivouacs, et par une marche dérobée, on passa la rivière trois lieues plus haut, au moulin de Galisancho : ce mouvement rapide trompant tous les calculs de lord Wellington, nous nous portâmes le lendemain, à la chute du jour, tout-à-fait en arrière de sa droite qui se trouvait tournée. C'était en hiver, les jours étaient courts, la pluie qui tombait par torrens ne nous permettait pas de tirer notre artillerie des champs délayés à travers lesquels nous manœuvrions. Lord Wellington, qui avait à sa disposition la grande route de Ciudad-Rŏdrigo, en profita pour se sauver en hâte; son arrière-garde seule put être atteinte successivement à Samuños et à Matilla, où parmi les prisonniers que nous lui fîmes, on distingua le

général Paget, major-général des forces britanniques, pris au milieu de l'état-major même du maréchal Soult qui ne quittait pas le feu, par un chasseur de l'escorte.

Poursuivi jusque sous les murs de l'asile où il s'était jeté, lord Wellington y demeura certain que Ciudad-Rodrigo était inattaquable par l'armée française en un état de choses qui la mettait dans la nécessité de se répandre dans des cantonnemens. Le repos devenait nécessaire et l'inclémence du mois de décembre invitait à prendre des quartiers d'hiver. On vint les choisir dans les environs de Tolède en passant par Salvatierra, Piédrahita, Avila et Escalona, à travers les vallons, et les paraméras des montagnes que je nommerai par la suite Carpétano-Vettoniques.

Vers les derniers jours du mois de février 1813, le maréchal Soult ayant reçu la permission de se rendre à Paris pour y jouir d'un congé de trois mois, ses aides-de-camp l'accompagnèrent. On partit de Tolède le premier mars, et suivant la grande route de Madrid à Bayonne par Ségovie, Valladolid et Burgos, nous repassâmes la Bidassoa le 19 du même mois.

Le repos que nous avions espéré dans la ville impériale, ayant été métamorphosé en activité sur les routes d'Allemagne, aux batailles de Lutzen, de Bautzen et de Wurchen qui nous conduisirent

jusqu'en Silésie, le maréchal reçut, peu après l'armistice d'Alt-Marck, l'ordre de revenir réparer les désastres de Vittoria : je le suivis encore; mais la victoire avait abandonné nos drapeaux, l'Espagne nous demeura fermée. Réduits à défendre pied-à-pied le sol de la France, nous perdîmes bientôt jusqu'à l'espoir d'en garantir l'intégrité. Ainsi dans moins d'un an j'avais parcouru à cheval sans compter les courses latérales auxquelles mes fonctions m'avaient obligé, une ligne de près de quatorze cents lieues dont le point de départ était Séville, et qui, en passant par Grenade, Baza, Huescar, Cheegin, San-Phelipe, Valence, Almanza, Chinchilla, San-Clémente, Aranjuez, l'Escurial, Labajoz, Péñaranda, Galisancho, les Arapiles, Salamanque, le voisinage de Ciudad-Rodrigo, Tamamès, Salvatierra, Piédrahita, Avila, Talaveira, Tolède, Madrid, l'Escurial, le Guadarrama, Ségovie, Valladolid, Burgos, Vittoria, Bayonne, Dax, Bordeaux, Paris, Francfort-sur-le-Mein, Leipsick, Dresde et Neumarck en Silésie, me ramena sur les bords de cette même Bidassoa, que nous ne devions plus repasser. Telles étaient alors les promenades d'un aide-de-camp.

Vous jugerez par ce rapide narré, des facilités que j'eus pour bien voir l'Espagne, et concevrez que j'ai cru pouvoir en écrire avec connaissance

de cause ; parcourez donc avec moi, la carte sous les yeux, cette belle partie de l'univers qui doit en devenir la plus riche et la plus heureuse quand les lumières de la raison y seconderont la fertilité du sol et l'influence du climat.

Agréez, mon cher ami, l'assurance du sincère attachement et du profond respect dont l'hommage de ce livre est une bien faible preuve, et avec lequel je suis et serai toujours, votre dévoué,

BORY DE SAINT-VINCENT.

Paris, 15 mai 1823.

INTRODUCTION.

Un nouvel ouvrage sur l'Espagne et le Portugal, avec des cartes de plus de ces royaumes, doivent paraître des choses superflues aux personnes qui sachant aujourd'hui combien de livres on fait avec d'autres livres, et de cartes en copiant d'autres cartes, peuvent imaginer que nous en venons faire autant. Nous devons avant tout détruire cette idée. Ce que nous donnons ici au public est le résultat de nos propres observations ou de documens authentiques puisés aux meilleures sources. On y trouvera sans doute une grande quantité de choses connues, parce que tout ce qu'on a dit avant nous sur la Péninsule n'est pas absolument faux, mais on s'apercevra qu'en une multitude de points, ce qu'on en avait publié se trouve diamétralement contraire à ce qui existe. Madrid et la route qui conduit de Bayonne à cette capitale sont, avec quelques villes maritimes, passablement connues; l'on possède des vues très-bien gravées de quelques sites remarquables du pays : mais en général le reste de la Péninsule n'était guère plus exactement décrit que l'intérieur de la Chine où la route de Canton à Pékin a été passablement dé-

terminée par les jésuites, et de l'aspect physique de laquelle quelques peintures peuvent nous donner une assez juste idée.

Travaillant toujours sur les mêmes matériaux, les géographes et leurs contrefacteurs ne font, depuis l'époque où Lopez publia son atlas, que copier celui-ci; et comme copier est encore plus facile que corriger, on voit, même depuis la guerre de 1808 à 1813, où tant d'officiers ont recueilli une multitude de matériaux précieux pour la rectification d'une immense quantité d'erreurs, celles-ci se reproduire fidèlement sur toutes les cartes qu'on publie encore aujourd'hui. Les étaux et les boutiques des marchands d'estampes de Paris sont couverts d'images qualifiées de nouvelles cartes d'Espagne, d'après Lopez, où sont reproduites des fautes choquantes pour tout militaire qui, ayant fait la guerre dans le pays, s'y est trouvé à portée de juger combien de lieux importans, de rivières et surtout de montagnes n'y sont pas à leur véritable place, y sont omis ou même imaginés.

Un faiseur de cartes a cependant corrigé, dans une jolie petite feuille, quelques erreurs d'après un dessin que nous lui avions confié; il a seulement oublié de mentionner l'autorité sur laquelle il introduisait quelques changemens heureux, mais dont, après lui, on continue à ne tenir nul compte.

L'atlas de Lopez, qui sert de base aux compilations dont on nous accable, n'est pas cependant un travail sans mérite, tout défectueux qu'il est dans beaucoup de ses parties; on doit concevoir une haute opinion de la capacité d'un homme qui seul, et sans les secours du gouvernement, l'entreprit et l'exécuta. Quelques parties construites d'après ses propres observations, telle que l'Archevêché de Tolède, sont même excellentes; mais le reste, rédigé d'après des informations d'alcades, de corrégidors, d'abbés, de moines et de curés, ne peut guère être utile que pour l'orthographe des noms, qui est précisément ce que la plupart des copistes négligent. Outre que les feuilles de Lopez, destinées à être vendues séparément, ne sont pas construites à la même échelle, la plupart ne se rapportent point les unes aux autres, et souvent des parties en sont totalement en contradiction. Dans les unes, deux villages sont placés à demi-lieue de distance, dans d'autres ils se trouvent à trois ou quatre; ici l'un est au nord et l'autre au sud, ailleurs le premier est à l'est et le second à l'ouest, ce qui n'est encore rien en comparaison des cas où celui du midi passe au nord et celui du nord au midi; quelquefois même, changeant de rivage sur un cours d'eau, la disposition méridienne d'un lieu change entièrement.

Antillon, auteur espagnol, convenant lui-même

des erreurs qui remplissent l'atlas de Lopez, s'exprime de la sorte sur son compte : « Ce géographe est inexcusable pour les contradictions continuelles dans lesquelles il tombe au sujet de la latitude et de la longitude, contradictions qui sont telles qu'on ne peut savoir en aucune manière quelle était l'opinion de l'auteur sur la position véritable d'un lieu. Je citerai entre *mille* exemples que je pourrais donner, la position de Molina et de Cuenca. Dans sa carte générale de 1792, la première de ces villes est par 41° 8' de latitude et 14° 42' 30" à l'est du pic de Ténériffe, et la seconde par 40° 10' de latitude et 14° 30' 15" de longitude. Dans sa carte particulière de la province de Cuença, cette ville est située par le 40° 6' 15" de latitude et 14° 38 de longitude, tandis que Molina s'y trouve par 41° 3' 30" de latitude et 14° 53' 20" de longitude. Dans la même carte générale, Tafalla est placée à 6' 20" au nord de Sanguesa; dans celle de Navarre, Sanguesa qui ne se trouve plus qu'à 4' 15" au nord de Tafalla. Dans la même carte de Navarre, le bourg de Fiesto se trouve plus septentrional d'un quart de degré qu'il ne l'est dans celle de la province de Soria : ainsi je pourrais faire une longue énumération de ce genre que j'omets pour ne pas augmenter cette digression. La carte de Lopez ne contient, du reste, pas moins d'erreurs topographiques, quel-

ques journaux de Madrid signalèrent dès l'an 1801 un grand nombre de celles que contiennent les feuilles d'Aragon et de Murcie. D'autres plus grandes et même incroyables par leur énormité existent dans les contrées que j'ai parcourues ; je les ai notées et les publierai peut-être quelque jour pour prouver que ma critique n'est pas fille de l'envie, mais le résultat de mon pur amour pour la vérité. »

Ainsi, publier une carte d'Espagne d'après Lopez, sans avoir auparavant vérifié sur les lieux ou d'après des données exactes la multitude d'erreurs de ce genre que nous pourrions signaler, ainsi qu'Antillon, c'est déclarer d'avance aux connaisseurs qu'on a travaillé comme au hasard. Sur quel renseignement, par exemple, tel ou tel géographe a-t-il pu tracer le cours du Guadiana depuis *Los Ojos* (Les Yeux), jusqu'à Médellin, puisque ce cours se trouve dans l'auteur dont on se déclare imitateur, figuré selon diverses feuilles dans lesquelles il doit entrer, de deux ou trois manières, et ces manières, qui n'ont pas le moindre rapport les unes avec les autres, n'en ont pas davantage avec la réalité.

Cependant les matériaux d'une bonne carte de la Péninsule existent aujourd'hui. D'abord les côtes en ont été relevées avec une grande exactitude par l'amiral espagnol don Vincent Tofiño, auteur

d'un atlas maritime qui ne laisse rien à désirer sous les rapports de l'exactitude et de l'exécution. Ce magnifique travail fait le plus grand honneur au corps de l'ancienne marine espagnole, ainsi qu'aux artistes de Madrid : il prouve que pour peu que le gouvernement eût encouragé Lopez, celui-ci eût aussi pu faire un ouvrage auquel nous n'aurions peut-être rien trouvé à redire.

Outre ces précieuses cartes de Tofino, qui procurent un cadre excellent, dans lequel, à l'exemple de M. Lapie, géographe soigneux, nous nous sommes imperturbablement renfermés, il existe un grand nombre de points déterminés astronomiquement dans l'intérieur du pays, soit par des savans Français, soit par des Espagnols, entre lesquels nous citerons l'illustre amiral Mazarredo. Celui-ci, nous honorant d'une extrême amitié, nous fit l'inappréciable don d'une table où se trouvaient soixante-dix positions calculées par lui-même : elles déterminent les rapports de la côte de Santander, du département du Ferrol, et de celui de Cartagène avec Madrid. Au dépôt de la guerre, avec les plans exacts des grandes routes royales ordonnés par M. de Florida-Blanca, quelques triangulations faites par ordre de l'ancien gouvernement espagnol, et que le roi avait permis que j'eusse dans les mains durant mon séjour à Madrid, doivent se trouver une innombrable quantité de recon-

naissances, parfaitement bien faites par nos officiers d'état-major, du génie, surtout du corps des ingénieurs géographes, et qui fournissent enfin les moyens de remplir convenablement les espaces contenus entre tant d'élémens d'un fort bon canevas. Tels sont les moyens à l'aide desquels nous avions construit les cartes qui devaient accompagner notre histoire de la guerre de 1808 à 1813, et dont nous donnons ici une réduction suffisante pour l'intelligence du Guide des Voyageurs en Espagne et en Portugal.

Entre les ouvrages que doivent consulter les personnes qui voudraient acquérir sur la Péninsule des idées plus étendues que celles que peut donner un abrégé du genre du nôtre, nous devons recommander : 1° le Voyage d'Espagne (*Viage d'Espana*), par D. Antonio Pons; livre un peu prolixe, où sont exactement, mais trop minutieusement décrits les monumens du royaume, et où l'on trouvera des notices instructives sur les arts et sur des tableaux, dont plusieurs ne sont plus à la même place. 2°. L'Introduction à l'Histoire naturelle et à la Géographie physique de l'Espagne (*Introduccion à la Historia Natural y à la Geographia Fisica de Espana*), par Bowles; traité rempli d'excellentes choses dont nous avons eu souvent l'occasion de vérifier l'exactitude, mais dont l'auteur, qui s'est principalement occupé

de particularités et de productions locales, ne s'est point élevé à cette hauteur de vues où doit se placer le géologue qui veut embrasser l'aspect d'une aussi singulière contrée que celle pour l'histoire physique de laquelle il n'a que ramassé des matériaux épars. 3°. La Géographie de Lacroix, traduite en castillan par D. Joseph Jordan ; ouvrage déjà précieux dans la langue où il fut originairement écrit, et qui l'est devenu beaucoup davantage par les additions que les communications du gouvernement mirent le traducteur en état d'y faire. 4°. Les Annales des Sciences Naturelles (*Annales de las Ciencias Naturales*) ; journal qui parut par cahiers jusqu'en 1804, et qui contient beaucoup de mémoires instructifs, dans lesquels on trouve une preuve évidente que dès la fin du dernier siècle la philosophie et les lumières pénétraient dans la Péninsule en dépit de cette sainte inquisition dont l'influence tombait devant celle de la raison. Talaker et notre savant ami Lagasca y firent insérer des documens précieux sur la géographie physique de leur patrie. 5°. L'Espagne romaine (*Espana romana*), de Masdeu, dans la prolixité et l'obscurité de laquelle on trouve une infinité de points de géographie très-savamment éclaircis. 6°. L'Espagne sacrée (*Espana sagrada*), de Florez, continuée par Risco, immense recueil, malheureusement incomplet, de

dissertations, dont plusieurs roulent sur des points aujourd'hui regardés comme futiles, tels que la possibilité du voyage de l'apôtre saint Jacques à Compostelle, mais d'une immense érudition, où l'on reconnaît, à travers la minutie des détails, une excellente logique, qualité qui, dans un autre temps et dans un autre pays, eût placé les deux auteurs au rang des écrivains les plus recommandables. 7°. Rapport de la Société de Madrid au Conseil de Castille, sur la loi agraire (*Informe de la sociedad de Madrid al Concejo de Castilia sobra la ley agraria*), admirable livre, code de raison sur les élémens de la prospérité publique, et qui place Jovellanos au premier rang parmi ces génies dont la nature semblait avoir voulu faire un des premiers hommes d'état de son siècle, mais dont on a rarement suivi les idées, tout en reconnaissant les immenses avantages qui fussent résultés de leur mise en pratique. 8°. Description du Royaume de Valence (*Descripcion del Reyno de Valencia*), par D. Antonio Cavanilles, qui ne fut pas seulement un grand botaniste, mais qui fit connaître sa patrie sous les rapports géographiques et statistiques avec une sagacité peu commune. 9°. Essais sur les variétés de la vigne cómmune qui croissent en Andalousie (*Ensayo sobre las variedades de la vid comun que vegetan en Andalucia*), par D. Simon

de Rojas y Clemente ; traité curieux où l'auteur avec lequel nous lia la plus sincère amitié, ne s'est pas seulement occupé, sous les rapports agricoles, d'un arbuste qui fait l'une des principales richesses du Midi de l'Espagne ; mais où nous avons trouvé une multitude de faits nouveaux sur la géographie physique de l'Espagne méridionale, et surtout la détermination fort exacte de beaucoup de hauteurs de montagnes du système Bétique que Clemente avait visité en observateur judicieux. 10°. Description économique du royaume de Galice (*Descripcion economica del Reyno de Galicia*), sans nom d'auteur, mais que notre séjour à la Corogne nous a fait savoir être du respectable et modeste Labrada, secrétaire du consulat de cette ville, où nous le connumes particulièrement. Cet ouvrage devrait être le modèle de tous ceux où l'on traite de statistique, et ne laisse rien à désirer sur le pays qu'il est destiné à faire connaître. 11°. L'évaluation des produits et des manufactures d'Espagne, publiée en 1803 par la secrétairerie de la balance du commerce, sur les rapports fournis par les intendans en 1799 ; plusieurs écrivains ont tiré de ce travail des données fort exactes sur diverses parties de l'économie politique du royaume; mais beaucoup d'erreurs s'y mêlent à la vérité, parce qu'en Espagne les provinces tâchaient d'échapper à la rapacité du fisc, et d'éluder les

demandes de tout genre que leur faisait le gouvernement, en ne lui fournissant que des déclarations fausses sur la population et sur les ressources des communes, ainsi que nous avons eu plus d'une occasion de le vérifier nous-même. 11°. Enfin les élémens de la géographie astronomique naturelle et politique d'Espagne et de Portugal (*Elementos de la geografia astronomica natural y politica de España y Portugal*), par D. Isidore Antillon; abrégé tout-à-fait élémentaire que l'auteur a grossi d'un grand nombre d'itinéraires généralement très-exacts, mais rédigés avec la sécheresse de ceux d'un livre de poste. Ce petit livre est d'ailleurs ce que nos voisins possèdent de meilleur sur la géographie de leur pays, et peut servir de canevas pour un traité plus étendu; il indique dans l'auteur un bon esprit de critique : aussi, tout insuffisant qu'il est, l'avons-nous souvent eu sous les yeux dans la rédaction de cet ouvrage. A portée de reconnaître la véracité des faits qu'il rapporte et la justesse de ses jugemens, nous nous trouvons entièrement d'accord avec lui dans l'opinion qu'il émet au sujet des ouvrages publiés sur la Péninsule, par la plupart des étrangers. « Si l'on en excepte le Voyage de Bourgouin où l'on trouve, dit-il, de très-bonnes choses, encore qu'il renferme plus d'une erreur, je n'ai pu rien tirer des divers livres de voyage et de géographie publiés dans le reste de l'Europe. Les

Anglais surtout, les Français, les Italiens et les Allemands, parlent de l'Espagne comme ils le feraient de quelque pays de l'intérieur de l'Afrique, et je ne sais si c'est une fatalité plus grande pour eux que pour nous, que les voyageurs modernes copient et augmentent encore les erreurs anciennes. Si l'on veut une preuve nouvelle de cette vérité, qu'on lise l'ouvrage publié à Londres en 1808, et intitulé : *Statical and geografical survey of Spain and Portugal*, etc. ; il ne contient que des données vulgaires et les plus grossières erreurs (*crassissimos errores*). Il est surtout fâcheux que tant d'écrivains Français, si voisins de notre royaume et si étroitement unis avec nous par les liens de la politique et du négoce, perpétuent dans des œuvres, du reste fort estimables sous d'autres rapports, les équivocations les plus démenties, et défigurent de la manière la plus étrange nos coutumes, nos usages, notre situation politique, l'état et les progrès des sciences parmi nous, et jusqu'à la nomenclature des lieux et la topographie physique.

» On peut consulter sur les preuves d'ignorance données, surtout par quelques modernes voyageurs anglais, la lettre de M. d'Azara imprimée en tête de la troisième édition de Bowles : mais, sur toutes les géographies anglaises traduites en français, celle de Guthrie se distingue par les fautes ab-

surdes qui la remplissent (*absurdissimas equivocationes*) touchant notre Espagne. Celle de Pinkerton, traduite et augmentée par Walckenaer en 1804, est un peu moins défectueuse, mais ne laisse pas de contenir, dans le chapitre qu'il nous consacre, beaucoup de fausse tés, entre lesquelles nous signalerons les dix-huit suivantes, sans compter la monstrueuse altération de la nomenclature géographique, etc., etc... »

Les erreurs de l'Anglais Pinkerton n'ayant nul rapport avec notre ouvrage, nous ne suivrons pas Antillon dans l'énumération qu'il en fait, et nous nous hâterons d'ajouter à la liste des mauvais livres anglais sur l'Espagne le barroque voyage d'un certain lord Blanet qui se fit si maladroitement surprendre non loin de Malaga par le général Sébastiani. Cet homme, qui n'a pris la plume que pour injurier et calomnier l'armée française et la France, sous prétexte de décrire la grande route de la Fuengirola à Paris, eût attaché un ridicule ineffaçable à son nom si son livre eût été plus répandu. C'est à lui, dit-on, qu'arriva cette aventure si plaisante et qui peint l'auteur à merveille. Un général français, qui l'avait lu, se trouvant à Londres dans un même cercle et connaissant fort bien l'Espagne dans laquelle il avait eu plusieurs commandemens, causait avec cet homme des erreurs dans lesquelles il était tombé : « Ah! vous avez été

dans le pays? s'écria-t-il; en ce cas, je n'ai pas écrit pour vous, je n'ai publié mon ouvrage que pour ceux qui n'y ont jamais mis le pied. »

Aux bons ouvrages que l'on doit consulter pour bien connaître l'Espagne, on doit encore en ajouter un, dont Antillon eût dû omettre d'autant moins de citer le titre, qu'il est facile de reconnaître qu'il lui fit plus d'un emprunt, particulièrement dans la seconde partie de ses Essais ; c'est l'itinéraire de notre illustre ami le comte Alexandre de Laborde. Ce recueil se ressent de la précipitation avec laquelle l'auteur dut le rédiger pour le faire paraître au moment de l'invasion de 1808, mais il n'en contient pas moins d'importans détails. Nous en avons tellement apprécié l'utilité que, durant notre séjour en Espagne, nous envoyâmes à M. de Laborde un grand nombre de corrections dont il a profité pour préparer une nouvelle édition, qu'il sentira sans doute la nécessité d'abréger, et qui dégagée par cet habile économiste des superfluités qui s'y étaient introduites, doit devenir un ouvrage de bibliothèque.

Le Portugal fut aussi le sujet de plusieurs ouvrages, dont le plus important est celui du général Dumouriez, intitulé : État présent du Portugal, 1797, sans nom d'auteur. Il peut fournir un point de départ pour évaluer les progrès qu'a faits ce royaume dans la civilisation moderne, depuis l'é-

poque où le vainqueur de Jemmapes le visita. Le Voyage de Châtelet traduit et augmenté par M. Bourgouin, celui de l'Anglais Murphy, la Notice géographique du royaume et des chemins de Portugal, par Campomanès, 1762, méritent une mention particulière. La géographie de cet État demeura dans l'enfance jusqu'en ces derniers temps; le pays où l'infant don Henri, de glorieuse mémoire, avait, au temps où l'Europe était plongée dans l'ignorance, fait fleurir cette science, ne possédait rien de raisonnable sur sa configuration avant 1762. Un certain Alvarez Séco en avait publié, en 1560, une carte détestable, reproduite par Blaw et Samson dans leur altas, et Teigneira, sous Philippe II, en avait donné une seconde tout aussi inexacte. C'est un Anglais du nom sinistre de Jefferis, qui le premier donna en trois feuilles une carte assez bonne, appelée *des Jésuites*, parce que dans le cartouche, le graveur a dessiné la compagnie de Jésus chassée par un personnage allégorique, qui représente la monarchie portugaise. En 1778, Lopez a publié une carte à laquelle celle de Jefferis a probablement servi de base, mais qui l'emporte de beaucoup sur elle par le nombre et la plus grande exactitude des détails.

En terminant cette Introduction, nous devons prévenir le lecteur que, pour conserver leur prononciation naturelle aux noms de lieux qu'il nous

a fallu faire passer du castillan dans notre langue, nous avons employé des accens sur des lettres où les Espagnols n'en mettent point, et des ñ qui équivalent à notre gn. Les lieues castillanes que nous avons employées dans les évaluations des surfaces des anciennes provinces, empruntées d'Antillon, sont de vingt au degré. Nous dûmes les documens sur lesquels nous avons établi, dans notre carte, les divisions constitutionnelles, à notre concitoyen M. Evariste Dumoulin, qui les obtint pour nous de M. le comte de Torreno, à l'instant même où les Cortès les décrétèrent.

FAUTES ESSENTIELLES

A CORRIGER AVANT LA LECTURE DE L'OUVRAGE.

Page 1, lignes 8 et 9, Péninsule Ibérienne; *lisez* Péninsule Ibérique.

Page 28, ligne 13. Il s'était fait enterrer; *lisez* il s'était fait enfermer.

Page 69, ligne 7, six ou sept cents mètres, *lisez* sept à neuf cents mètres.

Page 156, lignes 14 et 15, Girone, place très-forte, *lisez* Girone place jadis très-forte.

Page 200, ligne 18. VERSANT IBÉRIQUE; *lisez* VERSANT LUSITANIQUE.

Page 466, ligne 2, des Lavapies, *lisez* du Lavapiez.

Page 467, ligne 6, qu'elle pourrait, *lisez* qu'ils pourraient.

GUIDE

DU VOYAGEUR

EN ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

SUR LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE.

§ I. *Système Alpin.*

Les divisions établies par les hommes à la surface de la terre sont tellement sujettes au changement, que dans ce chapitre, consacré à la description physique de l'Espagne et du Portugal, nous n'emploierons que le moins possible de ces noms de royaumes, que le caprice des révolutions peut confondre et faire disparaître. Le nom de Péninsule Ibérique nous semble plus convenable, et nous

l'adopterons pour désigner cette partie de l'Europe, qui de l'îlette de Tarifa, par 36° 0' 30" s'étend jusqu'au cap Ortégal, par le 43° 46' 40 de latitude septentrionale, et du cap de la Roca situé sous le 7° 14 ' de longitude à l'est de Ténériffe, jusqu'au cap Creus sous le 19° 50". Sa figure serait à peu près carrée sans les saillies que forment la Catalogne dans la Méditerranée au levant, et l'Andalousie du côté de l'Afrique au midi. Les anciens géographes comparaient cette figure à celle d'un cuir de bœuf étendu sur le sol. L'idée d'une telle ressemblance prouve qu'on n'avait chez les anciens que des notions confuses sur la forme des pays qu'on pense avoir été le mieux connus de leur temps, et s'il nous était resté des cartes de ces âges reculés où, quoi qu'on en ait dit, la géographie était absolument dans l'enfance, on les trouverait probablement non moins bizarres que celles qu'on publia en Europe peu après l'invention de la gravure.

On peut évaluer la surface totale de la Péninsule à dix-huit mille deux cent quatre-vingt-seize lieues carrées de vingt au degré, dont trois mille quatre cent trente-sept et demie

pour le Portugal, et quatorze mille huit cent cinquante-huit et demie pour l'Espagne. Les nuits et les jours les plus longs y sont, pour les parties méridionales, de quatorze heures et trente minutes, et dans le nord de quinze heures un quart, tandis que la différence du méridien entre les rives orientales et celles de l'occident, étant de cinquante minutes cinquante-quatre secondes de temps, lorsque les montres de Catalogne marquent midi ou minuit, il n'est encore que onze heures neuf minutes et six secondes en Galice et en Portugal.

Nul pays ne fut aussi favorisé de la nature et disposé plus avantageusement, dans l'état de civilisation de l'espèce européenne, pour atteindre au dernier degré de prospérité; une chaine de montagnes considérable en protége les frontières contre le Continent dans une étendue, facile à garder, de quatre-vingt-douze lieues environ; un développement de plus de six cent cinquante-six lieues de côtes, y présente d'excellens ports sur deux mers, comme pour appeler le commerce de toutes les parties du monde; un climat varié permet aux pro-

ductions de la zône tempérée et des tropiques de se confondre à la surface d'un sol fertile; des cours d'eau, la richesse du terrain, partout où l'imprévoyance ne l'a point laissé se dépouiller, tout semble, sous cet heureux ciel, calculé pour seconder une nation agricole et industrielle. Cependant les plus détestables institutions y contrarièrent partout la nature, et nulle partie de l'Ancien-Monde n'offre, à quelques exceptions près, un aspect plus misérable que celle qui devrait être la plus belle partie de l'univers, si l'homme ne se fût comme complu à dédaigner les avantages qui lui étaient prodigués à sa surface.

Dans le système adopté par les faiseurs de cartes du siècle dernier, la configuration de la Péninsule n'avait pas été moins mal rendue qu'elle ne devait l'être par ces anciens qui l'avaient comparée à la peau d'un animal. Rien de plus contraire à la réalité que la manière dont on y distribuait des montagnes; et comme les erreurs, une fois admises, se répètent avec un respect qu'on n'a pas toujours pour la réalité, les cartes d'Espagne qu'on publie encore aujourd'hui,

reproduisent scrupuleusement ces chaînes fictives, sous les ramifications desquelles on écrasa si gratuitement la Péninsule presque partout. On voulait alors que chaque fleuve eût ce qu'on appelait son bassin, dont les crêtes de monts altiers devaient être les points indispensables de partage. Mais ces points de partage existent sans le secours des montagnes partout où les eaux pluviales prennent, en tombant sur les pentes de la terre, une direction différente; on en trouve sur des plateaux où l'œil saisit à peine l'aspect d'une différence de niveau: aussi les géologues et les officiers d'état-major, qui doivent s'occuper nécessairement de géographie physique, ont-ils reconnu combien il est absurde d'environner scrupuleusement, sur leurs cartes, les bassins naturels, de hachures pressées.

Si de grands cours d'eau descendent de sommets imposans, si des séries de monts en accompagnent ou limitent quelque étendue, et séparent leurs versans de ceux d'un autre cours contigu, il ne faut pas conclure de cette disposition purement accidentelle et variable, que tous les fleuves et leurs

affluens soient nécessairement comme encaissés et séparés de leurs voisins par une barrière insurmontable que posa primordialement la nature.

Depuis qu'on commence à ne plus tracer, au hasard et sur de fausses données, des élévations, en forme de taupinières ou de pains de sucre, dans la topographie, on s'est aperçu que les cours d'eau les mieux connus ne circulaient pas toujours dans des bassins bien distinctement circonscrits, et que plusieurs, comme pour donner un démenti aux vieilles idées, semblaient se plaire à couper successivement des chaînes de hauteur considérable, qu'on leur avait d'abord données pour prison, parce qu'on imaginait qu'il leur était plus facile de les tourner que d'y faire brèche.

Il suffit d'avoir voyagé le long de quelque fleuve considérable pour demeurer convaincu de cette vérité. Qu'on examine le Danube, par exemple; son cours se compose de quatre ou cinq bassins successifs, qui, probablement, furent des lacs, tels que le cours du fleuve Saint-Laurent en offre encore aujourd'hui un enchaînement dans l'Amérique septentrionale. Ces lacs étaient interceptés

par des chaînes de monts plus ou moins élevés, et recevaient le tribut d'un ensemble particulier de versans. Leurs eaux, ayant été mises en communication par des canaux que déterminèrent diverses causes, approfondirent ces canaux à mesure que la pente générale favorisa l'écoulement vers quelque mer, leur réservoir commun. Ces lacs ont diminué et ont été métamorphosés enfin en plaines dont le terrain d'alluvion trahit l'état primitif; ils ont même disparu parfois totalement, et les canaux restreints de ruisseaux, de rivières ou de fleuves, serpentent au fond de leur étendue mise à sec.

Des faits analogues frappent partout dans la Péninsule l'œil de l'observateur. Cependant les géographes qui figurèrent les premiers cette partie de l'Europe, jugèrent qu'il était indispensable de ramifier les Pyrénées sur toute sa surface, afin d'établir, entre les sources des divers cours d'eau, des murailles que, dans leurs fausses idées, ils imaginaient être nécessaires pour distinguer les uns des autres jusqu'aux moindres ruisseaux.

C'est particulièrement pour séparer les versans qui s'échappent vers la Méditerra-

née et ceux qui s'écoulent vers l'Océan, qu'on multiplia les crêtes, les pics, les anastomoses, les contre-forts, et tout ce que le burin pouvait imaginer de noir pour rendre une physionomie alpine des plus âpres. Cependant, comme nous le verrons bientôt, de vastes plaines où les gouttes de pluie, indécises sur le choix de leur route, semblent être en suspend entre deux mers opposées, s'étendent précisément où devraient se rencontrer ces montagnes supposées. Trompés par de telles indications, le militaire calcule sur des obstacles ou sur des points de défense qu'il ne doit point trouver; le naturaliste rêve un terrain coupé propice à ses recherches, mais qui se métamorphose en une aride et horizontale étendue; enfin le voyageur, qui craignait de parcourir des chemins dangereux, est tout étonné de rencontrer une route facile et commode.

Une chaîne unique, d'où partiraient toutes les autres, n'existe point dans la Péninsule, et sept systèmes de montagnes, qui furent peut-être autant d'îles que l'abaissement des mers unit autrefois entre eux, constituent main-

tenant la charpente de ce pays enchanteur. Ces systèmes sont :

1°. Le Pyrénaïque ;
2°. L'Ibérique ;
3°. Le Carpétano-Vettonique ;
4°. Le Lusitanique ;
5°. Le Marianique ;
6°. Le Cunéique ;
7°. Le Bétique.

Des *Paraméras*, sortes de plateaux intérieurs, souvent considérables et toujours fort élevés, s'étendent entre plusieurs parties de ces systèmes de montagnes ou vers leur faîte, et font que leur hauteur ne se présente pas toujours sous un aspect aussi majestueux que le font ordinairement les chaînes considérables. Quatre grands versans généraux, dont les limites sont souvent presque inappréciables à l'œil, sont déterminés par de tels plateaux, peut-être plus encore que par les principaux grou-

pes de monts que nous venons d'indiquer. Ces versans sont :

Le Cantabrique ou Septentrional ;
L'Ibérique ou Oriental ;
Le Lusitanique ou Occidental ;
Le Bétique ou Méridional.

Les plus remarquables de ces Paraméras sont celles d'Avila et de la province de Soria; Steppes, dépouillées, qui ressemblent pour l'aspect, à ces landes des parties les plus tristes et les moins élevées du midi de la France. Le plateau de Lanemezan : situé aux sources du Gers, entre le bassin de l'Adour et celui de la Garonne, vaste plaine aride, monotone, déserte, battue des vents, comme dédaignée de la belle saison, donne une idée exacte des Paraméras, dont tous les interstices des systèmes de montagnes présentent des exemples dans la Péninsule. L'espace situé entre l'Èbre supérieur et les sources de la Pisuerga, divers sommets des Pyrénées centrales, les monts Hespériques et Lusitaniques et ceux de Grédos, en ren-

ferment une multitude, où l'on se croirait transporté dans les solitudes élevées de la Tartarie intérieure.

Le val d'Aran, qui fait politiquement partie de l'Espagne, n'appartient pas à la Péninsule; il dépend de ce que nous appelons le versant Aquitanique, dont les eaux, descendues des pentes septentrionales des Pyrénées centrales, s'écoulent dans l'Océan par la Garonne. Ce versant, du reste, entièrement français, forme une saillie entre les versans Ibériques et Cantabriques, desquels dépendent des cours d'eaux que les divisions politiques ont soustraits à l'Espagne pour en enrichir nos départemens méridionaux.

Après avoir successivement particularisé chacun des sept systèmes de montagnes que nous venons d'indiquer, nous reviendrons sur les quatre versans dont on n'avait point encore fait la distinction.

1. Système Pyrénaïque. Il sépare les versans Ibériques et Lusitanique, qui lui sont méridionaux, des versans Aquitanique et Cantabrique, exposés au nord. Des plaines du Roussillon et du cap Creus, le plus oriental de l'Espagne, naissent ses racines ou ses premières pentes du côté de la Méditerranée. Les frontières de deux grands royaumes sont assez exactement déterminées par les points culminans qu'on y remarque jusque vers les sources de la Nive, petite rivière qui se jette dans l'Adour à Bayonne. De ce point, suivant toujours assez uniformément, et dans une seule ligne, la direction de l'ouest, la chaîne, parvenue vers son extrémité occidentale, se ramifie; elle étend des contre-forts plus ou moins prononcés vers l'embouchure du Duéro, vers celle du Mino, vers les caps Finistère et Ortegal, contribuant ainsi à faire, d'une partie de l'ancien royaume de Léon, des provinces septentrionales de Portugal, et de toute la Galice des contrées fort montueuses.

Les Pyrénées sont, d'une extrémité à l'autre, de constitution granitique et d'une très-grande élévation. On pourrait les diviser en

orientales ou Aquitaniques, en centrales ou Cantabriques, en occidentales ou Asturiennes, et en méridionales ou Portugaises.

Les Pyrénées centrales ou Cantabriques, d'où s'écoulent l'Èbre et les premiers affluens de ce fleuve, ne sont pas, à beaucoup près, aussi élevées que les Pyrénées orientales ou Aquitaniques, dont les principaux sommets alimentent, d'un côté, les sources des versans septentrionaux de l'Èbre, et de l'autre celles des versans de la Garonne et de l'Adour. Sur ces sommités existent plusieurs glaciers; les neiges perpétuelles y commencent à deux mille huit cents mètres. Les hauteurs en ont été exactement calculées. Il en est qui atteignent à plus de trois mille quatre cents mètres.

Les Pyrénées Asturiennes, un peu moins hautes que les orientales, mais beaucoup plus que les centrales, présentent encore des points où la neige persiste malgré les étés. Les pentes méridionales de ces trois portions d'une énorme chaîne sont généralement plus abruptes, que celles qui regardent le nord.

Les Pyrénées méridionales enfin, comme

destinées à séparer les versans du Duero de ceux du Mino, se composent d'un amas de chaînes secondaires ramifiées en tous sens, qui, sous les noms de Sierra de Trébinca, del Rabanal, Ségondeira, de San-Mamet, Séca, de Colébras, Falpéra, de Santa-Catalina, de Guérèz, de Marao, de Péñagache, etc., s'entassent entre le Portugal et la Galice, et semblent avoir été séparées par la rivière de Sil de la chaîne principale, au-dessous du val de Orès où se voit l'étroit passage appelé *Peña forada* (la Roche percée).

On doit considérer comme des contre-forts importans des Pyrénées Aquitaniques les hauteurs qui, descendant de leurs pentes méridionales, vont en Catalogne, en Aragon, et jusqu'en Navarre, constituer ces crêtes ou ces plateaux, surmontés de pics déchirés qui séparent les principaux affluens septentrionaux de l'Èbre. De ce nombre sont: 1° les monts qui distinguent le bassin d'Urgel de celui de la Lobregat et que termine fort au sud le célèbre Mont Serrat, élevé de près de quinze cents mètres à la Chapelle de la Vierge; 2° les monts couverts de verdure que baigne la Ribagorzana;

3° ceux qui s'étendent jusqu'aux environs de Barbastro; 4° ceux qui d'Huesca, cotoyés par les Rio Alcanadre et Cinca, se terminent à l'Ebre vers Méquinenza; 5° ceux de Jaca; 6° enfin, ceux entre lesquels on doit citer la *Higa de Montréal*, à trois lieues environ vers le sud sud-est de Pampelune, point important pour prendre au loin une idée de l'ensemble du pays, puisque de sa cime on distingue Sangüesa distant de dix lieues à l'orient, Tudéla à quinze vers le sud, enfin, Viana un peu plus éloigné dans le sud-ouest.

---

2. Système Ibérique. Il semble s'unir au suivant, vers le sud de la province de Soria, par les Paraméras ou plateaux les plus élevés de l'Espagne; en supposant cette réunion, ce système de montagnes pourrait être considéré comme le noyau de la Péninsule: mais nous ne saurions consentir, en confondant des choses qui n'ont pas de rapports, à regarder des plateaux comme des chaînes, et nous distinguerons exactement du système

Carpétano-Vettonique celui que les anciens nommèrent *Idubeda*, et qu'Antillon appelait Ibérique. Nous avons adopté cette dernière désignation qui nous a paru fort convenable.

La partie septentrionale de ce système est le vaste et imposant amas formé par les Sierra de Oca et de Mancayo, si élevé qu'on en aperçoit le faîte et des bas-fonds de Saragosse comme des plaines hautes de Burgos; les sources du Duéro y sont situées; ses versans septentrionaux alimentent les eaux de l'Èbre. L'aspect alpin du pays, l'austérité du climat de ses Paraméras, joints aux mouvemens de terrain qu'on trouve sur la grande route de Madrid à Bayonne, entre Burgos et Briviesca, ainsi qu'entre l'Èbre naissant et les sources de la Pisuerga, ont fait considérer les sommets sourcilleux de Oca et de Moncayo, comme des ramifications des Pyrénées par ceux qui veulent absolument voir les Pyrénées partout et jusqu'au cap de Gate; mais de légères anfractuosités, des coteaux ou de simples vallons qui se rencontrent dans de hautes plaines, suffisent-ils pour métamorphoser celles-ci en chaînons destinés à unir des monts séparés

par de grands cours d'eaux, et que l'on ne saurait mutuellement apercevoir de leurs sommets respectifs ? Autant vaudrait, d'après une mappemonde du siècle dernier où l'on a prétendu indiquer le rapport de toutes les montagnes du globe, chercher, sous la mer, le point de connexion des Alpes helvétiques et de l'Ecosse, par une chaîne qu'on ferait passer par-dessous le Pas-de-Calais.

Des monts Ibériques septentrionaux s'échappe, vers le sud-est, la Sierra de Molina qui, se confondant avec les montagnes d'Albarracin et du nord de la province de Cuenca, forme encore une subdivision de hauteurs considérables, qu'on pourrait appeler Hespériques. Du point culminant de cette réunion de hauteurs énormes naissent quatre grands cours d'eaux qui s'échappent chacun dans une direction diverse. Ces cours d'eaux sont: 1° le Guadaliviar autrement dit la Turia, qui se jette dans la Méditerranée à Valence; 2° le Cabriel, qui tombe dans le Xujar ou Jujar; 3° le Jujar lui-même, qui s'écoule, comme le Guadaliviar, dans la mer Méditerranée; 4° enfin, le Tage célèbre, qui prend son cours vers

l'occident, pour aller se perdre dans l'océan Atlantique.

Les monts d'Albarracin et de Téruel sont calcaires; de grands brisemens en mettent en plusieurs endroits la structure intérieure à découvert. C'est dans leur masse qu'existent, le long du cours du Rio Alhambra, ces amas immenses d'ossemens fossiles, où des écrivains, peu versés dans l'anatomie, ont cru voir des débris humains. Les collines et les lits de torrens, où tant de restes de créatures jadis animées ont été réunis par une cause inconnue, ont paru extraordinaires jusqu'aux habitans peu instruits de ces lieux, qui les ont appelés *las Calaveras.*

Les voyageurs qui doivent traverser une partie des monts Ibériques pour se rendre de Madrid en Navarre, passent par celui de leurs appendices qu'on appelle Sierra del Madéro, et laissent le Moncayo à droite; ceux qui de Saragosse se rendent à Madrid par Daroca, doivent les couper deux fois; d'abord au port d'Used, à l'est du hameau de Gallocanta, sur les confins même de l'Aragon, et ensuite à la Sierra Ministra, par d'Alcolea, village situé vers quinze

cents mètres au-dessus du niveau de la mer dans la province de Soria. Là naissent les rivières de Jalon et de Tajuna. Non loin de ces lieux est encore la Sierra Ménéra, qui doit sans doute son nom aux riches mines de fer qu'on y trouve, à l'endroit appelé *Ojos-Negros*, mines qui alimentent du métal qu'on en extrait toutes les usines de Cuenca et d'Albarracin. Ici le grand chemin n'a pas moins de seize cents mètres d'élévation.

De cet énorme groupe de monts Ibériques descendent, vers la Méditerranée, des chaînes plus ou moins considérables que séparent les lits de fougueux torrens, ou des vallées plus ou moins habitables. La plus remarquable de ces chaînes au nord d'Albarracin, et des pentes septentrionales de laquelle sort la fontaine de Celda, où naît le Xiloca, prend le nom de Sierra de Gudar; elle contraint le Rio Alhambra de se contourner en demi-cercle; puis avec la Sierra de Baylas, entrant dans le royaume de Valence, l'une et l'autre se subdivisent en bras subalternes, dont l'un se termine à Péñisola, et l'autre au cap d'Oropésa. Sur le premier se distin-

gue la Muéla de Arès, sur les confins de l'Aragon, vaste espace, inculte, abondant en pâturages, élevé de seize cents mètres à peu près au-dessus de la Méditerranée, et environné d'épouvantables précipices. Sur le second s'élève la Péña Golosa, qui domine au loin tous les sommets de ces contrées, et dont on évalue l'élévation, sur laquelle on n'a pas de donnée rigoureuse, à plus de trois mille mètres. Vers sa base, et pas très-loin de la mer, s'étend le désert, ou Muéla de la Palma, autre grand plateau de plus de huit cents mètres de hauteur. Ces Muélas sont, chez les Aragonais et les Valentiens, la même chose que les Paraméras des Castillans.

Une autre grande Cordelière, partie du sud-est des monts d'Albarracin, est celle qui, commençant à la Muéla de S.-Juan, forme d'abord le *Collado de la Plata* (Côteau de l'Argent), élevé de 1600 mètres à peu près, et où l'on découvrit, il y a quelques années, une mine de mercure. A quatre lieues à l'orient de Téruel, cette chaîne est comme coupée par le petit Rio Ebron et par la Turia, que bordent d'énormes encaissemens; puis s'éle-

vant de nouveau sous le nom de Sierra de Jabalambre, se rattache, par des sommets plus ou moins altiers, à la Sierra d'Espadan, qui s'éteint sur la côte à Murviédro. Cette Sierra d'Espadan, dit Cavanilles, peut être considérée comme une longue muraille qui, des bords de la mer jusqu'à Téruel, suivant diverses directions brisées du sud-est au nord-ouest, réunit des pics et des monts élevés aux racines et dans les gorges desquels circulent mille ruisseaux, torrens et ravins, présentant partout l'aspect d'un labyrinthe sans sortie, dont les encaissemens, limitant un étroit horizon, laissent à peine distinguer le ciel, où vont se cacher les cimes des pics altiers. Ces monts sont calcaires et féconds en mines.

Entre le Cabriel qui, vers Cofrentes, se jette dans le Rio Jujar et la Turia ou Guadalaviar, commence une autre chaîne non moins brisée, non moins considérable que celles qui l'avoisinent. On y a découvert des traces considérables de volcans, et particulièrement sept cratères qui ont été décrits assez soigneusement dans le Mercure espagnol de 1807.

Cette chaîne volcanisée, descendant vers le sud où le Jujar la coupe, et sillonnée par de petits cours d'eaux qui se jettent dans la Méditerranée, se recourbe et vient se terminer aux caps de Saint-Antoine et Saint-Martin, comme pour ceindre la partie plane et littorale de cette riante contrée valentienne, que l'on peut comparer à un jardin réservé à l'influence des rayons du levant. Ce sont les parties mitoyennes et méridionales de ces monts dont les pentes vers la mer sont déchirées et assez remarquables, que traversent les deux grandes routes de Valence à Madrid. Lorsque le voyageur en a atteint le faîte, après avoir beaucoup monté par des gorges souvent fort difficiles, il est surpris de ne presque plus redescendre, et s'aperçoit que les revers occidentaux s'adoucissent en s'effaçant dans les régions élevées que composent des plateaux plus ou moins étendus.

Quelques contreforts septentrionaux partent aussi des monts Hespériques, et, se dirigeant par les confins des royaumes d'Aragon et de Valence vers l'Èbre, comme pour lui fermer le passage en s'unissant à

des contreforts méridionaux des Pyrénées aquitaniques, imposent à ce fleuve, lorsqu'il a reçu le tribut de la Sègre, un mouvement de torsion vers le sud; ce fleuve est réduit à tenir cette direction jusqu'à son embouchure.

---

3. Système Carpétano-Vettonique. Sur l'énorme plateau qui s'étend à la base occidentale et septentrionale du système Ibérique, commence, du côté opposé, le système dont il va être question.

Entre les bassins du Tage et du Duéro, jusque vers l'Alberche, s'élève une chaîne sinueuse, étroite et escarpée, l'une des Carpétaniques de l'antiquité, célèbre par la bataille qui, à Somosierra, en livra, dans la guerre de 1808 à 1813, un important passage à l'armée française; par la maison royale de Saint-Ildefonce, qui s'y trouve située; par la grande route du Guadarrama qu'il faut traverser pour se rendre à Madrid; et par le fameux couvent de l'Escurial, monument de la poltronnerie et de la superstition de Philippe II, construit sur ses pentes

méridionales. Quelques points, où la neige persiste pendant certains étés, prouvent la grande élévation de cette Cordelière, qui couvre et protége la Castille-Nouvelle: l'un de ses points culminans, le pic de Péñalara, situé entre les sources opposées de l'Éresma et de la Lozoya, n'a pas moins de quinze cents mètres d'élévation au-dessus du niveau des mers.

Le col ou port de Guadarrama est fort remarquable en ce que la chaîne, toujours fort élevée, est réduite en ce lieu à sa moindre épaisseur. La route qu'on y construisit est magnifique; un lion en marbre y marque la séparation des pentes; et de ce point élevé de plus de seize cents mètres, on distingue, d'un côté, l'étendue de la Nouvelle-Castille, et de l'autre, une partie de la Vieille. Ce passage est facile à défendre, encore qu'on ne songea point, en 1808, à le disputer à l'armée française. Les tempêtes seules semblèrent vouloir en interdire le trajet à ces troupes aguerries que les élémens seuls pouvaient vaincre. Nous avons vu la garde impériale commandée par Napoléon en personne, et le sixième corps aux ordres

du maréchal Ney, arrêtés au pied de ces montagnes par un ouragan mêlé de grêle et de neige qui précipitait des pièces d'artillerie hors du grand chemin; on était demeuré plusieurs heures sans pouvoir avancer; des grenadiers qui avaient essayé d'affronter la bourrasque avaient été jetés et brisés au loin. Enfin, le chef de l'armée enfonce son chapeau, présente la tête à la fureur des aquilons, s'avance d'un pas assuré, et chacun se précipitant sur ses pas, on forme une masse compacte qui, après avoir brusqué un passage où les rafales les plus violentes se faisaient sentir, arrive enfin, non sans avoir perdu plus d'un brave, sur les points de la montagne où la violence de l'ouragan semble s'être calmée devant tant d'audace.

Vient ensuite la Sierra de Grédos, entassemens considérables de grands sommets entre lesquels s'étendent les plus hautes de toutes les Paraméras. Cette Sierra de Grédos, dont la pente méridionale est des plus brusques, d'où s'écoulent en sens divers la Tormès, l'Alberche et le Tiétar, présente aussi, en quelques endroits, des neiges persistantes, surtout au lieu appelé le palais du Maure

Almanzor, où l'on trouve comme un petit glacier.

La charpente de ces monts est composée d'un granit grossier, de couleur grisâtre, dont la surface se détruit aisément, et qui contient dans sa masse des blocs arrondis d'un granit, plus dur et plus noir, de la grosseur d'un biscayen à celle d'une grosse bombe. Cette roche est celle dont est construit le couvent de l'Escurial; elle donne à ce monument ainsi qu'aux façades des maisons qui en sont toutes bâties, dans les villes voisines, l'aspect le plus sévère.

La rivière appelée Alagon, et qui se jette dans le Tage, sépare cette énorme Sierra de Grédos de la Sierra de Gata qui semble descendre du point élevé qu'on nomme la *Peña de Francia* (la Roche de France); la Sierra d'Estrella en Portugal, dont les hauteurs qui se terminent par la Sierra de Cintra au cap de Roca, sont la continuation, appartient aussi au grand système que nous venons d'indiquer.

---

4. Système Lusitanique. Beaucoup moins

élevé que les montagnes qui constituent les trois précédens, ce système ne présente nulle part de neige éternelle; ses pentes orientales s'abaissent vers le grand plateau de la Nouvelle-Castille. Il s'élève d'abord entre le Tage et le Guadiana, sous le nom de Monts de Tolède, au sud de cette ville qui cependant en est assez éloignée, et des clochers de laquelle on en distingue à peine certaines crêtes.

Telle fut l'habitude où l'on était de supposer une continuité parfaite entre les systèmes de monts, qu'on prétendait dépendre tous les uns des autres, qu'on voulut surtout trouver des relations entre les pentes orientales des monts de Tolède et les pentes occidentales de ces monts de Cuenca qui sont situés vers le centre du système Ibérique: aussi les cartes ont-elles fortement indiqué cette jonction et supposé de belles Cordelières pour l'opérer, là où la nature ne plaça que de vastes plaines; monotone étendue où, l'avoue Antillon, qui figure néanmoins ces montagnes dans sa carte, on ne reconnaîtrait même pas les pentes générales du terrain, si les cours des eaux ne l'indiquaient vaguement.

Consuégra, ville dont on distingue au loin les montagnes, en apparence fort élevées au-dessus des plaines où l'on voyage et qui peuvent avoir trois cents mètres d'élévation, n'est elle-même qu'à cette hauteur au-dessus du plat pays.

Aux monts de Tolède succède la Sierra de Guadalupe, l'une des Carpétaniques de l'antiquité et célèbre par un couvent de moines dont les richesses étaient énormes; couvent où Charles-Quint s'étant retiré après son abdication, trouva la mort dans le lugubre cercueil où il s'était fait enfermer pour assister vivant à ses propres obsèques. Les Sierra de Montanchès, de los Santos, de San-Pédro, de San-Mamès, en décrivant diverses sinuosités, et poussant vers le nord de cette dernière un fort éperon au Tage, composent un enchaînement qui, revenant au sud, s'unit en Portugal à la Sierra d'Estrémos, dont le prolongement méridional sépare les eaux du Rio Sadao ou Caldao et du Guadiana. Ce prolongement semble vouloir intercepter le cours de ce dernier fleuve au-dessous de Serpa, ainsi que nous le verrons bientôt.

5. Système Marianique. Les anciens nommaient *Montes-Mariani* ce système qui, courant du nord-est au sud-ouest, est l'un de ceux où l'on ne rencontre pas un seul sommet assez élevé pour conserver de la neige durant seulement neuf mois. On ne peut pas dire exactement qu'il sépare les eaux du Guadiana de celles du Guadalquivir, plusieurs affluens de ce dernier fleuve le coupant en divers sens, et venant prendre leur source dans des plateaux que d'abord on pourrait croire être tributaires du premier. Les Sierra d'Alcaraz, de Ségura et Sagra en sont à l'est les premières montagnes, et peut-être celles de Cazorla en devraient faire partie. Ici les cours d'eaux traversent si souvent à pic ce qu'on nomme ordinairement des chaînes, ou ces chaînes semblent se plaire si fort à couper des cours d'eaux, qu'on ne sait trop souvent à quel système de monts séparés par un grand fleuve rapporter tel ou tel contrefort anomal.

La grande route de Madrid en Andalousie, à travers les plateaux de la Nouvelle-Castille et de la Manche, coupe la Sierra Moréna, qui est la partie centrale du système

dans l'une de ses parties les plus étroites, et en même temps des plus élevées. On a profité de l'embrâsure naturelle, formée par un précipice nommé *Despèña-Perros* (Précipite-Chien), pour établir une communication des plus sûres, mais en même temps où il serait facile d'arrêter de nombreux assaillans. Les cols de l'Almudiel et *del Rey* (du Roi), qui en sont voisins, ont de huit à neuf cents mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

A droite de ces passages sont les Sierra de Pédroches et de Cordoue, qu'unissent à la Sierra de Constania des montagnes intermédiaires; à celles-ci succèdent celles de Guadalcanal et de Monasterio, où passe la route d'Estrémadure à Séville. Des contreforts plus ou moins considérables, dirigés au nord-ouest vers le Guadiana, semblent vouloir s'unir à ceux qui, de l'autre côté de ce fleuve, sont descendus du système Lusitanique comme pour lui barrer le passage. Enfin aux environs d'Aracéna, ce système Marianique s'élève de nouveau; deux contreforts considérables, que séparent le Rio Chanza, affluant du Guadiana, se fourchent en ce lieu; le septentrional se dirige

à l'ouest, vers Serpa, ville située sur les bords du Guadiana, et vis-à-vis l'extrémité méridionale du système Lusitanique. On croirait, à peu de distance, que les deux chaînes sont étroitement unies et n'en font qu'une ; mais le lit rétréci du fleuve s'est fait une porte par laquelle il s'échappe en cascades entre les rocs escarpés et désunis qui le voulaient emprisonner. Le contrefort du midi, dont les pentes méridionales versent leurs eaux dans l'Odiel, qui les porte à Huelva, court au sud-ouest ; il vient se terminer brusquement vers l'embouchure de ce même Guadiana, qui, pour arriver à l'Océan, eut les obstacles de tous ces contreforts à renverser.

On distingue peu de sommets majestueux dans l'étendue de la Sierra-Moréna, généralement ondulée, découverte, et dont l'aspect ne présente que rarement ce grandiose de la plupart des montagnes. Les pentes en sont pour la plupart longues et assez adoucies, couvertes dans presque toute leur surface d'une végétation de Cistes, de Chênes à Kermès, de Bruyères, d'Arbousiers et d'autres arbustes serrés, à feuillage luisant ou obscur, ce qui valut au système, dont

ces pentes dépendent, ce nom de *Sierra-Moréna*, qui répond à Montagnes-Noires. Les fracassemens qu'on y rencontre indiquent une constitution schisteuse, et l'on y trouve des mines de mercure, de plomb et même d'argent.

Cette Sierra-Moréna, qui renferme dans son épaisseur des cours d'eaux abondans, des vallons fertiles, d'excellentes expositions, des abris contre les vents opposés, et tous les élémens que peut offrir un terrain favorisé à la plus riche agriculture de montagnes, est inculte, pauvre et déserte; quelques bestiaux y paissent çà et là, des brigands y cachent partout leurs repaires, et le voyageur ne la traverse qu'en tremblant. C'est dans son sein qu'un administrateur éclairé, auquel l'Espagne actuelle élèverait des statues, mais que l'inquisition proscrivit dans le siècle dernier; c'est dans son sein même que le sage Olavide fonda des colonies d'étrangers, qui subsistent encore. Singulier effet de vicieuses institutions politiques, que cette Espagne qui colonisait les Indes et le Nouveau-Monde, eut besoin que l'on colonisât son territoire européen! On

avait déjà vu, au temps où cette monarchie couvrait les mers des deux mondes de vaisseaux explorateurs, et les contrées les plus éloignées de conquérans avares, l'Espagne découvrir, dans sa propre étendue, au cœur de ses montagnes, des peuplades telles que celles des Batuécas et des Patones, qui lui étaient demeurées inconnues plus longtemps que les Américains et que les insulaires des Philippines.

---

6. Système Cunéïque (les Algarves). Après avoir réuni sous des dénominations communes d'imposans amas de monts orgueilleux, il paraîtra peut-être singulier que nous proposions d'isoler, pour en faire un système particulier, une série de rochers tels que ceux qui se voient au sud du Portugal. L'isolement et la nature particulière de ces rocs leur donnent cependant un droit incontestable à cette distinction.

Le système Cunéïque est totalement séparé de celui que nous avons indiqué sous le nom de Lusitanique; les plateaux supé-

rieurs du Beira l'en distinguent. Il aurait une connexion plus marquée avec celui de la Sierra-Moréna ou Marianique, si l'embouchure du Guadiana ne l'isolait. Ce fleuve, après avoir forcé le passage à Serpa, s'est encore ouvert brusquement une route, entre l'extrémité occidentale de l'un des contreforts descendus de la Sierra d'Aracéna et la base orientale du système dont il est question, qui, si le Guadiana cessait de se dégorger vers le sud, ne serait qu'un appendice terminal des monts destinés à séparer ses eaux de celles du Guadalquivir.

La chaîne des Algarves, qui s'étend de l'est au sud-ouest, se compose des Sierra de Caldéras et de Munchique. L'orientale, celle de Caldéras, est formée de grés, partout où les volcans éteints dont elle est remplie et dont les cratères ont motivé son nom, ne la déchirèrent pas. L'autre se termine au cap Saint-Vincent, le plus au sud du Portugal. Celle-ci envoie vers le nord, un contrefort moins considérable, qui, sous les noms de Sierra de la Grandola, de Algarès et de Marinel, sépare de l'Océan la partie occidentale du petit bassin de cette rivière de

Caldao ou Sado, qui coule vers l'embouchure du Tage et se jette dans la mer près de Sétubal.

---

7. Système Bétique. Si ce dernier n'est pas le plus étendu, il est sans contredit le plus remarquable par son élévation, qui surpasse, en divers endroits, les plus imposans sommets des Pyrénées. Sous une latitude très-chaude, il présente des neiges éternelles. Sa chaîne principale court exactement de l'est à l'ouest, en émettant divers contreforts et prolongemens, dont celui qui se dirige vers Gibraltar et Tarifa est le plus méridional; ce contrefort correspond aux monts africains opposés, dont le détroit le sépare brusquement par des coupures abruptes.

La Sierra de Gilbalbin, mont arrondi, qu'on distingue sur la gauche de la route qui de Séville conduit à Cadix; les hauteurs de Xérès, d'Espéra, de Bornos, de Paxarète, si fertiles en vins renommés, sont les premières pentes du système Bétique considéré par son côté occidental; mais ce ne sont que de

légers monticules en comparaison des monts d'Ubrique et de Grazaléma, dont le piton de San-Cristoval est le point culminant. Il nous est évident qu'on distingue celui-ci du sommet de la Giralde à Séville, et la Giralde en est éloignée de vingt-cinq lieues à peu près. Autour de ce géant, et comme des roches éparses, se voient les Sierra d'Algodonalès, de Montéliano, et del Gastor, qui paraîtraient immenses, si la comparaison qu'on en peut faire avec le sommet voisin qui les domine ne semblait les réduire à la condition des montagnes les plus ordinaires.

Ce groupe, formé par tant de points élevés, est sillonné par le Guadalète, où l'on croit retrouver le fleuve Léthée des anciens, et forme le bassin de cette petite rivière, qui verse le tribut de ses eaux dans la baie de Cadix. Vers son origine, à l'endroit nommé *el Puerto de Zaframagon,* et dans le milieu de son cours, près de Bornos, à l'endroit appelé l'*Angostura*, le Guadalète a été obligé, pour se faire jour à travers les rochers, de couper perpendiculairement de ces anostomoses qui, long-temps sans doute,

interceptèrent des lacs. Les monts d'Ubrique et de Grazaléma alimentant par leurs pentes orientales le Guadiaro, qui se précipite dans la Méditerranée un peu au-dessus de Gibraltar, séparent conséquemment au sud de l'Espagne, le bassin de l'Océan de celui de la Méditerranée, dans laquelle s'écoulent tous les ruisseaux méridionaux du système Bétique.

Entre ce Guadiaro et le Guadaljore, rivière dont l'embouchure est voisine de Malaga, existe un autre groupe de montagnes encore plus élevées que celles de Grazalèma et d'Ubrique; c'est celui qu'on appelle la Sierrania de Ronda. La ville de Ronda qui lui donne son nom est située à près de mille mètres d'élévation, au milieu de fracassemens qui donnent à tous ces lieux un aspect particulier, et semblent attester l'antique effort des grandes révolutions physiques dont le résultat fut, à travers les flancs de ces montagnes, la jonction de la Méditerranée avec l'Océan.

La neige ne fond que durant quatre mois pendant les étés ordinaires, sur le pic de San-Cristoval; elle ne disparaît pas tous les ans sur le point culminant de la Sier-

rania de Ronda, où se voit un petit ermitage, abandonné quand nous parcourûmes ces lieux, et nommé *Nuestra Señora de las Nièves* (Notre-Dame-des-Neiges).

Les Sierra de Moron et de Jéguas sont des éperons septentrionaux des groupes dont il vient d'être question, et qui s'avancent dans le bassin du Guadalquivir, comme les Sierra de Tolox et de Mijas en sont des appendices méridionaux.

Le Guadaljore, coupant brusquement la chaîne principale à travers laquelle ses eaux surent se faire jour à l'aide d'une embrasure, distingue la Sierrania de Ronda de celle d'Araïz qui, par le Torqual, étrange ceinture de rochers dépouillés et confusément entassés, et par la Sierra Prièta, s'unit à celle d'Alhama. Celle-ci s'unit à son tour à la Sierra Téjada, et l'une et l'autre sont à peu près aussi élevées que la Sierrania de Ronda; du moins y existe-t-il des points où la neige tient à peu près durant huit à neuf mois de l'année.

Mais de tous les sommets, les plus majestueux du système Bétique sont sans contredit ceux de la *Sierra Névada* (la Cordelière

des neiges), immenses dominateurs de l'horizon, que revêtent des frimats dont la permanence commence à trois mille cinquante et quelques mètres de hauteur, sous ce climat. De leur faîte, l'on aperçoit en même temps la Sierra Moréna, distante de trente lieues à peu près vers le nord, et les côtes d'Afrique qui sont au moins à quarante-cinq lieues du côté du sud.

Le Mulahacen est le point le plus élevé de cette série de pics fièrement couronnés de neiges et de glaces; sa forme imposante est tronquée vers le ciel, où il atteint presque à la hauteur du pic de Ténériffe, c'est-à-dire à trois mille six cents mètres au moins.

Le Picacho de Véléta est, après le Mulahacen, le plus imposant de tous ces sommets; il n'y a guère qu'une quarantaine de mètres en moins de différence; nous en avons escaladé jusqu'à la dernière cime. Là toute végétation avait cessé, et notre vue plongeait dans d'effroyables précipices remplis de neiges durcies par couches, dont les stratifications pouvaient se compter à l'aide de mille brisures. Le plus considérable de ces

gouffres, appelé *el Coral de Veléta*, est situé entre le pic de Véléta et le Mulahacen qui s'élève tout vis-à-vis; il présente la forme d'un vaste cirque, au fond duquel le Génil prend sa source.

Au milieu des dangers de toute espèce qui nous environnaient, et dont les coups de fusil partant de mille roches suspendues n'étaient pas les moins redoutables, nous observâmes que les immenses sommités de la Sierra Névada se composent d'un schiste micassé fort brillant et fort dur. Des brèches calcaires et des marbres en flanquent les bases. Dans le panorama pompeux qui s'offrit à nos regards sur le Picacho, le rétrécissement de la Méditerranée vers le détroit de Gibraltar se présentait à nos yeux dans son ensemble, absolument comme on le verrait dans une carte de géographie construite sur une échelle immense.

La Sierra Névada se termine au levant vers la Sierra de Filabres, laquelle, de même que les moyennes et petites montagnes des environs du cap de Gate, rappelle dans

ces régions orientales les premières hauteurs que nous avons mentionnées en parlant des bases occidentales du système Bétique.

La Sierra de Gador et la Contraviesa sont deux contreforts très-élevés dont se composent les Alpuxaras, sortes d'Alpes maritimes situées presque parallèlement au grand noyau de la Sierra Névada entre ce noyau et la côte de la Méditerranée.

Les revers méridionaux des monts qui nous occupent offrent la situation la plus heureuse que la nature puisse offrir à l'homme pour s'y choisir une aimable patrie. Creusées par des vallées profondes dans la direction du nord au sud, ces vallées que vivifient d'abondantes eaux, sont tour à tour rafraîchies par les vents qui passèrent sur des glaciers, et réchauffées par les rayons du soleil africain ; partout, les arrosemens sont faciles ; le long des ruisseaux, le sol est substantiel et profond ; sur le rivage, prospèrent le Cotonnier et la Canne à sucre ; nous y avons vu, naturalisés, un grand nombre de végétaux de la Torride, et croître des Anones, des Cafiers et l'Indigotier qui avaient prospéré dans un jardin.

Il est peu de plantes qu'on n'y pût cultiver en pleine terre. La Vigne, les Cactes unis à l'Amandier y couvrent les coteaux, et l'observateur émerveillé qui peut en un jour arriver d'une plage ardente à des cimes glacées, voit, dans six à dix lieues de trajet, la nature changer d'aspect sous ses pas; il est parti de lieux que parait la verdure des Tropiques, en passant à travers les végétations échelonnées de tous les climats: il arrive bientôt dans celui où toute végétation disparaît; mais les dernières plantes qu'il rencontre sont celles des Monts Hyperboréens, et l'Androsace septentrionale, la Sabline de Norwège, le Saxifrage du Groënland, confondus avec le petit Saule herbacé si fréquent en Laponie, s'offrent à ses regards comme pour lui persuader que, par une puissance magique, il s'est élevé, dans une seule promenade, de l'Equateur aux régions polaires. Aussi ces belles Alpujaras, ces monts de Grenade, leurs vallons ravissans, ces riantes et fertiles côtes où les Arabes avaient comme transporté leur première patrie avec toutes les productions de son sol, furent les cantons de la Péninsule que ces

conquérans déchus abandonnèrent avec le plus de regret, et après les avoir le mieux défendus. Le peuple qui possède aujourd'hui de semblables provinces est, de tous les peuples du globe, celui qui se peut le plus facilement passer de colonies lointaines.

Le Génil, *Singilis* de l'antiquité, dont nous avons aperçu tout à l'heure à nos pieds les sources dans le Coral de Véléta, reçoit les eaux des pentes septentrionales de la Sierra-Névada, et serpente au centre du système Bétique; il l'a coupé vers Loja, où la chaîne de ce nom a été séparée d'une autre chaîne appartenant au même système, et qui, courant vers le nord, se divise en plusieurs groupes dont les montagnes de Priégo, de Cabra, d'Alcala-Réal et de Jaën sont les principaux. De ces divers groupes s'écoulent, vers le nord, de tortueux affluens du Guadalquivir.

Dans une description physique de la Péninsule, on devrait peut-être rigoureusement considérer les systèmes Lusitanique,

la Marianique et Bétique, comme un seul dont les principales sommités formeraient une ligne disposée, à peu près, comme la figure de la lettre S, que couperait, vers sa moitié supérieure, le Guadiana, entre les escarpemens de Serpa, et, vers sa moitié inférieure, le Guadarmena, qui descend des plateaux de la Manche pour se jeter dans le Guadalquivir, comme une preuve de plus que de grandes montagnes ne déterminent pas plus les sources des rivières qu'elles n'en commandent la direction.

Si l'on adoptait encore la réunion des systèmes Ibériques et Carpétano-Vettoniques au moyen des hautes Paramèras ou plateaux supérieurs de la province de Soria, la Péninsule ne présenterait plus que quatre principales masses montueuses, au lieu des sept que nous y avons indiquées. Mais, en aucun cas, on ne peut admettre la connexion intime de tous ces noyaux entre eux, et l'isolement des trois systèmes méridionaux est surtout le plus sensible. Aussi l'on est surpris de voir Antillon, auteur espagnol fort judicieux, dire que, « des fontaines où le Tage prend son origine, la Cordelière Ibérique s'introduit par

la province de Cuenca et le long du Jujar, vers le sud-ouest, dans la Manche, comme pour la séparer de la province de Murcie, à l'ouest d'Albacète. » Albacète est située dans une vaste plaine. A l'ouest de ce village surtout, on ne trouve pas un seul mouvement sensible de terrain. Les hautes montagnes d'Alcaras et de la Ségura, les Oropèdes de l'antiquité, qui appartiennent au système Marianique, se distinguent au loin vers le sud, mais ne s'unissent nulle part aux montagnes de la province de Cuenca. De Chinchilla, ville située sur un monticule qui dépend sans doute des parties méridionales et occidentales du groupe Ibérique, jusqu'à Minaya, sur le grand chemin méridional de Valence à Madrid, on parcourt, en ligne presque droite et parfaitement horizontale, une partie du plateau intermédiaire par lequel sont séparés deux grands systèmes tout-à-fait distincts et fort éloignés l'un de l'autre, même dans celles de leurs parties qui se rapprochent le plus.

§ II. *Système hydrographique.*

Les systèmes de montagne dont il vient d'être question déterminent un grand nombre de cours d'eaux dont six sont du premier ordre :

1. L'Ebre.
2. Le Miño.
3. Le Duéro.
4. Le Tage.
5. Le Guadiana.
6. Le Guadalquivir.

Le premier seul se dégorge dans la Méditerranée vers le Levant.

Les cinq autres coulent à l'occident et tombent dans l'Atlantique.

---

1. L'Ebre prend sa source au lieu nommé Fontibre dans la vallée de Reynosa, entre le 12e et le 13e degré de longitude à l'est de

Ténériffe, et précisément par le 43e de latitude nord, vers le centre de la longue chaîne des Pyrénées, au point où cette chaîne semble être le moins élevée; il suit la direction du sud-ouest. Après avoir formé à peu près les limites méridionales des anciennes provinces d'Alava et de Navarre, coupant l'Aragon par la moitié et traversant une petite partie de la Catalogne, il se fourche pour tomber dans la Méditerranée où sa principale embouchure forme un port nommé *los Alafaqes*. Ce point est situé par 17° 20' de longitude orientale, et 40° 35' environ de latitude nord. Le cours de l'Èbre est généralement fort sinueux et de cent vingt lieues de longueur environ.

Les premiers affluens de la Pisuerga, rivière qui va grossir le Duéro, naissent non loin des Sources de l'Ebre, et comme ces deux cours d'eaux prennent deux routes opposées en partant des mêmes pentes, c'est vers leur séparation surtout que les géographes ont imaginé de placer de grandes montagnes pour borner sur leurs cartes deux versans que la nature n'a distingués qu'à l'aide d'insensibles anfractuosités. D'habiles ingénieurs char-

gés par le gouvernement espagnol, sous le ministère créateur de M. de Florida Blanca, de mettre l'Èbre et le Duéro en communication par un canal, et qui cherchant, dans la disposition réelle du terrain, les moyens d'atteindre ce but, avaient apprécié l'importance de ces monts imaginaires; ils trouvèrent précisément dans leur épaisseur prétendue, une si légère différence de niveau, que c'est là même qu'ils tracèrent leur canal; celui-ci a été en partie exécuté, et lorsque l'Espagne tranquille pourra s'occuper de ses communications intérieures, il prouvera, en s'achevant, que les Pyrénées composent un système de monts fort distinct de celui que nous avons signalé sous le nom de système Ibérique, et qui lui est, contre toute réalité, si fictivement uni dans les cartes d'Espagne. Des Paraméras couronnées de froides et monotones plaines où les ruisseaux se sont creusé des lits plus ou moins profonds, mais n'ont pas façonné en sommets sourcilleux des rocs mis à nu, s'étendent seules dans ces régions élevées.

L'origine de l'Èbre dénote déjà un grand

fleuve; à quelques pas de sa source il fait tourner un moulin considérable; d'excellentes Truites et des Écrevisses s'y pêchent en abondance. Obligé d'abord de rompre diverses barrières qui semblaient le vouloir forcer à s'échapper dans une autre direction que celle qui lui était commandée par une pente générale, il circule bientôt tortueusement entre des rives escarpées, brise une chaîne de hauteurs vers le pont de Rampalais, où le village de Pesquéra s'élève dans l'une de ses sinuosités. Après divers autres obstacles surmontés, l'Èbre, trouvant enfin des campagnes ouvertes, arrive jusqu'à Méquinenza, sur les frontières de la Catalogne, au milieu de l'immense vallon que limitent à sa gauche les Pyrénées Aquitaniques, et à sa droite les monts Ibériques. Dans ce trajet il baigne les villes de Miranda, qu'il couvre, et où le coupe la grande route de France par Bayonne; de Logrogno; et de Tudéla, où il dut se faire un passage à travers des monts qui, rétrécissant la vallée, interceptaient autrefois quelque lac. Enfin il passe à travers des hauteurs coupées brusquement, dépendantes de la montagne de Mancu, ou de la Sierra de la Llana,

correspondant à celles qui couronnent Méquinenza, et qui furent autrefois réunies comme pour arrêter encore l'Ebre dans son cours. La percée que fit le fleuve au milieu de ces derniers obstacles est comme l'écluse par où s'échappèrent les eaux qui remplissaient le lac, dont le bassin de la Sègre et du Cinca nous offre les traces. Après s'être frayé une route vers le Sud, l'Ebre vient, comme avec effort, arroser les environs de Tortose, à cinq lieues de la mer.

L'antique existence du lac inférieur de l'Ebre est démontrée par la nature même du terrain mis à découvert lors la retraite des eaux, et, comme dans la plupart des autres lacs anciens dont nous allons successivement reconnaître les traces, les eaux en durent être amères, car le sol de l'Aragon est partout imprégné de sel. Des *Salados*, c'est le nom que les Espagnols donnent aux petites rivières dont les eaux sont salées, s'y rencontrent de toutes parts. Au rapport de notre savant ami Daudebard de Férussac, des salines existent aux environs de Saragosse où cet officier observa une colline entière formée de sel gemme sur la rive droite de l'Ebre vis-à-vis le village d'Utebo.

Léon Dufour nous dit aussi que non loin du grand et sinistre village de Buralajos, situé dans un immense désert, et dans l'une des plus basses parties du vaste bassin de l'Èbre, sur la rive gauche de ce fleuve, non loin de la route qui conduit de Saragosse en Catalogne, on trouve encore des étangs saumâtres, dont l'un est, selon les habitans du canton, rempli d'une eau pareille à celle de la mer. Au fond de cette eau, l'habile observateur que nous citons crut distinguer des Zostères et des Fucus qui sont des végétaux aquatiques de l'Océan. Ainsi de frêles plantes inondées demeureraient, au milieu des terres, des monumens vivans de l'antique séjour des mers.

De nombreux affluens viennent grossir l'Èbre dans sa route. Sur sa droite, en partant des régions supérieures dont il découle, on trouve successivement :

Le *Rio Nela*, qui descendu d'une montagne de ce nom appartenant au système Pyrénaïque, semble percer un contrefort au hameau de Puentedei, et après avoir reçu le tribut de ruisseaux considérables et tor-

rentueux, tombe dans le fleuve avec le Rio Guerla, à une lieue et demie au-dessus de Frias.

Le *Rio Baysas* qui descend du sommet Pyrénaïque appelé la *Grand Peña de Gorbéa*, et que la route royale de Bayonne à Madrid traverse vers son embouchure, à peu de distance avant d'arriver au pont qu'on trouve sur l'Èbre, près de Miranda.

Le *Rio Zadora*, dont les pentes de la grande et dangereuse chaîne de Salinas alimentent les sources, et qui, après avoir fertilisé le riche vallon où s'élève Victoria, tombe dans l'Èbre à une lieue tout au plus au-dessous du Rio Baysas.

Le *Rio Éga* qui, des extensions de ces mêmes hauteurs de Salinas, descend vers Estella dont il baigne les murs, et traversant les plaines à peu près désertes, qui s'étendent à l'occident de la Navarre méridionale, se dégorge presque vis-à-vis Calahorra.

Le *Rio Aragon*, l'un des plus importans, parce que les sources de ses affluens orien-

taux descendent des pentes méridionales de cette partie des Pyrénées qui s'internent en Espagne en se séparant de la France. Ces versans forment les vallées de Canfranc, d'Aisa, d'Aragues, d'Echo, d'Anso, de Roncal, de Salazar, d'Aescoa et de Roncevaux, qui offrent, à leur origine, ces ports de Canfranc, de Tortielhes, de Bernère, d'Aiguatorta, de la Couarde, de Pau, de Loucherit, de Patergem, d'Anier, de Sainte-Engrace, de Bimbalet, de Laraun, des Échelles, de Mendibeis, de Lécumbéri, de Roncevaux, de Valcarlos et d'Attalosti, dont on a profité pour établir des communications plus ou moins commodes, entre l'Espagne et ce qui était demeuré à la maison de Bourbon du royaume de Navarre. Les rivières qui descendent par ces vallées se réunissent à Sanguèsa, à peu près comme le font les lames d'un éventail sur son pivot. A peu de distance de son embouchure, et vis-à-vis le village de Villa-Franca, le Rio Aragon reçoit encore un affluent assez considérable, appelé Arga ou Agra; il vient des monts d'Aralar : la rivière qui passe à Pampelune, et qui se grossit un peu au-dessus

de cette ville des eaux des vallées d'Henguí et de Lenz, y tombe après avoir mis en communication cette dernière avec les vallées de Bastan et de Lérin, par les cols de Bélatte et d'Arraiz.

Le *Rio Gaillégos*, dont l'origine appelée Val de Thène, vient de même que celle de l'Aragon par le Val de Canfranc, des pentes méridionales du pic du midi de Bigorre, et met l'Espagne en communication avec les sources du gave d'Osseau, par le col de ce nom. Cette rivière coule directement au midi l'espace de quelques lieues; mais le prolongement occidental de la Sierra de Guara, à peu près parallèle aux Pyrénées, la force à se déjeter vers l'ouest. Elle reprend peu après son cours méridional pour se perdre vis-à-vis Saragosse même, à travers de grandes plaines désertes, où l'on trouve parfois une végétation analogue à celle des régions maritimes. Ces plaines appelées les Llanos de Violada, d'Alfenden et de Sainte-Lucie, dont l'aridité, la solitude et la tristesse font de véritables Thébaïdes, sont souvent privées d'eau; le voyageur y peut souffrir de la soif.

Les landes de Buralajos dont nous avons cité les lagunes salées et saumâtres s'y rattachent, et jusqu'aux montagnes qui limitent le bassin secondaire du Rio Cinca, on ne saurait trouver entre le Gaillegos et l'embouchure de la Sègre, sur un espace de vingt et quelques lieues, un ruisseau qui ne fût à sec pendant l'été: région désolée que traverse la route de Catalogne, où l'on rencontre à peine quelques misérables ventas ou auberges, sans qu'un arbre propice y puisse offrir le moindre ombrage au voyageur altéré.

La *Sègre* se rencontre enfin; elle tombe à Méquinenza, dans l'Ebre, dont elle est le principal affluent. Cette Sègre et les rivières qui la grossissent, forment sur la carte, au fond d'un bassin secondaire, à peu près la figure de l'un de ces espaliers artistement ramifiés contre un mur. On pourrait appliquer à la disposition de ses tributaires le terme de dichotmie, par lequel les botanistes désignent les rameaux assez régulièrement divisés, qui se fourchent dans la longueur de certains végétaux. En effet, la Sègre et le Rio Cinca forment, en se réunissant non

loin de Méquinenza, les deux branches principales de l'espalier; à quatre ou cinq lieues de cette jonction, la première reçoit le Rio Ribagorzana, et le Cinca le rio Alcandre. Chacune de ces quatre rivières en reçoit successivement de nouvelles qui se confondent à peu près dans les mêmes incidences, et l'on reconnaît encore ici un lac dont les bases méridionales des Pyrénées Aquitaniques étaient les côtes septentrionales avant qu'il eût ouvert sa prison, en se faisant jour entre les hauteurs de Méquinenza et celles que couronnent vis-à-vis, en Catalogne, de vastes plateaux appelés Garrigas. La Sègre, dont le cours total peut avoir, dans la direction du nord-est au sud-ouest, une cinquantaine de lieues, a ses principales sources au revers septentrional des monts où se trouvent les cols de Finestrele et de Nonsondes sur les confins de France et de Catalogne : les premiers torrens qui la forment se réunissent aux environs de Livia. Du côté du nord ses autres sources se confondent presque sur les plateaux et les crêtes, d'où sortent la Tet et l'Arriège, avec celles de ces deux rivières qui appartiennent

à des versans opposés. C'est en suivant le vallon supérieur de la Sègre qu'on entre en Espagne par cette Cerdagne espagnole où se trouvent Puicerda et Belver, et qu'on arrive à cette Seu-d'Urgel, où se réunissent les eaux descendues des vallées d'Andorra.

Les monts qui séparent le bassin du Rio Lobregat de celui de la Sègre, pressent celle-ci, et la poussent toujours vers le couchant en retrécissant ses versans orientaux, jusqu'à Pons, sur la rive gauche. Mais à partir de ce point le terrain s'ouvre et s'aplanit, les eaux descendues de Cervéra, y circulent à travers cette vaste plaine d'Urgel qui s'étend vis-à-vis Lérida et Balaguer, sur la gauche de la Sègre; cette rivière a, un peu avant cette dernière ville, reçu la Naguéra Pallarèsa qui vient de cette partie des Pyrénées, dont les pentes septentrionales forment le Couseran, canton du département de l'Arriège, et dont la conque de Tremps occupe le vallon mitoyen. A l'occident des sources de cette rivière sourdent celles de la Garonne qui interjettent dans l'Espagne cette vallée d'Aran, dont les eaux sont un tribut porté à la France.

Entre Balaguer et Lérida, à travers de riches et belles plaines, se dégorge une autre Naguéra ; la Naguéra Ribagorzana, dont les sources sortent des bases méridionales de cette âpre Maladette qui limite au sud la vallée d'Aran, et détermine les ports d'Espot, de Rious et de Vielle, par lesquels on peut pénétrer dans le fertile bassin que forme cette riante vallée.

C'est de la partie la plus élevée des Pyrénées Aquitaniques que descendent le Rio Cinca et ses affluens. L'un d'eux correspondant à la vallée de Bagnière-de-Luchon, est le val de Vénasque qu'un col du même nom met en communication avec le département des Hautes-Pyrénées. Le Cinca proprement dit, arrosant d'abord la vallée de Bièsla, la met en communication par les ports d'Ourdicet, de Rivière et de Birousse, avec la vallée d'Aure, qui forme une partie de l'ancien Cominge. L'Ara qui s'y joint à Ainsa, naît des glaciers éternels de Gavarnie et de ce Mont-perdu dont les sommets ont été explorés par le savant Ramond. Il forme le val de Broto qui communique avec la France par les vallées opposées de Baréges et de Cautères.

Le Cinca, après avoir absorbé le Rio Véro à Barbastro, ne reçoit aucun autre ruisseau remarquable jusqu'au point où l'Alcañade le vient joindre : celui-ci a déjà reçu l'Isuèla qui fertilise la campagne d'Huesca.

Les premiers affluens de la rive droite de l'Èbre, descendant, entre ce fleuve, la Pisuerga et l'Arlanson, de Paramères généralement inclinés vers le midi, ou raccourcis par le rapprochement des Sierra de Oca, de San-Lorenzo, de Urbion et de Moncayo, ne sont pas très-considérables jusqu'au point où se trouve le confluent du Rio Nalon. Cependant, avant d'arriver à Frias, on trouve déjà l'Omino ou Besga qui, recevant le tribut du Rio Oca, est assez considérable au pont d'Oca sur lequel on le traverse. Ce Rio Oca forme la vallée de Briviesca où passe la route de Bayonne à Burgos, et présente dans sa direction, particulièrement après Castil de Péones, des positions faciles à défendre : il descend de la base septentrionale des monts de Oca, où commence la chaîne du système Ibérique.

L'*Oroncillo* qui tombe dans l'Ebre près du

pont de Miranda, et un peu au-dessus, est encore plus important sous les rapports militaires. Ce faible ruisseau naît au revers méridional d'une imposante série de rochers qui, se prolongeant au nord-ouest, dans la direction de Frias, y semblaient vouloir intercepter l'Ebre. Les premières eaux de ce ruisseau circulent dans une plaine qui s'ouvre entre Briviesca et Pancorvo; l'œil du voyageur en suit le cours vers l'est; mais au lieu de profiter de cette pente si naturelle en apparence, le lit de ces eaux se fait tout-à-coup jour entre la chaîne sourcilleuse des rocs qui, suivant toujours une même direction, se prolongent par les monts Obarènes jusqu'à l'Èbre, vers le levant. Le ruisseau d'Oroncillo, tout peu considérable qu'il est, a donc coupé, presque en angle droit et perpendiculairement, une haute chaîne, et la gorge qu'il y forme, servant de grand chemin, présente l'idée de Thermopyles nouvelles.

Le *Rio Tiron*, grossi de l'Ojavulgo, les Rio Cardenas, Iréguña, Leza, del Cid, Zadaco, Alhama, de Queilles et d'Huecha, descendant successivement des pentes septen-

trionales du système Ibérique, et dont pas un n'offre un cours de plus de dix lieues, ne sont guère plus importans, par le volume de leurs eaux, que l'Oroncillo ; mais arrosent, au sortir des montagnes, les campagnes fertiles où s'élèvent les villes de Legrogno, de Calahorra, de Tudéla, de Taragone et de Borja.

Le *Xalon* est le premier cours d'eau notable que reçoive l'Ebre par sa rive droite, et peut-être le plus considérable de tous. Grossi du Xiloca vers Calatayud, il traverse la vaste plaine de Placencia. Depuis Ricla, à neuf lieues de son embouchure, il ne reçoit pas, dans son trajet, un seul ruisseau, et dans les plaines immenses de Saragosse, où nous nous trouvons, déjà l'eau devenant souvent infiniment rare, toute fertilité disparaît. Peu de contrées présentent un aspect plus triste que cette monotone étendue, où les richesses du sol, quand celui-ci se prête aux travaux de l'agriculture, consistent en oliviers grisâtres et en moissons dont les teintes n'embellissent le paysage qu'autant qu'elles sont accompagnées d'une verdure riante et de

quelques mouvemens de terrain. Le Xalon et le Xiloca dont les sources sont fort éloignées, embrassent dans leur ouverture les versans septentrionaux des montagnes de Molina et d'Albarracin.

La *Guerva*, qui tombe à Saragosse, les Rio Almonacid, Martin, Guadalope et Algas, sont les affluens qu'on rencontre ensuite, et qui circulent dans le bassin méridional de l'Èbre, jusqu'au point où sa torsion, vers Méquinenza, le force à couler au sud, dans une direction à peu près parallèle mais contraire aux rivières qui suivent direction du nord pour grossir son cours.

---

2. Le Miño n'est point aussi remarquable par la longueur de son cours, qui n'est guère que d'une soixantaine de lieues, que les cinq autres grands fleuves de l'Espagne; mais il ne laisse pas que d'être considérable par le volume de ses eaux. On peut le comparer à l'Adour, sous ce rapport et sous celui de son étendue. Il descend des pentes

occidentales des dernières Pyrénées, coule vers l'Océan dans la direction du nord-est au sud-ouest, où son bassin s'étend entre les 41° 36' et 43", 20' de latitude septentrionale, et les 7° 54' et 10", 35' de longitude à l'orient de Ténériffe. Le Miño circule d'abord avec les Rio Ladra, Tamboya et Miñotello, ses premiers affluens, dans un plateau dont Lugo occupe la partie méridionale, et qui fut évidemment encore un ancien lac. Après avoir forcé la ceinture de rochers entre lesquels il s'échappe à Puertomarin, et reçu dans son étroit vallon quelques torrens de montagne, il retrouve une plaine ouverte au centre de laquelle, avant d'atteindre Orense, il reçoit le Sil, rivière non moins considérable que lui.

Le *Rio Sil* descend d'un contrefort énorme des Pyrénées Asturiennes, qui s'en détachant fièrement vers le sud, semble destiné à séparer le bassin du Miño de celui du Duéro, et préparer par sa jonction avec les montagnes du Portugal septentrional par les Sierra de Trévinca et Ségondeira, un obstacle que doit briser ce dernier fleuve, ainsi qu'on le verra quand son cours sera décrit. Avec une

foule de petites rivières et de forts torrens qui l'alimentent, et qui tous descendus de montagnes fort élevées, lui portent d'abondans tributs, le Sil serpente dans un bassin fermé de toute part, abrité de tous les vents, dont le sol est aussi fertile qu'uni, et que pare la plus belle culture. Ce bassin favorisé, où la vigne se mêle à l'amandier, où l'oranger même mûrit en pleine terre, lorsque tous les environs sont encore en deuil sous les frimats, contient une population nombreuse, répartie dans un grand nombre de rians villages et dans les villes de Benbibre, de Pont-Ferrada et de Villafranca. La grande route de Galice, après avoir coupé la chaîne de montagnes descendue des Pyrénées, et qui borne à l'orient cet heureux bassin, le traverse pour rentrer de nouveau dans les montagnes énormes qui le séparent du Miño. Afin de joindre ce dernier, le Sil a dû couper des montagnes non moins élevées; c'est vers le sud-ouest que s'étant fait jour, il arrive par le riche val de Orès au *Monte-Forado* (Mont-Percé), rocher à travers lequel il força le passage. C'est vers ce point très-curieux qu'il reçoit le Rio Bibey, grossi des eaux que

fournissent la Sierra Ségondeyra, la Sierra Séca et la Sierra de San-Mamed. Le Sil traverse ensuite le val de Quiroga, et serpente enfin dans le plat pays où le Miño doit l'associer à son cours. Du confluent de ces deux rivières, jusqu'à Ribadavia, le Miño traverse toujours un pays heureusement accidenté, fertile, et qu'on peut considérer comme le fond d'un ancien lac. Orense est situé au centre de ce bassin. Après ce point, le lit du fleuve est fort resserré du côté méridional, par la série de hauteurs qu'y forme, en Portugal, l'enchaînement des montagnes appelées Sierra de Peñagache, de Souza et d'Estica. La première fut sans doute jointe autrefois en Galice aux pentes des monts de Mélon, échappées de celles du Monte-Faro, et le Miño divisa cette jonction pour arriver à la mer, où il parvient après avoir reçu, par les pentes septentrionales de la vallée qu'il arrose, les Rio Avia, Théa et de Louro; ces affluens descendent d'un contrefort qui traverse le midi de la Galice et se compose des monts Testeyro, de Barcia, de Seyxo, Suido, et autres sommets plus ou moins distincts.

Depuis Ribadavia jusqu'à la mer, le Miño n'est point guéable, et son cours, souvent très-impétueux, sépare ici la Galice de la province portugaise d'Entre-Duero-y-Mino. Ce fleuve forme une excellente frontière; Tuy en protége la rive espagnole; Valencia, sur la rive gauche, est une autre petite place de guerre qui correspond à Tuy du côté du Portugal.

---

3. Le Duéro. Le cours de ce fleuve est d'environ cent quarante lieues, dans une direction générale de l'est à l'ouest. Il prend sa source par le 42° 10' de latitude nord, vers le 14° de longitude, à l'ouest de Ténérife, et tombe dans l'Océan un peu au-dessous d'Oporto par le 40° 12' septentrional, et le 8° de longitude orientale. Dans la partie inférieure de son lit, et dans un espace de trente-quatre lieues, il traverse la partie septentrionale du Portugal et y sépare les provinces de Tras-los-Montes et d'Entre-Duéro-y-Mino, de celle de Beira. Il est sans contredit celui de tous les fleuves de la Péninsule dont le bassin, le plus vaste

pourrait aussi devenir le plus riche; il arrose en général, ainsi que ses affluens, des terrains ouverts et fertiles; mais en beaucoup d'endroits ces terrains déserts sont abandonnés aux Beillotes, espèce de chêne à glands doux, qui ressemble à l'Yeuse, et dont l'ombrage, ne donnant guère de fraîcheur, ne protége aucune végétation sur un sol trop souvent brûlé. Quelques parties du grand bassin du Duéro se refuseront cependant toujours à la culture: ce sont celles que couvrent des sables mobiles, et sur lesquelles le Pin seul saurait croître; mais cet arbre peut encore enrichir le sol le plus ingrat, de sorte que jusqu'aux parties arides de la Péninsule, tout y pourrait être utilisé.

Dans ces riches plaines auxquelles l'homme demande ce grain, qui fait presque la seule culture dont se pare le bassin du Duéro, le terrain gras et profond que les ardeurs de l'été durcissent ou réduisent en poussière brunâtre, devient, par l'effet des pluies de la mauvaise saison, une fange épaisse, tenace, de laquelle les pieds des animaux et les roues des charrettes peuvent à peine s'arracher. On dirait ces boues de la Pologne, où tant de bra-

ves sont demeurés. Les pluies y font encore déborder les rivières : aussi les communications sont-elles généralement difficiles pendant l'hiver dans un pays cependant assez généralement plat, où d'excellens chemins pourraient être facilement établis.

Le Duéro naît aux revers méridionaux du pic d'Urbion, de lagunes dont une porte aussi le nom d'Urbion ; une autre s'appelle *Laguna négra* (lagune noire). Ces lieux sont des dépendances du système Ibérique, le long desquels le fleuve circule d'abord pendant une dixaine de lieues et jusqu'à Soria, dans la direction du nord-ouest au sud-est, presque opposée à celle qu'il doit tenir lorsque, réuni à d'autres affluens descendus des pentes occidentales du Mont-Cayo, il coule avec eux vers l'ouest. Ici le Duéro traverse l'un des plateaux les plus élevés de l'Europe ; il s'y creuse, ainsi que les cours d'eau qui y tombent du nord et du sud, de profondes vallées, au fond desquels on se croirait dans un pays de montagnes ; mais lorsqu'on est parvenu sur le faîte des escarpemens de ces vallées, on n'aperçoit au loin qu'une immense étendue ; le voyageur qui tente de

la parcourir, trouve de distance en distance de nouveaux vallons dont il n'avait pas soupçonné la possibilité.

Ce n'est pas porter trop haut l'élévation de ce grand plateau qu'aucune observation exacte n'a cependant fixée, que de l'évaluer à ~~six ou~~ sept cents mètres. Aussi le pays sur lequel les vents les plus impétueux se choquent en tous les sens, où se reposent souvent les nuages et les brouillards, offre-t-il une physionomie particulière de désolation. Nul arbre n'y résiste au souffle des tempêtes; des arbustes rigides et bas, des plantes ligneuses et couchées, y couvrent çà et là de leur verdure austère un sol presque dépouillé; et déracinée par les ouragans, cette végétation sauvage roulée au loin et pelotonnée en amas souvent considérables, tombe enfin abandonnée dans les ravins où cesse l'empire des vents impétueux qui la promenaient. Les habitans de ces horribles campagnes l'y viennent recueillir, et n'ont quelquefois pas d'autre moyen de chauffage pour leurs fours.

C'est vers Aranda, que le pays commence à prendre un aspect moins étrange. Le val-

lon du fleuve, pressé entre les pentes qu'il s'était creusées dans le plateau supérieur de la Vieille-Castille, s'élargit au moins d'un côté, et ses bords sont souvent parés d'une assez belle culture. En suivant son cours, on trouve successivement sur sa droite les affluens suivans, qui sont les plus considérables.

La *Pisuerga;* cette rivière qui parcourt un trajet de près de cinquante lieues en comptant ses nombreux détours, descend des Pyrénées centrales, d'abord assez directement du nord au sud. Elle reçoit bientôt, dans les plaines d'Aguilar de Campo, le Rio Camesa, dont la naissance est si voisine de celle de l'Ebre, qu'elle n'est séparée de l'origine de ce fleuve que par des pentes fort peu sensibles; on est surpris de ne pas voir se confondre ces deux cours d'eaux contigus. Le Rio Carion, également descendu des Pyrénées, et qui après avoir passé à Palencia tombe dans la Pisuerga à Duénas, est destiné avec cette rivière à alimenter le canal commencé, qui sous le nom de canal de Castille, devait, par l'Ebre supérieur, unir la Mé-

diterranée à l'Océan, et prouver la non existence du prolongement de chaînes de montagnes qui unissent faussement sur les cartes le système Pyrénaïque aux monts de Oca, c'est-à-dire au système Ibérique.

L'Arlanzon qui passe à Burgos, grossi de l'Arlanza qui passe à Lerma, tombe aussi dans la Pisuerga avec l'Esquéva. Ces rivières qui coulent au nord du Duéro, presque parallèlement à son lit, sillonnent aussi ce plateau supérieur de la Vieille-Castille, dont nous avons cité la grande élévation; eux et les ruisseaux qui en dépendent, s'y creusent également des encaissemens proportionnés au volume de leurs eaux. Ils interceptent des plaines désertes, sombres et orageuses, quand l'ardeur du soleil n'y dévore point une végétation ingrate, composée de Cistes à feuilles de peuplier, de légumineuses dures, de Panicauts et de Phlomides que les vents se plaisent tant à rouler, de Bruyères et même de Raisins d'ours dont la présence indique toujours un canton alpestre. La route de Madrid par Aranda, la Sommo-Sierra et Buitrago, traverse ces campagnes sévères par Lerma, et c'est surtout avant et

après ce grand village, que le voyageur sera frappé de la tristesse du pays qu'on traverse; il se croira partout au centre de plaines sans fin, excepté du côté de l'est où l'on aperçoit, à plus de vingt lieues, les sommets presque toujours neigeux de Mont-Cayo. Cependant un instinct secret l'avertira qu'il est parvenu dans la région des nuages.

Le *Rio Séquillo*, qui passe à Médina de Rioséco, et qui, grossi du Valdéraduey, tombe dans le Duéro, à une lieue et demie environ au-dessus de Zamora. Nous avons vu ces deux grands ruisseaux, qui coulent à travers des plaines unies et assez bien cultivées en grains, presque à sec pendant l'été; mais ils deviennent en hiver des obstacles capables d'arrêter des armées et de nécessiter, pour les surmonter, des équipages de pont.

Le *Rio Esla*, non moins considérable que la Pisuerga, descend de la base des parties les plus brusquement coupées vers le sud des Pyrénées Asturiennes; rempart imposant qu'on aperçoit vers le nord, de toute l'étendue de l'ancien royaume de Léon, et sur la

cime duquel forment, comme des brèches, les ports de San-Gloria, de l'*Esquinazo-del-Perro* (le Dos-du-Chien), del Ponton, de Tarua, de San Isidro, de Piédrahita, de Pajarès et de la Mésa, par où l'on passe dans les Asturies. Aux pieds de cette énorme muraille naturelle existent des vallées heureuses dont on ne soupçonnerait pas l'existence. De la plus orientale, sort l'Esla, qui coule d'abord entre le Rio Céa, que ne sépare pas du Valderaduey une demi-lieue de terrain, et le Rio Curueña.

Le Rio Céa vient se jeter dans l'Esla vis-à-vis de Bénavente près du village de Castro-Gonzalo où la route de Galice traverse la rivière sur un pont. Le Torio et le Rio de la Véga au confluent desquels se trouve la cité de Léon; l'Orvigo, grossi du Tuerto, dans le bassin duquel se trouve Astorga; la Duerna qui tombe à la Bañèsa, et le Rio Eria qui se joint avec cette rivière près de Bénavente, viennent par leur réunion doubler l'Esla un peu au-dessous de cette dernière ville; non loin de ce confluent s'opère encore la jonction du Rio Téra qui porte les eaux de ces grandes sommités Pyrénaïques méridionales.

où se remarquent les Sierra de Trévinca et Ségondeira : de l'autre côté de ces monts se trouve le bassin du Miño.

Peu après avoir reçu l'Esla, le Duéro qui avait toujours suivi la direction de l'ouest, rencontre des hauteurs qui ne présentent cependant pas un aspect fort imposant ; mais dont l'opposition, l'arrêtant tout-à-coup, le force à tourner brusquement sur la gauche vers le sud-sud-ouest, et dans un angle presque droit ; à l'aide de cette torsion le fleuve forme exactement la frontière de Portugal et d'Espagne pendant dix-huit lieues. Il reprend ensuite son cours accoutumé de l'est à l'ouest, et reçoit successivement, avec un grand nombre d'autres affluens parallèles moins considérables, les Rio Sabores, Tua et Taméga, qui, descendus des Pyrénées de Galice, en interceptent des contreforts plus ou moins importans.

Les affluens du Duéro sur sa rive gauche offrent d'abord, en sens opposé de ceux de la rive droite, à peu près la même disposition. Ils sillonnent du sud au nord les hautes plaines interjetées à la base des systèmes Ibérique et Carpétano-Vettonique, où jusqu'ici

l'on n'avait pas manqué de figurer des montagnes escarpées; mais au point où le système Carpétano – Vettonique commence par la Sierra de Aillon qui en est le point oriental, les eaux, descendant de plaine en plaine, prennent leur cours vers le nord-ouest.

Le *Rianza*, sorti du col de Somo-Sierra, après avoir reçu le Rio Grado qui naît au port de Cabras, est le premier affluent qui mérite quelque considération. Ses sources offrent deux communications à travers les deux Castilles. La route de France par Burgos, Lerma et Aranda le coupe à Milagros, sur la rive gauche où existe une assez bonne position défensive.

Le *Rio Duraton* s'échappe encore de Somo-Sierra, et après avoir arrosé les champs de Sépulvéda, tombe obliquement dans le Duéro vers Peñafiel.

La *Céga*, dont les sources arrosent le petit bassin fertile de Pédraza, détermine le port d'Arcones par lequel on peut se rendre à Buitrago, et ceux de Nava-fria, et de Lo-

zoya par lesquels on parvient directement à Madrid. Grossie du Rio Pirora à la naissance duquel se trouve le port de Malagusto, elle se jette dans le fleuve un peu au-dessus du pont où le traverse la grande route de France à Madrid, par Burgos, Valladolid et Ségovie. Ici l'on est descendu avec les rivières, et par des pentes graduelles sensiblement échelonnées, dans un canton fort sablonneux et déjà bien bas en comparaison du plateau supérieur, mais cependant encore assez élevé au-dessus des mers.

L'*Adaja*, qui d'abord descendu de l'ouest à l'est du col de Villator, situé vers la partie centrale du système Carpétano-Vettonique, tourne brusquement au nord sous les murs d'Avila, couvre la petite ville d'Arévalo, au confluent du torrent appelé l'Arévalillo, et tombe, après un cours de trente-cinq lieues environ, un peu au-dessus de Puenté de Duéro. Il a reçu par sa rive droite l'Erèsma, triste rivière, dont le nom serait peu digne de célébrité, si elle ne tenait son origine des magnifiques fontaines royales de Saint-Ildefonce, et si l'auteur de Gilblas ne l'eût im-

mortalisée en la montrant à son héros, des fenêtres de sa prison située dans cette tour de Ségovie, au pied de laquelle l'Erèsma coule austèrement encaissée. L'Erèsma reçoit ses premières eaux de la partie la plus élevée des montagnes Carpétaniques de l'antiquité, et du Guadarrama. Le Rio Moros lui porte celles du col par lequel s'élève et redescend la grande route de Madrid, la Boltoya, celles des pentes septentrionales des Paramèras d'Avila dont il a déjà été question, et sur le sommet desquelles s'étendent des plateaux, lorsqu'à leur aspect le voyageur qui en côtoie les bases septentrionales, croirait devoir y trouver des pics escarpés! Le bassin partiel de l'Erèsma et de l'Adaja est en général sec et pierreux, partout où des sables ne le condamnent point à la stérilité. La moitié à peu près au plus de sa surface serait seulement propre à la culture, le reste ne convient qu'aux Pins dont on traverse en plusieurs endroits de grands bois, à l'ombrage errant desquels on chercherait vainement la fraîcheur. Le sifflement ou le murmure sourd des vents qui agitent la cime balancée de ces arbres, lorsqu'à leur base on ne ressent pas un souf-

fle du zéphyr, attriste l'ame, quand le cri incommode de milliers de cigales, dont le climat favorise l'étonnante multiplication, y fatigue l'oreille.

Dans les parties basses du bassin du Duéro voisines du fleuve, depuis l'Adaja, jusqu'à l'endroit où, quelques lieues après l'embouchure de l'Esla, le Duéro tourne brusquement au sud, on traverse encore quelques rivières ou ruisseaux plus ou moins abondans, dont le cours diminue de plus en plus d'étendue, et qui circulent à peu près parallèlement du nord au sud, dans un terrain gras, et presque toujours fertile. La rive droite du fleuve qui s'enrichit de leurs eaux est coupée à pic, mais peu élevée; la gauche, très-basse, est conséquemment tout-à-fait dominée, et l'on y trouve, outre divers ponts, des gués praticables pendant les deux tiers de l'année.

Le bassin partiel du Duéro se rétrécit de plus en plus vers le point de sa torsion, et les eaux qui lui arrivaient à peu près du sud au nord, à partir de la Tormès, sur les rives de laquelle nous sommes parvenus,

s'écoulent désormais dans le fleuve de l'est à l'ouest.

La *Tormès* naît des plus hautes sommités des montagnes de Grédos ; des lacs pittoresques, situés dans une région sauvage, en alimentent les sources abondantes. Ces sources, dont plusieurs rafraîchissent de charmantes et solitaires vallées, déterminent plusieurs cols, au moyen desquels, des parties méridionales de l'ancien royaume de Léon à travers la province de Salamanque, on communique avec la province d'Avila et l'Estramadure : tels sont les ports de Villator qui du val de Corneille conduit dans la vallée de l'Adaja, ceux del Pico, d'Arènas et de Candalèda, par où l'on parvient au Tietar, et de Tonnavacas qui conduit à Placentia. La Tormès descend d'abord directement au nord, et Alba, chef-lieu de ce duché dont un général de Philippe II rendit le nom si odieux aux Belges, s'élève sur sa rive droite. A quelques lieues au-dessous de cette ville, la rivière tourne tout-à-coup à gauche, passe à Salamanque, et traversant ensuite un assez triste

pays, parvient au Duéro après un cours d'environ quarante-cinq lieues. La Tormès est maintenant célèbre par le souvenir de grandes opérations de guerre qu'elle détermina à plusieurs reprises, et par les diverses batailles qui ensanglantèrent ses rives, lieux qu'on peut considérer également comme le berceau et le tombeau de certaines réputations militaires.

Le *Rio Yeltes*, dont les principales sources descendent de la Peña de Francia, reçoit aussi les eaux du plateau très-élevé qui s'étend aux racines septentrionales de cette montagne : ces eaux, souvent indécises sur la route qu'elles doivent tenir, s'échappent indifféremment vers le Duéro par la Tormès, ou vers le Tage par le Rio Alagon, à travers le système Carpétano-Vettonique qu'elles coupent, comme il arrive si souvent dans la Péninsule où les moindres ruisseaux semblent se plaire à se faire jour à travers les plus orgueilleuses montagnes.

L'*Agueda*, descendue des pentes septentrionales de la Sierra de Gata, passe au pied des remparts de Ciudad-Rodrigo, place-forte

que conquit le maréchal Ney, et que perdit le maréchal duc de Raguse; l'un des affluens de cette rivière forme la position de Fuente de Honor dont l'Angleterre ne prononce le nom qu'avec orgueil, et son cours marque la limite de l'Espagne et du Portugal, entre l'ancienne province de Salamanque et celle de Beira.

La *Coa*, successivement grossie des Rio Pinhel et Tamégal, descendue des anastomoses qui unissent, par les hauteurs del Fayates et de Méimao les monts de Gata et la Sierra d'Etrella, est le dernier affluent de quelque importance qui porte au Duéro le tribut de ses eaux. Il baigne les murs d'Alméida, citadelle que les Français abandonnèrent, si glorieusement démantelée en 1812, et Castel-Rodrigo, autre place-forte de Portugal.

Le reste des affluens du fleuve circulent à peu près parallèlement entre eux à travers le plat pays, et sortis de la Sierra d'Arada ou de ses prolongemens, graduellement insensibles, deviennent d'autant moins étendus qu'ils se rapprochent davantage de la mer.

4. Le Tage. Au nom de ce fleuve tant célébré par les poëtes, l'imagination involontairement réveillée se retrace les plus rians tableaux; elle se figure des rives enchanteresses formées par de longues prairies émaillées des plus odorantes fleurs; elle erre, délicieusement exaltée, sous l'ombrage aromatique d'arbres épais, dont les rameaux enlacés à ceux du laurier d'Apollon, se courbent sous le poids de leurs pommes d'or. L'haleine de vents tempérés, plus doux que le zéphyr même, y caresse un éternel feuillage et la mobile surface d'une onde cristalline, qui s'échappant à regret dans un lit étincelant de pierres précieuses, roule dans ses molles sinuosités les paillettes d'or pur qui en forment l'arène. Au murmure suave de ce nouveau Pactole se mêle encore l'harmonieux concert que forment, en saluant l'aurore, mille brillans oiseaux parés du plus riche plumage. De gracieuses bergères, d'heureux bergers conduisent dans cet heureux séjour d'éblouissans troupeaux, dont on n'exige que le lait superflu ou l'abondante toison, en dédommagement des soins qu'on leur donne, et qui n'ont à craindre ni le cou-

teau du boucher ni la dent cruelle des loups dévorans. Les animaux féroces sont inconnus dans ces lieux paisibles; leur approche n'appela jamais au combat le chien fidèle qui ne veille à la garde des moutons et des brebis que pour donner à son maître le temps de chanter de constantes amours auxquelles ne se mêlent jamais l'inquiétude ou la jalousie. Le miel, naturellement purifié, y découle du tronc des chênes; le vin le plus généreux, une huile parfumée, n'ont pas besoin que l'homme les vienne extraire des fruits qui les prodiguent, et nul climat dans l'univers ne rappela mieux ces Champs-Élysiens, où l'antiquité plaçait le séjour de paix promis aux ames des justes.

Mais que la réalité est loin de la pompeuse réputation que, depuis les Romains jusqu'à nos jours, on s'est complu à donner au plus triste des fleuves!

Des bords arides âprement coupés à pic, un lit généralement torrentueux, embarrassé et rétréci, des eaux jaunâtres presque continuellement bourbeuses, voilà ce qui caractérise véritablement ce Tage, par-

courant une campagne ordinairement dépouillée, sèche, abandonnée, où l'ardeur du soleil dévore une végétation dure, courte, ligneuse quand le souffle des tempêtes n'en élève pas des nuages d'une poussière rougeâtre qui pénètre les vêtemens, et va donner sa teinte sinistre aux traits du campagnard ainsi qu'aux tristes bouquets d'Yeuses échappés à la destruction parmi des rocs dépouillés, épars. Le vautour seul, entre les oiseaux carnassiers habitans de l'austère vallée, y domine les airs, en menaçant des bandes malpropres de mérinos guidés par des pâtres plus malpropres encore, malheureux et grossiers compagnons des animaux qu'ils défendent, non-seulement contre les Loups, mais encore contre les nombreux Lynx, dont les monts de Grédos et les monts Lusitaniques sont tous remplis. Nulle partie de l'Espagne n'est plus sauvage ni plus pauvre que celle qu'on feignit en être la plus riante et la plus riche, et quelques points un peu moins déshérités de la nature, qu'on rencontre çà et là le long du fleuve que nous avons représenté tel qu'il est, ne sauraient lui mériter ce nom de *Tage doré* et cette célébrité qu'on

lui donna en adoptant comme des vérités les exagérations des poëtes.

Le Tage traverse entièrement la Nouvelle-Castille et l'Estramadure espagnole; il sépare, en quittant l'Espagne, le Beira de l'Alentejo, et divise ensuite une partie de l'Estramadure portugaise. Il naît par le 14° 54' environ de longitude à l'est de Ténériffe, et par 40° 38' de latitude septentrionale, de ce point fort élevé et à peu près central du système Ibérique, d'où nous avons vu (p. 17) s'échapper ensemble dans quatre directions différentes quatre fleuves qui tombent dans deux mers opposées. Se dirigeant, à peu de chose près, vers le sud-ouest, il tombe dans l'océan Atlantique, par une fort large embouchure, devant Lisbonne, dont la position est déterminée rigoureusement au 38° 45' 18" de latitude nord, et 70° 37' 30" de longitude orientale. Son cours est d'environ cent soixante-dix lieues.

Les principaux affluens du Tage par sa rive droite sont, en descendant le cours de ce fleuve, d'abord les Rio Océsèra, de Cabrillas et Gallo, torrens de montagne, dont le lit encaissé sillonne et dépouille l'étendue

de l'ancienne seigneurie de Molina sur les confins de la Castille et de l'Aragon.

Le *Xarama* ou *Jarama* est le premier cours d'eau considérable dont se grossisse le Tage. La grand route de Madrid en Andalousie par Aranjuez, le coupe non loin de son embouchure et de cette maison royale. On trouve en ce point de section un pont qui paraît disproportionné avec le volume de la rivière, lorsqu'on voyage en été et qu'on ne considère point qu'à certaines époques les prairies de ses bords sont au loin inondées. Les sources du Xarama viennent de Somo-Sierra, où la Lozoya est une des principales vallées de son bassin montagneux, bassin dans lequel est située la ville de Buitrago. Le Rio Tajuna en est l'affluent le plus oriental; il vient de cette partie des monts Ibériques, de l'autre côté desquels les eaux s'écoulent vers l'Ebre par le bassin du Xiloca et forme son confluent à Bayona. Le Rio de Hénarès qui passe à Guadalaxara et à Alcala, s'y jette ensuite et descend de la partie méridionale des premières montagnes du système Carpétano-Vettonique. Le

Manzanarèz, célèbre par le beau pont sous lequel il coule à Madrid, en est l'affluent le plus occidental et le plus connu.

Le *Guadarrama* prend sa source dans la montagne de ce nom, traversée, comme nous l'avons dit (pag. 24) dans sa partie la plus étroite par l'une des grandes routes de France; cette rivière est ensuite coupée par le grand chemin de Talavéra, et coulant du nord au sud, au fond d'un vallon ombragé et pauvre, tombe dans le Tage à plus de quatre lieues au-dessous de Tolède.

L'*Alberche*, beaucoup plus considérable, naît de la partie centrale du sytème Carpétano-Vettonique au nœud des Sierra de Villafranca, de Grédos et d'Avila. Elle coule d'abord dans une vallée âpre et déserte, mais qui s'ouvre de plus en plus vers l'est où la route d'Avila à Tolède la coupe, et offre une assez bonne communication entre les deux Castilles; tournant brusquement au sud et puis au sud-ouest, elle vient se jeter dans le Tage, en formant une position militaire, célèbre par une bataille sanglante qui ne fut glorieuse à personne, et que traverse la

grande route de Madrid en Estramadure, un peu au-dessus de Talavéra de la Reyna, ville qui donna son nom à ce mémorable événement.

Le *Tiétar* naît aux revers de Guisando, lieu remarquable par ses taureaux sculptés au cœur des montagnes, précisément dans l'espace que laisse entre ses rives opposées le point de torsion de l'Alberche. Descendant directement au sud-ouest, le Tietar baigne la base des monts immenses de Grédo, au pied desquels s'ouvrent des gorges et des vallons fertiles et populeux ; mais ensuite il traverse des plateaux tristes et solitaires, que couvrent des bois d'Yeuses, et qui présentent toutes les marques d'une dépopulation assez récente.

Le *Rio Alagon* semble disjoindre du nord au sud le système Carpétano-Vettonique. Ses sources sont dans le bassin du Duéro ; on dirait qu'elles doivent se rendre, comme nous l'avons déjà vu (p. 80), soit vers la Tormès, soit vers le Rio Yeltes, mais elles ont creusé leur lit du côté du midi, et la grande route qui conduit de Salamanque en Estramadure en a profité pour pénétrer par le col

de Baños dans la partie septentrionale de cette dernière province. Entre Coria et l'embouchure de cet Alagon si tortueux, et qui tour à tour circule à travers les rocs les plus fracassés, les monts les plus confus et les plaines les plus unies, tombe le Rio de Gata, dont les sources fournissent une communication sur Ciudad-Rodrigo.

Le *Rio Elga* descend des pentes occidentales et méridionales de la Sierra de Gata, et tombant au-dessous du pont d'Alcantara, forme exactement en passant par le petit fort de Salvatierra la frontière d'Espagne et de Portugal dans toute l'étendue de son cours. Entre cette petite rivière et la suivante on traverse, dans un espace de vingt-cinq lieues environ, les Rio Aravil, Ponçul et Laca, qui ne sont pas fort considérables, et qui circulent dans la partie la moins belle du Portugal, dont la place de Castel-Branco occupe le centre.

Le *Zézéré* est le dernier des affluens considérables que reçoive le Tage par sa droite; il descend du nord-est au sud-ouest, des pentes méridionales de la Sierra d'Estella,

et son cours peut être de trente-cinq lieues environ : il semble former une longue et large vallée, dont celle du Tage ne paraît plus être jusqu'à la mer qu'une simple prolongation. Cette vallée est abritée des vents de l'ouest par cette série de petites montagnes qui, descendant du nord-est au sud-ouest, sont les dernières pentes de la Sierra d'Estella, conséquemment de notre grand système Carpétano-Vettonique. Les ruisseaux d'Aiso et de Nibao qui, passant à Tomar, se jettent dans le Zézéré; ceux de Possinho, d'Agoa, Mayor, d'Alenquer, de Louves et autres moins considérables qui tombent au Tage dans la direction du nord-ouest au sud-est, sillonnent les pentes orientales de cette petite chaîne et qui prend le nom de Sierra de Cintra, au voisinage de la mer, où son prolongement forme le Cap de Roca et que rend célèbre la formidable position de Torrès-Védras qui couvre Lisbonne.

Le bassin du Tage est beaucoup plus étroit par son côté méridional que du côté du nord, les affluens qui se jettent dans ce fleuve par sa rive gauche ayant généralement moins d'étendue que ceux que nous venons

de mentionner. En plusieurs endroits même, et particulièrement entre Fuente-Dueña et Tarançon, sur la route septentrionale de Madrid à Valence, on n'a pas encore fait deux lieues de pays, qu'on trouve déjà que les eaux s'écoulent dans le Guadiana, éloigné de plus de vingt-cinq lieues, et dont le bassin contigu est à peu près parallèle à celui qui nous occupe.

Le *Rio Guadièla*, grossi, à Priégo des Rio Cuerro, Escabas et Trabaque, descendus des mêmes sommets que le Tage et le Jujar, et qui, près de son embouchure, reçoit encore la petite rivière d'Huéte, est le premier et seul cours d'eau considérable que reçoive le Tage par sa rive gauche, et dans la partie supérieure de son cours. Ces affluens traversent un pays inégal et élevé, après lequel viennent ces vastes plaines qui, des limites des provinces de Cuença et de Tolède, vont se confondre à celles de la Manche, précisément la même où l'on est dans l'usage de dessiner encore les plus grands monts d'Espagne sur les cartes. A l'extrémité de ces vastes plaines dans la direction du sud-est, le système

Lusitanique vient borner et rétrécir de plus en plus le bassin du Tage; et beaucoup de petites rivières ou de torrens, descendus tantôt du nord au sud, tantôt du sud-est au nord-ouest, selon que les monts de Tolède, de Villuercas, de Madéruelo, de Montanches, de San-Pedro et de San Mamed, déterminent leur cours, sillonnent ces tristes parties de la Castille nouvelle et de l'Estramadure. Vers les frontières de Portugal où nous sommes arrivés en suivant le cours du fleuve, les eaux changent tout-à-coup de direction : des hauteurs qu'on trouve aux environs de Portalègre, elles s'échappent vers le sud-ouest, et forment le bassin secondaire du dernier des affluens du Tage, qui en est en même temps l'un des plus considérables, et qu'on appelle le Rio Ervédal.

Le *Rio Ervédal*, dont les sources se réunissent autour de Crato, chef-lieu d'une commanderie célèbre, grossi par sa droite du *Rio do Soro* (rivière du Renard), qui borde ce qu'on nomme las Cémas de Ourem, et par sa gauche des Rio Zatas et d'Odivor, tra-

verse la vaste plaine appelée Campo de Bénavide, étendue parfaitement unie dont le sol dénote un ancien lac. L'Ervédal se jette dans le Tage, au fond de l'espèce de golfe que forme l'élargissement de l'embouchure de celui-ci, et de ce point de jonction jusqu'à la mer on ne trouve plus que le Rio Canha, qui soit digne qu'on le cite.

Ce qu'on nomme Cémas de Ourem est un espace situé entre le bassin secondaire dont il vient d'être question et le Tage. Divers ruisseaux en sillonnent les coteaux presque déserts entre lesquels s'étendent quelques pâturages. Les sommets de ces lieux offrent, élevés au-dessus de Paramèras plus ou moins étendues qu'ombragent quelques bosquets d'Yeuses et d'Arbousiers, des pitons particuliers, et dans leurs enfoncemens des lagunes remplies par les eaux pluviales, sans qu'aucun dégorgeoir soit nécessaire à celles-ci. Ces lagunes, la plupart sans issue, sont maintenues au même niveau par la seule évaporation. Une physionomie particulière, et que nous soupçonnons devoir être le résultat d'un état de volcanisation antique, caractérise cette espèce de solitude fort peu connue, où nous n'avons

pu pénétrer, et qui, sous le rapport des productions naturelles qui nous en ont été montrées, offre, ainsi que les Algarves et l'espace contenu entre le Caldao et la mer, une grande ressemblance avec les îles volcanisées de l'océan Atlantique.

---

5. Le Guadiana. Ce fleuve, lorsqu'on jette les yeux sur la carte de l'Espagne, semble au premier coup-d'œil tirer son origine des pentes occidentales de ces monts de Cuença, qui sont une dépendance du système Ibérique. La Giguèla, grossie du Rianzanarès, le Zancara, grossi du Rio Rus, affluens considérables, et qui viennent de fort loin, paraissent devoir être, les uns ou les autres, ses sources naturelles; mais, soit que ces rivières portent partiellement au fleuve qu'elles doivent former en commun un tribut trop peu considérable, soit que l'amour de l'extraordinaire ait porté les anciens habitans de l'Espagne à chercher au Guadiana un berceau merveilleux, non loin de la fameuse caverne de Montésinos, si plaisam-

ment célébrée par Cervantes, on a considéré, comme l'origine du Guadiana, une série d'étangs appelés les lagunes de Ruidéra, lagunes qui, se succédant au cœur de la Manche du sud-est au nord-ouest, fournissent un cours d'eau peu étendu, mais fort remarquable par son volume.

La première de ces lagunes se trouve à deux lieues environ d'Alcaraz vers le nord-ouest, et non au sud, comme le dit Antillon. Située ainsi que celles qui lui succèdent, dans ce qu'on nomme la Ossa-de-Montiel, qui est une sorte de vallon légèrement creusé dans les plaines d'une région voisine des nuages, cette lagune est presque contiguë à d'autres plis de terrain qui, des mêmes plaines, conduisent les eaux pluviales à travers les monts Marianiques dans le bassin du Guadalquivir. Ainsi l'on voit encore ici deux versans, presque opposés, trouver sur une surface unie l'origine commune du tribut qu'ils porteront à la même mer par des canaux à peu près divergens.

Après quelques lieues de trajet à travers un pays bas, uni, de plus en plus marécageux, et vers le hameau appelé Lugar-nue-

vo, non loin de Tomelloso, ce cours d'eau diminue peu à peu, et disparaît enfin au milieu des Joncs et des Roseaux dont se couvre au loin la contrée. A une assez grande distance du lieu où s'éclipse, pour ainsi dire, la rivière échappée de la succession des lagunes de Ruidéra, vers l'ouest, entre Villaharta et Deymiel, sur la grande route même de Madrid en Andalousie, à travers la Manche, des sources considérables, jaillissant tout-à-coup de la terre avec impétuosité, se réunissent dans un petit espace de terrain en un magnifique canal qu'on suppose être le Guadiana rendu à la lumière. Ce fleuve, ainsi né pour la seconde fois du sein de la terre, reçoit, après trois lieues de trajet tout au plus, et par sa gauche, le Rio Azuer, qui n'en a pas moins d'une douzaine, et, par sa gauche, le Giguèla qui, avec ses affluens, n'en a pas moins que trente ou quarante. Cet espace, comme délayé, auquel les racines liées des plantes aquatiques donnent seules quelque consistance, que traverse le chemin royal, et d'où l'eau s'échappe en torrens sous les pas du voyageur, est célèbre en Espagne, sous le nom d'*Ojos de Gua-*

diana (les yeux du fleuve). Il l'était déjà au temps de Pline, qui dit (*lib.* 3, cap. 3) que l'Anas se plaît à naître souvent.

Que les lagunes de Ruidéra soient ou non les sources véritables du cinquième grand fleuve de la Péninsule, la première de ces lagunes curieuses est située précisément sous le 39° de latitude, et par le 13° 54' de longitude orientale. Les Rio Giguèla et Zancara, qui, sur sa droite, tombent les premiers dans le fleuve peu après *los Ojos* (les yeux), et dont le confluent se voit un peu de dessus le pont où la grande route coupe ces rivières réunies à Villaharta, le Giguèla et le Zancara arrosent aussi de vastes plaines, et le dernier particulièrement, longeant les marais où le Guadiana se perd, voit diminuer considérablement ses eaux le long de ces mêmes marais, qui en absorbent une partie. Ce Zancara prend sa source à une si petite distance du Jujar, et le Rio Rus qui le grossit après avoir passé par San-Clèmente, lieu considérable situé dans des plaines sans fin, naît tellement près du lit de ce Jujar, que le territoire du seul village de Mariny s'étend dans le bas-fond de la *Cañada Juncosa,* entre l'ori-

gine d'un ruisseau qui s'échappe vers l'Océan et les bords d'un fleuve qui coule dans la Méditerranée. C'est ici plus qu'ailleurs que le système des monts imaginés entre des bassins est en défaut. Il ne serait pas nécessaire de creuser une tranchée d'un quart de lieue d'étendue, et de dix pieds de profondeur dans un espace rempli de roseaux et de joncs sur la rive droite du Jujar, qui doit tomber dans la Méditerranée, en traversant le royaume de Valence à l'orient, pour le détourner dans le Guadiana, qui, prenant son cours d'abord vers l'ouest, s'écoule dans l'Atlantique.

Solitaire, éloigné des grandes populations, le Guadiana circule d'abord longtemps à travers les déserts de la Manche occidentale et de l'Estramadure jusqu'au cœur de la Séréna, déserts cependant fertiles et heureusement arrosés, qui n'attendent que d'y être sollicités par l'homme pour produire tout ce que l'agriculture la plus exigeante en voudrait obtenir; ils sont abandonnés à la dent destructrice de ces innombrables troupeaux de mérinos errans qui, dans le détestable système d'économie rurale adopté en Espagne jusqu'à ce jour, sont un beau-

coup plus grand fléau pour elle qu'ils ne lui sont une source de richesse.

Depuis les lagunes de Ruidéra jusqu'au lieu où le Guadiana arrive à la mer par le 37° 10' de latitude nord, et le 9° 16' de longitude orientale, le cours de ce fleuve est d'environ cent cinquante-cinq lieues : il n'en aurait pas moins que deux cents si l'on comptait sa longueur à partir des sources du Rio Giguèla.

Douze lieues environ après que la Giguèla s'est jetée dans le Guadiana par sa rive gauche, et toujours dans la direction de l'est à l'ouest, le fleuve reçoit le Rio Jabalon, affluent qui, dans vingt-quatre lieues d'étendue, s'est creusé un lit, quelquefois assez profond, à travers l'élévation du plateau de la Manche; il sort déjà considérable de collines cependant peu saillantes, au lieu appelé *los Ojos de Montiel* (les yeux de Montiel), non loin de la petite ville de ce nom, et s'annonce par des jets d'eaux comparables en abondance à ceux qui rendent la renaissance du Guadiana si remarquable. De pareilles sources, sortant tout-à-coup du sein de la terre, dénotent un pays élevé;

aussi le plateau sur lequel on les rencontre est-il l'un des plus importans de la Péninsule, sous le rapport de sa hauteur au-dessus du niveau de la mer. L'espace contenu entre le Zancara, le Guadiana et le Jabalon, n'a pas moins de sept cents mètres à Villahatra, de sept cent vingt à Manzanarès sur le Rio Azuer, et de sept cent soixante-dix à Val-de-peñas, lieu renommé par ses vins, dont la nature généreuse, le bouquet délicieux et la brillante couleur ne le cèdent en rien aux précieuses qualités des meilleurs vins de Bordeaux qu'on leur compare. Des volcans éteints, et parfaitement reconnaissables, se rencontrent dans l'étendue de ce plateau, particulièrement vers Almagro. Il est difficile de concevoir comment leur existence a pu échapper aux voyageurs qui ont écrit sur l'Espagne. Bowles seul les mentionna, et nous avons observé que la grande route de Madrid à Cadix traverse une coulée basaltique des plus remarquables, et qui lui forme un pavé naturel durant un demi-quart de lieue, entre Almagro et Santa-Cruz-de-Mudéla. Cette coulée dépend d'un monticule qui n'est pas à un quart de lieue du grand

chemin vers l'ouest, et sur lequel nous avons recueilli des laves qu'on dirait à peine refroidies.

L'élévation du plateau sur lequel nous sommes parvenus, dérobe à l'œil une partie de la hauteur de cette région du système Marianique que le chemin royal va couper ; en y arrivant par la Manche, la Sierra Moréna présente l'aspect de montagnes fort ordinaires; elle n'a rien d'imposant. Les sommets qu'on en distingue ne sont guère plus remarquables que certains coteaux des contrées légèrement anfractueuses de la France. A mesure qu'on s'en approche, après avoir franchi le Jabalon, on remarque cependant avec surprise que les eaux, en sillonnant le plat pays, ne coulent pas vers la rivière dont on s'éloigne, et vers laquelle on les supposerait devoir descendre. Bientôt les encaissemens que se creusent ces eaux, s'abaissant vers les monts opposés, vont s'y ouvrir des passages dont l'homme a profité pour établir ses communications, et l'on reconnaît que des versans du Guadalquivir viennent prendre leur source dans le bassin

même du Guadiana. Cependant les monts Marianiques, cette Sierra Moréna dont on ne devinait guère la hauteur, changent d'aspect à mesure qu'on s'enfonce dans leurs gorges, et le voyageur qui vient d'en pratiquer les défilés, en y pénétrant par le côté du nord, parvenu sur leur revers méridional, et portant ses regards en arrière pour les considérer après avoir descendu pendant quelques lieues, est tout surpris d'apercevoir des crêtes altières, des remparts formidables, des précipices escarpés, en un mot le magnifique tableau que présente la chaîne d'imposantes montagnes qu'il a traversées sans leur supposer autant d'importance.

En suivant le cours du Guadiana, on trouve successivement, descendant des monts de Tolède, où commence le système Lusitanique, les Rio Bullaque, del Chorito, du Val-de-hornos, du Val-de-Orès, del Rubial, d'Esténa, Guadaranque et Guadalupejo, qui arrosent des vallons solitaires, ne baignent presque aucun village, et rafraîchissent inutilement pour l'agriculture des campagnes abandonnées à quelques pâtres, à leurs mérinos et à des chevriers.

Le *Rio Guadalupejo*, sur les confins de l'Estramadure, est remarquable parce que vers ses sources s'élève cette Sierra de Guadalupe, l'un des points les plus hauts du système Lusitanique, sur lequel la neige persiste jusqu'à neuf mois, et où se trouvent des expositions dans lesquelles il gêle toutes les nuits. C'est vers l'embouchure de cette rivière, qu'on peut remarquer combien les cartes de Lopèz, qui jusqu'ici ont servi de bases à toutes celles qu'on a construites, ont dû induire les copistes en erreur. Les feuilles de Tolède, de la Manche et d'Estramadure, qui représentent ce confluent, ou du moins qui en atteignent le voisinage, y représentent la conformation du terrain, et le cours du Guadiana, d'une manière tellement dissemblable, que les plus inattentifs en sont choqués. Dans quelques-unes des feuilles de ce même Lopèz, les eaux s'écoulent de la Sierra de Guadalupe vers le couchant; dans les autres, du nord au sud; enfin dans les cartes générales du même auteur, qui ont cependant dû être faites sur les mêmes renseignemens que les feuilles particulières, le Guadiana prend des contours nouveaux, de

sorte qu'il serait impossible d'adopter l'une des trois façons de l'auteur espagnol, sans tomber en contradiction ouverte avec les deux autres. Quoi qu'il en soit, ici des monts considérables pressent le fleuve par ses deux rives; son cours est rétréci; l'on voit qu'il a dû s'ouvrir péniblement un passage entre mille obstacles, et briser les contreforts qui unissaient primitivement, pour fermer un lac intérieur, les systèmes Lusitanique et Marianique. Les Rio Gargaliga, Ruécas et Alcolarin, déchirent toutes ces pentes sauvages, et réunissent leurs cours torrentueux pour grossir le Guadiana, à peu près vis-à-vis de ce Médellin devenu célèbre par une bataille sanglante qu'y livra le maréchal Victor aux troupes espagnoles, armées pour la défense du roi Ferdinand VII.

Le *Burdalo* circule à la base occidentale de ces monts qui ont forcé le Guadiana à tant de détours, et vers le point où le pays commence à s'aplanir, pour former les campagnes où s'élève Mérida, célèbre par ses antiquités. Entre cette ville et la frontière de Portugal, qui s'en trouve à seize lieues en-

viron, on traverse un certain nombre de petites rivières qui arrosent un assez beau pays. Nous ne citerons que les deux suivantes, les seules qui soient importantes à connaître.

La *Gébora*, grossie de cette Botoa, dont le nom s'étend au désert que traverse son lit, forme à son confluent un monticule, à la cime duquel est construit le fort San-Cristoval, l'un des ouvrages les plus essentiels à la défense de Badajoz, place-forte construite tout en face et sur la rive opposée. Un peu après cette Gébora, qui vers sa jonction coule dans une plaine basse, s'élève une longue suite de hauteurs descendues des environs de Campo-Mayor; suite de hauteurs qui correspond à la citadelle escarpée de Badajoz; il est facile de reconnaître encore ici que le Guadiana, dont le lit se resserre en baignant les murs de la forteresse, dut se faire jour à travers l'obstacle formé par les hauteurs. Le pays supérieur présente donc les traces d'un lac, et dans les grandes crues des eaux, où l'embrasure formée entre Badajoz et le fort San-Cristoval ne laisse point écouler

celles-ci en quantités suffisantes, le plat pays tout inondé retrace encore l'image d'une mer intérieure. « En Estramadure, dit Antillon, Médellin et Badajoz sur la rive droite, et Mérida sur la rive gauche, jouissent de la vue des eaux du Guadiana, mais non du bienfait de ses arrosemens, peu propres à fertiliser la terre par la qualité saline de tous les lieux qu'elle délaye.» Une victoire remportée par le maréchal Soult, avec six mille hommes contre vingt-quatre, a rendu le nom de la Gébora assez célèbre.

La *Caya* sépare vers son embouchure le Portugal de l'Espagne. Les fortifications d'Elvas que domine le beau fort de la Lippe, s'élèvent sur sa rive droite; à l'embouchure de cet affluent, le Guadiana change de direction, et se courbant tout-à-coup vers le sud, pour baigner le pied des remparts de Juruméña, limite les deux royaumes, depuis que le district d'Olivencia, situé sur la rive gauche, a été, vers le commencement de ce siècle, soustrait au Portugal, pour être incorporé à l'Espagne.

Coulant toujours dans une direction à peu

près méridionale depuis son changement de direction, nous avons déjà dit (p. 31) que le Guadiana avait coupé au-dessous de Serpa un contrefort important qui, descendu de la Sierra d'Aracéna, semblait encore uni à l'extrémité du système Lusitanique. En ce lieu se trouve une véritable cataracte appelée *el Salto del Lobo* (le Saut du Loup), parce que les eaux s'y précipitent entre les rochers confus d'une embrasure tellement étroite qu'on y pourrait presque, en quelques endroits, franchir le fleuve d'un saut. Le Guadiana, reprenant ensuite sa largeur, coule majestueusement depuis Mertola où il devient navigable, et se jette dans la mer par deux embouchures: l'une au couchant, la plus sûre, la plus large et la plus profonde, entre San-Antonio-de-Arénillas et la petite île de Canela, qui appartient à l'Espagne; l'autre, moins commode, s'ouvre au sud d'Ayamonte, et forme une barre, appelée de la Higuereta, qui se prolonge jusqu'au lieu appelé la Rédondela, dans la direction du levant. Celle-ci tend à se combler; l'amoncellement des sables et de la terre, entraînés du haut pays, ne tardera point à la métamorphoser en alluvion, dont

quelques ruisseaux formeront une sorte de petit delta.

On remarque combien la partie inférieure du Guadiana est poissonneuse. Les Saumons, les Lamproies, les Solles y abondent, et la marée s'y fait ressentir; mais peu de ces animaux peuvent remonter les cascades du Saut-du-Loup, au-dessus desquelles on ne trouve plus guère que quelques espèces communes au reste des rivières de l'Espagne.

Sur la rive gauche du Guadiana, la vallée de ce fleuve se rétrécit de plus en plus lorsqu'on a passé le ruisseau qui fertilise les plaines où se trouvent Almodovar del Campo, la Argamasilla, et Tirateafuéra, lieux rendus célèbres par le génie de Cervantes, qui plaça parmi ces villages, avant lui inconnus, la patrie de son singulier héros. Ce n'est qu'en arrivant en Estramadure que l'on retrouve quelques affluens d'une certaine importance. Les Rio Guadalema, grossi de l'Esteras, Zuga, renforcé par le Guadalmèz d'Ortigosa et de Garaeña, arrosent successivement et fertilisent le beau canton de la Séréna, l'un des plus fertiles, des plus riches

et des plus populeux de toute la province, encore que les mérinos jouissent du privilége d'en dévaster quelques parties.

La Sierra de Hornachos, éperon isolé des monts Marianiques, qui se dirige vers le nord, vient séparer la Séréna de la partie méridionale de l'arrondissement de Mérida, appelée ordinairement *Tierra de barros,* ce qui répond à terre de vase ou d'alluvion; fertile étendue, propre à toutes les cultures, mais que ne couvrent cependant que çà et là des moissons, quelques vignobles et des bois d'olivier. Les Rio Matachel et Guadajira sont les principales rivières qui se soient creusé des lits dans le sol profond et substantiel de ces lieux.

L'*Albuhera* borne à l'ouest cette Terre de barros; le nom de cet affluent est assez connu par une bataille qui se donna sur ses rives, et dans laquelle le maréchal Soult, commandant vingt-deux mille hommes, ne céda point le terrain à près de cinquante mille Anglais, Portugais et Espagnols réunis, qui se battirent bravement, sous les ordres du général Béresfort. Entre l'Albuhera et le Rio

de Valverdes, le pays s'élève, devient inégal, aride et du plus triste aspect; désert, presque partout brûlé du soleil, dépouillé d'arbres, couvert de petits buissons et abandonné aux troupeaux qui trouvent à la base de ceux-ci quelques herbes qui suffisent à leur nourriture.

L'*Ardilla*, qui coule de l'est à l'ouest et qui prend sa source au pied des hauteurs de Monasterio, ou sur le plateau de Bienvénida et la Chanza, qui, sortie des hauteurs d'Aracéna, suit à peu près la même direction en se courbant vers le sud, sont les deux dernières rivières qui méritent d'être citées et qui reçoivent le Guadiana par sa rive gauche.

Ce plateau de Bienvénida, que nous venons de mentionner, est encore une étendue fort élevée. De cette haute plaine, les eaux s'échappent dans trois directions très-différentes, à l'ouest, pour alimenter l'Ardilla; au nord, par le ruisseau d'Usagre, qui tombant dans le Matachel parvient au Guadiana; enfin au sud, à travers les plus hautes chaînes des monts Marianiques, par le Viar qui tombe

dans le Guadalquivir; ce dernier fleuve vient encore chercher ici, dans un bassin avec lequel de grandes montagnes sembleraient lui devoir interdire toute communication, un tribut qui ne lui paraissait point dû.

---

6. Le Guadalquivir. Si l'on cherche l'origine d'un fleuve dans celle de ses sources qui se trouve le plus éloignée de son embouchure, ce n'est point où les géographes ont établi le berceau du Guadalquivir qu'on trouvera son origine véritable. On la reconnaîtra dans le Guadarmèna, rivière qui, née vers l'extrémité orientale et septentrionale de la Manche, vient à travers le système Marianique apporter au Guadalquivir des eaux comme dérobées au bassin du Guadiana.

Les sources naturelles du fleuve dont nous allons nous occuper, sont véritablement vers Balazotte et Pozuela, à une dixaine de lieues au nord-est d'Alcaraz, ville où, recevant quelques ruisseaux venus des environs des lagunes de Ruidéra, d'où nous avons vu sortir le Guadiana, le lit du Rio Guadarmèna commence à devenir remarquable.

Le *Rio Guadarmèna* sillonne du nord-est au sud-est un pays fort élevé, extrémité du plateau supérieur de la Manche, qui commence à devenir inégal, mais qui n'est véritablement montueux que sur la rive gauche de la rivière où s'élève la Sierra d'Alcaraz, contre-fort des monts Marianiques, terminé vers le nord et le levant au lieu nommé *las Peñas de San-Pédro* (les Roches de Saint-Pierre). Ce lieu situé aux confins orientaux de la Manche, sur les frontières occidentales de l'ancien royaume de Murcie dont il domine les plaines supérieures, fut autrefois un château fort ; les Espagnols l'avaient réparé et mis en état de défense vers la fin de la guerre de 1808 à 1813. Le Guadarmèna, à travers d'assez hautes montagnes, s'unit au Guadalimar, dans la province de Jaen. Un pont qui le traverse, non loin du hameau de Véas, établit l'une des communications qui, à travers la Sierra Moréna, mettent en rapport les Castilles et l'Andalousie.

Le *Rio Guadalimar*, dont le cours est un peu moins étendu que celui du précédent, descend des pentes méridionales de la Sierra

d'Alcaraz, et ses sources sont à peine séparées dans les environs de trois villages fort rapprochés (Villaverde, Cotillas et Riopar), de celles du Rio Mondo, l'un des affluens de la Ségura qui tombe dans la Méditerranée. C'est ici un point de partage assez élevé, encore que les monts qu'on y trouve n'aient rien d'imposant. La région où ce point de partage existe est, surtout du nord au sud-est, presque aussi inconnue et dédaignée des voyageurs, que le sont certaines contrées centrales de l'Afrique. Le Guadalimar poursuivant son cours à l'ouest sud-ouest, après avoir déchiré d'arides hauteurs, reçoit le Guadalquivir des géographes, affluent qui usurpa sur le courant principal le nom de fleuve. Cette jonction a lieu vers le centre des belles plaines qui, de la base des monts de Cazorla par Ubéda, Baéza, Linarez et les parties méridionales du territoire de Baylen, s'étendent jusqu'à Andujar, où passe la grande route de Madrid à Cadix. La nature du terrain d'alluvion que présente cette fertile étendue, dénote l'existence d'un ancien lac mis à sec.

Non loin du *Puerto de San-Estevan* (le

Port de Saint-Étienne), un pont sur le Guadalimar établit, par *Fuenté-Nuéva* (Fontaine Nouvelle) et *Aldéa-Quémada* (Village Brûlé) une communication avec la Manche, communication dont il sera de nouveau parlé (p. 115).

Le *Rio Guadalen* est encore l'un des affluens du Guadarmèna; il tombe dans cette rivière sur sa rive droite, à peu près à une distance égale de l'embouchure des Rio d'Andor et de Véas qui s'y jettent par la rive gauche. Le Guadalen est fort important à connaître par les communications qu'établissent ses affluens, au cœur même de la Sierra-Moréna, entre la Manche et l'Andalousie; les sources de la plupart de ceux-ci naissent dans cette première province, en apparence dans le bassin même du Guadiana. Pour le Guadalen, il sort de terre, tout contre la rive droite du Guadarmèna, au hameau de Palacio, situé à l'est de Villa-Manrique, non loin de l'origine de ce Jabalon que nous avons vu tomber dans la Guadiana.

L'*Almudiel* est le principal affluent du Guadalen, parce que c'est du plus accessible des cols que détermine son passage à

travers la Sierra-Moréna, qu'on a profité pour établir la route magnifique du Despéña-Perros. L'Almudiel reçoit ses premières eaux du plateau supérieur de la Manche méridionale. Le Guarrisos qui s'y jette par la gauche, et le Rio Magaña, qui le grossit par sa droite, y vont aussi chercher les leurs. Tout en suivant le cours de ces premières eaux, les chemins qui s'enfoncent avec elles dans l'épaisseur des monts, paraîtraient au voyageur devoir s'élever sur les hauteurs qu'il distingue à l'horizon; aussi éprouve-t-on une certaine surprise, lorsqu'au lieu de monter, on se trouve devoir descendre par des pentes ordinairement fort douces et habilement ménagées. A l'aide des affluens de ce Rio Almudiel qui passent de la Manche, en Andalousie, en coupant des montagnes, on peut pénétrer dans cette dernière province.

1°. Par Aldea-Quémada dont il a déjà été question. En ce point aboutissent à travers les hauts déserts de los Ardosos, et séparées par le *Cerro del Cabron* (le Pic du Bouc), les routes d'Infantès et d'Alcaraz, direction de Valence; de Valdepéñas, direction de Ma-

drid par Villaharta; de Santa-Cruz de Mudéla, encore direction de Madrid par Villaharta ; et de Ciudad-Réal, direction de Tolède.

2°. Par le Despéña-Perros, où la magnifique route royale d'Andalousie ne se sépare pas de l'Almudiel, et passe, bordée à gauche ou couronnée à droite d'épouvantables précipices, del Visillo, à Santa-Héléna, par la Venta de Cardénas et las Corrédéras.

3°. Par le Puerto del Rey, sur la droite, qui est presque contigu au précédent, et par lequel passait l'ancienne route, qui se séparant de la nouvelle vers la *Venta del Judio* (l'auberge du Juif), la rejoint à Santa-Héléna.

4°. Enfin par le port de Magaña qui, del Viso, conduit vers la Caroline en passant sur le pont où l'on traverse le Rio Magaña au village du même nom.

Après nous être occupés des sources naturelles du Guadalquivir, et des passages que celles-ci déterminent à travers la partie centrale des monts Marianiques ou de la Sierra-Moréna, nous allons parler de l'origine que les géographes donnent à ce fleuve. Les sources que nous avons déjà mentionnées,

BIBLIOTECA · Granada · DE ANDALUCIA

les plus éloignées de la mer, situées par 39° 5' de latitude septentrionale, et 14° 22' à l'est de Ténériffe, lui supposeraient un cours de près de cent dix lieues. Les dernières qu'on trouve par le 38° nord et le 13° 29' à l'est, réduisent l'étendue de ce cours à quatre-vingts lieues tout au plus. Celles-ci naissent au revers de la Sierra de Cazorla, qui fait partie d'un amas de montagnes dépendantes de la Sierra Sagra. Leurs eaux, dont le volume est considérable dès leur origine, s'échappent d'abord du sud-ouest au nord-est; mais obligées de changer de route après cinq lieues, par l'opposition de rochers qu'elles parviennent néanmoins à diviser, elles prennent assez exactement leur cours à l'ouest, et commencent à circuler dans le plat pays, vers le point où le Guadalquivir reçoit le Rio Véga; celui-ci, avec ses affluens, descend des pentes de la même Sierra de Cazorla par le côté où se trouve la ville qui lui donna son nom. De ce point jusqu'à l'embouchure du fleuve, qu'on trouve à Saint-Lucar de Baraméda, par 36° 45' de latitude, et 10° 15' de longitude, se rencontrent des affluens considérables sur la rive gauche, et dont ceux

que nous allons mentionner méritent une attention particulière.

Le *Guadiana-mènor* est l'un des plus importans de tous ces affluens, et le premier qu'on rencontre en descendant le Guadalquivir par sa rive gauche ; il se forme de la réunion de deux rivières assez fortes qui lui viennent de directions bien différentes, et qui lui portent les eaux des monts fort éloignés les uns des autres. Ces deux rivières sont celles de Guadix et le Rio Barbata ou Guardal.

La première, qui baigne les murs de la ville dont elle emprunte son nom, coule assez exactement du sud au nord, et reçoit par le Rio Fardes, sur sa gauche, et par une multitude de vallées voisines de sa source, les eaux qui tombent des pentes septentrionales de la Sierra Névada.

La seconde venant de l'orient, reçoit par sa gauche le Rio de Gor et celui del Bahul, qui descendent de la Sierra de Gor, du midi au septentrion, et par sa droite les Rio Guadalentin et de Castril, qui coulent de la montagne du même nom, et s'échappent du nord au midi.

Le Rio Barbata se forme à son tour de deux autres rivières opposées, dont l'une peut être considérée comme sa source septentrionale, et l'autre comme sa source méridionale. La première, le Rio Béna-Mauriel, se compose de la réunion des Rio Guardal, d'Huèscar et d'Orce ou Galéra, qui prennent leurs sources sur les pentes méridionales des Sierra de Castril, Séca, Grillemona et autres dépendances de la Sagra Sierra, ou vers ces plateaux élevés qui séparent les eaux, coulant à la Méditerranée à travers le royaume de Murcie, de celles qui s'échappent vers l'Océan en arrosant l'Andalousie. La seconde de ces rivières est celle de Baza, dont les premiers affluens, sortis des pentes septentrionales et orientales de la Sierra, aussi nommée de Baza, se réunissent vers Canilles, bordent le désert de Jauca, l'un de ces plateaux élevés dont les eaux s'échappent indifféremment à droite ou à gauche, et reçoit la petite rivière de Cullar, qui, avec les torrens voisins venant de l'est à l'ouest, tombe presque à angle droit dans le Rio de Baza qui les absorbe. Toutes ces rivières, jusqu'au point où leur jonction forme le Guadiana-ménor, coulent dans une immense

plaine obronde que circonscrivent, vers le nord, les monts de Cazorla, de Castril et autres dépendances de la Sierra Sagra ; au midi les Sierra Névada, de Gor et de Baza; à l'est, des plateaux fort élevés dont les pentes sont anfractueuses, que couronnent quelques séries de hauteurs distinctes, telles que les Sierra d'Oria, de Cullar del Chicaval ou d'Huescar, et qui forment un point de partage entre des bassins qu'on a jusqu'ici séparés l'un de l'autre par des chaînes liées qui n'existent pas. Dans le sol profond de cette plaine, les cours d'eaux se sont creusé de petits vallons partiels dont plusieurs sont très-fertiles et plus ouverts, tandis que d'autres sont arides et fort resserrés. Les villes ou les villages, quand on en rencontre, y sont situés au fond de ces ravins; aussi, quand on voyage dans la partie de l'Espagne dont il est question, n'y aperçoit-on d'abord qu'une vaste et déserte étendue bien unie, bien dépouillée, dans laquelle on ne soupçonnerait pas l'existence d'un ruisseau ou d'une habitation. Y pénètre-t-on par l'une des routes qui la traversent, particulièrement par Pozalcon, au sortir de la Sierra de Cazorla, l'aspect du pays est celui d'une

énorme cuvette, d'un bassin circonscrit, d'un lac profond et desséché : dans l'étendue de cet ancien lac se distinguent deux ou trois grands rocs isolés ; le plus remarquable entre ceux-ci, appelé Sierra de Jabalcol, donne l'idée d'une île escarpée qui s'élevait, quand ces lieux étaient cachés sous les eaux, à la surface de l'espèce de Caspienne où l'on voyage maintenant à sec ; et nous employons ici le nom de Caspienne à la place du mot lac, parce que les ondes qui se balançaient dans ce bassin étaient salées, comme on en peut juger par plusieurs *Salados* dont ces campagnes sont stérilement arrosées, par des lagunes que font encore cristalliser les ardeurs de l'été, et surtout par une végétation qui appelle l'attention des hommes les moins habitués à l'observation des productions naturelles. Cette végétation est entièrement maritime ; on se croirait aux bords de l'Océan, au milieu des Statices à feuilles larges et de plusieurs espèces, qu'on foule aux pieds, avec certaines Salicornes, Soudes, Arroches, Frankénies et autres végétaux des côtes océaniques. Nulle contrée en Espagne ne présente plus la physionomie d'une étendue récemment sortie du sein de l'onde

amère ; cependant les vallons plus ou moins larges et profonds que s'y sont creusés les rivières et les ruisseaux, présentent souvent une culture variée; les Véga de Cullar, de Baza, de Canilles, et de Guadix, offrent un aspect d'autant plus agréable qu'on les trouve éparses dans la solitude salée qui brille souvent d'un éclat cristallin, dû aux petits cubes de muriate de soude que l'évaporation et le desséchement produisent à sa surface, ou jusque sur les tiges des végétaux maritimes qui en forment l'étrange verdure, dans certaines journées d'été.

Ces vallons et les ravins creusés dans un sol profond composé de parties ténues, qui descendirent des hauteurs voisines par l'effet des eaux pluviales et formèrent long-temps la vase délayée d'une mer intérieure, ont, la plupart du temps, leurs escarpemens coupés à pic, surtout par un côté; de la base au sommet de ces remparts de terre on peut observer qu'à peine quelques morceaux mêlés de roches roulées ont été transportés avec le sol. Les eaux pluviales exerçant ensuite leur pouvoir sur ces pentes dont les parties sont peu liées entre elles, les ont sillon-

nées, façonnées et déchirées de mille façons; en beaucoup d'endroits, l'action de ces eaux a souvent donné à ces molles hauteurs les formes les plus singulières. Ainsi sur la partie gauche du Rio de Guadix, particulièrement le long du Rio Fardes, en descendant par la route de Grenade à Purulléna, en suivant le cours des Rio Güelage et Guadahortunna, on dirait des façades, des clochers, des portiques de temples gotiques les plus couverts de ces sculptures baroques dont nos aïeux chargeaient leurs monumens de barbarie.

C'est vers le point où le confluent des Rio de Guadix et de Barbata forment le Guadianaménor, qui bientôt après reçoit par sa gauche un Salado considérable, et par sa droite l'Arroyo Turilla, qu'eut lieu la rupture qui donna passage à l'eau de la petite Caspienne dont il vient d'être question. Les eaux coupèrent une série de hauteurs, qui de celles de Cazorla, descendant au sud-ouest, s'unissaient à d'autres contreforts venus des monts qui se ramifient vers le nord à la base de ceux de Grenade.

Le *Rio Jaramilla* circule du sud au nord,

par les pentes septentrionales de ces hauteurs couronnées aussi de plateaux, que dut couper, pour servir de dégorgeoir à la mer intérieure que nous venons de reconnaître, le Guadiana-ménor; plusieurs autres cours d'eaux, entre lesquels nous mentionnerons ceux de Bedmar et de Xiména, le Rio Torrès, l'Arrogovil et le Rio Frio qui passe à Mancha-Réal, lui sont à peu près parallèles, et venus des mêmes lieux, circulent du nord au sud dans un pays qui, s'aplanissant de plus en plus vers le Guadalquivir, forme la partie méridionale du bassin, dont les villes d'Ubéda et de Baeza occupent le centre sur la rive opposée.

Le *Rio de Jaen*, qui passe au pied de la ville de ce nom, et descend toujours du sud au nord, se forme, avant d'arriver dans le plat pays, de torrens et de ravins qui fertilisent ou dévastent les vallons dont les montagnes voisines sont coupées; ces montagnes constituent un amas entre les bassins du Guadalquivir, du Rio Guadajos et du Génil dont nous allons bientôt parler. Tous ces sommets, ces remparts, ces rochers qu'on tra-

verse par les routes d'Andujar ou de Jaen à Grenade, dépendent de ce système secondaire, comme interjeté au milieu de l'espace qui sépare les systèmes Marianique et Bétique; ils se lient par la Sierra del Bercho, par la Sierra de Luchéna, par la *Déhesa Vieja* (la Vieille Solitude), et par les monts de Grenade qu'il ne faut pas confondre avec la Sierra Névada, à ces hauteurs qu'ont percées les deux rivières, dont le Guadiana-ménor se forme, et conséquemment à la Sierra Sagra, par celle de Cazorla. Dans une autre direction, et vers le sud-est, elles vont s'unir, à travers le Rio Cubillas, par la Sierra d'Elvira, aux points culminans du grand système Bétique; vers le sud-ouest, elles s'anastomosent encore au même système par les monts de Loxa où le Génil fut réduit à rompre leur continuité pour se frayer un passage vers le Guadalquivir; enfin en se prolongeant au couchant, et par Alcala la Réal, elles s'embranchent avec les Sierra de Priègo et de Cabra.

Nulle part en Espagne, le terrain inégal, coupé, montueux et brisé, ne fut plus tourmenté par les eaux, sans qu'il présente ce-

pendant de point culminant bien remarquable; on trouve dans toutes ces parties de l'Andalousie une multitude de petites vallées qui furent des lacs, et des ruisseaux ou des rivières qui coupent des chaînes plus ou moins importantes; on dirait en un mot que les cours d'eaux s'y jouent des pentes, en bravant les lois qui les doivent entraîner nécessairement vers les lieux profonds; elles semblent s'être fait une étude de couler comme à contresens, pour aller choisir capricieusement leur embouchure dans d'autres cours d'eaux que ceux qui semblaient destinés à les recevoir.

Après qu'on a passé le Rio de Jaen, le pays s'accidente, les eaux se sont creusé des lits de plus en plus encaissés, et jusqu'au Guadajos, les vallons ne sont plus que ceux de Salados, où l'homme ni les troupeaux ne sauraient se désaltérer; l'eau douce est assez rare dans ces cantons où, malgré leurs Salados fort considérables, se voient cependant des endroits populeux, dont les environs sont fort bien cultivés. Plusieurs de ces lieux, tels que Porcuña, Argona et Argonilla, eurent une certaine importance au temps des Arabes. Bujalance en conserve encore par

l'abondance des huiles que donne son territoire, où le long du Guadalquivir se voient quelques sites remarquables par leur fertilité, et parmi lesquels on doit citer el Carpio, dont le nom rappelle celui de l'un des grands capitaines de l'Espagne, aux temps héroïques de son histoire moderne.

Le *Rio Guadajos* prend ses sources dans cet amas de monts de Jaen et d'Alcala dont il vient d'être question (p. 124), et dans les environs de cette dernière ville, près de laquelle on aperçoit un escarpement ou rempart de rocs élevés, très-propices aux recherches du naturaliste. Grossi par sa droite des Rio Locubin, Susana et Vivoras, venus des mêmes monts, et, sur la gauche, du Rio Priégo qui, descendu des sommets voisins de la ville de ce nom, borde dans son cours le plateau élevé appelé *Campo de Nubes* (Champ de Nuages), il entre bientôt dans le plat pays; il y reçoit d'abord, toujours par sa gauche, le Rio Marbeilla qui passe à Luque et à Baéna, et le Guadalmoral qui passe à Doña-Mencia, et traversant ensuite un espace plat dans lequel il s'est creusé un lit pro-

fond et sinueux, se charge du sel dont ses rives sont partout imprégnées. C'est le long de son cours qu'on trouve à droite des salines exploitées près de Torre-Iscar, et à gauche celles de Duèrnas. Sur sa rive droite, le Guadajos ne reçoit absolument que des Salados; sur la droite, des eaux douces lui sont encore apportées des hauteurs fertiles de Montilla et de Fernan-Nuñez que pare une brillante culture, où le pampre se mêle partout à l'olivier, et qui produisent un vin blanc sec fort estimé, parce qu'il rappelle nos vins de Graves; ce vin est connu sous le nom de vin de la Campine.

La grande route de Madrid à Cadix coupe le Guadajos vers son embouchure, peu après qu'on a traversé Cordoue.

---

7. Le Génil. De toutes les rivières qui grossissent, du tribut de leurs eaux, le cours du Guadalquivir, le Génil est la plus considérable; elle égale presque en importance le fleuve où elle se jette vers le village de Palma, à une distance à peu près égale

d'Andujar et de Séville, à douze lieues environ plus bas que Cordoue, et après un cours sinueux de quarante lieues à peu près, qui s'éloigne peu d'une ligne qu'on tracerait de l'est sud-est au nord nord-ouest. De l'un des sommets de la Sierra Névada, nous avons vu à nos pieds (page 40), au fond du Coral de Véléta, sortir de neiges éternelles accumulées sur des pentes schisteuses, les premières sources du Génil. C'est après avoir parcouru dans le fond d'une gorge profonde environ huit lieues de hautes montagnes, que ce Génil reçoit le Darro, qu'on dit rouler des paillettes d'or, et qui traverse la cité de Grenade, bâtie près du confluent des deux rivières. Le Rio Monachil, également encaissé, descendu de lagunes qu'on trouve vers le pic de Véléta, tombe près de ce confluent, et dès-lors le Génil, jusque-là presqu'à sec, commence à devenir assez considérable, quoique peu éloigné des lieux qui l'ont vu naître.

A la réunion du Darro, du Génil et du Rio Monachil au pied des hautes montagnes, dont le célèbre Alambra et le Généraliffe occupent l'extrémité de pentes inférieures du

côté du nord, le pays devient parfaitement uni; il s'étend de l'ouest à l'est l'espace de cinq à six lieues, et d'une et demie à deux environ du sud au nord, pour former le magnifique bassin appelé la Véga de Grenade, au milieu de laquelle s'élève Santafé. Cette ville fut bâtie par Ferdinand et Isabelle, pendant la durée du siége qui assura à la couronne de Castille la possession de la plus belle des provinces de l'Espagne : région fertile, dont la culture est aussi variée que vigoureuse, mais où cependant l'Oranger, le Grenadier et l'Olivier ne réussissent pas aussi bien que dans des parties de la Péninsule beaucoup plus septentrionales, sans doute à cause de son extrême élévation au-dessus du niveau des mers.

Le *Rio Dilar* prend aussi naissance vers les hautes régions du pic de Véléta, d'une multitude de petites sources qui naissent en un lieu nommé *los Borréguillos* (les Petits-Moutons), lieu où se voient quelques prairies alpines et de petites lagunes. Ce nom de Borréguillos vient des neiges éblouissantes qui, se trouvant répandues par nappes dans

divers creux de rochers, font de loin naître l'idée de troupeaux qui paîtraient dans les anfractuosités de ceux-ci.

En général on remarque au point où, sur les hautes régions du système Bétique, la neige commence à ne plus se fondre, que cette neige ne couvre pas tout le sol, mais y est répartie çà et là, par nappes plus ou moins étendues dans des creux abrités, ce qui, de loin, produit l'effet de taches blanches éparses sur les rochers grisâtres. On nomme ces nappes des *Ventisquéros*, elles n'ont quelquefois pas dix mètres de longueur, mais quelquefois elles en ont cent. Leur surface est comme celle d'une mer clapoteuse; ces Ventisquéros sont exploités par des habitans de Grenade, qui viennent au soleil couchant y chercher la neige, dont ils chargent leurs ânes, et dont ils transportent pendant la nuit des blocs couverts de paille mouillée, qui arrivent à la pointe du jour sur le marché ou chez les limonadiers de la ville.

La *Sierra-del-Caballo* (Cordelière-du-Cheval), énorme amas de rocs dépouillés, où se distingue *el Cerro-del-Perro* (le Pic-du-

Chien), et dont les sommets conservent également de la neige durant tout l'été, alimente aussi les sources du Rio Dilar, qui vient après le Rio de Monachil tomber dans le Génil, et fertiliser à son tour la Véga. Tous ces affluens sont remarquables par l'abondance de leurs eaux; celles-ci grossissent tellement par l'effet des orages que leur abondance couvre quelquefois tout-à-coup la surface de la Véga; les inondations qui résultent de ces orages s'écoulent presque aussi vite qu'elles sont venues; nous nous sommes trouvés entre Santafé et Grenade, durant une pluie telle, qu'en vingt minutes nous fûmes environnés d'eau répandue à deux ou trois pieds de hauteur sur toute la surface du pays; les suites de cet épouvantable débordement, et la prompte retraite de l'espèce de déluge qu'il avait causé, laissèrent la campagne ravagée et toutes les productions de la terre ensevelies sous un dépôt assez épais de limon et d'arène.

C'est à la rive gauche du Dilar, vers le point où cessent les grandes montagnes, et sur lequel s'élève le chemin, qui, de la Véga traversant les monts Bétiques, conduit à la

Méditerranée, qu'on jouit d'un point de vue magnifique, et d'où le bassin de Grenade, circonscrit de toutes parts, présente dans la belle saison l'image d'une corbeille remplie de verdure et de fleurs. Le lieu d'où l'on jouit de ce magnifique spectacle, s'appelle *el Suspiro del Moro* (le Soupir du Maure). On dit que le dernier roi de Grenade, vaincu, chassé de sa capitale, obligé d'abandonner le palais de ses pères, et fuyant devant Isabelle et Ferdinand, s'arrêtant en ce point des escarpemens du Dilar, tourna un dernier regard rempli de larmes sur le bel empire dont il venait d'être dépouillé, et lui adressa un profond soupir pour dernier adieu.

Le Rio Cubillas, sur la rive opposée du Génil, c'est-à-dire par la droite de cette rivière, vient encore s'y jeter à travers la Véga. Cet affluent, sorti des monts qui séparent la petite Caspienne desséchée, dont nous avons reconnu les traces (p. 121), du bassin secondaire du Génil, traverse et coupe en divers endroits, ce système de monts particuliers qui semble, comme nous l'avons déjà dit (p. 124), unir, en dépit des eaux qui les di-

visent, le système Bétique à la Sierra Sagra. Au village de Pinos-Puenté, où la grande route de Grenade à Andujar, par Alcala la Réal, traverse le Rio Cubillas, on voit sur la gauche l'une de ces fractures si fréquentes dans ces lieux, fracture par laquelle la Sierra d'Elvira, dont le chemin parcourt la base méridionale, a été détaché brusquement des monts dont elle a certainement dépendu.

A mesure qu'on descend vers Loja avec le Génil, la Véga se rétrécit, les monts se rapprochent par la droite et par la gauche, et après avoir reçu d'un côté le torrent appelé Péñon de Lucar, qui passe à Illora, et de l'autre le Rio Cacin descendu de la jonction des hautes Sierra Téjéda et d'Alhama, la rivière s'enfonce dans un défilé où l'on reconnait la brisure par laquelle s'échappèrent les eaux interceptées d'un lac supérieur, dont cette Véga que nous venons de parcourir offre le fond mis à jour par une révolution physique et fertilisés par l'homme.

Après avoir traversé Loja, le Génil sillonne tortueusement un pays anfractueux et comme fracassé; il s'est creusé un lit profond; les torrens qui s'y viennent jeter sont égale-

ment encaissés, et du côté du midi le bassin de la rivière est tellement resserré par des pentes rapides, qu'à une lieue de sa rive gauche, les eaux, loin d'y tomber, s'échappent vers le sud pour aller former le Guadaljore que nous avons vu (page 38) couper la grande chaîne Bétique, pour aller s'écouler dans la Méditerranée non loin de Malaga. A peine le Génil retrouve-t-il un pays plat, en comparaison de celui à travers lequel il s'est si péniblement fait jour, qu'il entre dans une région salée, analogue à celle que nous avons dit être située entre le Rio de Jean et le Guadajoz; soit sur la droite d'où lui viennent les Rio Riauzul et Cabra, soit sur la gauche par où lui arrivent, non loin de Mira-Génil et d'Écija, deux grands Salado, les eaux douces sont si rares, que lorsqu'on en rencontre quelque source, cette eau douce donne son nom aux lieux voisins comme le ferait quelque grande singularité. Des étangs salés se trouvent çà et là répandus dans la plaine sur les deux rives. Entre ceux que nous y avons observés il en est un fort remarquable vers le sud. On l'aperçoit sur la gauche, à une petite distance, en allant d'Estépa à Antéquerra, à travers

le plat pays. Ce lac assez considérable semble occuper le fond d'un bassin plus étendu, qu'il doit remplir tout entier, quand les eaux pluviales le viennent agrandir. Nous l'avons visité lorsque les ardeurs de l'été de 1812 avaient partout desséché la campagne. Son étendue éblouissante était alors presque entièrement solide; des cristaux d'un sel blanc, et diversement groupés, en rendaient la surface inégale et comme rocailleuse; les buissons de ses rives dépouillés de feuillage, et dont pas un ne demeurait reconnaissable, étaient entièrement recouverts de sel; ses plages, où le soleil avait consumé jusqu'aux moindres traces de verdure, se trouvaient revêtues d'une couche polie plus ou moins épaisse d'un sel, qu'en plusieurs endroits on eût pris pour un miroir retraçant jusqu'à l'image du peu de nuées, qui parfois circulaient dans l'atmosphère. Nous ne pûmes nous hasarder sur la croûte du lac jusqu'aux points où l'on distinguait encore de l'eau à travers quelques crevasses, pour voir si, comme les lagunes de Buralajos, situées dans le bassin de l'Ebre (page 51), la Méditerranée en miniature, que nous visitions,

nourrissait quelques-uns des végétaux caractéristiques de la mer, et nous abandonnâmes ces lieux, la vue fatiguée de l'éclat qui en jaillissait de toute part. Il est probable que le grand lac Zoñar, situé sur l'autre rive du Génil, présente les mêmes phénomènes. C'est ce grand lac Zoñar que nous avons certainement distingué du sommet de la Véléta, encore qu'il en soit éloigné de près de vingt-cinq lieues; les rayons du soleil de trois heures après midi, y tombaient apparemment dans une telle incidence par rapport à nous, que la surface du lac, les réfléchissant, ressemblait dans le vague lointain à un point lumineux de métal en incandescence.

La grande route de Madrid à Cadix coupe le Génil à Écija, ville assez considérable, située à six lieues environ de la jonction de cette rivière avec le Guadalquivir, et dans un bassin où la chaleur de l'été est tellement considérable qu'on le nomme vulgairement *la Sarten de España* (la Poile de l'Espagne).

Le *Rio Corbonès,* courant sinueusement du sud au nord, après être sorti de montagnes qui se lient à la Sierrania de Ronda, prend ses sources vers Cañété la Réal. Il

reçoit dans la plaine les eaux venues d'Ossuña; arrose depuis la Puebla de Cazalla, où le pays commence à s'aplanir, les campagnes où se trouve Marchéna, et passant à peu de distance au pied de Carmona, où la grande route de Madrid à Cadix le traverse, se jette dans le Guadalquivir au pauvre village de Guadajoz. A partir de ce Rio Corbonès, le pays devient moins salé vers le Guadalquivir où le terrain paraît être de plus en plus fertile, quand il n'est pas léger ou sablonneux, et entre Carmona et Séville, d'innombrables bois d'oliviers ombragent le sol dans les parties hautes duquel on trouve toujours le sel ou ses traces.

Le *Rio Guadaira* vient des mêmes hauteurs que le Rio Corbonès; il passe à Moron, petite ville où les Français avaient mis un vieux château maure dans un assez bon état de défense, afin d'y tenir des troupes pour observer la Sierrania de Ronda. Circulant ensuite au milieu de plaines assez unies et passablement cultivées, il y reçoit plusieurs ruisseaux au moyen desquels son volume devient assez considérable devant

une petite ville d'Alcala qui tire son épithète de Guadaira, de la rivière dont il est question; celle-ci s'est fait, au pied de la hauteur où se voit le vieux château maure, un passage brusque à travers des roches au milieu desquelles son lit est fort encaissé, et traversant ensuite un espace bas et même un peu marécageux, il va tomber à l'extrémité d'une des promenades de Séville, appelée l'*Avanica* (l'Éventail).

A partir du Guadaira, le Guadalquivir ne reçoit plus d'affluens par sa rive gauche. Le pays présente désormais une physionomie particulière; extrêmement bas, à peine supérieur au niveau du fleuve, des inondations le couvrent souvent, et dans quelques endroits, les eaux des hautes marées se répandent à sa surface qu'elles délaient. Cinq ou six Salados à peu près parallèles, dont celui de Moron est le plus considérable, coupent le terrain, mais n'ont point d'embouchure, et se perdent dans le sol à quelque distance de la rive gauche du Guadalquivir. Ce fleuve, devenant ici plus sinueux que jamais, se divise en trois branches qui embrassent une partie de ce plat pays, pour

en former deux îles inégales, appelées en raison de leur étendue respective, *la Isla Major* et *la Isla Menor* (la grande et la petite île). Ces îles unies, où l'on ne voit pas d'arbres et pas un village, sont de vastes pâturages où paissent d'innombrables troupeaux de bêtes à cornes sous la surveillance de quelques gardiens à demi-sauvages.

L'espace uni qui s'étend le long du fleuve, et sur lequel se perdent non loin de sa rive gauche les Salados dont il vient d'être question, se nomme la *Marisma*. Cette Marisma forme une bande riveraine qui varie d'une à deux lieues de large, et s'étendant en longueur presque des environs de Séville jusqu'aux salines voisines de San-Lucar de Baraméda, n'a guère moins de quatorze lieues du nord-est au sud-ouest. Espace abandonné, nu, alternativement brûlé et réduit en poussière brunâtre et saline par les ardeurs d'un soleil dévorant, ou délayé en boue noire et tenace par les pluies et les débordemens joints aux grandes marées. On dirait les prés salés du bassin d'Arcachon sur les côtes de Gascogne, ou certains de ces vastes poldres de la Zélande, si la végétation, analogue quant

à l'ingrate physionomie, n'en différait à peu près entièrement par la nature de sa composition. Ici des plantes maritimes du levant de l'Afrique, et de l'Amérique même, se complaisent dans un mélange que semblaient devoir à jamais empêcher les distances et des mers interposées. A d'élégantes Statices, à la Salicorne arabique, à la Crèsse de Crète, à l'élégante Philippée de Tournefort, s'associent parfois la Passérine velue et l'Aizoon des Canaries, certaines mésembrianthèmes ainsi que la Zapanie nodiflore. Le même fait s'observe dans les environs de la baie de Cadix, particulièrement entre les salines de Puerto-Réal, et du pourtour de la Caraque, dans l'Île-de-Léon.

Nous ne citons ici tant de plantes que parce que leur présence donne l'idée la plus juste de la nature du sol, de la puissance du climat, et parce que les Soudes et autres végétaux maritimes qui s'y joignent peuvent être utilisés avec elles dans tous ces lieux, comme on le pratique sur les côtes de Murcie, pour faire de la Barille qui ne le céderait en rien à celle qu'on tire d'Alicante.

Dans quelques parties un peu moins basses

de la Marisma, où se voient des buissons de Lentisques et de Tamaris mêlés au Genevrier de Phénicie, et entrelacés de Smilaces divers, se rencontrent plusieurs espèces d'insectes qu'on avait crus jusqu'ici propres aux côtes barbaresques, et plusieurs petits animaux africains, entre lesquels nous avons souvent surpris le Caméléon. Le même fait s'observe depuis l'embouchure du Guadalquivir jusqu'aux environs de Tariffa où la nature semble être entièrement africaine.

Quelques monticules, s'élevant à la surface de la Marisma, offrent une belle culture où la vigne et l'olivier ombragent de riches moissons. Sur ces hauteurs favorisées sont : Trébujéna, Lébrija et le village de *las Cabezas de San-Juan* (les têtes de Saint-Jean), où fut, ainsi que dans l'Ile-de-Léon, le berceau de la révolution qui vient de rendre à l'Espagne son régime constitutionnel.

En parlant des sources naturelles du Guadalquivir (p. 111), nous avons décrit les premiers affluens que ce fleuve reçoit par sa rive droite; après le Guadalimar, dont il a été question (p. 112), on trouve successivement les rivières suivantes, qui toutes descendent

des pentes méridionales des monts Marianiques.

Le *Rio Guadièl*, qui n'est à proprement parler qu'un ruisseau, circulant à travers des plaines, mérite cependant qu'on le cite parce que c'est à peu de distance de ses bords ou de son origine, qu'à des époques très-éloignées ont été livrées deux batailles qui décidèrent du sort de la Péninsule. La première, à las Navas de Tolosa, en 1212, causa la chute de la dynastie africaine des Almohades qui régnait dans ce beau pays; la seconde, à Baylen, réveillant l'Espagne en 1808, lui donnant le secret de ce que peut, au nom de son indépendance, un peuple décidé à vaincre ou à mourir. En 1212, un roi de Navarre, combattant en personne et se précipitant dans la mêlée, rompit d'un bras fort les chaînes défensives dont on avait environné le quartier-général de son adversaire, qu'il fit prisonnier. En 1808, un général français entendant le canon du hameau de Guarroman, à une petite distance du champ d'honneur, s'arrêta, prit position, et attendit l'issue du combat, pour se rendre prisonnier sans avoir tiré l'épée.

Le *Rio de la Campane*, qui reçoit le torrent de Lièra, dont les sources opposées à quelques-uns des ravins qui tombent dans le Rio Magaña, forment avec eux le port du Roi, non loin du Despeña-Perros, coupe la belle route de Madrid à Cadix, au sortir des montagnes et après avoir reçu divers torrens assez considérables. C'est à l'entrée du pont que forme ce point d'intersection, qu'étaient accumulés les bagages qui, dans l'affaire de Baylen, eurent avec la halte de Guarroman une si grande influence sur les succès de la journée. Lorsqu'on a passé ce pont, le pays toujours uni, mais un peu plus élevé que les plaines qu'on laisse sur la gauche, est aride et désert jusqu'à la ville d'Andujar; des arbustes broutés le couvrent çà et là, et le Rio Escobar le coupe du nord au sud. Ce ruisseau traverse vers son origine dans les montagnes un fragment de chaussée romaine assez bien conservé et vulgairement appelé *Camino de la Plata* (Chemin de l'Argent). On se tromperait beaucoup si l'on croyait que, par cette voie, les anciens avaient établi une communication avec quelque exploitation de mine. Le nom de *Camino de la Plata* n'est que la

traduction défigurée des mots latins *Via Lata*, route large, ou grande route.

Entre le Rio Escobar et le suivant se trouve, toujours sur la rive droite du Guadalquivir, la ville d'Andujar où la grande route de Madrid à Cadix coupe ce fleuve.

Le *Rio Jandula* est l'un des affluens les plus remarquables du Guadalquivir. Il coule d'abord de l'ouest à l'est de l'autre côté de la principale chaîne de la Sierra Moréna, qui se rapproche ici considérablement du fleuve; il y reçoit le Rio Fresnédas, qui prend sa source aux environs del Viso, tout contre la grande route, au moment où celle-ci va passer de la Manche en Andalousie par le Despéña-Perros. Le Rio Fresnédas s'est grossi du Rio Puertollano, qui vient de l'ouest au milieu de collines évidemment dépendantes du bassin du Guadiana. Cependant quand toutes ces eaux sont réunies, le Jandula coupe brusquement les monts; et, descendant du nord au sud, vient se jeter dans le Guadalquivir un peu au-dessous d'Andujar, à travers le système Marianique.

Le *Rio de las Yéguas* (rivière des Jumens),

qui coule du nord au sud, ne mérite d'être cité que parce qu'il séparait exactement l'ancien royaume de Jaen de celui de Cordoue, et qu'il prend sa source sur les confins de la Manche, aux environs du lieu nommé Fuencaliente, où se trouvent des eaux thermales.

Le *Rio Guadamellato*, qui reçoit le Rio Varas, descend d'un plateau fort élevé, l'une des paramèras les plus singulières d'Espagne, appelée *Déhésa de las siete villas* (Solitude des sept villages). Cette solitude, couverte de bois d'Yeuses, de buissons de Lentisques, d'Arbousiers, de Phylaria et autres arbustes, ou de landes de Cistes et de Lavande, forme un couronnement au système Marianique, et en interrompt les crêtes, comme la paramèra d'Avila s'interpose au centre du système Carpétano - Vettonique. La Déhésa de las siete villas s'étend du Rio de las Yéguas jusqu'au Rio Cuzna, dont il sera question tout à l'heure. Une infinité de ruisseaux en descendent vers le nord, et vont tomber dans le Rio Guadalmez, que nous avons vu (p. 108) tomber dans le Rio Zuja, l'un des affluens du Guadiana. Deux chemins traversent ce dé-

sert voisin des nuages, et présentent entre la Manche et l'Andalousie d'assez mauvaises communications, sur lesquelles on ne rencontre que des *ventas* ou auberges fort misérables. La première est celle qui d'Almodovar del Campo pénètre sur les bords du Guadalquivir, non loin du pont d'Alcoléa, par la Conquista et Adamuz; la seconde conduit du même village d'Almodovar à Cordoue par *Pozo blanco* (Puits blanc) et le port de Calatraveño. En ce lieu on traverse une arête de montagnes qui reproduit la chaîne interrompue de la Sierra Moréna.

Le *Rio Cuzna*, qui prend sa source vers l'extrémité occidentale de l'arête montueuse dont on vient de parler, où un vieux château du même nom couronne un pic assez remarquable, court d'abord de l'ouest à l'est régulièrement à la base de cette Cordelière; mais tournant brusquement au sud, borne à l'ouest le désert des Sept-Villages, et, après avoir reçu le Rio Guadabarbo qui traverse aussi d'affreuses solitudes, tombe dans le Guadalquivir un peu plus d'une lieue au-dessus de Cordoue, et peu après le beau pont de la

Venta d'Alcoléa, où le grand chemin de Madrid à Cadix coupe le fleuve pour le couper bientôt encore dans l'ancienne cité des Califes.

Le *Rio Guadialto*. Nulle rivière en Espagne ne présente un cours plus sinueux. Contrainte de couper diverses séries ou chaines de hauteurs assez considérables pour arriver au Guadalquivir, elle s'est glissée dans leurs interstices comme voyage un serpent. Elle prend sa source non loin du point d'où la Rio Zuja tire les siennes. Pour couler en sens opposé, les deux rivières sortent à peu près du même berceau, qui se trouve au pied d'un pic appelé Cerro de la Caraveruéla. La *Fuente del Apio* (Fontaine du Persil) est, dit-on, commune aux deux cours d'eaux. Quoi qu'il en soit de cette assertion, un riche bassin où se voient une assez grande quantité de villages dont Fuente-Ovéjuna est le chef-lieu, est fertilisé par la naissance du Guadialto et par les premiers affluens qu'elle reçoit; mais comme cela arrive partout en Espagne, des monts appelés Sierra de los Santos, et *Ramales de la Sierra Moréna* (Rameaux de la montagne Noire), unis à ceux dont un point

culminant se nomme *Peña de Ladrones* (Roche de voleurs), semblent vouloir lui barrer le passage. En ce point le Guadialto a dû se faire jour, et le lac qu'il alimentait s'est métamorphosé en un bassin fertile assez régulièrement circonscrit par des hauteurs plus ou moins considérables. Le reste de la vallée de cet affluent est trop encaissé, étroit et sinueux, et traverse un pays trop ingrat pour que des hommes qui dédaignent tant d'étendues fertiles, et qu'on pourrait aisément cultiver, aient songé à s'y établir; aussi n'est-il guère dans la Péninsule de partie plus sauvage que celle où nous venons de nous arrêter.

Le *Rio Bembézar*. Cet affluent, l'un de ceux qui traversent le système Marianique, sépare ce qu'on nomme proprement la Sierra Moréna de la Sierra de Constantina. Il naît sur les plateaux d'où s'échappe vers le Guadiana le Rio Matachel, et dont les villages de Berlanga, d'Azuaga et de la Granja occupent à peu près le centre. C'est à partir de ce Rio Bembézar que jusqu'aux frontières de Portugal, les auteurs des cartes d'Espagne sem-

blent s'être complus à donner au terrain, aux rivières ainsi qu'aux routes qui le parcourent, une physionomie qui n'a nul rapport avec la réalité.

Le *Galapagar* qui passe à Constantina et sort de la montagne de ce nom, est remarquable par une glacière voisine de ses sources. L'artifice auquel on a recours pour alimenter cette glacière mérite qu'on le rapporte. Encore que les sommets de ces lieux n'aient rien d'imposant, et que des plaines assez étendues s'y rencontrent au faîte des montagnes, Constantina et ses environs n'en sont pas moins situés dans une région fort élevée où la neige tient durant trois ou quatre mois, et où le thermomètre descend pendant la moitié des nuits de l'année au-dessous du point de congellation. On a pratiqué de petits bassins de quelques pouces de profondeur, et de quelques toises carrées, que l'eau du Galapagar vers son origine vient alimenter. Durant la fraîcheur de la nuit, la surface tranquille des eaux captives dans ces petits réservoirs se gêle de l'épaisseur d'une à quelques lignes ; on recueille cette croûte

de glace avant le jour, et l'on en remplit les puits où elle est conservée pour la consommation de Séville et des lieux voisins.

Le *Rio Guesna* qui passe non loin de Saint-Nicolas, et qui tombe dans le Guadalquivir, vis-à-vis Tocina, porte à ce fleuve d'abondantes eaux au fond d'une assez belle vallée à peu près déserte. C'est sur sa rive droite, au village de Cazalla qui en est peu éloigné, que se trouvent des mines d'argent assez riches, mais dont l'exploitation a toujours été ruineuse pour ceux qui l'entreprirent, parce qu'elle fut faite sans économie.

Le *Viar* découle, comme nous l'avons déjà dit (p. 110) du plateau de Bienvénida en Estramadure. Coupant la chaîne principale du système Marianique, il semble porter au Guadalquivir des eaux qui ne lui étaient pas dues, et pour y parvenir il déchire profondément les pentes sauvages d'une chaîne assez élevée. Son cours est tortueux, ses eaux abondantes, et la vallée qu'il arrose, à peu près déserte, mais assez verdoyante.

Le *Rio Cala*, encore plus considérable

que le Viar, se jette dans le Guadalquivir, près de Santiponce, l'ancienne Italica, non loin de Séville. C'est en partie par la vallée de cette rivière, que circule, en coupant celle-ci, la belle route de l'Andalousie en Estramadure; on y voit, avant d'arriver au village del Ronquillo, et lorsqu'on commence à s'enfoncer dans les montagnes, un pont antique sur le Rio Huelva, lequel descend des mêmes hauteurs que le Rio Cala, et vient grossir celui-ci. On doit remarquer que dans cette partie du système Marianique où nous nous trouvons, on rencontre à chaque instant des bassins circonscrits par des montagnes, auxquelles les rivières font brèche dans tous les sens, pour se rendre à leur destination. C'est par l'Arroyo Colebrin, l'une des sources du Rio Cala, que le grand chemin s'élevant vers le sommet de la chaîne principale des monts Marianiques, redescend ensuite à Monasterio, premier village d'Estramadure qu'on trouve sur le versant septentrional.

Le *Rio de San-Lucar*, qui vient de Castillo de las Guardias, et se jette dans le bras

occidental du Guadalquivir au lieu où ce fleuve forme les îles Mayor et Ménor, est le dernier affluent que reçoive ce fleuve. Fertilisant une assez belle contrée dans la partie de son cours où les ruisseaux Chardachon et Carallon le viennent grossir, il borne à l'ouest des belles parties de l'heureuse Andalousie. Après cette petite rivière on ne trouve plus qu'un grand désert sablonneux, aride, brûlé, dont les parties riveraines sont une répétition de cette Marisma que nous avons fait connaître (pag. 140). Dans la partie méridionale de cette solitude, vers l'embouchure du Guadalquivir et vis-à-vis San-Lucar de Barraméda, se voient de grands bois de pins, qui s'étendent jusqu'à la côte, le long de laquelle règne une longue série de dunes de sables mobiles, pareilles à celles des côtes de Gascogne et de Flandre. Ces dunes s'étendent du sud-est au nord-ouest jusqu'à l'embouchure du Rio Tinto, célèbre par l'abondance du cuivre dont ses eaux sont comme saturées.

Le Guadalquivir est praticable pour des embarcations du port de cent tonneaux et plus

jusqu'à Séville, cité qui fut autrefois une sorte d'entrepôt de l'Amérique. Au-dessus de cette ancienne capitale le fleuve semble se complaire à décrire mille détours jusqu'à Cordoue. Les Arabes l'avaient rendu praticable aux embarcations entre les deux villes; et depuis la conquête des Andalousies, le gouvernement espagnol songea souvent à rétablir cette navigation intérieure; mais ce projet, dont l'exécution fut regardée comme fort difficile, avait été toujours abandonné. Le maréchal Soult, quand il commandait dans le midi de l'Espagne, voulut l'exécuter; et en moins de quatre mois de grosses barques montant et descendant le fleuve mirent Cordoue en communication avec l'Océan, et facilitèrent tous les genres de transport par Séville.

Petits fleuves.

Outre les six fleuves du premier ordre dont il vient d'être question, la Péninsule est sillonnée par un grand nombre d'autres cours d'eaux moins considérables, qui por-

tent à la mer le tribut descendu de ses pentes. Entre ceux-ci, il en est quelques-uns qui méritent qu'on les mentionne soit sous le rapport du volume de leurs eaux, soit pour donner une idée de la physionomie des cantons qu'ils arrosent.

La Fluvia coule en Catalogne de l'ouest à l'est, et tombe dans la Méditerranée dans la partie méridionale du golfe de Rosas. Castel-Follit est placé au centre de son bassin supérieur que des hauteurs circonscrivent de tout côté ; les septentrionales appartenant à la chaîne même des Pyrénées orientales versent leurs eaux opposées, en France, dans le vallon du Thech où l'on pénètre par le col de Villaroja sur Saint-Laurent de Cerdas. Les occidentales et les méridionales le séparent du bassin du Ter, et c'est dans celles-ci vers le sud-est et non loin d'Olot particulièrement, qu'on trouve des volcans éteints parfaitement conservés. Personne n'avait indiqué l'existence de ces monts ignivomes avant le général Lamarque qui, le premier, en reconnut les cratères. La grande route de Perpignan à Barcelonne coupe la

Fluvia entre Figuèris et Gerone, à Bascara qui en défend le passage. L'on reconnaît que les eaux se sont en ce lieu ouvert péniblement un passage à travers des rochers qui les tinrent autrefois captives dans un lac supérieur.

Le Rio Ter. Cette rivière descendue des Pyrénées orientales et formée de deux branches réunies, comme celles d'une fourche, à Ripoll, coule d'abord directement au sud, jusqu'à Monleu et à Roda, vis-à-vis et au nord des hauteurs de Vich; tournant ensuite brusquement à l'est, elle va, pour arriver à la Méditerranée, baigner les murs de Girone, place très-forte où passe la grande route de France, et dans les environs de laquelle on reconnaît que les eaux ont dû se faire jour à travers un enclos de montagnes pour laisser à sec l'étendue du lac qu'elles durent primitivement alimenter.

Les torrens dont se compose l'origine du Ter fournissent divers moyens de communication entre la France et l'Espagne à travers les Pyrénées; de Prats de Mollo, on peut se rendre assez commodément à Camprèdon

par le col d'Espinavelle. On y trouve encore les cols de Vermadel, d'Arria et de Prégond; mais ceux-ci n'offrent que des sentiers difficiles. En parlant des sources de la Sègre (p. 56) dont la vallée supérieure est contiguë à celle du Ter, nous avons cité les cols de Finestrèle et de Nonsondes par lesquels on communique avec la France et la Cerdagne. Il faut y ajouter celui d'Anteza qui, par Ribas, offre une route de Puicerda à Ripoll d'où l'on peut gagner Barcelone par Vich.

La Tordéra, dont on pourrait encore comparer la figure sur la carte à celle d'un espalier, reçoit les eaux méridionales des hauteurs qui circonscrivent par le sud le bassin du Ter; non loin d'Hostalrich, les eaux de tous les affluens qui grossissent le lit de cette petite rivière se réunissent pour couper des hauteurs qu'il lui fallait vaincre afin d'arriver à la Méditerranée; elle tombe dans cette mer près de Blanès, petit port où passe la route riveraine. Le grand chemin de France à travers la Catalogne parcourt le bassin de la Tordéra qu'elle côtoie en la laissant toujours à gauche

et qu'elle quitte en s'élevant après San-Céloni par le col qui, du lieu nommé Trentapasas, conduit par le Rio Magent dans le bassin de la rivière suivante.

Le Rio Bésos descend à peu près méridionalement des hauteurs de Centellas, et, vers ses sources, situées à la base occidentale des pics de Malagall ou de Marsen, existe un col de Baleña par lequel on se rend à Vich en pénétrant dans le bassin du Ter. C'est encore dans ces environs qu'on trouve des traces volcaniques fort reconnaissables, et l'on peut remarquer, par le grand nombre de lieux qui portent dans la Péninsule le nom de *Caldas*, synonyme d'eaux thermales, que l'action des volcans n'est pas encore entièrement anéantie sous le pays.

La Lobregat est la plus considérable des rivières qui sillonnent la Catalogne; descendant à peu près du nord au sud, de hauteurs qui séparent son bassin de la Cerdagne qu'arrose la Sègre à son origine, ses sources n'offrent point de communications directes avec la France: elle a dû s'ouvrir, le long des

bases septentrionales et orientales du célèbre Mont-Serrat et des hauteurs opposées, un passage pour se rendre à la mer.

Vers ce point se trouvent les grandes plaines qu'arrose autour de Manreza la jonction du Rio Cardene et autres affluens du Rio Lobregat, et ces plaines sont encore les traces d'un ancien lac.

A partir de ce bassin intérieur, la rivière circule tortueusement dans un vallon étroit et encaissé, qui n'offre que çà et là quelques espaces unis favorables à de riches cultures; elle se jette enfin dans la Méditerranée un peu au sud de Barcelone, à travers un attérissement que formèrent les terres entraînées par son cours souvent impétueux.

On trouve entre le Rio Lobregat et l'Èbre encore quelques cours d'eau qui descendent du nord au sud dans la Méditerranée, soit du sommet de quelques montagnes maritimes, soit de ces plateaux appelés Garrigues dont se couronnent ici un grand nombre de hauteurs.

Ces cours d'eaux, trop peu considérables pour qu'on les énumère ici, seront mention-

nés quand il sera question de la grande route de Catalogne qui les coupe. Il en sera de même pour les petits fleuves qui se jettent dans la mer à travers l'ancien royaume de Valence, et parmi lesquels nous ne citerons que le Guadalaviar ou Turia, le Xucar ou Jujar, et la Ségura.

Le GUADALAVIAR. Nous avons déjà signalé les sources de ce fleuve avec celles du suivant vers les hauteurs hespériques où s'opère la jonction des monts de Molina et d'Albarracin (p. 17); nous l'en avons vu descendre à travers d'énormes escarpemens et par mille brisures à la formation desquelles ne furent peut-être pas étrangères les commotions volcaniques que durent occasioner des cratères voisins. C'est après un cours de cinquante lieues environ dans la direction générale du nord-ouest au sud-ouest, que le Guadalaviar vient, sous Valence, se jeter dans la mer à travers une plage appelée Grao. Le volume de ses eaux est fort peu considérable en cet endroit; les nombreuses saignées faites à son lit pour alimenter les innombrables arrosemens de la plaine lui

occasionent une telle déperdition de volume qu'en certaines années, on se rappelle l'avoir vu disparaître tout entier dans les campagnes, et dépouillé au passage par l'agriculture la mieux entendue, ne porter aucun tribut à la mer.

Le Jujar ou Xucar, plus considérable que le Guadalaviar ou Turia, né des mêmes lieux, et coulant d'abord vers le sud, serpente au sortir des montagnes de Cuenca à travers ce plateau élevé sur lequel on gravit par les routes de Valence à Madrid, mais vers lequel on ne descend plus quand on y est monté; plateau exactement horizontal, comme sans fin, qu'une belle mais ennuyeuse grande route traverse, depuis Chinchilla, jusqu'aux rives de la Giguèla particulièrement, sans que le voyageur distingue une différence de niveau d'un double décimètre dans sa monotone étendue. Nous avons vu, sur ce plateau, que les premiers faiseurs de cartes métamorphosèrent en Pyrénées religieusement reproduites par leurs imitateurs, les eaux pluviales, indécises du cours qu'elles avaient à prendre sur la face du sol, s'écou-

ler comme par caprice vers une mer plutôt que vers une autre, et des affluens du Guadiana naître contre les rives mêmes de ce Jujar qui nous occupe (p. 97 et 98). Grossi du Rio Cabriel qui lui arrive à travers le territoire de Cofrentes au fond d'un vallon tortueux laborieusement creusé, le Jujar coupe assez exactement de l'ouest à l'est pour se rendre à la mer, la partie méridionale du système Ibérique, et circulant ensuite dans le beau pays de Valence, embrasse, pour en former une île, la jolie cité d'Alcira. La grande route de Valence par San Félipe, Almanza, Ocaña et Aranjuez, traverse ici le fleuve sur deux ponts à cinq lieues environ de son embouchure, distante de soixante-dix lieues au moins de l'origine qui lui est presque commune avec celle du Tage.

La Ségura. On peut considérer l'ancien royaume de Murcie comme le bassin de cette rivière tortueuse dont les premiers affluens coulent dans la partie la plus sauvage et la moins connue de la Péninsule; étendue à peu près déserte encore que fertile, presque partout assez bien arrosée, et dans laquelle

cependant nous avons à peine reconnu l'Europe quand le hasard nous en fit traverser l'un des diamètres. Partout le long des eaux verdoyent vigoureusement les plantes des pays chauds; l'homme y cultive çà et là quelques rizières. La vigne réussit sur ceux des coteaux qu'on n'abandonne pas aux Lentisques, aux Philarias, aux Sauges, aux Astragales, aux Cistes et aux Romarins, et, sur les cîmes dépouillées par l'imprévoyance espagnole, mais où quelques pains d'Alep échappés à la destruction indiquent qu'il exista des bois, le Lynx guette le Bouquetin rapide et l'épais Mouflon; ce dernier animal, devenu si rare qu'on n'en signalait plus l'existence qu'en Corse, est assez commun ici, et l'on ne traverse pas l'un des villages disséminés de la contrée qu'on n'y reconnaisse les maisons nobles du lieu à quelque tête de Mouflon, qui en orne les façades misérables, à peu près comme dans la plupart des provinces de France, les gentilshommes de campagne décoraient jadis exclusivement leur portail de quelque oiseau de proie crucifié, ou de bois de cerfs, attribut d'un antique lignage.

Le Rio Mondo, dont nous avons trouvé la source contiguë à celle du Guadalimar (page 113), est le principal affluent de la Ségura; il coule d'abord vers le nord-est, il semble chercher le Jujar dans cette direction comme s'il eût dû lui être plus facile de traverser ces immenses plaines qui en bordent la rive droite; mais forcé, non loin de Péñas de San-Pédro, de changer de direction à angle droit, il descend à travers les déserts vers Hélin au sud-ouest, pour tomber, à vingt-cinq lieues de sa naissance, dans la Ségura. Celle-ci sort des pentes septentrionales de la Sierra Sagra, ainsi que le Rio Taybilla, qui traversant également les hautes montagnes auxquelles la Ségura donna son nom, lui porte d'abondantes eaux. Nulle solitude n'est plus profonde que celle où circulent, durant une vingtaine de lieues, ces vallons abandonnés. Ces vallons semblent attendre quelque colonisation pour rendre à l'agriculture tout ce qu'elle en voudrait exiger. Quelques troupeaux de chèvres, broutant le Cytise dans ces déserts escarpés, rappellent seuls qu'ils sont enclavés dans le domaine de l'homme.

Les Rio de Moratailla, de Caravaca et Quipar, qui tombent successivement dans la Ségura par sa rive droite, présentent dans quelques points de leurs vallées une culture accusatrice, puisqu'elle prouve que si leur entière étendue n'offre pas les mêmes richesses en riz, en vin, en huile, en miel et en cire, la paresse des habitans du royaume de Murcie est seule cause de la pauvreté dans laquelle ils gémissent.

Au sortir de la riante Andalousie, après avoir traversé les plateaux incultes qui séparent cette heureuse contrée des rives sauvages de la Ségura, nous nous crûmes, en arrivant à Céhégin, assez grande ville dont le nom ne nous était pas même connu, redescendus dans les plus belles contrées du pays de Grenade ou de Séville, et le corps d'armée dont nous faisions partie fut tout surpris de trouver en ce lieu, malgré l'abandon des habitans, des ressources énormes sur lesquelles aucunes notions n'avaient pu nous faire compter. Nous fûmes particulièrement surpris que l'excellente qualité des vins dont la quantité parut inépuisable à nos soldats altérés, n'ait pas dès long-temps trahi l'existence d'une

contrée dont la superstition seule avait donné quelques indices à la géographie. Céhégin n'est située qu'à une lieue de Caravaca où les Espagnols s'étaient fortifiés dans un antique château, et qu'une image miraculeuse du Christ a seule fait connaître. Il suffit de porter au doigt quelque anneau qui ait touché cette image vénérable pour gagner des indulgences et demeurer exempt d'un grand nombre de maladies. Voilà tout ce qu'on savait des parties supérieures du bassin de la Ségura.

A partir du Rio Quipar la Ségura ne reçoit plus un seul cours d'eau de la moindre importance, jusqu'à son embouchure. Elle ne traverse plus au fond d'un vallon fertilisé par son cours, et passablement peuplé, qu'un grand espace de pays, tantôt uni, tantôt inégal, à la surface duquel quelques monts isolés sont jetés comme au hasard, où des graminées rigides dont on fait de la sparterie, couvrent seules un terrain désolé, où des ruisseaux ne présentent nulle embouchure ; enfin où quelques étangs salés reproduisent autour d'eux les mêmes phénomènes que ceux

dont nous avons parlé (p. 135) en décrivant le bassin du Génil.

Parmi ces ruisseaux sans embouchure, il faut surtout remarquer ce que dans le pays on appelle *Sangonera Avenidas de Lorca.* Au centre du lit de ce torrent est la petite ville qui lui donne son nom. Il descend du point culminant appelé *las Vertientes* (les Versans), qu'on trouve sur le plateau nommé Campo de Asnarès, entre les Sierra d'Oria et de Cullar. Circulant de l'ouest à l'est, entre la Sierra de Maria au nord, et la Sierra de Estancia au sud, sous le nom de Rambla de Chirivel, qu'il perd bientôt pour celui de Rio de Vélez, il arrose l'un des villages de ce nom, *Vélez el Rubio* (Vélez le Rouge); reçoit le Rirocouro qui vient de l'autre Vélez, *Vélez el Blanco* (Vélez le Blanc), prend le nom de Guadalentin jusqu'à Lorca, où le traverse la route de Lombréras. On peut suivre son lit jusque vers la Ségura; mais ce lit presque à sec n'offre de courant que par les crues subites, ce qui lui mérita le nom d'*Avénidas* (Crues), et les cultivateurs du canton qu'on appelle la *Huerta de Murcia* (le Jardin de Murcie) s'emparant de ses eaux,

la plupart du temps accidentelles, à une lieue environ du point où l'on chercherait leur embouchure, en ont tellement profité pour les arrosemens, que cette embouchure est totalement effacée.

Le Rio Almanzora est le dernier de ceux qui, présentant un volume d'eau suffisant pour être mentionné, s'écoule de l'ouest à l'est. Il naît, par la Rambla de Ranul, des pentes orientales de hauteurs qui séparent son bassin de celui du Rio d'Alméria. Circulant d'abord entre d'assez grandes montagnes dans un bassin fertile, qui fut évidemment un lac, il en coupe la plus forte anastomose à Purchèna, et de ce point jusqu'à Cuévas de Baza, où il se fait jour à travers les Sierra d'Almagro et de Cabréra pour arriver à la mer, il reçoit dans l'horizontale étendue des champs d'Abox et d'Huèrcal divers affluens. Ceux-ci, venus par la côte du nord, descendent les uns de ce désert de Jauca que nous avons vu (pag. 119) border les affluens du Rio de Baza, affluent du Guadalquivir; les autres, des Sierra d'Oria et d'Estancia, qui séparent le bas-

sin de l'Almanzora de celui du torrent de Lorca.

Parvenus, avec les rivières dont les eaux coulent au levant, vers le cap de Gate, promontoire volcanique, oriental et méridional de la Péninsule, nous tournerons avec la côte vers le couchant, et jusqu'à l'embouchure du Guadiana, en passant le détroit de Gibraltar, nous signalerons encore quelques cours d'eaux dignes qu'on les fasse connaître. Jusqu'à Malaga, la plupart descendent des grands sommets du système Bétique, dont le Rio d'Alméria baigne les racines orientales en le limitant.

Le Rio d'Alméria prend sa source, sous le nom de Rambla-Cortal, au revers méridional des monts de Baza, entre lesquels et la Sierra-Névada, son cours établit une séparation totale, de sorte qu'on peut de Cadix, dont la rivière coule vers le nord dans le Guadalquivir, se rendre à Fiñana, premier village qu'on trouve dans le vallon du Rio Alméria, à travers un plateau ana-

logue à celui où l'on voyage entre les systèmes Ibérique et Marianique, par la route méridionale de Valence à Madrid. La Rambla de Juancho, torrent par les rives duquel le chemin de Guadix à la mer descend vers la vallée qui nous occupe, naît de ce plateau dont la partie occidentale s'appelle *Llanos del Marquesado* (plaines du Marquisat). Au village d'Hénoja le cours de la Rambla de Fiñana, venant des pentes septentrionales de la Sierra Névada, est absolument contigu à celui des premiers torrens qui alimentent le Rio de Guadix par sa rive droite. On a cependant l'habitude de tracer en ce point d'énormes sommets destinés à séparer les versans, mais ils n'existent pas. Quoi qu'il en soit, descendant vers le sud sous le nom de *Nacimiento* (Naissance), le Rio d'Alméria reçoit à peu près, sous la figure d'un espalier, divers affluens qui arrosent des vallées généralement fertiles, et qui forment un assez riche bassin dont Tabernas et ses plaines, Gergal et ses sources minérales, Oannes et Laujar renommés par la bonne culture de leurs environs, sont les chefs-lieux. Réunies en un seul canal sous le nom de Rio Alméria,

les eaux du bassin dont nous venons de parler ont dû, pour arriver à la mer, se faire, comme partout ailleurs, jour à travers une chaîne; les parties séparées de celle-ci ont reçu, l'une à l'orient le nom de Sierra Alhamilla et Péchina, et l'autre, à l'ouest, celui de Sierra d'Alméria.

Le Rio Ardra, coupant brusquement vers son embouchure les pentes occidentales de la haute Sierra de Gador et les monts de Trébélard et d'Ardra, porte à la mer le tribut du bassin peu étendu, mais fertile, dont Ugijar, qu'on regarde comme le chef-lieu des Alpujarras, occupe le centre. L'abondance des eaux de cette petite rivière ne la rend pas moins remarquable que la richesse des vallées qui forment le fond de l'ancien lac dont elle opéra le desséchement.

Le Rio Guadalféo, sans contredit le plus important de tous les cours d'eaux descendus de la Sierra Névada, du côté de la Méditerranée, fertilise la riche Véga de Motril où peuvent croître en pleine terre toutes les productions végétales de la Torride, et qu'en-

richit la culture du coton. Ce petit fleuve a dû, pour y parvenir, couper une chaîne de montagnes, qui, sous le nom de Sierra de Lujar, unissait de l'est à l'ouest l'énorme Contraviésa à d'autres chaînes qui s'étendaient jusqu'à la Sierra de Pinos échappée de la haute Téjéda. Cette rupture eut lieu entre Vélez de Benaudalla et le point où, se fourchant par la réunion de deux bras opposés, le Guadalféo perd son nom. Il se compose alors du Rio d'Orgiva, qui lui arrive du levant, et du Rio Grande qui vient du nord-ouest. Par cette disposition de ses deux branches opposées, la rivière recueille toutes les eaux méridionales des sommets à glacier de la Sierra Névada, qui sur leur revers méridional, qu'on pourrait appeler Africain, offrent beaucoup moins de neiges permanentes que sur celles de leurs pentes qui regardent l'Europe. L'Orgiva circulant à la base septentrionale de cette puissante Contraviésa, dans les flancs de laquelle on la voit se chercher un passage à chacun des coudes formés par ses sinuosités, sort de cette partie des plus hautes Alpujaras, appelée Sierra de los Verchuèlos fort près du

bassin supérieur du Rio d'Ardra. Le Rio Trévèlez né des lagunes supérieures de Calbache, uni à l'Arrago Poqueyra qui sourd au pied même du Mulahacen, au lieu où se voient diverses lagunes dont la *Caldéra* (la Chaudière) est la plus remarquable, forment ensemble une vallée fort élevée et populeuse, dont les eaux tombent encore dans l'Orgiva. Le Rio de Lanjaron, naissant également à la base méridionale du pic de Véléta, arrose encore une vallée enchanteresse, célèbre par la belle culture qui s'y est perpétuée après l'expulsion des Maures, et grossit l'Orgiva dans le magnifique bassin dont la ville qui donne son nom à la rivière occupe le centre. Les eaux descendues des sommets de la Sierra del Caballo (voyez p. 131), avec celles qui viennent des fontaines de Durcal et des lugunes de Padul, composent le bras occidental du Rio Grande, par le vallon duquel circule la moins difficile des communications par lesquelles on puisse passer du bassin intérieur et tempéré de Grenade sur les rivages ardens de la Méditerranée.

Du Rio Guadalféo jusqu'à Malaga, sur une étendue de côtes de dix-huit lieues environ, on

trouve successivement une dixaine de cours d'eaux qui descendent parallèlement du nord au sud, et dont la plupart apportent par l'escarpement de leurs rives de grands obstacles à la construction d'une grande route riveraine. Le seul qui parmi eux mérite d'être cité est celui de Vélez Malaga ; il tire ses premières eaux des mêmes sommets que le Gudaljore déjà cité (p. 37 et 38), non loin des rives du Génil dont les versans méridionaux sont si resserrés vers Loja. Sous le nom de Sabar ou Villo, recevant les eaux des monts fort élevés de cette partie du système Bétique, le Rio de Vélez baigne la base de cette étrange porte de Zaffarayas que nous ne voyons indiquée sur aucune carte ; sorte d'embrasure immense, pratiquée à travers une Cordelière considérable par un simple ruisseau, qui, après avoir circulé dans un plateau voisin de la région des nuages et dont les eaux paraissent devoir s'échapper vers le Génil par Alhama, choisit à travers des monts épais un passage direct vers la mer, passage que la nature semblait avoir voulu lui interdire à jamais ; cette majestueuse porte de Zafforayas est devenue l'une des communi-

cations les plus faciles et les plus directes entre Grenade et la côte par Alhama. La partie inférieure du vallon de Vélez est extrêmement fertile, et c'est dans les environs de la ville qui lui donne son nom que se cultive aujourd'hui en grand la canne à sucre.

Le Rio Gadalmédna, courant du nord au sud, et baignant les murs occidentaux de Malaga, ne mériterait pas d'être nommé, si le voisinage d'une cité populeuse ne le faisait remarquer sur la grande route d'Antéquerra qui le coupe vers la moitié de son cours, si de riches vignobles bordés d'Amandiers ne couvraient les coteaux qu'il parcourt, et si enfin, pour se rendre à Ronda ou Gibraltar, il n'en fallait traverser l'embouchure tantôt à peu près tarie, tantôt chariant des eaux dont le volume est grossi impétueusement par les pluies.

Le Rio Gadaljore tient son origine des pentes d'Archidona, ville antique, pittoresquement située tout près des rives méridionales du Génil, et de la haute mon-

tagne del Jobo vers la Sierra de Loja. Coulant au sud-ouest, jusque sous Antequerra, le Guadaljore arrive au pied de la *Peña de los Enamorados* (Rocher des Amans) dans un pays uni, contre la base de l'énorme chaîne que couronne le Torqual, et sur laquelle la grande route de Malaga n'a pu s'élever que par suite d'immenses travaux (Voyez p. 38). Du sommet de cette chaîne on jugerait que les eaux qui baignent sa base doivent se rendre au Génil dont le bassin semble s'abaisser au loin vers le nord; mais trompant cette apparence, se dirigeant toujours vers le sud-ouest, en passant derrière ce lac cristallisé dont nous avons entretenu le lecteur (p. 135), et circulant aux racines de la chaîne qu'il sépare d'abord de la Sierra de Yéguas, il tourne tout-à-coup au sud, coupe brusquement la Cordelière dont il arrosait humblement les racines, et s'y forçant une issue tortueuse entre des escarpemens déchirés, circule après avoir triomphé des plus grands obstacles dans un pays qui, lorsqu'on a passé Alora, s'ouvre toujours davantage. Recevant des hautes sommités de la Sierrania de Ronda, le Rio Ardalès qui vient del

Burgo, et le Rio Grande qui passe à Tolox; des hauteurs méridionales, le Rio Séco venu de Monda et de Coin, ainsi que les eaux d'Alaurin et de la Sierra de Migas, le Guadaljore se compose un bassin magnifique et fertile, rempli de villages populeux et susceptible d'une culture encore plus variée que celle dont il est orné. Déjà le coton fait la richesse de quelques portions de ses plaines.

On doit citer parmi les lieux remarquables de cette belle vallée, le Retiro, maison de plaisance voisine de la côte, dont les eaux pourraient être comparées, sous le rapport du volume et du parti qu'on en a tiré, à celles de plusieurs maisons royales. Un si grand avantage, dans un pays chaud, donne une grande valeur à cette retraite construite pour le bâtard de l'un des derniers rois d'Espagne. On passe le Guadaljore ordinairement par un gué peu éloigné de son embouchure, et l'on est surpris de ne pas trouver un pont en ce point, où le trajet devient fort dangereux, pour peu que les eaux pluviales y accélèrent le courant.

Le Rio Guadiaro descend du nord au sud

à travers la Sierrania de Ronda qu'il déchire en mille manières. Au milieu de la ville même qui donne son nom aux monts qu'a brisés ce fleuve, l'un de ses affluens, *el Tajo* (le Saut ou la Cascade), présente un exemple des fracassemens qui caractérisent l'éperon méridional par lequel l'Espagne se rapproche de l'Afrique. Ce Tajo a évidemment coupé Ronda en deux moitiés. L'escarpement du torrent qui partage cette cité n'a pas moins de deux cents mètres d'élévation à pic, et, comme pour empêcher la portion supérieure de la ville de s'affaisser sur l'inférieure, toutes deux ont été unies par un pont magnifique qui, en établissant une solide communication, fait l'office de la clef d'une voûte ou d'un coin placé entre deux parois qui menaçaient de tomber l'une sur l'autre: chef-d'œuvre du génie humain qui conçut un monument, encore imposant, au milieu de montagnes auxquelles la nature imprima ce grand caractère dont les pyramides de l'Égypte et la construction de Ronda ont seules le privilége de ne point redouter la comparaison.

Le Guadiaro, grossi par sa droite du Rio

Horgarganta que traversent des routes de contrebandiers qui conduisent d'Algésiras à Ubrique par Ximèna, et par sa gauche du Rio Guénal dont le cours est à peu près parallèle au sien, est le dernier des fleuves secondaires qui tombent dans la Méditerranée. Son embouchure est située à quatre lieues environs au nord de la pointe de Gibraltar.

Le Rio Guadaléte, coulant vers l'Océan, et dont les sources sortent des hauteurs occidentales de Ronda, naît donc, comme le Guadiaro que nous avons vu tomber dans la Méditerranée, dans cette Sierrania si fracassée. Son bassin supérieur s'étend entre la Sierra del Gastor, le Monté-Corte, *la Combre de Ronda-la-Vieja* (la cime de la vieille Ronda), où se voient encore des restes de l'antique Acinipe : le sommet pyramidal de Montéjaque est le grand pic de San-Cristoval, point culminant que nous avons déjà mentionné (page 36). Circulant tortueusement dans un assez beau vallon peu habité, les premières eaux du Guadaléte se confondent presque avec celles qui coulent vers le Guadaljore par le col où se trouve le *Cortijo*

de las Berméjas (Ferme des Vermeilles), et d'où l'on descend à Ronda en venant de Zara. Non loin de ce lieu est le confluent du ruisseau qui découle d'une ville assez riche, située à plus de douze cents mètres d'élévation dans la région des nuages, et connue par ses fabriques de drap. Cette ville est Grazaléma, qu'on peut considérer comme le centre de l'active contrebande qui se fait par Gibraltar, à travers l'inextricable Sierrania.

Le Guadaléte passant ensuite au pied des rocs escarpés de Zara, dont le maréchal Soult avait rétabli sur un pied de défense respectable le vieux château des Maures, baignant la base de la Sierra d'Algodonalès, au revers de laquelle la joint le Salado d'Olbéra, s'écoule quelque temps à l'ouest.

Le Salado d'Olbéra descend de ces hauteurs dont les eaux tombent au nord dans le Guadalquivir par le Rio Corbonès (p. 137), et au sud dans la Méditerranée par ce Guadiaro qui coupe à pic la grande chaîne de la Sierranie près de Ronda. Il reçoit au moulin de Zaframagon, un Rio Guadaporcon qui mérite qu'on le distingue. Ce Guadaporcon, né des hauteurs de l'antique Acinipe, tor-

tueusement descendu vers le nord-est, se coude tout-à-coup dans cette direction pour couler à l'ouest; il a, par son détour, creusé le pays si profondément, que s'abîmant sans cesse, les escarpemens de ses rives ont fini par encaisser une sorte de goufre. Un bassin fort étroit s'est ainsi formé, et dans sa profondeur on a bâti le village de Sétenil, dont les habitans voient à peine le ciel dans la ligne étroite que leur laissent pour tout horizon les rochers suspendus au-dessus de leurs habitations obscures. Passant ensuite au pied de la tour d'Ataquimès, à peu de distance d'Olbéra, dont le rocher inaccessible fut successivement rendu imprenable par les Arabes et par le maréchal Soult, le Guadalporcon a été obligé, pour arriver au Salado, de se faire jour à travers un énorme rocher; il s'y est creusé une véritable porte fort étroite à l'entrée de laquelle est situé le moulin de Zaframagon, qui donne son nom, de racine carthaginoise, à la petite plaine où s'opère le confluent du Guadalporcon, au rocher que celui-ci traverse, ainsi qu'à une venta qui en est peu éloignée sur le chemin de Moron, et près de laquelle blanchissent

dispersés les ossemens d'un grand nombre de Français que des partisans surprenaient dans ce périlleux passage. Après cette jonction le Salado d'Olbéra lui-même est obligé de se faire jour à travers la continuation du rocher de Zaframagon, pour arriver au Guadaléte, et son ouverture a mis à sec le petit lac que dut nécessairement former le bassin où l'eau parvient, et d'où elle s'échappe par les embrasures les plus remarquables que nous connaissions.

Les Sierra de la Cornuda, de San-Juan et de Montéllano, rétrécissent considérablement le bassin du Guadaléte du côté du nord, où la rive droite de cette rivière, se rapprochant des sources du Guadayra et du Salado de Moron, indique une tendance à se faire jour dans le bassin du Guadalquivir. N'ayant pu se creuser une issue à travers de tels obstacles, le Guadaléte a été repoussé vers le sud-ouest, direction où, à partir de Puerto-Serrano, il circule en passant à Villamartin, situé sur la rive gauche, mais que les cartes placent sur sa rive droite, jusqu'à la petite ville de Bornos, dans un bassin où l'on reconnaît toujours les traces d'un ancien lac.

Une chaîne de montagnes peu élevées, courant du nord-est au sud-ouest, formait la rive orientale de ce lac. Le Guadaléte ayant trouvé de trop grands obstacles pour s'échapper par le nord, a porté tous les efforts du poids de ses eaux accumulées sur le point où se voit aujourd'hui Bornos. Y coupant les rochers au lieu nommé l'*Angostura* (le Rétrécissement), elle a déjoint la montagne, qui dès-lors a reçu deux noms distincts, celui de Sierra de Bornos pour le côté demeuré au nord, et celui de Sierra de Santycar pour le côté méridional. Après l'Angostura, le fleuve circule de nouveau dans un bassin dont il a dû briser encore la limite au-dessous d'Arcos, où par sa rive droite il reçoit le grand Salado d'Espéra, venu des pentes occidentales du village de ce nom et de la Sierra de Gilbalbin (voyez p. 35). Grossi par sa gauche du Magazeite qui, venant de la haute Sierra d'Ubrique, lui arrive aussi à travers une Angostura, le Guadaléte sillonne un vaste plateau, dont la partie septentrionale est appelée *la Mésa de Santiago* (la Table de Saint-Jacques), passe à la fameuse chartreuse de Xeres, où la coupe le chemin qui

conduit de cette ville à Tariffa par Médina-Sidonia, et vient enfin tomber dans la baie de Cadix, au fond de laquelle on la voit former une sorte de delta du terrain marécageux dont elle dépouilla les vallées. Le cours de ce petit fleuve peut avoir vingt-cinq lieues, depuis sa source jusqu'à son embouchure.

Le Rio Tinto grossi de l'Odiel, descendu dans la direction du nord-est au sud-ouest l'espace de vingt lieues, bornant à l'ouest le vaste désert qui s'étend entre les innombrables forêts d'oliviers de sa rive droite, le Guadalquivir, et la côte océane, fertilise le comté de Niébla, dont le chef-lieu était devenu, par les soins de notre habile collègue le colonel Raimond, aide-de-camp du maréchal Soult, une place forte importante, destinée à couvrir l'armée française d'Andalousie du côté du Portugal.

Le Rio Tinto circule dans un terrain tellement imprégné de cuivre, que ses eaux finissent par se charger de ce métal, au point d'en déposer de tout pur en quelques points de ses rives, et d'en fournir au com-

merce une abondante quantité au moyen d'un procédé fort extraordinaire, communément employé dans le pays. On remplit plusieurs endroits de la rivière, où nul poisson, dit-on, ne peut vivre, de férailles qu'on a ramassées de tous côtés, et, après un certain temps, le fer retiré de l'eau se trouve remplacé par du cuivre, non au moyen d'une transmutation, dans tous les cas impossible, mais par le mécanisme qui opère la pétrification des corps, et particulièrement la silicification du bois; mécanisme par lequel toutes les molécules intégrantes d'un tronc d'arbre ne sont pas métamorphosées, mais, ne laissant d'autres traces de leur existence que celles d'une forme dans laquelle elles étaient primitivement subordonnées les unes aux autres, sont successivement remplacées par des molécules d'une autre nature.

L'embouchure du Tinto, remplie d'îles basses, qui rétrécissent son cours par leur accroissement rapide, n'offre plus, comme autrefois, d'asile aux navigateurs; les ports d'Huelva et de Mouger y deviennent tous les jours moins praticables, et celui de Palos

où s'embarqua l'immortel Colomb, quand il partit pour toucher à ce nouveau monde qu'avait deviné son génie, a déjà disparu.

L'embouchure du Guadiana, décrite (page 107) quand il a été question de ce fleuve, succède à celle du Tinto. De ce point jusqu'au cap Saint-Vincent, on ne trouve plus sur la côte des Algarves, que des ruisseaux; mais la côte, tournant vers le nord, offre successivement, entre ce point méridional et le cap Ortégal, outre le Tage, le Duéro et le Miño dont on a déjà parlé, les Rio Caldao ou Sadao, de Mondégo, et Vouga en Portugal, et les Rio Ulla et Tambre en Galice.

Le Rio Caldao ou Sadao, sorti des pentes septentrionales du système Cunéique, descend vers le nord à travers les champs d'Ourique, célèbres par la victoire qu'y remporta en 1139, sur cinq rois maures, Alphonse, comte de Portugal. Ce prince fut reconnu roi par ses troupes sur le champ de bataille. Un crucifix miraculeux qu'il portait dans les

combats, prit la parole et lui décerna la couronne : or, nul monarque ne put jamais avec plus de raison prétendre au titre de roi par la grâce de Dieu. L'histoire ne dit pas qu'il l'ait cependant jamais pris. Quoi qu'il en soit, tournant brusquement à gauche, sous Alcazar de Sal, le Caldao se jette dans l'Océan, après trente lieues de cours, et forme à son embouchure un grand étang, dont le port de Sétuval, ville florissante, occupe la rive septentrionale.

Le Rio Mondégo, d'abord descendu de la Sierra d'Estrella, directement du nord au sud, l'espace d'environ dix lieues, coule tout-à-coup au sud-ouest à travers le Beira, à une égale distance du Tage et du Duéro. La longueur totale de son cours peut être de quarante et quelques lieues. Il circule toujours fort encaissé dans le fond d'une assez belle vallée ; le voyageur, sur ses rives, se croirait souvent enfermé de toute part par une ceinture de hauteurs entre lesquelles on ne distingue aucune issue. Ses eaux baignent les murs de Coimbre, cité connue par son université et par les épouvantables cruautés qu'y

exerça un général Loison. Dans les environs de cette ville, le fleuve a dû se faire jour à travers les racines méridionales de la Sierra de Alcoba pour parvenir à l'Océan.

Le Rio Vouga, moins considérable encore que le Mondégo, lui est à peu près parallèle, coule entre ce petit fleuve et le Duéro, à une distance à peu près égale de l'un et de l'autre, et forme à son embouchure la baie d'Aveiro qui seule lui donne quelque importance.

Les Rio Ula et Tambre, coulant en Galice, nous ramènent en Espagne; leur cours et celui d'un certain nombre d'autres rivières plus petites, qui leur sont à peu près parallèles, ramassent les sources des dernières pentes occidentales des Pyrénées. Peu étendus, ils n'en sont pas moins alimentés par d'abondantes eaux. Santiago de Compostel est situé entre ces rivières au point de partage de leurs versans mitoyens. En sortant du bassin du Rio Tambre par son bord septentrional, on reconnaît que les pentes se dirigent au nord, vers la baie de la Corogne. Cependant l'influence

occidentale continue à se faire sentir dans ces lieux dont la nature est toujours la même, comme on le verra lorsqu'il sera question des quatre versans généraux qui composent la surface de la Péninsule, et particulièrement de celui que nous appelons Lusitanique.

Bientôt la côte prend une nouvelle direction; du cap Ortégal, le plus septentrional de la Péninsule, elle tourne tout-à-coup vers l'ouest, et, jusqu'aux frontières de France, on ne trouve pas, dans l'espace étroit que laissent entre elles la chaîne Pyrénaïque et la mer, de rivières considérables. Cependant la plupart des cours d'eaux descendues des montagnes parallèles au rivage, forment des obstacles qu'aucune bonne route parallèle à l'Océan ne rend praticables. On y rencontre successivement:

L'Éo qui sépare la Galice des Asturies.

La Navia dont les premières eaux découlent de ces torrens que les beaux ponts

de Nagalès et de Corsoul traversent sur la grande route de Madrid à la Corogne, par le col de Piédrahita.

Le Rio de Pravia, dont le bassin absorbe les eaux de la plus grande partie des Pyrénées asturiennes, et dans lequel se trouve, entre autres villes, Oviédo, la capitale des Asturies.

Le Rio Sella est alimenté par les torrens descendus de cette Sierra de Cabadonga, d'où sortit le roi Pélage; ce prince, relevant le courage des Goths, commença contre les Arabes cette guerre de plusieurs siècles qui finit par substituer en Espagne la croix à l'alcoran.

La Déba grossie du Rio Corès arrose dans sa partie supérieure le grand bassin de Potes, où l'on reconnaît les traces d'un lac qu'une rupture, pratiquée entre les pics appelés Peña de Agero et Peña de Labéña, mit autrefois à sec.

Le Rio de Suancès qui, formé de trois rivières, facilite la communication de Sant-

ander à Burgos, par le Rio Besaya, d'où l'on s'élève à Reynosa aux sources de l'Ebre.

La Ria de Bilbao dont un affluent descendu des hauteurs pyrénaïques d'Orduña, facilite, par une belle route qui aboutit vers Miranda de Ebro, la communication de la Biscaye et des Castilles.

La Bidassoa qui ne mérite qu'on la mentionne, que par la séparation qu'établit son embouchure entre la France et l'Espagne. La marée s'y fait ressentir jusqu'au-dessus du point où la grande route la coupe, et rend un pont nécessaire pour la passer en tous temps. Ce pont porte sur l'une des pointes de l'île des Faisans, monceau de vase durcie, de quelques pas d'étendue, couvert de broussailles, et que rendit assez célèbre le traité de paix qui s'y conclut en 1659, entre Louis XIV et Philippe IV. Le cardinal de Mazarin pour le premier de ces monarques, et don Louis de Haro pour le second, se rendirent en ce lieu qu'on regardait comme n'appartenant ni à la France ni à l'Espagne; ils y arrêtèrent le mariage

du jeune chef de la maison de Bourbon avec une infante, sous la condition expresse de la renonciation à la couronne d'Espagne, dont cependant, en vertu d'un dernier testament de Charles II, un petit-fils de ce même Louis XIV, qui renonçait à l'hérédité, hérita quarante-un ans après, sous la condition nouvelle d'une renonciation à la succession de France.

---

§ III. *Division de la Péninsule Iberique en quatre grands versans.*

Nous avons dit (p. 9) que quatre grandes pentes étaient déterminées par les plateaux et les sept systèmes de montagnes qu'on observe à la surface de la Péninsule Ibérique; en désignant ces quatre versans généraux par des noms caractéristiques, nous nous sommes engagés à les décrire. On y va bientôt reconnaître, sur une petite portion de la terre, comme la représentation des quatre parties du monde : constitution singulière qui forme du pays qui nous occupe

comme un abrégé du globe entier, où l'agriculture encouragée peut, un jour, rassembler toutes les productions que la nature se plut à disséminer à la surface de l'Univers. On se souvient que ces quatre versans sont le Cantabrique ou Septentrional, l'Ibérique ou Oriental, le Lusitanique ou Occidental, le Bétique ou Méridional.

---

1. Le VERSANT CANTABRIQUE s'étend l'espace d'environ cent trente-cinq ou six lieues de l'est à l'ouest et du 9e au 17e degré de longitude à l'orient de Ténériffe, c'est-à-dire à peu près entre le méridien qui coupant l'Irlande par le milieu, et celui qui passant par Londres, ensèrent la presque totalité des Iles Britannique et l'ouest de la France. Sa plus grande largeur du sud au nord n'excède pas quinze lieues, et n'est quelquefois pas de cinq. Cette largeur est assez exactement limitée vers le sud par le quarante-troisième parallèle. Les pentes qui le forment, reçoivent toute l'influence que peut avoir l'aspect du nord sous

un climat tempéré par sa position sur le globe; car des hauteurs considérables permettent à peine aux souffles du sud d'y pénétrer, lorsqu'ayant traversé l'Afrique et le reste de l'Espagne, ils se trouvent comme arrêtés et refoulés par l'escarpement du système Pyrénaïque; tandis que les vents du pôle, circulant sans obstacle à la surface des mers, tombent directement et de tout leur poids sur un développement de côtes abandonnées à leur violence directe.

L'Adour qui coule en France, fait, en dépit des divisions politiques par lesquelles le bassin de ce fleuve fut séparé de l'Espagne, partie du versant Cantabrique. Aussi, dans l'origine, les Navarrois qui peuplèrent cette partie des Pyrénées dont l'Adour reçoit les eaux, descendant des deux côtés de la chaîne, occupèrent-ils au sud l'espace contenu entre leurs montagnes et l'Ebre, et au nord, celui qui s'étend entre ces mêmes montagnes et l'Adour. Les Basques, un peu plus à l'ouest, en firent autant, et peuplant vers le midi ce qu'on nomme aujourd'hui les provinces Vascongades, se répandirent vers le septentrion, jusqu'où se voit Bayonne,

aux confins du pays qu'on appelait Terre de Labour.

Arrosé par une multitude de petites rivières, de ruisseaux et de torrens, entre lesquels nous avons cité la Bidassoa, la Ria de Bilbao, la Ria de Suancès, la Déba, le Rio Sella, le Rio de Pravia, la Navia, et l'Éo, le versant Cantabrique se termine au cap Ortégal. Les hauteurs des pentes occidentales, desquelles s'écoulent en Galice les premières eaux du Miño, et celles qui s'échappent vers le Férrol ou la baie de la Corogne, le bornent à l'ouest; la Sierra de Mondoñédo, les monts Xistral et Troncédo, sont les points les plus importans de ces hauteurs Pyrénaïques assez fortement prononcées. La partie septentrionale des versans Lusitanique et Ibérique, c'est-à-dire les bassins du Sil, affluent du Miño, du Duéro, et de l'Ebre le bornent au sud. Le versant Aquitanique qu'on en pourrait considérer comme une prolongation et qui alimente le cours de la Garonne, le borne au levant.

Le versant Cantabrique, ainsi circonscrit, présente les particularités suivantes qui le caractérisent, sans nulle exception, d'une ex-

trémité à l'autre. Le sol en est coupé, extrêmement inégal, n'offrant de plaines toujours fort peu étendues, qu'aux lieux où des brisures voisines, qui facilitèrent jadis l'écoulement d'eaux captives, mirent à sec des lagunes de montagnes. Les cours d'eaux y sont profondément encaissés, purs et rapides; ils tombent entre les escarpemens qu'ils se creusèrent, dans une mer dont la côte partout coupée à pic, et de vingt à cent mètres d'élévation, n'offre de plage qu'au fond de quelques petites criques formées par d'étroites embouchures. Des plateaux s'étendent souvent d'un ravin ou d'une rivière à l'autre le long de la mer, et sont la plupart du temps surmontés d'une petite chaîne étroite; les eaux ont coupé la ceinture parallèle à la mer que forme cette chaîne, ceinture d'où résulte souvent comme une vallée intérieure entre elle et les grandes montagnes. Elle représente peut-être la côte primitive; le versant septentrional devait alors être beaucoup plus étroit.

Le climat y est en général humide et tempéré; les vallées en sont fertiles, et les productions naturelles ont le plus grand rapport avec

celles de la Bretagne, du pays de Cornouailles et même de ce pays de Galles qui cependant est élevé de neuf degrés de plus vers le pôle. Un grand nombre de végétaux et d'insectes qu'on ne trouve déjà plus dans les parties chaudes et orientales de la France, mais communs à ces rives occidentales qui s'étendent si fort en latitude, parent et peuplent des régions riveraines où tout semble asservi au même mode de création sur un développement de côtes de plus de neuf cents lieues, en suivant leurs sinuosités lorsqu'on part du cap Ortégal qui brave l'Atlantique, pour aller jusqu'au cap Saint-David, qui semble se cacher dans le canal de Saint-Georges.

Ce versant Cantabrique et septentrional est donc entièrement européen; c'est avec nos contrées tempérées qu'il offre le plus de rapport: aussi quand des orangers, quelques oliviers, ou des figuiers s'y cultivent dans certains sites favorablement exposés, à l'abri de l'influence septentrionale, ces hôtes, étrangers sur la terre qui les nourrit, courent le risque de geler pendant les longs hivers, si l'on ne prend pour les conserver les mêmes précau-

tions qu'on emploie sur les côtes de France, où l'on voit en plusieurs endroits des figuiers en pleine-terre. La vigne elle-même ne prospère qu'en fort peu d'endroits : nul vin du versant Cantabrique n'acquit de célébrité, tandis qu'il suffit de passer au revers du système Pyrénaïque pour trouver en beaucoup d'endroits de riches vignobles. Nulle part le Nérion ne pare le lit des torrens ; encore moins voit-on les âpres rochers produire des Caroubiers ou de ces Cactes qui donnent aux lieux qui les nourrissent un si étrange aspect, et nulle part les habitations ne sont circonscrites par ces haies d'Agaves auxquelles le midi de l'Espagne doit cette physionomie exotique qui la caractérise. Aussi les richesses du sol ne consistent-elles guère qu'en vivres qui se consomment dans le pays, et c'est la pêche ou le commerce de la mer qui, joints à l'exploitation de quelques mines, en font l'unique ressource.

Les habitans de ce versant sont les descendans de ces anciens Gascons, de ces Vardules ou Vasques, aujourd'hui Basques, de ces Cantabres et de ces Astures qui de tout temps eurent horreur de la domination étran-

gère. Confinés entre les mers et leurs montagnes, bornés dans leur ambition par des remparts naturels, ils ne songèrent jamais à faire d'incursions chez le petit nombre de voisins avec lesquels ils entrèrent en relation; mais ils ne souffrirent en aucun temps qu'on pénétrât chez eux dans le dessein de les soumettre; tôt ou tard ils se débarrassèrent du joug étranger quand on parvint à le leur faire subir, ils furent les derniers peuples de l'Espagne soumis par les Romains. Le midi de la Péninsule fournissait des alliés à la république, que les peuples du versant Pyrénaïque s'obstinaient à ne pas reconnaître la puissance de ses aigles. Le triomphe fut décerné au César qui crut les avoir domptés, et peu de temps après ils avaient à peu près recouvré leur indépendance. Les Arabes ne les purent abattre, et ce sont eux qui, se relevant au milieu de l'accablement général, osèrent seuls arborer l'étendard de la croix et de la liberté contre les fiers Musulmans, lorsque ceux-ci, dans toute la ferveur d'un fanatisme récemment introduit, menaçaient la France et portaient vers la Loire épouvantée le croissant jusqu'alors victorieux.

Par suite de leur origine, les habitans du versant Cantabrique sont demeurés à peu près indépendans, jusqu'au temps où la politique des rois de l'Europe parvint insensiblement à détruire tous les priviléges des provinces qui s'étaient placées sous leur protection. Ils formèrent sous les titres de principautés ou de seigneuries, de petits États particuliers qui ne reconnurent jamais les monarques voisins que comme dépositaires et les défenseurs de leurs *fueros* ou droits; enfin ils se regardent tous comme nobles et sont généralement fort susceptibles en fait de point d'honneur: du reste patiens, laborieux, actifs, industrieux et passionnément attachés au lieu qui les vit naître, on les verra toujours le défendre avec opiniâtreté.

Lusitanique

2. VERSANT ~~IBÉRIQUE~~. Ce versant, le plus considérable de tous, s'étend de l'ouest à l'est, entre le 7° un quart environ et le 15° de longitude occidentale. La côte des Algarves, qui est sa partie la plus méridionale, court à peu près du couchant au levant, vers le 37° de latitude septentrionale; le versant Can-

tabrique le limite exactement par le nord, du moins dans une grande partie de son étendue. Sa surface équivaut à peu près à la moitié de celle de la Péninsule ; ses eaux s'échappent à l'ouest, où elles parviennent dans l'Atlantique. Les eaux des pentes occidentales et méridionales de l'extrémité du système Pyrénaïque, des plateaux de la Vieille-Castille, situés entre le bassin du Duéro et celui de l'Èbre, du système Ibérique, des plateaux interposés entre ce système et le Marianique, enfin celles de ce dernier système arrosent ce versant. Les Rio Tambre et Ulla (pag. 188), Miño (p. 62), Duéro (pag. 66), Vouga (pag. 188), Mondégo (pag. 187), Tage (pag. 82), Caldao ou Sadao (p. 186) et Guadiana (p. 94), sont les fleuves qui le sillonnent. On sent que dans une si grande étendue, qui comprend tant de bassins divers et plusieurs systèmes de montagnes, il doit exister un nombre considérable d'expositions entre lesquelles il devient difficile de saisir une physionomie commune : cependant plusieurs caractères généraux particularisent l'espace qui nous occupe. L'un de ces caractères est

la température, beaucoup plus chaude que celle du versant Cantabrique, mais beaucoup moins que celle du versant Ibérique ou Méditerranéen, lequel cependant est situé absolument sous la même latitude. La vigne réussit dans la presque totalité du pays; elle y donne des vins en général plus analogues à ceux de la France que ne le sont ceux des versans Ibérique et Bétique, tous sucrés et plus liqueureux. L'olivier commence à couvrir les campagnes; mais il s'y plaît moins que dans les expositions ibériques et bétiques. C'est particulièrement ici qu'on trouve le plus grand nombre de ces plantes propres à la Flore espagnole ou lusitanique, que la Bellote ou Chêne à glands doux forme les forêts les plus étendues, et que trois ou quatre Bruyères magnifiques, entre lesquelles se distinguent l'arborescente et la vraie multiflore, parent tous les lieux anfractueux.

Vers les côtes, et surtout dans la partie méridionale du Portugal, la végétation prend un caractère qui la rapproche considérablement de celle des îles Atlantiques, et depuis les monts de Cintra et les Cémas de Ourem, jusqu'au cap Saint-Vincent, on rencontre

un grand nombre de plantes que les botanistes avaient jusqu'ici supposées propres aux Açores, à Madère, et même aux Canaries; la datte y mûrit en abondance; l'Oranger et le Citronnier y sont comme naturalisés. On remarque que les végétaux américains s'y répandent avec facilité. Depuis que les Européens rapportant avec les denrées coloniales du Nouveau-Monde des graines qui, dans les pays d'où on tire ces marchandises, s'y sont glissées, un grand nombre de ces graines, semées d'elles-mêmes et sans l'intervention de l'agriculteur, croissent sur diverses plages; mais elles y prospèrent rarement et ne s'y resèment pas, tandis qu'ici, non-seulement elles prospèrent, mais elles envahissent souvent, aux dépens des plantes du pays, des cantons considérables, comme si elles se retrouvaient dans leur propre climat. Le versant Lusitanique semble avoir une sorte de rapport avec l'Amérique, et il est peu de productions de cette partie du globe qui ne pussent réussir dans ses parties chaudes.

Les habitans de ce versant, encore que des séparations politiques, dès long-temps éta-

blies, aient considérablement influé sur leur caractère et les aient comme divisés en plusieurs peuples distincts, parmi lesquels semblent régner des inimitiés profondément enracinées, ont cependant quelques habitudes communes, qui tiennent probablement à l'influence générale des lieux. C'est eux qui méritèrent aux Espagnols cette réputation de gravité et de fierté que partagent les Portugais. Ces derniers, comme les Castillans, parlent généralement peu, confondent la morgue avec la dignité, l'ostentation avec la grandeur, le dédain pour autrui avec le respect de soi-même. C'est encore à l'humeur de la population du versant Lusitanique que la totalité de l'Espagne doit cette réputation de paresseuse, qui est une véritable calomnie par rapport aux habitans des autres versans, surtout du Cantabrique, où les hommes sont au contraire très-laborieux. En effet, pour peu qu'un Castillan, un Estremeño ou un Portugais ait la moindre aisance, il regarde comme au-dessous de lui le travail qui pourrait cependant augmenter sa fortune; c'est en traversant les villages des Castilles, du Léon, des Estramadures, du Beira et de

l'Alentéjo, qu'on rencontre à chaque pas de ces hommes misérables, mais fiers, pauvres, mais satisfaits, qui, couchés au soleil sur la *loza* (dale de pierre) placée au-devant du seuil de leur porte, appuient nonchalamment leur tête sur les genoux d'une compagne mal-propre, qui fait la guerre à la vermine dont ils sont dévorés. Enveloppés, même pendant l'heure la plus brûlante du jour, dans une *capa parda* (sorte de manteau couleur de chocolat), c'est par une immobilité complète seulement qu'ils essayent de se soustraire à la chaleur.

Les cantons montagneux et les plus pauvres sont à la vérité peuplés d'hommes moins apathiques, mais cette variété dans la manière d'être tient à l'influence alpine, la même dans tout l'univers, et à laquelle les Suisses, les Tyroliens, et tant d'autres peuples de montagnes doivent cet esprit d'industrie qui les caractérise.

---

3. Versant Ibérique. Ce versant borné au nord par le Cantabrique et l'Aquitanique, au couchant par celui dont il vient d'être

question, et par le Bétique, enfin à l'est par la Méditerranée, occupe toute la partie orientale de la Péninsule; il s'étend du nord au sud où il finit en pointe, entre les 42° 30' et 40' et le 37° de latitude septentrionale. Une ligne presque méridienne, qui serpente entre les 12° et 14° de longitude à l'ouest de Ténériffe, le limite au couchant. Les pentes méridionales du système Pyrénaïque, les plateaux supérieurs d'où l'Ebre s'écoule peu après sa naissance, les flancs orientaux des monts Ibériques, les plaines qui s'étendent entre ce système et le Marianique, les Sierra Sagra et de Ségura, les steppes et les petites montagnes d'où s'écoulent vers l'ouest les affluens du Guadalquivir, enfin les racines orientales de la Sierra Névada fournissent les eaux de ce versant dont les fleuves sont la Fluvia (p. 155), le Ter (p. 156), la Tordéra (pag. 157), le Rio Bésas et la Lobrégat (p. 158), l'Ebre (p. 46), le Guadalaviar ou Turia (p. 160), le Jujar ou Xujar (p. 161), la Ségura (p. 162), et l'Almanzora (p. 168.)

Le versant Ibérique est peut-être le plus chaud de la Péninsule, même dans ses parties septentrionales. L'olivier réussit dans

toute son étendue et semble même s'y plaire plus qu'ailleurs ; la vigne y donne des vins chargés en couleur et généreux ; le Caroubier y croît abondamment avec le Lentisque, le vrai Spart y couvre les terrains secs et incultes, les Agaves y circonscrivent déjà les propriétés, les Cactes n'y gèlent jamais non plus que le Murier, le Figuier ou le Grenadier. Dès le royaume de Valence, on commençe à trouver le Chamœrops, petit palmier, le nain d'une famille que composent la plupart des géans élancés de la végétation ; les souches de ce végétal rampent dans les terrains incultes, gagnent de proche en proche les champs défrichés par l'homme, s'en emparent et n'y permettent quelquefois plus de culture. Les plantes du Levant, de l'Archipel et de la Sicile s'y retrouvent presque en totalité ; partout on reconnaît ce caractère méditerranéen dont le midi de la France donne déjà l'idée, et qui, commun à la Natolie méridionale ainsi qu'aux rives de la Syre, présente quelque chose d'asiatique. Le Coton réussirait sur presque toute l'étendue des côtes du versant dont il est question ; nous en avons rencontré deux

ou trois pieds évidemment sauvages au bord d'un chemin de traverse le long duquel on m'assura qu'il n'en avait jamais été cultivé, et qui conduit de Valence à l'Albuféra ; ces cotonniers provenaient sans doute de quelque graine échappée du commerce.

Des divisions politiques ont encore formé comme trois peuples différens dans le versant Ibérique ; ces peuples sont les Catalans, les Aragonais et les Valentiens. Cependant tout distincts qu'ils sont aujourd'hui, ces peuples eurent une origine commune et conservent de grands rapports de caractère. Ils sont les descendans des antiques Ibériens sans doute, mais de ces Ibériens beaucoup plus mêlés avec les nations étrangères qui vinrent, dès l'origine de la navigation, s'établir en Espagne, que ne le sont les habitans des deux versans que nous avons déjà décrits. Sans examiner jusqu'à quel point les Juifs, après la dispersion de dix de leurs tribus, exercèrent leur influence sur la population de cette partie de l'Espagne, nous rappellerons que les Grecs, les Carthaginois, les Romains et surtout les Arabes dominèrent dans ces contrées ; pour ces derniers, le royaume de Va-

lence était même une terre de prédilection, de sorte que la population entière du versant Ibérique peut être considérée comme un mélange du sang de tous les peuples riverains de la Méditerranée. Elle a conservé quelque chose de tant d'aïeux, et son caractère, composé des qualités ou des défauts qui semblaient propres à chacun d'eux, est le plus singulier mélange qu'on puisse imaginer d'entêtement et de légèreté, d'audace et de faiblesse, d'insouciance et d'activité, de pétulance et de calme, de grossièreté et d'esprit, d'ignorance et de désir d'apprendre, de superstition et d'impiété. Ces Ibères, quoique modifiés par mille mélanges, sont néanmoins, comme les habitans du versant Cantabrique, jaloux de leur indépendance; ils détestent toute domination étrangère au point de considérer comme telle la suprématie castillane elle-même. C'est eux qu'on vit repousser avec tant d'acharnement, dans la guerre de la succession, la maison de Bourbon, qui, pour les punir d'une résistance obstinée, leur enleva tous les priviléges qu'avaient respectés jusqu'aux princes de la maison d'Autriche et même ce Philippe II, l'un des tyrans le plus ombra-

geux, le plus jaloux du pouvoir, et le plus cruel qui eût jamais existé. Cette haine pour la maison de France dut être si violente, que nous avons encore vu des Catalans et des Valentiens qui avaient hérité de l'attachement de leurs grands-pères pour les archiducs.

---

4. Versant Bétique. On pourrait presque nommer ce versant Africain, tant sa physionomie retrace celle de cette partie du monde, qu'en sépare le détroit de Gibraltar.

Moins étendu que les versans Lusitanique et Ibérique, il est contenu entre les 36° et 39° de latitude nord, et s'étend en longitude du 9° et demi, jusqu'au 14° environ de longitude à l'ouest de Ténériffe. Les monts Bétiques et les pentes méridionales du système Marianique lui fournissent leurs eaux; les fleuves qu'alimentent celles-ci, sont les Rio d'Arméria (p. 169), d'Ardra (p. 171), Guadalféo (p. 171), de Vélez Malaga (p. 174), Guadalmédina (p. 175), Guadaljore (pag.

175), Guadiaro (p. 177), Guadalète (pag. 179), Guadalquivir (p. 111) et Tinto (p. 184).

Le versant Bétique est sans contredit la partie la plus chaude de la Péninsule, il n'y gèle jamais dans les plaines où la neige, quand il en tombe même pendant les hivers les plus rigoureux, se fond presque en touchant la terre. On a vu (p. 150) quel artifice était nécessaire pour y obtenir un peu de glace dans les monts inférieurs de l'un des points de son étendue, tandis que sur d'autres sommets la neige résiste aux étés, s'accumule et ne fond jamais.

La physionomie du versant qui nous occupe est véritablement particulière; elle est surtout facile à distinguer quand on pénètre dans cette région par le Despeña Perros. En venant des Castilles, on a traversé un pays dont les productions naturelles indiquent déjà l'influence d'un climat plus que tempéré, mais trop peu différent de l'espace sur lequel on eût pu voyager depuis cent lieues, pour que tous les yeux en pussent saisir les différences; mais à peine parvient-on sur les revers méridionaux du système

Marianique, que les voyageurs les plus inattentifs se reconnaissent autour d'une nouvelle nature. Telle hauteur, sur ses pentes septentrionales et dépendantes du versant Lusitanique, n'offrent, au milieu des Romarins et autres végétaux communs aux parties chaudes de la France, que quelques Cistes, des Thyms, des Muffliers, des Stipes et des oignons de Scille, qui indiquent un parallèle inférieur au quarante-troisième degré, dont les flancs méridionaux sont tout-à-coup, après un détour de quelques pas, parées de Lentisques, de Chêne à kermès, d'Anagyre, de Phaca bétique ou autres arbustes des pays chauds à la base desquels les ombellifères, les malvacées et les labiées africaines viennent tout-à-coup se mêler. Dès la Caroline, de longues haies d'Agaves bordent toutes les propriétés; les Dattiers, se multipliant, indiquent de loin, au-dessus des bois d'oliviers qu'ils dominent, le point où se trouve le *Cortijo* (la Ferme), qu'environnent ces bois. L'habitant des villages orne ses fenêtres ou le fronton de son portail de Mésembrianthèmes plantés dans quelques poignées de terre, et qui se balançant en guirlandes dans les rues, se couvrent,

aux rayons du soleil, d'une immensité de fleurs pourprées. Dès Séville, on trouve le Bananier, croissant en pleine terre dans plusieurs jardins; le Mollé, l'Érithrine, arbre de corail, le Phitolaque dioïque, deviennent bientôt des arbres assez vulgaires, et l'on parvient jusqu'à des sites maritimes où la végétation européenne a presque disparu, pour faire place aux plantes exotiques, ou du moins regardées comme propres à la Flore atlantique. Le Chamerops, ou Palmier-nain, est surtout le végétal de ces Andalousies dont la presque totalité forme le versant où nous sommes parvenus. Il couvre toute terre que l'homme ne lui dispute pas. Le Caprier et l'Olivier sauvage, appelé Azebuche, avec des Astragales ligneuses, s'emparent aussi de certains cantons pierreux; et les hespéridées parent la *huerta* (le verger) des plus riches particuliers, comme la cour étroite du dernier artisan. Aussi les villes sont-elles, au temps de la floraison de ces arbres, embaumées par le parfum des bouquets de l'Oranger et du Citronnier. L'un et l'autre composent quelquefois des bois d'une étendue considérable; et lorsque leur verdure disparaît

presque tout entière sous la multitude des fleurs éblouissantes qui s'épanouissent le long de chaque rameau, le versant Bétique devient une région embaumée; car, à la même époque, les plantes de la campagne ayant acquis leur entier développement, abondent en arôme qui s'échappe de toute leur surface. Nous avons vu des colonnes de troupes, durant les marches nocturnes qu'on leur faisait faire pour leur éviter les ardeurs du jour, écrasant sous leurs pas pressés l'herbe des champs et des landes, en faire jaillir l'essence qui, s'évaporant dans l'atmosphère, y répandait, à de grandes distances, une odeur assez prononcée pour qu'on pût se croire voisin de la boutique d'un parfumeur. Les Cistes, parfois, donnaient à cette odeur quelque chose de pharmaceutique, qui n'était pas sans agrément, par l'idée de salubrité qu'y attachaient nos soldats. Nous avons plus d'une fois, au retour de nos reconnaissances, deviné le voisinage d'une armée en mouvement, durant la fraîcheur de cette heure où la nuit commence à disparaître devant l'aube incertaine, et pendant laquelle une fraîcheur matinale favorise,

avec le calme de la nature, la propagation des émanations et des moindres bruits.

C'est surtout dans le bassin de cette caspienne que nous avons retrouvée entre Huescar et Baza, dans les environs maritimes d'Alméria, de Malaga, de Tariffe, de la baie de Cadix, et depuis Cordoue jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir, le long de ce fleuve, que le versant Bétique présente des sites entièrement africains, où jusqu'aux animaux qu'on rencontre paraîtraient comme dépaysés, s'il n'était facile de se convaincre que l'Espagne n'a pas toujours appartenu à l'Europe, et fut, avant d'être jointe à cette partie de l'ancien monde, une dépendance de l'Afrique.

Cette physionomie africaine du versant Bétique avait dès long-temps frappé notre habile modeste ami Don Simon de Rojas y Clémente, botaniste espagnol, qui s'est fait un nom dans les sciences par un excellent traité de la vigne. Elle lui inspira l'idée d'un jardin d'acclimatation que le gouvernement ne dédaigna pas d'encourager. On fournit à Clémente les moyens de l'établir. Il choisit comme la position la plus favorable la ville de San-Lucar de Baraméda, et le jardin d'acclima-

tation prospérait quand nous arrivâmes en Andalousie. Nous y avons vu en pleine terre une multitude d'arbres utiles des régions les plus chaudes, qu'on y multipliait avec soin et dont on répandait des plants dans la contrée. C'est dans ce jardin que l'on nourrissait ces Lama, ces Alpaco et ces Vigognes destinés pour l'impératrice Joséphine, et qu'un marin y avait déposés. Ces intéressans animaux ont fini par mourir, lorsque des soins d'une autre nature, nécessaires pour nous maintenir en sûreté dans le pays, ont appelé ailleurs l'attention de tous ceux dont le sort était lié à celui de nos armées. La Canne à sucre, le Coton, le Gommier sont sortis de ce jardin et se sont répandus en plusieurs endroits, ainsi que beaucoup d'autres plantes. On y acclimatait le Café et l'Indigo, qui réussissaient au-delà de toute espérance quand nous abandonnâmes l'Andalousie.

Comme les habitans du versant Ibérique, ceux du versant dont nous nous occupons paraissent un mélange des nations qui florissaient, à diverses époques, sur les bords de la Méditerranée. Les Grecs, les Carthaginois et les Romains, les Vandales et les Goths,

s'y vinrent successivement mêler aux antiques Autochthones, jusqu'à l'époque où les Maures ou Sarrasins y pénétrèrent en vainqueurs dans le huitième siècle de l'ère moderne. Sous un ciel analogue à celui qui les avait vu naître, ces Africains s'attachèrent aux Andalousies qui devinrent pour eux une patrie de choix : ce furent les parties de l'Espagne où ils établirent le mieux leur domination ; ils s'y cramponnèrent en quelque sorte, et le reste de la Péninsule leur avait été ravi après sept siècles de combats, qu'ils tenaient encore Grenade et les Alpujares. Ce n'est qu'en 1492 qu'ils en furent définitivement dépossédés.

Le caractère maure s'est parfaitement conservé dans le pays : mêmes traits et même teinte des habitans, des danses, des chants, des instrumens de musique, beaucoup de noms propres de famille et de lieux, des procédés d'agriculture, des préjugés, certaines vertus hospitalières, jusqu'à une partie du costume et même à l'accent du langage, tout rappelle dans le versant Bétique les anciens dominateurs du pays. Au reste, soit par un effet de cette insouciance qui pa-

rait propre aux peuples des pays chauds, soit par une facilité d'humeur qui tient à la douceur du climat et à la riante exposition du sol qu'ils habitent, les habitans de la Bétique, légers, inconstans, rieurs et spirituels, s'embarrassent peu de l'avenir et n'ont jamais résisté à personne; ils se sont fort bien accommodés de toutes les dominations, et n'ont joué qu'un rôle fort subalterne dans l'histoire. Ils laissèrent les Romains et les Carthaginois combattre pour la possession de leur beau pays, sans trop se mêler de leurs querelles; et devenus sujets des premiers sans se mêler que par force dans leurs guerres civiles, ils ne tardèrent pas à leur donner des empereurs; plus tard ils laissèrent les Sarrasins détrôner leur roi goth, don Rodrigue, et enfin quand les princes chrétiens du reste de la Péninsule vinrent à leur tour attaquer en Andalousie les petits-fils de ces conquérans, ils demeurèrent, en 1212, assez paisibles spectateurs de la bataille de las Navas, de Tolosa, comme, en 712, ils l'avaient été de celle de Xerès.

§ IV. *Autres divisions physiques de la Péninsule.*

Notre division des versans est assez naturelle puisque l'étendue de chacun de ceux-ci présente des productions qui lui sont propres, des habitans de caractères divers, et une physionomie tranchée, rappelant si naturellement les quatre parties du globe, qu'on pourrait les appeler également versans Européen, Américain, Asiatique et Africain. Cependant il est des divisions plus marquées encore, telles sont celles qu'on peut nommer Riveraine et Centrale.

La région riveraine se compose d'un espace à peu près parallèle à la côte, plus large au levant et à l'occident qu'au sud et au nord, qui de ce côté se forme exactement du versant Cantabrique, et tout autour du reste du pays des pentes sur lesquelles s'échappent les petits fleuves secondaires. Cette région s'élève de l'extérieur à l'intérieur d'une manière plus ou moins rapide, et l'on doit noter que, parvenu dans sa limite supérieure, le voyageur ne redescend guère, ce qui rend raison de la hauteur considérable de la région centrale

composée de plateaux partout où des montagnes ne la couronnent pas. La température de la région riveraine est en général sensiblement plus égale que celles des cantons qui lui sont limitrophes dans la région centrale; c'est-à-dire qu'il y fait un peu moins chaud durant l'été et beaucoup plus doux durant l'hiver. On y trouve certaines productions particulières, communes à toute la circonférence, de sorte que le voyageur, qui partant du Cap Creus arriverait en suivant la côte jusqu'à l'embouchure de l'Adour, s'apercevrait beaucoup moins d'un changement d'aspect entre les lieux qu'il aurait parcourus successivement, que celui qui parti de Bayonne ou de Valence, et se rendant en droite ligne à Cadix ou à Lisbonne, verrait le pays changer totalement de physionomie plusieurs fois, et selon l'élévation, au-dessus du niveau de la mer, des plaines et des montagnes qu'il traverserait dans l'intérieur.

Autant la région riveraine est en général riante, autant les parties centrales de la Péninsule présentent presque partout un aspect triste et désolé; les parties même que

l'homme défriche dans cette étendue du milieu, et qui le paient le mieux de ses peines, sont frappées d'un air de monotonie fatigant : aussi le voyageur qui, d'un point quelconque du pourtour de la Péninsule, se rend directement à Madrid qui en occupe à peu près le centre, prend-il de l'Espagne la plus déplorable idée. Après quelques lieues de trajet au travers des cantons rians, encore que coupés et montueux, il marche à travers des monts dépouillés, ou de vastes plaines sur lesquelles l'œil ne distingue que bien rarement quelques arbres presque toujours courbés par les vents ; des bois de Pins, de Bélotes et d'Yeuses ne sont échappés çà et là à la coignée dans certains cantons écartés, que pour faire exception au dépouillement général. Il est même des parties de la Castille, de la Manche et de l'Aragon, où la rareté des arbres familiarisant le campagnard avec l'idée d'un espace où son œil veut plonger sans obstacle, les arbres ont été comme pris en horreur, et nous en avons vu détruire, qui se trouvaient isolés au milieu des champs, par la raison que les oiseaux s'y perchaient. Les Castillans et les Aragonais ont fini par

s'imaginer que les arbres attiraient les oiseaux larrons de leurs récoltes de grain!... Cet absurde préjugé est le résultat d'anciennes et détestables ordonnances sur les forêts, ordonnances qui attribuaient au roi, pour le service de sa marine, la propriété de deux arbres sur cinq plantés dans la totalité de l'Espagne. Ce pays bientôt en deuil de ses arbres, dévoré par l'ardeur d'un soleil dont rien ne tempérait la force, a vu graduellement se dessécher ses fontaines et tarir le cours de ses ruisseaux; aussi trouve-t-on dans la plupart des cantons dépouillés de la contrée une multitude de lacs, de ravins, et de vallons à sec, qui durent autrefois être des causes de fertilité; mais les eaux n'y couleront plus.

La région centrale n'est généralement propre qu'à la culture du grain qu'on lui demande presque exclusivement; en quelques cantons on en obtient des vins moins sucrés que ceux qu'on récolte sur les côtes, d'assez bonne huile vers le midi seulement, mais en petite quantité, et un peu de safran. On s'y adonne à l'éducation des bêtes à laine, et c'est la région centrale que désole surtout

la mesta, usage digne des nomades vagabonds de la Tartarie, et métamorphosé en privilége en faveur du petit nombre contre l'intérêt de l'immense majorité des Espagnols.

Les habitans de la région riveraine fréquemment en rapport avec les étrangers, et civilisés par le commerce de ceux-ci, sont en général plus intelligens, moins courbés sous le poids des préjugés, d'une humeur facile et même enjouée ainsi que nous l'avons dit en parlant des Andalous; ceux des parties centrales sont, au contraire, ordinairement fort ignorans et semblent tenir à conserver leur ignorance, graves, taciturnes, fiers, et renfermés dans le cercle étroit de mille fausses idées où on les entretint depuis la création du Saint-Office. Ce sont ces Castillans sur lesquels l'Europe jugea les Espagnols si différens en général de ce que les supposent les personnes qui n'ont pas vécu avec eux et surtout chez eux.

La ligne la plus longue qu'on puisse tirer d'une extrémité de la Péninsule à l'autre, est celle qui, du point où la frontière de France et d'Espagne atteint la Méditerranée entre le cap Creus et Coulioure, au nord-

est, s'étend jusqu'au cap Saint-Vincent, à l'extrémité méridionale et occidentale du Portugal. Cette courbe terrestre n'a pas moins de deux cent cinquante et quelques lieues communes d'étendue, et forme, avec les parallèles à l'équateur, un angle de trente-trois degrés à peu près. Cette ligne partage le pays en deux parts inégales, qui sont l'une à l'autre, relativement à leur étendue, dans le rapport de 9 à 17.

En abandonnant un peu cette ligne, et la supposant tirée du cap de Roca, à l'extrémité des monts de Cintra, en suivant les sinuosités du système Carpétano-Vettonique, pour couper l'Èbre vers Saragosse et rejoindre le cap Creus, nous trouverons un peu plus d'égalité dans les deux portions et des caractères remarquables pour diviser la Péninsule en deux nouvelles régions, dont une peut être indifféremment appelée Septentrionale, Océanique ou Tempérée, et l'autre, Méridionale, Méditerranéenne ou Chaude.

La première, formée de la totalité du versant Cantabrique, de la moitié du Lusitanique et du bassin supérieur de l'Èbre, a

par ses productions et sa physionomie générale, beaucoup plus de rapport avec l'Europe que la seconde; cette seconde, renfermant le versant Bétique, le versant Ibérique, avec les bassins du Guadiana et du Tage, ressemble davantage aux régions des tropiques; c'est dans son étendue seulement que se trouve le Chamœrops ou Palmier-nain; que l'Agave forme des clôtures; que se cultive le Mûrier; que mûrissent la Datte et les Cactes, et qu'on voit le Buplèvre en arbre avec le Nérion y border le lit des torrens. Ce dernier arbuste est si commun le long des petits cours d'eaux, qu'au temps où ses fleurs le décorent, on peut, d'une grande distance, suivre les sinuosités d'un ruisseau, au liseré de couleur coralline que ces fleurs dessinent sur les campagnes. Souvent, dans nos reconnaissances, nous avons, de loin et du sommet d'un monticule, indiqué sur nos croquis militaires les sinuosités d'un ravin dont quelqu'obstacle ne nous permettait pas d'approcher, à l'aide des fleurs de ce Nérion ou Laurier-rose. Beaucoup de blé, l'orge, le chanvre, des vins jamais liqueureux, sont les richesses de la partie tempérée. Moins de grains, mais

de l'huile en abondance, des vins de liqueur, ou au moins toujours plus sucrés, des risières, des cannes à sucre, du coton et des figues séchées, et surtout des oranges et des citrons, sont les productions de la partie chaude. Les Bruyères de l'Europe couvrent les landes de la première, vingt Cistes, des Labiées odorantes, le Lentisque et le Myrte couvrent celles de la seconde.

On voit, dans la disposition oblique des deux zones que nous venons d'indiquer, un fait analogue à celui qu'Young entrevit en France, où existent des lignes également obliques à l'équateur, lignes qui limitent successivement la culture de l'Olivier, du Maïs et de la Vigne, en s'ouvrant du sud-ouest au nord-est.

---

§ V. *La Péninsule fut jointe à l'Afrique.*

La physionomie physique de la Péninsule, s'il est permis de s'exprimer ainsi, nous a présenté quelque chose d'étrange, et son versant Cantabrique seul nous a offert des traits de ressemblance avec l'Europe : du reste, l'étendue de ce singulier pays n'a,

avec les parties chaudes de cette même Europe, qu'une partie des rapports qu'ont entre eux les pays qui s'y trouvent situés sous une même latitude, tandis qu'elle présente une grande ressemblance avec l'Afrique septentrionale. N'est-il pas permis de penser que primitivement l'Espagne et l'Afrique furent unies? La Péninsule alors n'appartenait point aux contrées dont elle semble maintenant un appendice occidental; l'Océan l'en séparait.

C'est une opinion antiquement établie, aujourd'hui généralement adoptée, que le détroit de Gibraltar n'a pas toujours existé, et qu'il fut le résultat de quelque fracassement attribué à diverses causes. La nature de cet ouvrage ne permet pas de rechercher quelles furent ces causes, ni de discuter l'époque d'un tel événement. Il suffit ici de rappeler que des traditions mythologiques, à travers lesquelles on reconnaît un fond d'histoire, en associant le nom d'Hercule à celui des contrées brusquement divisées par l'irruption d'une mer, prouvent que de tout temps les hommes, frappés des rapports qui existaient entre ces contrées,

ne purent s'en expliquer la séparation que par quelque grand effort de la nature.

En effet, trois ou quatre lieues de distance entre deux côtes opposées, dont les escarpemens présentent des roches identiques; des montagnes de même aspect, des couches interrompues de même nature, et tous les accidens qui accompagnent les brisures qu'on remarque ordinairement sur les deux flancs d'une vallée moderne; trois ou quatre lieues de largeur pour servir de communication entre deux vastes mers, sont-elles un tel espace entre deux continens, qu'il faille repousser l'idée de la possibilité d'une révolution physique dont l'assentiment unanime ne confirme pas moins la réalité que l'examen des lieux?

Le détroit de Gibraltar, quand on a visité la péninsule Ibérique, présente, dans une échelle un peu plus considérable seulement, tout-à-fait le même phénomène que le passage du Miño à travers un éperon Pyrénaïque au-dessous de Lugo (p. 63); que le Sil à la Pierre Percée (p. 64); que le Duéro à son entrée en Portugal (p. 74); que l'Èbre en plusieurs endroits de son cours, par-

ticulièrement sous Méquinenza (p. 51 et 56); que l'Oroncillo à Pancorvo (p. 59); que le Tage dans presque toute son étendue; que le Guadiana au Saut-du-Loup (p. 107); que le Guadaporcon, à sa chute dans le Salado d'Olbéra (p. 180); que le Guadaleté à l'Angostura de Bornos (p. 182), et que cette multitude de petits fleuves que, dans la troisième section de ce chapitre, nous avons vus rompre des barrières impuissantes, barrières cependant énormes, que la nature avait opposées à leur cours comme pour en retenir les eaux, afin de former une multitude de mers intérieures ou des lacs supérieurs, à la place desquels nous avons indiqué des plaines aujourd'hui fertilisées. Ce genre d'accidens est, dans le pays qui nous occupe, tellement fréquent, que la moitié des cours d'eaux y présentent au moins une fois dans leur étendue quelque diminutif du détroit de Gibraltar.

Non-seulement l'examen géologique nous prouve l'ancienne union de l'Espagne et de l'Afrique, mais celui des productions naturelles de ces deux contrées vient achever de donner à cette idée toute la solidité d'une démonstration. La même végétation y couvre

la terre de chétives plantes qui n'ont pu se répandre que de proche en proche. Des Orchidées pareilles, végétaux qui voyagent souterrainement par la mort annuelle de l'une de leurs bulbes, et des Liliacées semblables, dont la propagation par caïeux ne peut avoir lieu à travers un bras de mer, fleurissent simultanément sur les deux rives. Des animaux qu'on ne retrouve dans aucune partie de l'Europe sous les mêmes parallèles, étrangers à Chypre, à la Morée, aux Calabres ou à la Sicile, et qu'on a de tout temps regardés comme exclusivement africains, vivent ici communément. Qui eût répandu sur les buissons de Lentisques et sur les arbres du versant Bétique, ces Caméléons tardigrades que nous y avons si souvent observés? De tels êtres ne sauraient voyager; ce n'est que bien lentement qu'ils passent d'un rameau à quelque rameau voisin; comment eussent-ils fait un trajet tel que celui que nous voyons aujourd'hui entre les deux points opposés de l'Espagne et du royaume de Maroc?

Des Arachnides et des Insectes dépourvus d'ailes, communs aux deux continens, sont-

ils passés par mer de l'un à l'autre? dans quel but les aurait-on jamais introduits de celui sur lequel leur race fut originairement formée, sur celui qui n'en était pas primitivement peuplé?....

Une tradition recueillie par Buffon et par Latreille, établit que des Singes vécurent autrefois dans quelques parties de la Sierrania de Ronda. On voyait naguère de ces singes sur l'inaccessible rocher de Gibraltar, où l'on prétend qu'il en existe même encore. A-t-on jamais dit que Chypre, la Morée, la Calabre ou la Sicile aient nourri des Singes ou des Caméléons?

Le détroit de Gibraltar est donc un simple accident; Tariffa n'est que le sommet du cône évasé qui entrait dans la courbe décrite du Puntal de Liris au cap Espartel; les rochers fracassés de ce lieu et son îlot, qui établit encore un témoin de rupture, répondent à la baie de Tanger; le cap Espartel était uni à celui de Trafalgar; les environs de Ceuta présentent le terrain qui, manquant entre Gibraltar et Algèsiras, y laissa l'espace d'un golfe, et l'on reconnaît partout en ces lieux la main d'Hercule, emblème de l'effort

quelconque qui détermina la solution de continuité.

De-là cette physionomie africaine qui domine au-delà des Pyrénées, et qui devient d'autant plus frappante qu'on s'approche davantage de l'ancien point de contact ; de-là cette influence africaine qu'eut toujours la Péninsule sur ses habitans.

Sous les mêmes latitudes, quels qu'aient été les peuples qui sont venus fonder des colonies en Europe, ou les conquérans qui s'y sont établis, les nations sont demeurées ce qu'elles étaient, et nulle fusion n'a pu s'opérer entre les Aborigènes et les nouveaux venus. Que les Persans, que les Romains, que les barbares du nord, que les croisés, que les Turcs aient conquis la Grèce et ses îles, les Grecs sont demeurés Grecs, et leurs vainqueurs ne se sont jamais confondus avec eux; que des Grecs, que des hordes septentrionales, que des Espagnols, que des Allemands, se soient établis en Italie, ils y sont devenus dominateurs, mais y sont toujours demeurés étrangers. Il n'en fut pas de même en Espagne : les colonies phéniciennes ou grecques, les Romains

triomphateurs, les Vandales et Goths, devinrent Espagnols, c'est-à-dire plus ou moins Africains. Le pays eut toujours sur eux le pouvoir qu'eut une fois la Chine sur ces Tartares vainqueurs, mais devenus des Chinois. Aussi de tous les conquérans qui s'établirent en Espagne, les Africains furent toujours ceux qui éprouvèrent le moins d'opposition. En vain l'histoire écrite sous l'influence d'une religion, la bonne sans doute, mais qui paraît ne point soustraire les écrivains qui la professent à l'esprit de parti, nous a peint les désastres de l'Espagne sous le joug des Musulmans; les faits parlent plus haut que toutes les assertions intéressées. Une seule bataille livra la Péninsule aux Maures, il fallut huit siècles de combats pour la leur ôter, et si la ferveur d'une croyance différente ne fût point entrée pour la plus grande part dans cette exclusion, les Maures posséderaient encore ce beau pays. Dans cette longue lutte, le fanatisme seul triompha de l'influence du climat.

Long-temps auparavant, les Carthaginois n'avaient guère eu qu'à se présenter pour dominer la contrée : il n'en fut pas de même

des Romains. Les premiers étaient déjà Africains, les seconds ne l'étaient pas; et ces Romains, une fois qu'ils furent maîtres de l'Hespérique et de la Lusitanie, fondirent tellement leurs coutumes et leurs mœurs avec celles qu'ils trouvèrent dans le pays, que les Romains d'Espagne ne furent bientôt plus que des Espagnols; c'est totalement Espagnols, que les trouvèrent les Alains, les Suèves, les Vandales et les Goths, tandis que de l'autre côté des Pyrénées, les Francs y trouvèrent les Gaulois et les Romains, encore deux peuples totalement séparés.

Nous ne prétendons pas établir ici un argument en faveur de l'opinion de Montesquieu, qui accorde au climat une influence trop considérable sur les hommes et sur leurs institutions; mais sans adopter un système absolu à cet égard, on peut reconnaître, soit au ciel, soit au sol de l'Espagne, une influence pareille à celle qu'exerce le sol et le ciel sur la côte africaine vers les racines de l'Atlas.

Quoi qu'il en soit, quand l'Espagne était unie à l'Afrique par l'appendice méridional, dont Tariffa est l'extrémité, les rocs désunis par la mer pour lui donner passage, ayant

une fort grande élévation, il est probable que le niveau des eaux était plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. Les contreforts usés par les courans, et divisés lors de la rupture, semblent indiquer que ce niveau atteignait au moins à deux ou trois cents mètres; mais si les eaux de la Méditerranée d'alors avaient trois cents mètres en hauteur de plus, l'espace contenu entre les Pyrénées et les montagnes centrales de la France, versant Aquitanique de l'abaissement duquel on a profité pour établir le canal du Languedoc entre les bassins opposés de la Garonne et de l'Hérault, devaient être couverts par les vagues. Aussi voyons-nous dans cette étendue mise à sec les faluns de Dax, ces landes immenses ces coteaux calcaires de la Gironde et de l'Agénois, attester par leur constitution et par les débris de coquilles et de poissons dont ils sont formés, quel dut être le premier état du bassin de l'Aquitaine. Le détroit de Gibraltar, ou du moins un détroit analogue, existait donc alors dans la ligne dont l'habile Riquet a profité, presque de nos jours, pour rétablir l'antique et primitive communication des deux mers.

CHAPITRE II.

SUR LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE LA PÉNINSULE.

§ I. *Géographie des temps incertains.*

On ne doit pas s'attendre à trouver dans un ouvrage de la nature de celui-ci des notions fort étendues sur la première géographie d'un pays que nous n'avons entrepris de faire connaître que dans son état actuel; il suffira d'y donner, sur l'état primitif de la Péninsule et sur sa géographie ancienne, les détails nécessaires à l'intelligence des choses ou des faits dont il pourrait être question par la suite. Moralès, Mariana, Florez, son continuateur Risco, Masdeu et autres écrivains espagnols, ont répandu beaucoup de lumières sur un sujet où cependant l'amour du merveilleux et un orgueil national mal entendu ont aussi consacré de graves erreurs en établissant des traditions improba-

Carte Politique
DE L'ESPAGNE
ET DE PORTUGAL
POUR SERVIR AU GUIDE DU VOYAGEUR
EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL
Par Bory de St. Vincent.
GOLFE DE BISCAYE
FRANCE
ILES BALÉARES
ILE MINORQUE
ILE MAYORQUE
ILE IVICE
Cabrera I.
Iles Berlingues
LÉGENDE
P. Pont.
P.o Port. Col de Montagne.
C.o Castillo. Chateau
T. Torre. Tour
V.a Venta. Auberge
Grandes et belles routes ferrées
Routes ordinaires et mauvaises l'hiver
CAPITALES DE PROVINCES
VILLES DU SECOND ORDRE
Villes du troisième ordre
Divisions anciennes
Divisions modernes
Portugal
ÉCHELLES
25 Lieues de Castille de 20 au Degré.
30 Lieues Marines de 25 au Degré.
20 Lieues Portugaises de 17 ½ au Degré.
Longitude orientale de l'île de Fer.

bles et qui conséquemment ne sauraient être adoptées.

Il est question de la Péninsule dès les temps héroïques ; elle fut d'abord l'Hespérie ou pays du soir pour les peuples qui, lui étant orientaux, voyaient coucher le soleil et disparaître le jour du côté où s'étendaient ses campagnes presque désertes. Ses premiers habitans durent être de cette race atlantique qui par la côte africaine s'était répandue de proche en proche jusqu'aux extrémités du monde alors connu. Unie au Continent dont elle est aujourd'hui séparée, nulle connaissance de la navigation n'avait été nécessaire pour y introduire des hommes; ceux-ci y étaient venus comme ces Caméléons que nous y voyons encore, ou ces Singes qu'on y a détruits. Arrivant par le sud, ils dédaignèrent probablement, et comme l'ont fait par la suite les Arabes, les côtes septentrionales de leur nouvelle patrie ; le versant Cantabrique était presque un pays froid pour des demi – sauvages descendus d'une région brûlante.

Lorsque la Péninsule devint européenne par la rupture du détroit de Gibraltar, des

Celtes, premiers habitans des régions occidentales de l'Europe, se hâtèrent d'y pénétrer par les bords nouveaux d'un Océan dont ils s'éloignaient peu, et trouvant vacante une lisière maritime analogue à celle qu'ils affectionnaient, ils l'occupèrent d'abord jusqu'en Galice, plus tard jusque vers le promontoire Sacré, aujourd'hui cap Saint-Vincent, et descendant aussi par un autre côté dans le bassin supérieur de l'Ebre, ils s'y établirent et furent appelés dans la suite les Celtibériens.

La race caucasique et la race celtique se partagèrent donc cette heureuse contrée que l'Afrique cédait à l'Europe. Les Phéniciens les premiers y trouvèrent ces peuples à peu près dans l'état où les Européens ont, peut-être cinq mille siècles après, trouvé les Américains. En vain a-t-on vanté la civilisation de ces prétendus aborigènes et leurs lumières; en vain a-t-on établi, avec une exactitude que ne présente pas toujours l'histoire de la filiation des rois actuels, la chronologie des rois de l'Hespérie depuis un fabuleux Tubal, fils de Noé, depuis Atlas qui, s'il fut un personnage réel, ne vint jamais en Es-

pagne; enfin, depuis Hypérion, fils de ce héros, jusqu'aux guerres puniques, les habitans de l'Hespérie étaient à peu près des sauvages quand les orientaux les connurent.

Cependant les Carthaginois arrivant par mer des régions d'où les Ibériens étaient arrivés par terre, et venant à leur tour trafiquer sur la côte hespérique, les deux peuples sortis à peu près du même berceau s'unirent assez étroitement; de sanglantes guerres purent seules faire prévaloir les Romains auxquels les Ibériens, fatigués de l'avarice de Carthage, finirent par s'allier et se confondre.

---

§ II. *Géographie antique.*

La Péninsule devint une province romaine deux cents ans environ avant l'Ère chrétienne; les vainqueurs du monde connu y introduisirent leur langage, leur costume et leurs lois. C'est à cette époque que remonte la géographie antique. On ignore les noms des tribus qui s'y étaient constituées

auparavant, et quelles furent les divisions qui limitaient leur territoire.

La Péninsule ne fut entièrement soumise et pacifiée que sous Auguste qui la divisa, sous les noms de Lusitanique, de Bétique et de Taraconaise, en trois grandes provinces dont il faut connaître les bornes pour bien entendre l'histoire des premiers temps de l'empire.

1. La LUSITANIQUE comprenait les régions occidentales du pays, elle était séparée, au nord, de la Taraconaise par le Duéro jusqu'au confluent de la Tormès. Cette rivière et une ligne qu'on tirerait de ses sources jusqu'à Almagro en passant par le *Puente del Arzobispo* (Pont de l'Archevêque) la renfermaient à l'est; au sud, elle était bornée par les pentes septentrionales du système Marianique. La plus grande partie du Portugal, et l'Estramadure actuelle en formaient la presque totalité. Mérida (*Emerita Augusta*) en était le chef-lieu.

2. La BÉTIQUE, séparée de la Lusitanique par les monts Marianiques depuis l'embouchure

du Guadiana jusque vers le point où se voit aujourd'hui le Despeña Perros, l'était de la Taraconaise par une ligne qui des environs de Ciudad-Réal s'étendrait jusqu'au Rio Almanzora. Cordoue (*Corduba*) en était la principale cité.

3. La TARACONAISE, qui seule était plus étendue que les deux autres provinces ensemble, contenait le reste de la Péninsule ainsi compris entre la Lusitanique, la Bétique, les deux mers et les Pyrénées. Deux provinces du Portugal actuel, l'Entre-Duéro et Miño et le Tras-los-Montes, la Galice, les Castilles, les Asturies, Murcie, Valence, l'Aragon, la Navarre, et la Catalogne, sont les provinces formées plus tard de ses débris.

Vers le quatrième siècle de l'Ere vulgaire, la Taraconaise, trop étendue, fut divisée, et l'on établit à ses dépens la Gallecie et la Carthaginoise. La première contenait l'espace qui s'étend entre la mer océane, le Duéro et une ligne qu'on tirerait de Zamora jusqu'aux sources de l'Ebre; la seconde s'étendait sur les contrées où les Carthaginois s'étaient ori-

ginairement établis, c'est-à-dire sur le midi du royaume de Valence, sur la totalité de Murcie, la Manche et les parties méridionales des Castilles et de l'Aragon. Après cette division la Taraconaise ne contint plus que ce qui demeurerait entre les confins des Asturies, la côte de Biscaye, les Pyrénées, la Méditerranée depuis le cap Creus jusqu'à Peñiscola, et la ligne qu'on tirerait à travers l'Espagne centrale, de ce point aux sources de l'Ebre.

On avait aussi antérieurement divisé quelquefois l'Espagne appelée *Hispania*, en citérieure ou ultérieure, en Cis-Ibérique, et Trans-Ibérique.

Des nations diverses, dont la séparation et l'étymologie des noms se perdent dans les ténèbres de l'antiquité, formaient la population des cinq provinces.

Ainsi la Bétique renfermait les Bastules riverains de la Méditerranée, les Turdules riverains du fleuve Bétis, les Turdétans d'origine celte, qui habitaient la Sierra d'Aracéna, surtout ses pentes méridionales, et les Bætures, vers Constantina et Llérena.

La Lusitanique, les Cynètes, premiers habitans des Algarves; les Celtes Glétas, entre le Guadiana et le Tage, dans le nord de l'Alentéjo; les Lusitaniens proprement dits, entre les deux mêmes fleuves au cœur de l'Estramadure, les Vectones ou Vettones autour des monts de Gredos.

La Gallecie, les Astures aujourd'hui Asturiens, et les Gallecos d'où sont venus les *Gallégos* (Galiciens); ceux-ci étaient séparés en méridionaux et en septentrionaux, les premiers, ayant pour chef-lieu Braga en Portugal, se nommaient Bracaros, et les seconds appelés Lucenses avaient Lugo pour capitale.

La Taraconaise, les Ilercavones au sud de l'embouchure de l'Èbre, les Laccétans, les Cosétans, les Laletans, les Ausetans, les Indigestes et les Cerrétans qui occupaient la Catalogne, les Ilergètes des environs de Lérida, les Vescitans au nord d'Huesca, et les Jaccétans, répandus sur les pentes pyrénaïques de l'Aragon où se voit maintenant Jacca; les Vascons ou Navarois qui sont demeurés absolument les mêmes, les Vardules du Guipuscoa, les Caristes de la Biscaye, les

Autrigones de l'Alava, les Cantabres des parties riveraines de la Vieille-Castille, et les Vérones de la Rioja.

La CARTHAGINOISE enfin, les Édetanes qui peuplaient le midi de l'Aragon, et la côte du royaume de Valence depuis le territoire des Ilercavones jusqu'au Jujar, les Contestaniens le long de la mer depuis le Jucar jusqu'aux frontières du royaume de Murcie actuel qu'occupaient les Bastitans, les Orétaniens dans la Manche entre le Guadiana et les monts Marianiques, les Carpétaniens depuis le même fleuve jusqu'à Somosierra, espace aujourd'hui à peu près représenté par l'archevêché de Tolède; les Arévaces du district de Ségovie, les Pélendones des hauts plateaux de Soria et du Mont-Cayo; enfin les Vaccæns au centre du bassin du Duéro, entre l'Adaja et la Tormès.

Sous la domination des peuples du Nord, les divisions des provinces varièrent selon le caprice et l'occupation des diverses hordes qui enlevèrent la Péninsule au grand empire. La

Bétique devint la Wandalousie, parce que les Wandales ou Vandales s'y établirent, tandis que les Suèves avaient leur capitale à Braga en Portugal et les Goths à Tolède. Ces derniers finirent par demeurer les seuls possesseurs du pays, et les Romains dégénérés devinrent, avec les indigènes, la race abjecte, la souche de la roture espagnole, car aujourd'hui pour être noble au-delà des Pyrénées, il faut prouver la *limpieza de sangre* (la propreté ou pureté du sang), et cette *limpieza* consiste à faire remonter son origine à quelque maison gode : de là le nom par lequel on désigne un noble, et qui dérive fort naturellement des mots *Higo del Godo* (fils d'un Goth ou du Goth), dont on a par élision fait *Hidalgo*, synonyme d'homme noble. L'étymologie du nom de baron vient aussi de l'époque où la noblesse ou hidalgie s'établit en Espagne par l'ascendant que prenait le peuple conquérant sur les peuples conquis. *Varon* homme, qu'on prononce *Baron*, désigna celui qui était libre, un homme par excellence, et ce nom d'homme libre devenant un titre honorable au milieu d'une po-

pulation avilie, fut bientôt réservé à quelques Hidalgos des plus éminens.

---

§ III. *Géographie ancienne.*

Lorsque les Musulmans désignés sous le nom de Maures, en s'emparant du pays, y portèrent une langue nouvelle, les noms de lieux, de fleuves, de rivières et de montagnes, furent changés ou notablement altérés, et ceux qu'imposa la race nouvellement arrivée d'Afrique ont prévalu. La domination arabe n'ayant pas tardé à se diviser, et divers royaumes s'étant successivement formés, soit dans l'étendue des contrées où ils se maintenaient, soit dans la partie du pays que les chrétiens leur enlevaient successivement, la géographie politique de la Péninsule est fort embrouillée jusqu'à l'époque où Ferdinand, roi d'Aragon, réunissant par son mariage avec Isabelle, reine de Castille, une multitude de couronnes sur la tête de sa fille, Jeanne-la-folle, il n'existe plus, après l'exclusion totale des Maures, que deux

grandes divisions, l'Espagne et le Portugal.

Durant la plus brillante période de la domination des Arabes, Cordoue fut la capitale de l'empire. Ces conquérans ne connurent jamais bien le versant Cantabrique ni même la Galice : ils avaient dédaigné cette lisière maritime qu'ils nommaient *Valed-Arrun*, c'est-à-dire Terre des Romains, en y comprenant la Navarre, et ne pensaient pas que des vallées dédaignées de ces lieux naîtrait la cause de leur ruine. Ils laissèrent imprudemment en paix sur leur flanc les nations belliqueuses qui peuplaient les Pyrénées, lorsqu'ayant franchi ces monts, ils vinrent se mesurer avec nos aïeux, et ces nations, profitant des désastres d'Abdérame, osèrent prendre l'offensive.

Les Arabes appelaient la Péninsule, Andalousie, généralisant à toute l'étendue de cette partie de l'Europe le nom de la première province qu'ils y avaient occupée. Le pays fut bientôt divisé en une multitude de petits royaumes dont on ne retrouve de traces que dans la description qu'a don-

née de l'Espagne l'Arabe Gérif Alédris, surnommé le Nubien, description dont le savant Don Joseph Antonio Conde a laissé une traduction enrichie d'excellens commentaires.

Sorti des cavernes des Asturies, Pélage, que l'on dit avoir été roi et du sang des Gots, fut le premier qui, sous la bannière de la croix, entreprit de reconquérir l'Espagne; les royaumes de Galice et de Léon furent bientôt fondés, et partout où l'exemple de Pélage fut suivi, se fondèrent aussi de nouveaux royaumes et des seigneuries qui, sous des titres divers, eurent leurs princes. Tous ces Etats avaient été peu à peu réunis, mais n'en avaient pas moins conservé leurs noms et leurs limites sur la carte, avec certains priviléges, respectables reliques des temps de leur fondation et de leur gloire. Le Portugal seul, qui, par une usurpation de Philippe II, avait été instantanément incorporé à l'Espagne, s'en était de nouveau séparé, et lorsque la révolution actuelle a déterminé la répartition de la population de l'Espagne en provinces dont les limites ont été établies sur le plan de celles des dépar-

temens français, ce royaume était divisé ainsi qu'il suit :

1. Royaume de Galice.
2. Principauté des Asturies.
3. Royaume de Léon.
4. Vieille Castille.
5. Nouvelle Castille.
6. Manche.
7. Estramadure.
8. Andalousie.
9. Royaume de Murcie.
10. Royaume de Valence.
11. Principauté de Catalogne.
12. Royaume d'Aragon.
13. Royaume de Navarre.
14. Provinces Vascongades.
15. Iles Baléares.

Plusieurs de ces provinces étaient diversement sous-divisées, comme on le verra dans la notice que nous allons donner successivement sur chacune d'elles.

1. Royaume de Galice. Cette province, située à l'angle oriental et boréal de la Péninsule, était bornée au nord et à l'ouest par l'Océan, au levant par les Asturies et par le royaume de Léon, au sud par les deux provinces septentrionales du Portugal, l'Entre-Duéro et Miño, et Tras-los-Montes; son étendue, ses montagnes, un certain aspect, le caractère de ses habitans, lui donnent une sorte de rapport avec l'Auvergne ou la Suisse. Elle a treize cent trente lieues castillanes carrées de superficie et 1,142,630 habitans, dont 11,776 religieux et 2,394 religieuses. Le climat en est doux et tempéré sur les côtes, généralement froid et humide vers les parties centrales; comme en Bretagne le ciel y est pluvieux. Ses principales productions consistent en grains qui ne suffisent pas à la consommation locale; en maïs, pommes-de-terre, châtaignes ou autres fruits, et vins dont plusieurs, tels que ceux de Ribadavia, sont fort estimés. On y recueille d'excellent lin et du chanvre, dont cependant la quantité ne suffit pas aux besoins de la marine. On y récoltait jadis un peu de soie, ainsi que des oranges; mais ces denrées n'étant pas tous

les ans d'un égal rapport à cause de l'inconstance du climat, on y a généralement renoncé; on y élève beaucoup de porcs, dont on obtient des jambons fort renommés et recherchés dans toute l'Espagne.

Les Gallégos, ou Galiciens, entendent assez bien l'agriculture, et s'y adonnent avec ardeur; mais en dépit de leur activité, les terres qu'ils mettent en valeur ne leur appartenant pas, et leur étant affermées à de hauts prix par les couvens ou par les seigneurs qui les possèdent, ils vivent dans la misère la plus dure, en se privant des moindres commodités de la vie. Faute de propriétés à cultiver, on voit annuellement des milliers de ces malheureux s'expatrier. Les uns, moissonneurs de profession, font souvent plus de cent lieues pour chercher de l'ouvrage, et reviennent chez eux en automne avec le peu qu'ils ont gagné; d'autres se fixent dans les grandes villes du royaume, particulièrement à Madrid, où la plupart sont portefaix, commissionnaires, et surtout porteurs d'eau.

Quelques tanneries, des fabriques de draps

grossiers, sont les seuls établissemens industriels qu'on trouve en Galice. On y fait des serviettes, des nappes assez belles, et beaucoup de toiles. La plupart des femmes, qu'on voit sans cesse assises au métier, ne vivent que de ce travail. L'on y trouve aussi des manufactures de chapeaux; mais depuis la perte des Amériques, ces manufactures sont à peu près tombées et leurs produits sont tellement grossiers, qu'on ne porte guère dans le reste de l'Espagne que des chapeaux de Lyon.

La pêche est une grande ressource pour la population du rivage; le poisson est fort abondant sur les côtes de Galice, on y connaît l'art de préparer des sardines qui, séchées par un procédé analogue à celui qu'on emploie pour conserver ailleurs les harengs, se répandent dans toute la Péninsule, dans le midi de la France, et jusque dans les Amériques et le Levant où l'on en fait une grande consommation. Le centre du pays, où se rencontrent beaucoup de pâturages, nourrit une grande quantité de troupeaux de bœufs et de moutons, outre des chevaux dont il se vend annuellement au Portugal ainsi qu'aux Castilles pour d'assez fortes sommes. Le lait

des troupeaux sert à faire des fromages qui, tout médiocres qu'ils sont, forment une branche considérable des revenus de la province.

La côte profondément creusée par les vagues, quoique généralement coupée à pic, offre une multitude de ports dont plusieurs peuvent être considérés comme du premier ordre, par leur commodité, leur sûreté et le nombre des navires qu'ils pourraient contenir. Les principaux de ces ports sont :

1. Celui de la Guardia, tout près de l'embouchure du Miño.

2. Bayona qui peut contenir des vaisseaux de ligne, et non loin duquel se trouvent de petites îles connues des anciens sous le nom de *Cizæ insulæ*, et dans lesquelles on a cru reconnaître les Cassiterides.

3. Vigo, celui par lequel se fait tout commerce de la Galice, dont l'entrée, la sûreté et l'étendue sont telles, outre la pureté des eaux douces et les facilités de faire parvenir celles-ci à bord des navires, qu'on ne conçoit guère comment les magasins et les arsenaux du département maritime du

nord-ouest, n'y sont pas fixés de préférence au Ferrol.

4. Redondella, dans la même baie ou Ria que Vigo, et dont les habitans préparent des huîtres marinées, qui se répandent en petits barils dans tout l'univers.

5. Noya, dans l'embouchure du Rio Tambre.

6. Muros, connu par ses pêches et ses poissons salés.

7. Corcubion, en dedans du cap Finistère, dont le mouillage est d'un excellent fond.

8. Camariñas, dont l'entrée est assez difficile, mais où les navires peuvent défier les plus violentes tempêtes.

9. La Corogne, l'un des ports les plus connus d'Europe, défendu par un bon château appelé de Saint-Antoine, qu'on a bâti sur un rocher à l'entrée du mouillage, et par les murs de la ville qui est assez forte. Il sera plus tard question de cette ville devenue chef-lieu de province.

10. Le Ferrol, arsenal magnifique, et jolie ville située sur la rive septentrionale

d'un bassin qu'on pourrait considérer comme un lac, tant le bras de mer par lequel il est en communication avec l'Océan, est étroit. Ce port célèbre est l'un des trois grands départemens de la marine espagnole; il est parfaitement défendu contre les attaques du côté de la mer, d'une sûreté et d'une commodité complète; mais le canal est tellement disposé, qu'on n'y peut entrer et qu'on n'en peut sortir que par des vents restreints dans une très-petite étendue du compas. Les beaux établissemens qu'on y voit ne sont guère défendus du côté de la terre; une simple muraille d'enceinte, qui ne peut assurer que la perception de l'octroi, circonscrit seule la ville qui compte vingt mille habitans.

11. Vivéro, dont l'entrée s'ouvre au nord; les habitans fabriquent une grande quantité de toiles qu'ils exportent eux-mêmes.

12. Ribadéo, à l'embouchure de l'Éo, et dont les toiles ne sont pas moins recherchées, dans les ports de mer, que celles de Vivéro.

Santiago, ou Saint-Jacques de Compostelle (*Brigantium*), était la capitale de la Galice ; cette ville, dont la population n'est guère que de quinze à seize mille habitans, est célèbre par sa cathédrale qui seule, avec ses dépendances et l'hôpital des Pélerins, est presque aussi grande que le reste de la cité. Les rues en sont laides, et tout y porte un caractère de tristesse et d'abandon qu'ont presque toujours en Espagne les métropoles ecclésiastiques. Cette cathédrale immense peut être considérée comme double ; l'une supérieure, vaste monument gothique érigé sous l'invocation de l'apôtre saint Jacques le majeur, l'autre inférieure et souterraine, considérable encore, quoique construite sous la première, et dans laquelle on invoque saint Jacques le mineur.

Sans s'arrêter aux traditions incertaines et incompatibles avec le texte des évangiles qui font voyager saint Jacques en Espagne après la mort de Dieu le fils, et par lesquelles les plus anciens prêtres de la Galice ont prétendu illustrer l'origine de leur monument de Compostelle, on peut regarder comme certain qu'on fonda une église en

ce lieu dès 808, à l'occasion d'un cadavre qui, ayant été trouvé dans un champ, fut déclaré par le clergé celui du bienheureux saint Jacques. Ce n'est qu'en 1123, que l'église fut élevée à la dignité d'archevêché, et que ses richesses commencèrent à acquérir la réputation à l'aide de laquelle elles n'ont plus cessé de s'accroître jusque vers le commencement du siècle actuel. Depuis 1800 ces richesses ont éprouvé une diminution considérable, et rien ne porte à croire que la charité des fidèles actuels ou futurs remplace jamais le déficit qui doit y exister; quoi qu'il en soit, la valeur du trésor de St.-Jacques avait été beaucoup exagérée, ainsi que la beauté du temple, le luxe de ses lampes d'or ou d'argent, le mérite de ses tableaux, la quantité de ses pierreries, et la magnificence de ces ornemens précieux qui n'y étaient pas, autant qu'on l'a dit, répandus à profusion.

Le chapitre de Compostelle étant parvenu, au milieu de l'ignorance des siècles où il s'était établi, à persuader à quelque monarque fanatique, ainsi qu'à son peuple crédule, que saint Jacques, monté sur un

beau cheval blanc, avait, comme Castor et Pollux au temps des Romains, combattu pour la croix contre les Maures dans une bataille qui n'a peut-être jamais eu lieu, il s'établit, sous le nom de denier de Saint-Jacques, un impôt énorme qui fut perçu par les aumoniers du saint; tribut imposé sur la stupidité publique et qui, se payant encore naguère, porta les revenus de la métropole de Galice à des sommes telles que l'archevêque seul touchait plus de six cent mille francs de revenus. Cette fabuleuse bataille de Clavijo et d'autres exploits aussi avérés auxquels le vaillant saint Jacques présidait toujours le sabre à la main, furent encore l'orgine de l'ordre de chevalerie de Santiago, le plus puissant qui fût en Espagne, et qui possédait quatre-vingt-sept commanderies. Il compte encore au rang de ses membres les personnages les plus distingués du royaume.

Les chrétiens du moyen âge accouraient en pélerinage à Saint-Jacques de toutes les parties de l'Europe, comme les Musulmans vont à la Mecque; des rois de Pologne et de France, entre autres, firent le voyage à pied

et le bourdon à la main ; nous avons vu les marques grossièrement magnifiques de leur piété que laissèrent ces princes ; elles étaient confondues dans l'amas d'offrandes de mauvais goût qu'on qualifiait de trésor.

Du reste ces perles, ces brillans, ces statues de saint en or massif, dont les voyageurs et même les livres modernes se plaisent encore à parler, n'ont jamais existé ; la magnificence du vieil édifice consiste dans sa masse, dans des sculptures multipliées à l'excès, communes, tout au plus dorées quand elles ne sont pas barbouillées de couleurs détestablement distribuées, en vitraux assez beaux, en candelabres et devans d'autels revêtus de lames d'argent beaucoup plus minces que du billon ; en lampes, plats, burettes, colonnes, également en argent, mais de peu de poids. Ce fameux Saint-Jacques d'or massif, avec des yeux en diamant, était de vermeil et n'avait que des prunelles en pierres fausses. De la moitié de tant de choses réputées inappréciables, on n'a pas retiré en lingots la somme de cent mille écus, quand la nécessité des temps força

d'employer, pour la solde des troupes françaises de la division du général Marchand, le don qu'en fit, en 1809, le chapitre de Saint-Jacques au corps d'armée du maréchal Ney.

Tel était au reste le rang éclatant que tenait, parmi le clergé espagnol, le chapitre de Saint-Jacques, que les sept dignitaires prenaient le titre et le costume de cardinaux-prêtres dans le diocèse, à l'instar des princes de l'Église romaine.

Nous étant trouvés à Saint-Jacques de Compostelle au temps de la fête du saint patron, nous avons été témoins des solennités d'un tel jour. D'innombrables quantités de cierges et de bougies allumées dans l'église, un grand feu d'artifice de mauvais goût tiré sur la façade du monument, quelques aumônes distribuées à de misérables mendians qui s'arrachaient, au péril de leur vie, de viles monnaies et les comestibles qu'on leur jetait, un sermon et du plain-chant, de la musique médiocrement exécutée, ne nous eussent présenté rien de bien remarquable; mais nous fûmes témoins d'une chose qui ne se voit guère qu'en un petit

nombre de métropoles d'Espagne, d'un service célèbre selon l'antique usage des Goths. Pendant l'élévation, des enfans de chœur exactement vêtus comme l'étaient ces conquérans de l'Espagne, dansent dans le chœur et exécutent une figure chorégraphique, qui s'est transmise jusqu'à nos jours telle qu'elle fut réglée vers le quatrième ou cinquième siècle de l'ère vulgaire.

Un hôpital fort vaste se voit sur l'un des côtés de la place que décore la cathédrale, et qui n'est pas sans une certaine et vénérable grandeur, à cause de l'harmonie qui règne entre les antiques façades dont les autres côtés sont formés. Cet hôpital était destiné aux pélerins malheureux, car il en venait de fort misérables, et tous n'arrivaient pas les mains pleines. Santiago possède encore une université, mais la réputation de son riche clergé absorba celle de ses pauvres docteurs.

Les villes principales de la Galice étaient Mondoñédo, Monforte, Tuy, Pontévédra, Bétanzos, le Ferrol, la Corogne, Vigo, Orense et Lugo; les quatre dernières sont devenues, comme on le verra, les chefs-lieux des

quatre provinces qui se sont formées de son démembrement.

La Galice est en général fort coupée, creusée de vallées profondes, d'un accès difficile, et partout fort aisée à défendre. Patient et réputé le plus grossier de l'Espagne, l'habitant de ses montagnes ne manque cependant pas d'une certaine irascibilité dangereuse quand on le pousse à bout, et d'une finesse d'autant plus pénétrante qu'elle est plus difficile à supposer. Le Galicien est animé d'un esprit d'indépendance et d'un besoin de liberté qui explique pourquoi les privations lui sont peu sensibles, et comment c'est en Galice qu'ont eu lieu tant de tentatives en faveur de l'ordre de choses actuel.

---

2. Les Asturies. Cette province d'où sortit le roi Pélage, ne fut cependant pas érigée en royaume; le simple titre de principauté lui fut toujours donné, et ce titre est devenu celui de l'héritier de la couronne de Castille, depuis l'an 1388, comme le titre de Dauphin

était celui de l'héritier présomptif du trône de France depuis 1349.

Elle est bornée au nord par l'Océan ; à l'est par la montagne de Saint-Ander, partie riveraine de l'ancienne Castille ; au midi par le royaume de Léon ; à l'ouest enfin par la Galice. Sa forme est encore celle d'un carré long; sa superficie, de trois cents et quelques lieues espagnoles carrées ; sa longueur de l'est à l'ouest de quarante-six lieues de vingt-cinq au degré; sa largeur de dix à quinze, et sa population de 364,238 habitans, dont 2,658 ecclésiastiques et 200 religieuses.

Le pays est très-coupé ; une multitude de petites rivières, de torrens et de ruisseaux descendus des monts de première, de seconde et de troisième hauteur, qui en couvrent la presque totalité, l'arrosent en tous sens de leurs eaux pures, fraîches et abondantes. Ces eaux sont peuplées d'excellens poissons, entre lesquels les Truites et les Anguilles sont les plus estimées; la grande quantité qu'on en pêche, avec le poisson de mer dont la côte abonde, alimente les marchés de quelques villes de l'intérieur, et sont transportés en hiver jusqu'à Madrid.

Les sommets les plus altiers, presque toujours couverts de neiges, sont dépourvus de végétation; mais les pentes mitoyennes sont assez abondamment couvertes de Châtaigniers, de Bouleaux, de Pins et autres arbres qui forment quelques grandes forêts à l'ombre desquelles on se croirait dans celles du reste de l'Europe occidentale. Ces forêts fournissent du bois de construction à la consommation du département maritime du Ferrol; elles sont peuplées d'Ours qu'on ne retrouve pas aussi fréquemment dans les autres montagnes de la Péninsule; et l'on entre dans peu de maisons des Asturies ou des parties montueuses de la Galice, qu'on n'y trouve des peaux de ces animaux qui servent de tapis de pied.

Les vallées, profondes et généralement fertiles, présentent d'aimables pâturages dans leur partie supérieure; à mesure qu'elles s'ouvrent vers les basses régions, la meilleure culture vient encore les embellir. Nos Saules et nos Aulnes, arbres européens presque inconnus dans les régions méridionales de l'Espagne, où le Nérions et le Tamarix les remplacent, sont encore ici la parure du bord

des ruisseaux où paissent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes et des Chevaux de petite race, mais assez bons, et dont on trouve le débit dans le reste de l'Espagne. Comme en Galice on nourrit aussi beaucoup de Porcs.

Le grain, le Maïs et les légumes sont les principales ressources du pays, d'où l'on exporte beaucoup de châtaignes. On y cultivait autrefois quelques Orangers; mais on a renoncé à ces arbres sujets à geler, et même à la Vigne; toujours comme en Bretagne et en Normandie, la campagne est couverte de Pommiers dont les fruits produisent une telle quantité de cidre, qu'on en exporte pour les Amériques le surplus de la consommation.

Des mines de charbon de terre, riches et en pleine exploitation, fournissent le combustible d'un grand nombre d'usines et de fonderies; on en transporte le surplus du produit dans les provinces Vascongades, et jusqu'à Cadix. C'est à ces mines que les montagnes doivent sans doute de n'avoir point été, comme le reste des Pyrénées et particulièrement les Pyrénées françaises, si tristement dépouillées de leurs plus majestueux ornemens; on y trouve toujours de ces forêts profondes,

sombres et protectrices, dont la disparition produit partout l'ardente sécheresse et la stérilité. Dans beaucoup de cantons on brûle aussi une tourbe pareille à celle des marais du nord de la France, et que forma dans certains bas-fonds l'amas superposé d'une végétation aquatique en tout pareille.

Les rochers maritimes, coupés à pic, produisent de l'Orseille de deux ou trois espèces, dont on pourrait jeter d'assez grandes quantités dans le commerce ; mais les habitans dédaignent cette branche de revenu, ou plutôt ignorent le parti qu'on en pourrait tirer.

Le climat est extrêmement tempéré, fort humide et pluvieux, mais sain ; on prétend qu'une sorte de peste et des maladies de peaux horribles, telles que la lèpre qu'on nommait *Mal de Rosa*, et l'éléphantiasis, y désolaient autrefois la population. On trouve encore dans plusieurs villes, et particulièrement à Oviédo, un assez grand nombre de lazarets où l'on recevait jadis les malheureux atteints de ces maladies qui n'étaient probablement que le résultat de la malpropreté, puisqu'elles ont à peu près disparu

à mesure qu'une certaine civilisation s'est répandue dans la contrée.

Comme en Galice, on tire parti de certaines landes, des montagnes et des paramères pierreuses qui couronnent, en forme de plateau, certains contreforts plus ou moins étendus et élevés, en y dirigeant, par une sorte de coupe réglée, la végétation du Landier; cet arbuste, avec deux ou trois Bruyères, couvre, comme dans les régions analogues de l'Europe, tous ces mauvais terrains. Ce Landier, vulgairement nommé Jonc marin ou Genet épineux, acquiert jusqu'à six ou sept pieds de hauteur; on en fait des espèces de fagots pour chauffer les fours. Ils rendent en certains endroits la contrée intransitable, et les hommes les plus intrépides ne pourraient impunément affronter les buissons déchirans qu'ils composent. Nous avons vu ceux-ci défendre le terrain, et dans une occasion, sur les bords espagnols de la Bidassoa, rendre impossible la formation d'une troupe victorieuse sur un plateau qu'elle avait enlevé, et qu'il lui fallut abandonner, parce que le Landier serré ne permettait pas de s'y maintenir.

Les Asturies sont divisées en districts, appelés *consejos* (conseils), dont plusieurs sont fort bornés. Ces consejos sont des réunions de hameaux et de villages dont le plus considérable est ordinairement le chef-lieu. Oviédo est la capitale de toute la province.

Oviédo est une assez jolie ville, passablement percée, située dans une plaine riante, légèrement ondulée, qui s'étend entre le Rio Nalon et le Rio Nora. Le Rio Nora est le dernier affluent un peu considérable du Nalon avant son embouchure dans la mer où ce petit fleuve prend le nom de Pravia (p. 190). Le ciel d'Oviédo est rarement obscurci de nuages, comme il l'est communément dans le reste de la province, et le climat y paraît sensiblement plus doux, ce qui tient à quelque disposition de terrain que l'œil ne saurait saisir. La population n'excède pas six mille ames. La cathédrale est le seul monument remarquable; elle n'approche pas, pour la masse et la richesse, de celle de Galice : aussi n'a-t-elle qu'un évêque dont le revenu ne s'élève guère qu'à 30,000 fr. Elle fut fondée par le roi Froila Ier, vers 760; un concile y fut tenu en 577. Quelques-uns

croient qu'Oviédo fut le *Lucus Asturum* des anciens; d'autres pensent que cette ville, beaucoup plus moderne, ne fut bâtie qu'en 757. Quoi qu'il en soit, elle servit de refuge à tous les évêques d'Espagne, lors de la première invasion des Maures, ce qui dans le neuvième siècle lui mérita une certaine célébrité. Il y a aussi une académie et une université à Oviédo dont les citoyens sont en général polis, d'un caractère affable, et ne manquent pas d'instruction. Un assez bel aqueduc procure à cette ville des eaux aussi pures qu'abondantes.

La côte coupée à pic n'offre, à proprement parler, aucun bon port, si ce n'est ceux de Gijon et d'Avilès, où les petits navires sont en sûreté; mais elle présente plusieurs criques, au fond desquelles s'élèvent quelques villes maritimes, dont la population s'adonne à la pêche et au commerce. Ces villes riveraines sont, en commençant par l'est, Castropol, à l'embouchure de l'Eo, vis-à-vis Ribadéo; Navia, Luarca, Cudilléro, Murès, Lastres, Ribadefella et Llagues; les villes de l'intérieur, ou du moins les lieux les plus remarquables, sont Cangas de Onis, la Pola de Léna, Grado,

Pravia, Salas, Tinéo, Cangas de Tinéo et Cécos.

Les chemins sont en général extrêmement mauvais; aucune des rivières qui les coupent, particulièrement au bord de la mer, n'y supporte de ponts, de sorte que, lorsque avec une partie de l'armée du maréchal Ney, nous traversâmes la province, parallèlement au rivage, après y être descendus par les monts les plus élevés, les moindres ruisseaux devinrent des obstacles, surtout dans la partie de leur cours où parvenait la marée. Les barques ayant été partout enlevées sur notre passage, il fallait remonter les cours d'eaux que l'on ne passait pas toujours sans danger, à l'aide de gués incertains.

En parlant du caractère des habitans du versant Cantabrique (p. 198), nous avons peint celui des Asturiens, courageux, patiens, probes, mais la plupart misérables. On voit les plus pauvres, à l'exemple des Gallégos, quitter le pays pour aller gagner au loin leur vie de la même façon. Nulle part la propriété territoriale n'est plus concentrée; on prétend qu'elle est dans les mains de quatre-vingts familles et d'une vingtaine de couvens, entre

lesquels on cite ceux de Cabadonga, de Corneillana et d'Obona.

---

3. Royaume de Léon. Cette province était fort étendue du nord au sud, et en quelque sorte fictive sous les rapports administratifs, parce qu'elle était sous-divisée en provinces secondaires, indépendantes les unes des autres, et qui avaient pour chefs-lieux Léon, Palencia, Valladolid, Toro, Zamora et Salamanque. Les limites de ces circonscriptions ayant été déterminées irrégulièrement, à diverses époques, formaient les unes dans les autres des enclaves que de nouvelles divisions ont fait disparaître; et du royaume de Léon sont formées à peu près, comme on le verra plus tard, les nouvelles provinces de Villafranca, de Léon, de Palencia, de Valladolid et de Salamanque. Bornée au nord par les Asturies, à l'ouest par la Galice et les parties septentrionales du Portugal, au sud par l'Estramadure, à l'est par les Castilles, cette province était comme contenue entre les systèmes Pyrénaïque Asturien et Carpé-

tano-Vettonique; elle était traversée de l'orient à l'occident par le Duéro dont elle occupait le bassin mitoyen. Sa superficie était d'environ quatre mille six cent sept grandes lieues carrées, et sa population totale de 1,015,923 habitans, dont 7,662 ecclésiastiques, et 570 religieuses.

Le royaume de Léon fut le premier fondé par les successeurs de Pélage, qui d'abord n'avaient pris que le titre de rois d'Oviédo, titre qu'ils quittèrent vers 915, dès qu'ayant franchi les Pyrénées, ils se trouvèrent en rase campagne avec les Maures. Ce royaume fut confondu avec celui de Castille en 1030; ainsi commença la fusion des petits États qui s'étaient établis dans le nord de la Péninsule. L'histoire de cette fusion, amenée par des conquêtes et par des mariages, est l'une des plus tristes dont on ait conservé la mémoire; elle offre, par le nombre des trahisons, des assassinats, des actes de superstition furieuse dont elle est remplie, certains traits de ressemblance avec celle de ces oints du Seigneur dont les livres sacrés des Juifs et des Chrétiens ont conservé le monstrueux souvenir, comme pour fixer les limites où

peut atteindre la méchanceté humaine, excitée par une soif de tyrannie.

Le sol du royaume de Léon, tout entier renfermé dans le versant Lusitanique, est trop varié dans ses expositions et dans ses produits, pour que nous puissions nous occuper ici de faire connaître tout ce qu'il renferme; c'est lorsqu'il sera question des départemens qu'on en a formé, que nous descendrons aux particularités dont nous devons instruire le lecteur. Il suffira de remarquer pour le moment que le caractère des habitans du royaume de Léon offre autant de différence qu'il y a de variations physiques dans son étendue : ainsi, ceux de ses habitans qui vivent aux pieds des Pyrénées asturiennes sont à peu près des Asturiens; ceux qui cultivent le beau bassin supérieur du Sil présentent de grands rapports avec les Gallégos, citoyens de la Galice; ceux des sources de l'Aguéda et de la Tormès sont de véritables Estrémeños; enfin ceux du plat pays offrent la plus grande ressemblance avec les Castillans.

Les plaines du royaume de Léon ne produisent guère que des grains, du lin et du

chanvre, avec quelques fruits et des légumes; on y voit peu d'arbres; le vin y est rare et médiocre, et se consomme dans le pays, si ce n'est dans quelques parties au sud-est, vers la Séca, par exemple, où l'on en recueille d'assez bon pour mériter qu'on l'exporte. L'industrie est à peu près nulle, et le peu qu'on en a varie selon les villes et les provinces dont il sera question plus tard.

Le climat, inégal, est ardent en été, très-pluvieux en automne, très-froid en hiver; le sol, dans ses parties fertiles et grasses, devient presque impraticable quand les eaux du ciel l'ont délayé. Nulle part les rivières ne grossissent de manière à présenter plus d'obstacles à la marche des troupes que dans cette partie de l'Espagne, l'une de celles que désole particulièrement la mesta, et qui présente l'aspect le plus triste et le plus monotone.

---

4. Vieille-Castille. L'étendue de pays désignée sous ce nom, n'est pas plus que le royaume de Léon une province sous les rap-

ports administratifs ; ancien royaume, d'abord peu considérable, plusieurs arrondissemens y furent successivement réunis, soit par la force, soit par des alliances, soit par la donation volontaire de districts qui, se mettant sous la protection de seigneurs puissans, y perdaient tôt ou tard leurs franchises. La Vieille-Castille s'étend au nord jusqu'au golfe de Biscaye où la côte la borne avec les trois provinces Vascongades; le royaume de Léon la limite à l'ouest, la Castille Nouvelle au sud, une petite portion de la Navarre et l'Aragon à l'est. Sa superficie est de 1,488 grandes lieues carrées ; sa population s'élève tout au plus à 950,763 habitans dont 14,573 ecclésiastiques et 3,210 religieuses. Les provinces d'Avila au sud, de Ségovie au centre, de Soria au levant, et de Burgos au nord, la sous-divisaient; cette dernière se partageait encore; l'Ebre en séparant la moitié septentrionale et maritime qui fut appelée la Montagne de Santander ou de Burgos. Aujourd'hui ces provinces un peu différemment circonscrites ont été conservées; on y a seulement ajouté un département de Logrogno formé aux dépens des

anciennes provinces de Burgos et de Soria. La grande route de Bayonne à Madrid par Miranda, Burgos, Aranda et Somosierra, la traverse du nord au sud. Elle est à peu près formée par le bassin supérieur du Duéro, fleuve qui, prenant sa source dans ses montagnes orientales, la coupe assez exactement par le milieu de l'est à l'ouest.

Se composant de cantons fort différens par la nature de leur sol et de leur exposition, peu de généralités sont communes à la totalité de la Vieille-Castille; ce qui en caractériserait les parties septentrionales ou maritimes ne saurait convenir aux parties limitrophes des monts Carpétano-Vettoniques, ou bien aux grands plateaux qu'on trouve au cœur du pays (p. 68). Lorsque nous occuperons le lecteur de la géographie moderne, nous reviendrons sur chacune des divisions formées aux dépens d'un royaume qui semblait exister pour couvrir et défendre la capitale de l'Espagne, placée au cœur de la Péninsule. L'Ebre, déjà capable de présenter une barrière aux assaillans qui viendraient du nord, et qui auraient triomphé des obstacles qu'eussent pu opposer les mon-

tagnes des provinces Vascongades, livrât-il passage à Miranda, les Thermopyles de Pancorvo (p. 60) se présenteraient à peu de distance sur la rive droite du fleuve. Par suite d'un plan de temporisation dans lequel il entrerait de livrer cet étroit passage, Pancorvo fût-il abandonné sans coup férir, il faudrait s'élever sur le plateau de Burgos par le vallon de Briviesca ou par les pentes assez difficiles des rives gauches du Rio de Occa (p. 59).

Ce nom de Burgos rappelle une grande bataille où des troupes espagnoles, à peine ralliées et non encore guéries des blessures qu'elles venaient de recevoir à Rioseco, sans chefs dignes d'elles, osèrent défier celui qui, suivi de son imposante garde et du vaillant corps d'armée commandé par le maréchal Soult, accourait du fond de l'Europe, couronné des lauriers encore tout verdoyans d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland.

La Russie avait fui devant ce vainqueur, l'Autriche et la Prusse avaient été un moment par lui comme effacées de la carte; d'innombrables phalanges, réputées invincibles, s'étaient dissipées à son aspect comme se

disperse la poussière devant la tempête. Des troupes espagnoles seules prenaient position. Elles furent renversées à leur tour, parce qu'alors rien ne pouvait résister à l'ascendant de cette France, qui avait enchaîné la victoire à son drapeau; mais elles avaient attendu, elles avaient résisté, elles avaient soutenu le regard de l'aigle, et cet effort de courage présageait la résistance que devait opposer, à la domination étrangère, le peuple qui seul dans l'univers s'osait dresser contre celui devant lequel se courbaient tant de rois.

Burgos, au nom duquel se rattache le souvenir d'une audace qui, pour n'avoir pas été couronnée de succès, n'en prouva pas moins que les Espagnols ne reculeraient pas sans combattre, est encore célèbre par le vieux château que les vainqueurs réparèrent, et qu'ils durent à leur tour défendre contre les vainqueurs des Arapiles. On sait quelle fut l'inutilité des efforts de l'armée anglaise pour s'emparer de cette fortification irrégulière, que le courage d'une faible garnison française, bien commandée, rendit imprenable. Une garnison espagnole y pourrait tout aussi

bien résister; et succombât-elle devant un ennemi puissant ou astucieux, au choix de quelle route s'arrêterait celui-ci, lorsqu'il serait question, après un siége opiniâtre ou l'occupation de Burgos, de marcher sur la capitale? prendrait-on celle de Valladolid et du Guadarrama, ou celle d'Aranda et de la Sommo Sierra?

Ce nom de Sommo Sierra ne rappelle pas une résistance moins généreuse que la défense de Burgos; et les lanciers polonais ne sont plus là pour combler de leurs cadavres les ravins et les fossés qu'il fallut y franchir.

Point de ressources pour une armée nombreuse au cœur de cette sinistre étendue de plateaux élevés dans l'austère et froide région des nuages qu'il faut traverser pour arriver aux chaînes Carpétano-Vettoniques; la campagne y est au loin nue, déserte et desséchée; des vallons encaissés, la profondeur de torrens appauvris y semblent, à de grandes distances les uns des autres, vouloir engloutir quelques misérables filets d'eau dans les profondeurs de la terre. Le voyageur, jetant au loin des regards altérés, interrogeant l'espace pour lui demander dans quelle direction le

pays recèle quelque secours contre la soif, n'en découvre nulle part l'indice; et, lorsque après avoir erré en tous sens dans la plaine immense, il arrive enfin au bord de quelque ruisseau, il se trouve sur un escarpement qui l'en sépare encore; lui reste-t-il la force d'y descendre? c'est presque toujours de l'eau salée qu'il portera à ses lèvres. Malheur à l'officier d'état-major qui doit seul, ou même escorté, traverser ces stèpes sauvages. Distingué de loin par le guérillas caché dans le lit des ravins, il est presque aussitôt atteint qu'aperçu; car les plaines ont cet inconvénient pour ceux qui n'y sont pas en force, qu'ils n'y peuvent plus trouver un refuge dès qu'ils sont poursuivis. Après avoir fourni toute la carrière que lui permettra la force et la vitesse de son cheval, le fugitif se trouvera nécessairement arrêté par quelque encaissement qu'il ne saurait franchir et dont il ne pouvait soupçonner l'existence. Combien de braves ont péri de la sorte et sans que la nouvelle positive de leur trépas soit même parvenue à ceux qu'elle intéressait! Ces mêmes obstacles qui ont retenu et comme emprisonné la victime au milieu de

la plaine, sont tous connus du guérillas; en y voyageant comme dans une tranchée, il y trouve des retraites assurées, et les moyens de s'élever inaperçu, jusque dans les montagnes, s'il était jamais poursuivi à son tour.

Le pays, dépouillé, n'offre pas un arbre à l'abri duquel on puisse se reposer à l'ombrage ou bivouaquer durant la fraîcheur pénétrante des nuits; quelques buissons ou des herbes ligneuses y sont les seuls moyens de chauffage. Une herbe courte y suffit à peine à la nourriture des mérinos errans, qu'on n'y rencontre pas toute l'année. Ces fourrages n'y sont connus que dans un petit nombre de vallées, où sont dispersés le peu de villages de ces régions centrales; et les Castillans expriment le dénuement absolu de toutes choses où l'on s'expose, si l'on ne prend les plus grandes précautions pour marcher en troupes à travers les déserts, par un adage qui, tout trivial qu'il soit, n'en donne pas moins une idée exacte des lieux : « L'alouette, dit-il, qui veut traverser ces » pays, doit porter son grain. »

Les méniros et des troupeaux de bêtes à corne, le blé, l'orge et le chanvre sont les principaux revenus des parties les moins ingrates de la Vieille-Castille. Le voisinage des montagnes y produit, à plusieurs endroits, assez de foin; mais il faut être prudent dans l'emploi qu'on en fait pour la nourriture des chevaux. Ceux-ci sont en général nourris de paille hachée et s'en trouvent fort bien. L'herbe séchée les rend poussifs et leur fait enfler les jambes. Dans les parties inférieures de la plaine, les villages un peu plus fréquens n'en sont pas moins fort éloignés les uns des autres; il faut souvent faire cinq, six et sept lieues pour en rencontrer un, et l'on ne trouve pas une seule maison isolée. L'agriculteur, pour lequel il n'existerait pas de sûreté en rase campagne, dans un pays sans police, vit toujours retiré dans l'un de ces villages; et pour vaquer à ses travaux des champs, il est souvent obligé de perdre une partie de sa journée seulement pour aller et revenir. Ces villages sont bâtis en terre, car la pierre est à peu près inconnue dans les parties riveraines du vaste bassin du Duéro; cette terre pétrie, mêlée de paille et dessé-

chée en torchis, donne aux maisons la teinte du sol. Celles-ci ne sont entourées ni de jardins ni de vergers; les haies sont inconnues autour des propriétés; un mur d'enceinte, appelé *tapia*, et toujours fait de torchis, en circonscrit les dépendances; pas un arbre n'en ombrage le seuil ou la cour; à peine une fleur d'agrément pare-t-elle le triste potager où l'on ne cultive pas un légume passable. Un chaume tient lieu de toit; et, bientôt couvert de la poussière dont l'air est rempli, y prend entièrement la triste couleur des murs et du sol, et tout devient d'une telle uniformité dans la teinte de la terre et des habitations, que le voyageur ne saurait la plupart du temps distinguer celles-ci même d'une très-petite distance. La flèche d'un clocher est tout ce qui peut aider à reconnaître l'approche d'un village. On dirait ces régions d'Abyssinie où Bruce s'étonnait toujours de ne pas voir se délayer les villes entières dans la saison des pluies. Qu'on imagine, sur ces tristes campagnes, des habitans couverts de la *capa parda* ou manteau couleur de chocolat, avec la *montèra* ou bonnet de même étoffe, et l'on se fera l'idée la plus

juste de l'aspect d'une région à laquelle la nature ne donna qu'une seule couleur.

---

5. Nouvelle Castille. Cette province occupe exactement le centre de la Péninsule. Formée comme la précédente de parcelles de pays successivement reprises aux Maures, elle renfermait aussi des sous-divisions qui, de même que celles de Castille la Vieille, n'avaient de rapport entre elles que par la dépendance commune où elles étaient, dans quelques cas administratifs, de ce qu'on nommait le conseil-général de Castille. Ces sous-divisions étaient celles de Guadalaxara, de Madrid, de Tolède et de Cuença, circonscrites plus régulièrement aujourd'hui qu'elles ne l'étaient alors, mais qui toutes ont été conservées dans la division moderne de l'Espagne.

La Castille Nouvelle, bornée au nord par la Vieille, à l'ouest par l'Estramadure, au midi par la Manche et le royaume de Murcie, à l'est par les royaumes de Valence et d'Aragon, avait environ 1,952 grandes lieues

carrées de surface, sur laquelle étaient répandus 1,014,576 habitans, dont 11,392 moines et 2,845 religieuses. Elle est comme renfermée entre le système Carpétano-Vettonique, qui la limite assez exactement vers le nord, et quelques parties du système Lusitanique au sud. Elle se formerait exactement des parties supérieures du bassin du Tage, si les affluens du Guadiana et le Jujar ne venaient aussi chercher leurs premières eaux dans les parties orientales de son étendue.

La Castille Nouvelle, beaucoup moins triste et plus chaude que la Vieille, jouit d'un climat salutaire par la pureté de l'air qu'on y respire. Le sol en est fort élevé au-dessus du niveau des mers; des mesures exactes fixent la hauteur de la plaine vers Alcala d'hénarès, à six cent trente-un mètres; pour Chamartin, ancien quartier-général-impérial au nord de Madrid, à six cent sept; pour la place Mayor, au centre de cette ville, à un peu moins de six cents; pour le cours du Mansanarès qui y passe, à un peu plus de cinq; enfin, pour l'Escurial, au pied de la Sierra de Guadarrama, à près de sept cents. Aussi avons-nous remarqué que lorsque les

Cactes et jusqu'aux Datiers sont cultivés en pleine terre, dans le jardin de botanique de Madrid, où un petit nombre de végétaux ont besoin de la serre chaude, l'Ananas n'y réussit point et n'y porte jamais de fruits, à quelque température qu'on élève les baches dans lesquelles on le cultive. Ce végétal se plaît dans les régions basses ou du moins fort peu élevées au-dessus du niveau des mers. Ce n'est pas le climat, c'est l'élévation dans l'atmosphère qui prive la capitale de l'Espagne de l'un des fruits les plus délicieux que nourrissent les régions inférieures des pays chauds.

La Castille Nouvelle est sujette à des vents très-violens: ils lui sont envoyés par les monts qui la séparent de l'ancienne; ce sont ces vents impétueux, bruyans et secs, dont l'haleine glaciale et pénétrante rend à Madrid les hivers quelquefois si désagréables. Ces mêmes monts protégent la province, dans laquelle ils ne permettent de pénétrer que par des ports de montagnes, où peu de forces suffiraient pour arrêter de grandes armées.

Pour arriver à Madrid, situé à quatre-vingt-dix lieues de la frontière de France

environ, ce n'est pas le tout que de s'être glissé entre les défilés des provinces Vascongades, d'avoir forcé le passage de l'Èbre, pris ou évité Pancorvo, traversé les solitudes désolées de la Vieille-Castille; il faut encore gravir, pour redescendre, les monts Carpéto-Vettoniques; et lorsqu'enfin on est rendu au cœur du royaume, on est encore à près de cent lieues de Séville, éloignée seulement d'une vingtaine de lieues du port de Cadix, cité couverte par le Guadalquivir, dans laquelle on ne parvient qu'après avoir manœuvré sur le Tage, et enlevé les passages des monts Marianiques ou Sierra Moréna.

Les plaines et les vallons de la Castille Nouvelle produisent diverses espèces de fruits, des vins, déjà de l'huile, et surtout des grains. D'assez abondans pâturages y servent à la nourriture des troupeaux de bêtes à laine, de bœufs et de mules dont on élève une grande quantité. On nourrit aussi beaucoup de porcs.

Les habitans y manquent entièrement d'industrie; c'est dans son étendue que s'élève Madrid, capitale du royaume, au milieu des maisons royales du Pardo, d'Aranjuez

et de l'Escurial, dont il sera question dans le chapitre où nous entretiendrons nos lecteurs de la division actuelle du pays.

Les pentes des monts de Tolède étant couvertes de graminées rigides du genre Stipe, et ces Stipes ayant leurs feuilles comme celles du vrai Spart, propres à faire de ces sortes de tissus grossiers qu'on emploie en manière de tapis, les pauvres habitans de ces lieux s'adonnent au commerce de la sparterie; ceux des plaines d'Huète cultivent plus particulièrement le Safran, qui réussit jusque dans la Manche. Du côté de Molina, partie fort élevée de la Péninsule, où de belles forêts se sont conservées aux racines des monts, on exploite de très-beau bois de construction. C'est encore dans les vallées herbeuses et profondes de ces cantons assez froids, que l'on voit en été cette multitude de pâtres nomades qui viennent peupler ces solitudes avec d'innombrables troupeaux de mérinos appelés *Transhumantes* (errans), parce qu'avant l'hiver on les conduit à travers toutes les propriétés qui se trouvent sur le passage dans les parties les plus chaudes du pays. Ce sont ces transhumantes qui donnent la laine

d'Espagne la plus fine et la plus recherchée.

---

6. La MANCHE. A ce nom, qui ne se rappelle involontairement le héros de Cervantes, son écuyer, l'imaginaire dame de ses pensées! L'admirable histoire de don Quichotte, avons-nous déjà dit quelque part, n'offre pas seulement l'une des plus amusantes lectures auxquelles un bon esprit doive se complaire; elle présente encore cette particularité, qu'on y trouve la peinture exacte des mœurs, et de la physionomie de l'Espagne, telle qu'elle est encore aujourd'hui. Le roman non moins excellent de Gilblas, faussement attribué à Lesage, partage seul, avec le chef-d'œuvre du plus grand des écrivains espagnols, l'avantage d'offrir un tableau plus fidèle d'un pays encore fort mal connu, que ne le sont la plupart des relations du voyageur.

Comparables aux Chinois sous ce point de vue, nos voisins étaient à très-peu de modification près, avant la guerre de 1808 à 1813, ce qu'ils furent il y a deux siècles,

c'est-à-dire depuis le temps des trois Philippes. Du séjour que firent naguère chez eux les armées françaises seulement, date l'introduction de quelque changement dans leurs idées et dans leurs mœurs. La guerre de la succession n'avait pas produit le même effet : un roi venu de France, et des Français armés pour le maintenir sur le trône, avaient laissé l'Espagne toute espagnole, c'est-à-dire séparée par ses préjugés et par son ignorance du reste de l'Europe : il est vrai qu'alors le saint-office conçut la pensée de sanctifier la bienvenue du monarque, en lui donnant le spectacle d'un auto-da-fé. De nos jours seulement ce genre de spectacle pieux se trouvait aboli en principe, par la présence même du prince qui venait remplacer la famille régnante ; et quels qu'aient été les maux causés par l'invasion, on s'aperçut bientôt que, semblable à ces éruptions de volcan, qui mettent en lumière quelques précieuses veines métalliques, une commotion pareille mettait enfin l'Espagne en communication avec le dix-neuvième siècle. Des institutions étroites y avaient tellement comprimé les esprits

et les cœurs, qu'une sorte d'asphyxie politique leur semblait propre; le monarque, les grands et les peuples, façonnés machinalement au plus monotone ordre de choses, ne conservaient de l'ancien caractère Castillan, qu'un fond de hauteur, résultat des beaux souvenirs de cette ruineuse gloire à laquelle l'héritage de Charles-Quint dut tant d'éclat, et tant de faiblesse. Sous Charles IV, les ecclésiastiques, les courtisans, la hidalgie, les femmes de toutes les conditions, et les gens du peuple, les bourgeois et les paysans étaient demeurés ce que furent leurs devanciers vers le commencement de ces temps de Torpeur qui datent de la destruction des *Communeros*. Nous avons nous-mêmes connu des personnes de différentes classes, tellement semblables à certains personnages mis en scène par Cervantes ou dans Gilblas, que, pénétrés de ces admirables lectures, il nous arrivait parfois de leur donner involontairement le nom de quelqu'un de ces personnages en leur adressant la parole.

C'est surtout dans la Manche et dans les Andalousies qu'on reconnaît l'exactitude des

portraits tracés à deux cents ans de distance, sur des figures toujours reproduites; et l'aspect du pays est si bien conservé le même, qu'en y voyageant on y pourrait reconnaître encore des gentillatres, des chanoines, des disciplinans, des chars de la mort, des troupes de moutons parcourant les campagnes comme pour les dévaster, et les moulins à vent, dont la Manche est hérissée, pareils à ceux qu'attaquait le chevalier de la Triste-Figure. Des gens de la profession de Roch-Guinard, du capitaine Rolando, de Gniès de Passamonte et de don Raphaël, y exercent leur industrie absolument de la même manière qu'au temps du dernier des chevaliers errans, ou du confident du Comte-Duc; et l'on pouvait, naguère encore, retrouver à Grenade jusqu'à cette cour de prêtres, remplissant ces mêmes appartemens, dans lesquels Gilblas osa signaler à son maître la faiblesse de sa dernière homélie.

La fidélité de la description des lieux est telle dans ces deux excellens ouvrages, qu'on peut supposer que leurs auteurs, pour donner à des aventures de pure invention, mais toutes possibles, une apparence complète de réa-

lité, ont plus d'une fois composé sur le terrain. En traversant le vaste *Campo de Montiel*, en passant près du village immortalisé par le nom de Dulcinée, nous avons reconnu des sites avec lesquels Cervantes nous avait déjà familiarisés ; et nous nous surprenions, les signalant sur une mauvaise feuille de Lopez, seule carte de la Manche qu'on eût alors. C'est du croquis qui résulta de ces annotations, que nous avons formé une carte de l'Itinéraire de don Quichotte de la Manche, jointe à l'une des éditions les plus dignes qu'on ait donné du premier des livres castillans. Nous ne chercherons point à nous justifier aux yeux de ceux qui nous reprocheraient d'avoir attaché trop d'importance aux courses chevaleresques d'un héros imaginaire, en leur rappelant qu'on a déjà figuré sur le tracé de l'ancien monde les voyages d'Hercule, de Bacchus, de Sésostris, d'Ulysse et de Télémaque, qui ne furent peut-être pas des héros plus réels que celui dont nous avons suivi les pas.

La Manche, qui n'est pas au reste le seul pays qui ait fourni un don Quichotte, puisqu'on en voit toujours en d'autres

parties de l'Espagne, est bornée au nord par la Castille Nouvelle avec laquelle on l'a quelquefois confondue; à l'ouest par l'Estramadure; au midi par les Andalousies et le royaume de Murcie, dont un prolongement la borne encore au levant. Sa forme est à peu près celle d'un quadrilatère, dont le côté le plus court du septentrion au sud serait d'une quinzaine de lieues, de vingt-cinq au degré, et le plus long de quarante-cinq; sa surface peut être de deux cent trente-six grandes lieues carrées, sur lesquelles se répartissent 205,548 habitans, dont 1478 moines et 610 religieuses. Quelques parties de cette province en ont été extraites dans la nouvelle circonscription, pour augmenter l'un des départemens formés du partage de l'ancien royaume de Murcie.

Ciudad-Réal était la capitale de la Manche. Elle remplaça, comme chef-lieu de la province, l'antique cité d'Oret, dont il n'existe pas le moindre vestige, parce qu'ayant résisté opiniâtrément aux Maures, elle fut, en 713, détruite de fond en comble par ces vainqueurs. C'est une petite ville assez propre, dont le principal monument est le

magnifique hospice fondé par le cardinal Lorenzana et appelé *Casa de la Misericordia ;* sa population n'atteint guère qu'à 9,000 habitans. Elle est située dans une grande plaine assez bien cultivée, mais déchue ainsi que toute la contrée, qui fut autrefois l'une des plus industrieuses. C'est de l'expulsion des Juifs, encore plus que de celle des Mauriques que date cette effrayante décadence.

La Manche beaucoup moins considérable qu'on la suppose dans certains ouvrages qui traitent de l'Espagne, ne s'étend pas jusqu'à Occaña, ni même jusqu'aux villages de la grande route méridionale de Valence que certains itinéraires ont décrits comme lui appartenant. Beaucoup plus restreinte, elle présente partout une physionomie assez la même ; de grandes plaines la composent, et des marais, plus étendus qu'aucun de ceux de la Péninsule, sont répandus en quelques parties à sa surface, où l'on trouve de véritables déserts. Nous y avons reconnu des volcans, dont les eaux thermales de Fuencaliente ne sont pas éloignées, et l'on y pourrait chercher les traces de l'antique séjour de la mer, dans les salines voisines d'Alcaras, où

l'on voit encore comme le fond d'une petite caspienne.

Du Safran, déjà d'assez abondantes huiles, un peu de soie, de la barille qu'on obtient des végétaux maritimes qui croissent dans les cantons salés, et des vins, la plupart de qualité supérieure et en immense quantité, sont les principales richesses d'un pays susceptible d'atteindre au plus haut degré de richesse agricole, s'il est jamais raisonnablement gouverné. Dans les parties occidentales où se trouvent de vastes pâturages abandonnés aux troupeaux de moutons et de chèvres, s'élèvent aussi beaucoup de mules fort estimées dans le reste de l'Espagne.

La Manche est surtout riche en mines précieuses, dans les parties de son étendue qui avoisinent les montagnes. Vers celles d'Alcaras, à quatre lieues au sud-ouest de la ville qui leur donne son nom, et non loin des sources du Rio Mondo (p. 112 et 164), on a découvert près de Riopar une Calamine inépuisable. Cette substance a déterminé une fabrique de laiton qu'il serait facile de rendre des plus productives, et l'on pourrait en extraire

aisément du Zinc en lames pour le doublage des vaisseaux, et la toiture des monumens.

Vers la partie centrale du système Marianique, tout près des confins du royaume de Cordoue, et de l'Estramadure, sont celles d'*Almaden de Azogue* (Almaden du Mercure), les plus abondantes que l'on connaisse, et qui, malgré les vices qui règnent dans leur exploitation, donnent annuellement vingt mille quintaux d'un métal sans lequel l'extraction de l'or et de l'argent ne pourrait se faire que difficilement dans les fameuses mines du Mexique et du Pérou.

Le caractère des habitans de la Manche, qu'on nomme Manchégos, a beaucoup d'analogie avec celui des Castillans. Le voisinage des montagnes à peu près désertes du système Marianique, offrant aux voleurs ainsi qu'aux autres bandits des asiles nombreux et assurés, c'est la province où, proportion gardée, on trouve le plus de malfaiteurs. C'est celle où les convois, les courriers, et les officiers qu'envoyait en mission le général en chef des troupes françaises d'Andalousie, étaient le plus souvent et le plus inévitablement attaqués ; et pour

qu'on ait pu y passer sans être arrêté, il a fallu que l'unanimité de l'opinion fût en faveur du passage. Entre Santa Crux de Mudéla et le Despera-Perros, cinquante hommes un peu déterminés pourraient enlever qui bon leur semblerait au milieu d'une armée, et se sauver ensuite, soit à droite soit à gauche, sans qu'il fût aisé de les rejoindre à travers des précipices bien connus d'eux, et qu'ils auraient mis à l'instant entre leur proie et ses défenseurs.

---

7. L'Estramadure. Cette province est naturellement divisée en trois parties, la septentrionale, la centrale, et la méridionale; deux grands fleuves, le Tage et le Guadiana qui la coupent assez régulièrement de l'est à l'ouest, opèrent cette séparation. Elle s'étend du nord au sud, le long du Portugal qui la borne au couchant; l'Andalousie en est séparée au sud par les prolongemens occidentaux du système Marianique. La Manche et la Castille Nouvelle lui sont limitrophes au levant; les monts de Grédos, unis à la Sierra de Gata par la Peña de Francia et prolon-

gement du système Carpétano-Vettonique, la sépareraient au nord des parties méridionales du royaume de Léon, si les Rio Alagon et Cuerpo de Ombre se faisant jour à travers cette imposante chaîne, n'allaient chercher dans les plateaux élevés au sud de Salamanque, les eaux qu'ils portent au Tage (p. 80 et 88).

La chaîne Lusitanique coupant l'Estramadure par la moitié, aux limites des bassins du Tage et du Guadiana, a déterminé, dans la nouvelle circonscription de l'Espagne, la division de cette ancienne province en deux provinces nouvelles, celle de Cacerez et celle de Badajos.

L'Estramadure qui fit originairement partie du royaume de Léon, n'avait pas moins de mille huit cent quatre-vingt dix-neuf grandes lieues carrées de surface, où se trouvaient répartis seulement 428,493 habitans, dont 4,842 moines et 1,748 religieuses, c'est-à-dire seulement 357 ames par grande lieue carrée de surface. La Manche où l'on ne trouve que 326 ames dans une même étendue de terrain, présente seule un aussi déplorable exemple de dépopulation; l'une et l'autre province

pourraient en contenir ou nourrir aisément quatre et cinq fois davantage. Nulle part on ne rencontre plus de *Despoblados*, c'est-à-dire de traces de villages abandonnés. Les anciennes cartes de ces contrées sont remplies de noms de lieux que le voyageur ne retrouve point, et dont Lopez a tenu assez exactement compte sur ses cartes, précieuses au moins sous le rapport de l'orthographe des noms, et de la ponctualité avec laquelle y sont recueillies une multitude de choses, qui, si elles ne sont pas mises à leur véritable place, donnent du moins par leur indication la facilité de les rechercher.

Dans les parties de cette province où nous avons pénétré en divers sens, nous avons été involontairement attristés d'une solitude à travers laquelle nous reconnaissions à chaque pas les traces de la population nombreuse qui disparut. Les sillons de champs que, de mémoire d'homme, on ne sache pas avoir jamais été mis en culture, existent durcis, affaissés, mais toujours visibles, dans ces vastes solitudes couvertes par les Cistes ou par de grands bois, composés de diverses espèces de Chênes à feuilles persistantes. Le feuillage

de ces arbres centenaires a protégé ces traces, et la mémoire de ceux qui les tracèrent a disparu. Cependant l'Estramadure a dû être l'une des plus belles parties de l'Espagne; elle ne tarderait point à redevenir l'une des plus heureuses du monde, si des bras lui étaient rendus : généralement bien arrosée, doublement abritée de la rigueur des vents du nord ou de l'ardeur des vents du midi, par trois chaînes de monts parallèles, le sol férace de ses plaines appelle la culture; ses vallées aimables languissent abandonnées, sans que personne leur demande le moindre tribut. A quoi tient un pareil délaissement, quelle cause a donc pu éloigner les anciens habitans de ces lieux?

« Cette province mérita, dit le savant Alexandre de Laborde, l'attention des Romains : la beauté de son climat, la fertilité de son sol la rendaient précieuse à leurs yeux; ils la regardèrent comme une terre de promission. Les Maures eurent pour elle la même prédilection; et ces derniers, auxquels on a prodigué avec injustice le nom de barbares, connurent ce qu'elle valait, et accoururent en foule pour la peupler. Leur expulsion fut

l'époque de l'abandon presque total de cette province, et, depuis ce temps, elle est restée dans un état qui la rend presque nulle pour l'Espagne.

» On attribue, dit ailleurs le même économiste, la dépopulation de l'Estramadure à la mesta, c'est-à-dire à l'usage où l'on y est de recevoir en hiver les troupeaux voyageurs de quelques provinces de l'Espagne, et d'envoyer les propres troupeaux de l'Estramadure voyager ailleurs en été. On porte à 40,000 hommes le nombre de ceux qui y sont employés, qui voyagent continuellement, ne se marient point, et sont ainsi enlevés à l'agriculture et à la population. »

La mesta n'est point la seule cause de la dépopulation de l'Estramadure, elle en est plutôt la conséquence. Cette province s'étant trouvée presque déserte quand l'usage de faire voyager les troupeaux s'est généralisé, les propriétaires de ces troupeaux ont profité de la circonstance pour y envoyer leurs pasteurs qui, auparavant, s'enfonçaient dans les montagnes et échappaient ainsi à la surveillance. Les causes réelles du triste état d'un pays que la nature favorisa, sont l'expulsion

des Maures et la découverte de l'Amérique: les premiers conquérans du Nouveau-Monde furent par hasard des Estrémeños : Fernand Cortez naquit à Médellin, les Pizarres passent pour être nés à Trujillo; les compatriotes de ces aventuriers, exaltés au récit des hauts faits de leurs compatriotes, éblouis par l'or que rapportaient quelques-uns de ceux-ci, et s'exagérant les avantages qu'offrait une terre dont on racontait des merveilles, abandonnèrent en foule le sol qui les avait vu naître pour aller tenter la fortune au-delà des mers. Telle est la véritable cause de l'abandon d'une patrie où leurs aïeux avaient trouvé le bonheur; et comme il en est de la dispersion des habitans d'une contrée comme de son déboisement, il ne faudra pas moins de temps pour repeupler l'Estramadure, qu'il n'en faudrait avec de bons règlemens pour rendre aux Castilles ces forêts qui alimentaient primitivement leurs eaux taries. Dans toute l'étendue de l'Estramadure, on trouve, entre les monts, de vastes plaines couvertes de Cistes de vingt espèces entre lesquels le Ladanifère répand une odeur agréable, des Arbousiers, des

Phyllaria, des Nerpruns, déjà quelques Myrtes et divers Alaternes; des Thyms, des Germandrées et les Lavandes croissent aux pieds de ces arbustes, et parfument l'espace. Ailleurs, on trouve quelques grandes forêts de Bellotes et de Suriers ou Chênes à Liége, remplies de porcs, qu'on y abandonne presque à l'état sauvage, et dont on fait des jambons et des chorizes; ces chorizes sont des espèces de saucisses fort renommées dans toute l'Espagne et dont il se fait une consommation d'autant plus considérable que leur présence est indispensable dans la olla, mets de tous les jours pour l'Espagnol le moins aisé, comme pour le plus riche; les Chataigniers, les Chênes et quelques Pins, sont les arbres des montagnes, dans les vallons desquelles on trouve d'excellens pâturages. Les lieux cultivés produisent du Blé, de l'Orge, du Chanvre, du Lin, de la cire, du miel excellent, de l'huile et du vin avec un peu de soie.

Quelques cantons fertiles et populeux de l'Estramadure, tels que la Véga de Placencia, les environs de Coria et la Séréna, donnent une idée par leur richesse de ce que pourrait devenir le reste du pays, si l'on supprimait

la mesta, ou si du moins l'on régularisait les règlemens qui président à cet usage; il faudrait en outre vaincre la paresse qui passe pour former le fond du caractère des habitans de la province.

De grandes opérations militaires ont eu lieu dans toutes les parties de l'Estramadure durant la guerre de 1808 à 1813, nous les ferons incessamment connaître.

---

8. L'ANDALOUSIE, qu'on appelle aussi les Andalousies parce que cette province se formait de la réunion des quatre anciens royaumes de Séville, de Grenade, de Jaen et de Cordoue, occupe la région la plus méridionale de l'Espagne. Sa surface était de deux mille deux cent quatre-vingt une grandes lieues carrées, et sa population de 1,904,176 habitans, dont 18,063 moines et 5,624 religieuses. Elle a été récemment divisée en huit provinces qui nous occuperont tour à tour dans le chapitre suivant, et qui ont pour chefs-lieux Alméria, Grenade, Jaen, Malaga, Cordoue, Cadix, Séville et Huèlva.

L'Andalousie est bornée au sud par l'Océan, le détroit de Gibraltar et la Méditerranée; à l'ouest par l'Alentéjo et les Algarves, provinces soumises à la couronne de Portugal; au nord par l'Estramadure et la Manche; à l'est par le royaume de Murcie: elle forme à peu près seule, le versant Bétique et le bassin du Guadalquivir.

Ce pays, célèbre dès la plus haute antiquité, fut l'objet de l'ambition de tous les peuples qui pénétrèrent en Espagne, et que surprit sa prodigieuse fécondité; nulle partie du monde ne fut mieux disposée par la nature pour tout produire: la surface et l'intérieur de la terre semblent rivaliser de richesses; des mines de fer, d'aimant, de soufre, de cuivre, de plomb et d'argent, y ont été et y sont exploitées; elles pourraient aisément devenir plus productives qu'elles ne l'ont jamais été; des salines, dont plusieurs, situées dans l'intérieur des terres (p. 135), donneraient un sel dont la fabrication ne nécessite aucun des soins qu'exigent les salines maritimes, y sont abondamment répandues; des races de chevaux qui égalent en légèreté les plus légères de l'Arabie dont elles

sont originaires, d'innombrables troupes de taureaux et de bœufs les plus beaux du monde, des bandes de mérinos célèbres par la finesse de leur laine, y sont élevées et nourries dans les parties du pays les mieux appropriées à leur éducation. Le blé dont on récolte une telle quantité qu'on nomme l'Andalousie le grenier de l'Espagne, l'orge, des légumes de tout genre, la pomme-de-terre, la Patate sucrée, des vins délicieux secs ou liqueureux, de la cire, du miel exquis, d'abondantes huiles, du summac et du kermès, de la soie, de la laine, des oranges, des citrons, avec des amandes et des raisins secs de qualité supérieure, du coton et du sucre, sont les principales denrées que le pays fournit au commerce. Les côtes n'offrent pas moins de sources de richesses, et les pêcheries d'Anchois et de Thons y rivalisent avec celles de Provence; les melons les plus parfumés, la pastèque et d'autres cucurbitacées, des Oignons sucrés d'un volume extraordinaire, de l'ail dont on exporte le superflu, des pimens piquans ou doux, la garbance ou Pois-chiche, des figues qu'on mange frai-

ches ou desséchées, avec des olives diversement préparées, les plus grosses et les meilleures connues, couvrent les marchés des villes. La plupart des poissons d'eau douce du reste de l'Europe se retrouvent dans les rivières de l'Andalousie où les Esturgeons du Guadalquivir y atteignent une taille démesurée. La chasse, extrêmement productive, alimente la table du riche de Cerfs, de Chevreuils, de Lièvres, de Lapins renommés, de Perdrix rouges et d'Outardes.

Malgré tous les avantages que présentent les Andalousies à ceux qui s'y voudraient établir, ces contrées si riches en productions variées, remplies de sites enchanteurs qui semblent appeler l'agriculture, et de cités que ranimeraient aisément l'industrie, sont déchues, et leur décadence va toujours en croissant.

L'invasion des Maures, loin d'y apporter la barbarie, avait élevé le pays au plus haut degré de prospérité qu'il pût atteindre; douze mille villages s'y voyaient sur les rives du Guadalquivir; il n'en existe guère aujourd'hui plus de huit cents dans toute

son étendue. Le seul royaume de Grenade eut trois millions d'habitans; il n'en renfermait de nos jours que six cent quatre-vingt-douze mille neuf cent vingt-quatre; Séville comptait près de quatre cent mille ames; Cordoue deux cent mille; Malaga quatre-vingt mille; Baéza cent cinquante mille : aujourd'hui Séville n'en a guère que quatre-vingt-seize; Cordoue trente-cinq; Malaga tout au plus cinquante; et Baéza pas même quinze mille.

L'industrie, portée autrefois au plus haut point d'extension, a totalement disparu; on ne trouve plus un seul de ces milliers d'ateliers dans lesquels se fabriquait la presque totalité des étoffes de soie dont on usait dans l'univers. En vain quelques filatures de coton ont tenté de s'établir sur des points où la denrée première croissait sur le sol. Des entraves de tout genre ont empêché la réussite de ces établissemens. On connaît la célébrité des fabriques de maroquins de Cordoue, dont on faisait de si beaux dans cette ville, que ce genre de pelleterie en avait pris le nom de *Cordoban;* cette branche d'industrie est elle-même tombée; elle a

passé hors de l'Espagne, et l'on ne trouve plus en Andalousie un seul genre d'industrie qui ait résisté à l'effet des institutions du vieux gouvernement espagnol. Quelques étrangers, entre autres des Anglais, ont établi en certains endroits diverses manufactures qui languissent, mais qui, sous un gouvernement raisonnable, ne manqueraient pas de prospérer.

Il est des cantons de cette belle Andalousie dont la solitude est d'autant plus déplorable qu'ils sont situés à la proximité de grandes villes, de rivières et des plus beaux chemins, qui présenteraient les moyens propres à l'écoulement des récoltes qu'on en obtiendrait par le moindre effort. Ainsi, par exemple, d'Outréra, village voisin de Séville, tellement riche et populeux, qu'il ressemble à l'une des villes de France du troisième ordre, jusqu'à Xérès, ville renommée par ses vins et voisine du port Sainte-Marie, le grand chemin royal de Madrid à Cadix traverse plus de neuf lieues de pays, qui équivalent à douze lieues de France, sans que, dit Antillon, pas même un hameau de quatre chaumières se rencontre dans cet

espace fertile, qui languit inculte dans un climat délicieux; dans cet espace, le voyageur se croirait transporté au milieu de l'Afrique, dont nulle partie ne présente l'exemple d'une plus triste et plus honteuse dépopulation.

Le voyage du roi d'Espagne en Andalousie ne peut qu'être fort avantageux à ce pays, surtout si le prince, poussant jusqu'à Cadix, traverse le canton que nous venons de signaler. Ferdinand VII connaîtra par lui-même quel fut le déplorable effet des vieilles institutions dont il veut affranchir ses États; il sentira la nécessité de rendre leur prospérité et leur antique population à des contrées dont la couronne ne tire que la vingtième partie de ce qu'elle pourrait en obtenir: Ferdinand VII reconnaîtra que, pour y parvenir, ce n'est pas aux majorats, à l'inquisition et à l'ignorance qu'il faut s'en rapporter. Les côtes de l'Andalousie offrent quelques ports, dont Cadix est le plus célèbre; les autres sont, sur l'Océan, ceux d'Huèlva, de San-Lucar de Baraméda, de Chipiona, de Santa-Maria et de Puerto-Réal dans la baie de Cadix; de Tariffa, d'Algési-

ras et de Gibraltar, dans le détroit ; de Marbeilla, de Malaga et d'Alméria, dans la Méditerranée.

9. Royaume de Murcie. Cette province, que nous avons vue former à peu près le bassin de la Ségura (p. 162), est bornée au sud par la mer Méditerranée ; au levant par le prolongement méridional du royaume de Valence ; au nord par la Castille-Nouvelle et la Manche ; à l'ouest par les royaumes de Grenade et le Jaën, qui font, comme nous venons de le voir, partie des Andalousies. Sa superficie est de six cent cinquante-neuf lieues carrées, et sa population de 383,226 habitans, dont 3,068 ecclésiastiques et 346 religieuses. Antillon appelle ce pays *fertilissimo* (extrêmement fertile). Cette épithète convient effectivement aux parties de la contrée qu'arrosent quelques ruisseaux ; mais les deux tiers de sa surface, qui sont privés d'un tel avantage, présentent, au contraire, l'aspect de l'aridité la plus complète. Nulle partie de l'Europe ne présente même une

plus parfaite ressemblance avec les déserts de l'Égypte, par la nudité du sol, sa sécheresse, et son inaptitude à rien produire. Dans les parties abandonnées de l'Espagne on reconnaît, presque toujours, que le moindre effort de l'homme en obtiendrait d'abondantes ressources ; mais ici la nature même commande le délaissement par l'infécondité : aussi nulle contrée, si ce n'est celle qu'arrose le Nil, ne présente autant que l'Espagne de contraste plus frappant entre ses parties. Y voyage-t-on dans les vallons arrosés, c'est la richesse et la fertilité du Delta ; y traversez-vous les plateaux ou les monts altérés, c'est la Thébaïde.

Le royaume de Murcie, dont la physionomie est assez généralement la même dans toute son étendue, donne un peu moins de blé d'excellente qualité, que n'en consomme la population ; de l'orge, d'abondantes huiles, quelques fruits, du riz, du safran et de l'anis qu'on y cultive en grand ; du chanvre, de la barille, du salpêtre, de la sparterie, et surtout de la soie réputée la meilleure de l'Espagne. Le produit annuel

de cette dernière denrée est estimé à un peu plus de six millions annuels de francs.

La côte y est abondante en poisson excellent; plusieurs des grandes montagnes du pays, particulièrement celles du nord-est, vers les confins du royaume de Valence, et des sources de la Ségura du côté opposé, sont assez bien pourvues de forêts qui donnent du bois propre aux constructions navales, et que consomme Carthagène. Cette ville, dont il sera question plus tard, est, comme le Ferrol, l'un des trois chefs-lieux du département de la marine espagnole.

Dans les parties qu'on nomme *Campos* (les plaines), les terres, qui, ne pouvant être arrosées, demeurent arides quand il ne pleut pas, deviennent tout-à-coup aussi fertiles que les plus belles vallées, lorsque l'eau du ciel vient à tomber durant la mauvaise saison. Les vallons herbeux des parties anfractueuses, qui n'ont pas été mises en culture, nourrissent de nombreux troupeaux.

Le long de la Ségura, dans cette partie mitoyenne de son cours qu'on appelle vallée de Ricote, le voyageur se croirait dans un nouvel Eden : c'est un verger continuel

d'Orangers, de Cédrats, de Limons, de Grenadiers, qui donnent une quantité de fruits suffisans pour la consommation locale et pour l'exportation. On y parcourt des bois de Mûriers ; le Figuier perce les fentes des rocs, et la végétation la plus vigoureuse brille partout où le moindre suintement d'eau vient humecter le sol et la pierre elle-même.

Plusieurs cantons des parties désertes offrent des salados, ruisseaux sans embouchure, dont plusieurs alimentent des étangs salés.

L'un de ces lacs, situé non loin de Villéna, et qui n'a pas moins de trois lieues de circonférence, présente absolument les mêmes phénomènes que celui dont nous avons fait la description en parlant du bassin du Génil (p. 136) ; il donne de grands revenus, et le sel qui s'y cristallise naturellement est affermé par l'État à des étrangers qui l'exploitent à condition de l'exporter.

Le royaume de Murcie a été récemment divisé en deux provinces, celle du sud dont Murcie est demeurée la capitale, et celle du nord, qu'on a un peu augmentée aux dépens

de la Manche, et dont le chef-lieu est Chincilla. Ce petit État, le premier dans lequel les Carthaginois s'étaient originairement établis, et qui devint pour eux comme une nouvelle patrie, passa successivement des Romains aux Goths, à qui le disputèrent les Vandales et les Grecs. Les Sarrasins l'ayant conquis, il dépendit du vaste empire des califs de Damas, jusqu'au moment où, démembré, les Maures d'Espagne surent le soustraire à cette lointaine domination. Passant successivement du domaine des rois de Cordoue à celui du roi de Grenade, un usurpateur s'en fit proclamer roi vers le treizième siècle; celui-ci, ne pouvant se soutenir sur un trône mal affermi, le céda, en 1240, au roi de Castille et de Léon, de sorte qu'après quelques années de troubles, dont on profita pour expulser les Maures les plus mutins, le royaume de Murcie fit définitivement partie de la monarchie castillane.

Les Murciens passent pour être les plus paresseux et les plus apathiques des Espagnols; on les dit remplis de préjugés et fort entichés de prétentions à la noblesse. Ils voyagent rarement, et nous en avons ren-

contré d'une telle ignorance, qu'ils avaient à peine une idée du reste de la Péninsule ; ils concevaient à peine une terre au-delà des royaumes de Valence et de Grenade, et croyaient que nous étions arrivés par eau, comme vinrent autrefois les Arabes. C'est au cœur du royaume de Murcie que nous avons vu un paysan qu'on soupçonnait d'espionage et qu'on menaçait de faire fusiller pour en arracher un aveu, répondre avec assurance : « Je vous défie de me tuer, j'ai sur moi un christ qui a touché la sainte croix de Caravaca (p. 166). » On laissa la vie à ce pauvre diable qui n'aura pas manqué d'attribuer son salut à quelque miracle de son amulette.

---

10. Royaume de Valence. Cette province, qui s'étend le long de la Méditerranée, du nord au sud, l'espace de soixante-dix lieues de vingt-cinq au degré, n'est en quelque sorte qu'une lisière maritime qui n'a jamais plus de vingt lieues de largeur de l'est à l'ouest. Traversé par plusieurs petits fleuves,

dont le Guadalaviar de Jujar et la Ségura sont les plus considérables, et conséquemment fort bien arrosé, ce pays est l'un des plus beaux, des plus fertiles, des plus riches et des plus populeux de la Péninsule. C'est surtout aux environs de la capitale qu'une riante plaine, circonscrite par des monts élevés, présente, sous un ciel serein, la culture la plus variée qu'on puisse imaginer. Là se mêlent à la plupart des arbres fruitiers des contrées boréales de l'Europe, la vigne de ses parties tempérées; le Caroubier, l'Oranger, l'Olivier, le Mûrier et le Grenadier de ses régions chaudes; avec la Canne à sucre asiatique, et le Dattier africain. Ce dernier y devient même une source de revenu assez considérable, soit par ses fruits qu'on dessèche pour en exporter quelques quantités, soit par ses feuilles qui s'expédient dans toute l'Espagne, où les processions en consomment prodigieusement, particulièrement aux solennités de la fête des Rameaux.

La surface du royaume de Valence était de six cent quarante-trois grandes lieues carrées, et sa population de 825,059 habitans, dont 8,132 ecclésiastiques et 1,688 religieu-

ses. Ici le nombre des habitans se soutient depuis deux siècles à peu près le même, tandis que dans le reste de la Péninsule la population tombe de jour en jour dans un état de décadence tel, qu'avant un siècle ce pays peut achever de devenir aussi misérable que les contrées africaines ou asiatiques, sur lesquelles s'étend le despotisme destructeur des mahométans. En 1718, les proscriptions et les bannissemens politiques, auxquels on eut recours pour maintenir sur le trône d'Espagne un prince de la maison de Bourbon, que repoussaient avec une incroyable opiniâtreté toutes les parties orientales de l'Espagne, avaient tellement dépeuplé les belles contrées auxquelles l'expulsion des Mauresques porta antérieurement un si funeste coup, que le royaume de Valence ne présentait guère que 318,000 habitans; en 1795, le nombre de ceux-ci passait déjà 700,000.

L'étendue et la population de ce beau pays ont nécessité sa séparation en quatre provinces nouvelles, dont les chefs-lieux sont Alicante, Saint-Philippe, Valence et Castellon de la Plana. La côte n'offre aucun port bien sûr, encore qu'elle facilite un commerce

maritime considérable qui se fait par diverses villes, particulièrement par Valence et par Alicante. Les principales richesses du pays consistent en vins, dont on recueille une quantité prodigieuse, amandes, figues sèches et raisins secs, huiles excellentes, soie de première qualité, canne à sucre, nattes et paillassons en sparterie, barille et soude, lin, chanvre, laine, grains divers, entre lesquels le maïs et le riz surtout sont fort estimés, miel, cire, kermès, et du sel qu'on obtient ou des salines de la côte, ou des lacs de l'intérieur.

Les habitans du royaume de Valence sont les plus industrieux des Espagnols; ils ont, au milieu des révolutions, des guerres et des malheurs de ces derniers temps, conservé quelques manufactures de faïence, de papier, de grosses toiles, de galons, de dentelles, de franges, et surtout de soieries, dont il existe des produits capables de rivaliser avec ceux de Lyon. Ici la fertilité du sol, la beauté du ciel, la variété des productions naturelles ont comme triomphé des institutions vicieuses, et enrichi malgré elle une partie de l'Europe, qui en deviendrait

incontestablement la plus prospère et la plus belle, pour peu que les dispositions d'une population active et spirituelle fussent encouragées.

---

11. Principauté de Catalogne. Après avoir passé le Rio Cénia, où se terminait le royaume de Valence, on entre en Catalogne. Cette belle province, de figure à peu près triangulaire, est bornée du sud-ouest au nord-est par la Méditerranée; au nord par la France; au couchant par l'Aragon; sa surface est de mille trois grandes lieues carrées, et sa population s'élève à 858,818 habitans, dont 11,152 ecclésiastiques et 1,257 religieuses. Ses nombreuses fabriques d'étoffes de soie, de laine et de coton, ses fonderies de fer, ses papeteries, ses tanneries, ses dentelles, attestent à quel point ses habitans ont l'esprit tourné vers l'industrie. Des grains de toute espèce, dont la quantité ne suffit cependant pas à la consommation; du riz, des vins de plusieurs qualités, dont l'excédant de l'exportation se brûle en eaux-de-vie; d'excel-

lentes huiles, des fruits exquis, tels que des figues et des oranges, du lin, du chanvre, la garance, du liége, de la barille, de la soude, et jusqu'à des noix et des noisettes, qu'on transporte au dehors, sont les principales richesses du sol. Le voyageur qui parcourt la contrée y jouit de l'agréable spectacle d'une population active, infatigable, occupée, qui, bien différente de celle du reste de l'Espagne, emploie tous ses efforts pour entrer en relation de commerce avec les étrangers.

Encore que la nature ait jeté les Catalans sur une terre montueuse, coupée, souvent ingrate, leurs mains industrieuses ont conquis à la culture jusqu'aux espaces qui semblaient le plus devoir repousser les efforts de l'homme, et les flancs des rochers s'y couvrent de pampres. La terre y prodigue des marbres et des jaspes, dont on exploite de riches carrières. La viande est la seule chose dont la disette se fasse un peu ressentir; il faut tirer la plupart des animaux qui fournissent celle de boucherie des pays voisins, ainsi que la plus grande partie des laines, de la soie et du coton qu'emploient les fa-

briques nationales; mais la mer semble vouloir dédommager la terre, en offrant aux pêcheurs une multitude d'espèces de poissons dont la chair est plus ou moins délicate. L'extension des côtes sur lesquelles existent plusieurs ports, a tourné les regards des Catalans vers la marine; ils couvrent la Méditerranée de leurs embarcations, et ont autrefois étendu leurs relations maritimes jusque dans les contrées les plus reculées du monde connu.

Loin de proscrire les arbres comme le Castillan, l'habitant de Catalogne connaît l'importance des forêts; non-seulement il ne porte point dans le sein de celles-ci une imprévoyante cognée, mais il les ménage, les soigne ou les exploite avec régularité; il les augmente même par des plantations bien entendues. Aussi ne voit-on nulle part, dans la Péninsule, autant d'arbres divers; tous ceux de la France, entre autres l'Ormeau, le Hêtre, le Châtaignier et diverses espèces de Chênes, y mêlent dans les bois leurs rameaux à ceux des Lauriers, des Cyprès et d'autres arbres habitans de climats plus chauds; c'est ici que les Cistes, les Myrtes et les Romarins com-

mencent à croître pour parfumer les coteaux arides où les forêts n'ont encore pu s'étendre.

Le Catalan offre un caractère particulier d'activité et d'indépendance qui, joint à son génie inventif, le distingue totalement du reste des Espagnols. Tandis que ceux-ci, résistant sans trop savoir pourquoi aux dominations qui se succédaient chez eux, combattaient opiniâtrément pour un maître goth contre un maître arabe, ou pour un prince castillan contre un prince aragonais, les Catalans combattirent constamment pour la liberté. Dès la dissolution de l'empire romain, après avoir été quelques instans subjugués par les peuples du Nord et par ceux de l'Afrique, ils demeurèrent à peu près indépendans sous le gouvernement des comtes qu'ils s'étaient donnés; plus tard ils devinrent sujets de l'Aragon quand les comtes en devinrent rois, mais dans cette réunion ils conservèrent leurs priviléges qui consistaient à exercer la puissance législative concurremment avec le prince. Ils proposaient les lois, le comte ou le monarque promulguait ces lois et les faisait exécuter. Le

clergé, la noblesse ou les possesseurs de fiefs, et *las Universidades* ou communes, composaient les États de la province, et sous ce régime, la Catalogne respectée ne cessa d'être florissante : son industrie se fonda, sa population s'accrut, ses richesses devinrent immenses, et dès le treizième siècle couvrant la mer de ses vaisseaux, elle trafiquait avec les bords de la mer d'Azof, les côtes de la Syrie et le nord de l'Europe. Ses peuples avaient conquis Mayorque et la Corse, menacé la Sicile, secouru les empereurs grecs; mais soumise à des rois, ses franchises furent bientôt attaquées, elle les défendit, et l'histoire, écrite alors sous l'influence du pouvoir, taxa sa résistance de révolte.

En 1273, Jacques-le-Conquérant ayant voulu obliger les Catalans à le soutenir dans la guerre qu'il allait entreprendre pour soumettre Valence, ils refusèrent de marcher, parce que leur constitution les dispensait de servir hors de leur patrie et pour un autre intérêt que celui de cette patrie. En 1277, ils prirent les armes contre Pierre III qui, en montant sur le trône, avait dédaigné de convoquer les états, et de promettre le respect

aux priviléges de la nation. Ils forcèrent en 1283 le même prince, qui cherchait à s'emparer de tous les pouvoirs, à leur rendre ceux qu'il avait usurpés. En 1460, ils contraignirent Jean II à rendre à son fils la liberté qu'il lui avait ôtée ; mais le résultat d'un traité qu'ils avaient dicté ayant été la mort de ce jeune prince qu'on soupçonna avoir été empoisonné par sa belle-mère, ils proclamèrent d'abord une république qui ne pouvait alors subsister, et à laquelle ils renoncèrent pour revenir, après douze ans d'une guerre opiniâtre, à leurs rois d'Aragon qui promirent toujours de les gouverner selon leurs lois, sauf à reprendre par adresse ce qu'ils avaient perdu par la résistance à l'oppression. En 1640, deux députés de la province ayant été arrêtés à Madrid sous Philippe IV, cette nouvelle souleva aussitôt le pays, qui déclara ce prince déchu du trône, et se constitua de nouveau en république sous la protection du roi de France, Louis XIII, auquel fut décerné le titre de comte de Barcelone. Ayant obtenu quelques concessions de la cour de Castille, la Catalogne rentra cependant dans l'obéis-

sance ; mais en 1689, sur de nouveaux griefs, elle secoua encore le joug, redevint républicaine et finit par retourner à la royauté. Enfin résolue à demeurer fidèle à ces monarques autrichiens qu'elle semblait avoir contraints à la fidélité, elle ne reçut qu'avec répugnance un prince de la maison de Bourbon, et, se donnant à un archiduc, s'arma contre ce petit-fils de Louis XIV qui, sous le nom de Philippe V, venait, disait-on, aplanir les Pyrénées. La lutte fut terrible, et la révolution qui finit par asseoir sur le trône d'Espagne une branche de la maison royale de France, porta un coup funeste aux libertés de la Catalogne; ses lois, ses coutumes, ses priviléges, tout lui fut ôté violemment, et le souvenir d'un tel malheur est, plus qu'on ne le croit, encore présent à la pensée des Catalans. Au reste, si la guerre terrible qui la réduisit à l'état de servitude lui fut préjudiciable sous les rapports politiques, il n'en fut pas de même sous ceux d'autres intérêts; les sommes énormes qu'on répandit dans le pays pour séduire des chefs, s'y faire des créatures, corrompre l'esprit public en lui donnant une di-

rection factice, l'enrichirent, et, c'est un fait constaté par l'expérience du passé, si l'on s'en rapporte à plusieurs écrivains, qu'une guerre contre la France fut toujours aussi lucrative pour la Catalogne qu'une guerre contre l'Angleterre lui serait funeste. Quoi qu'il en soit, la noblesse catalane était demeurée tellement en hostilité contre les successeurs de Philippe V, qu'on vit peu de ses membres prendre du service depuis l'introduction de la dynastie étrangère, et que la plupart refusèrent de porter aucun titre ou d'accepter aucune dignité de l'État.

Infatigable, impétueux, vaillant, frugal, adroit, le Catalan est fort propre à la guerre de parti qui ressemble plus ou moins à la chasse, mais son génie indépendant le rend un assez médiocre soldat de ligne; loyal et profondément vindicatif en même temps, il ne manque jamais à sa parole, mais il est implacable, aussi porte-t-il aux Castillans et aux Français un fond de haine que le temps n'a pu tempérer; il ne pardonne ni aux uns ni aux autres d'avoir été contre eux des instrumens de despotisme. Il les compare

à ces meutes qui, sous le fouet du chasseur, s'associent contre d'innocentes victimes à une barbarie dont elles n'obtiennent qu'une honteuse part de curée. Ils sympathisent, au contraire, avec les Aragonais qui, à leur exemple, résistèrent toujours aux usurpations des rois. La guerre de 1808 à 1813 n'a pas contribué à éteindre le sentiment d'inimitié que les Catalans croyaient être en droit de porter à la France.

La Catalogne est un pays très-coupé; rempli de places-fortes, où les moindres ruisseaux offrent des positions, où les routes deviennent à chaque instant des gorges, où de hautes montagnes et leurs contreforts isolent les vallées, elle est fort propre à la guerre défensive. Son étendue a nécessité sa division en quatre nouvelles provinces, dont Girone, Barcelone, Tarragone et Lérida sont les chefs-lieux.

---

12. Royaume d'Aragon. Cette province, l'une des plus étendues de l'Espagne, avait mille deux cent trente-deux grandes lieues

carrées environ de surface : sa population était de 657,376 habitans, dont 8,552 ecclésiastiques et 1,454 religieuses. Nulle, après l'Estramadure, n'a éprouvé une décadence plus complète : le nombre des villages détruits y est considérable; cent cinquante environ y ont disparu et n'y sont connus que par le nom qu'ils portèrent. Ceux qui subsistent ne se sont pas enrichis à leurs dépens, car la plupart tombent eux-mêmes tous les jours; les villes même s'appauvrissent, et Saragosse, ancienne capitale, dont l'aspect suppose une cité de cent cinquante mille ames, n'en avait pas quarante-trois mille quand elle soutint, de nos jours, le glorieux siége qui doit à jamais immortaliser son nom, mais qui l'a dégoutée de la pensée d'en supporter un second.

L'Aragon est borné au nord par la France; à l'ouest par la Navarre et la Vieille Castille; au sud encore par cette dernière province et par le royaume de Valence; à l'est par la Catalogne. L'Èbre le sépare du nord-ouest au sud-est en deux parties à peu près égales, l'une septentrionale, qu'on pourrait appeler Pyrénaïque, l'autre méridionale, qu'il fau-

drait alors nommer Ibérique, à cause des monts Ibériques qui la limitent assez exactement au midi. Les bords de ce fleuve sont devenus, vers la moitié supérieure de son cours, les plus belles parties de la province, depuis l'établissement du canal appelé Impérial, et qui commence à une petite distance de Tudéla, une des villes de la Navarre. Son embouchure (*Bocal*) est magnifique; navigable pour les barques portant jusqu'à deux mille quintaux, il suit la rive droite. Près du village de Mallen, il passe par-dessus le Rio Huécha, près d'Alagon le Xalon (p. 61), à Saragosse la Guèrva (p. 62), et par d'autres endroits vers l'orient jusqu'à vingt lieues environ. Il doit, lorsqu'il sera terminé, atteindre jusqu'à Sastago, à dix lieues plus loin, et se terminer vers l'embouchure du Rio Martin (p. 63), où l'élévation du pays ne permettra plus de le continuer. Il établira alors une communication par eau non interrompue, entre le haut Èbre et la Méditerranée. Tel qu'il est déjà, il produit de grands avantages pour le pays, soit par la facilité qu'il offre pour le transport des denrées, soit par les arrosemens qu'il alimente. Depuis

qu'il existe, tout prospère sur ses rives; les habitations s'y multiplient, les troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux se sont considérablement accrus, et l'on a planté plus d'un million d'arbres où l'on n'en voyait pas un.

Le royaume d'Aragon est l'un de ceux qui se formèrent les premiers, quand la réaction des chrétiens contre les Maures s'opéra. Il s'appelait originairement Sobrarbe, et ses commencemens furent bien faibles : aussi les sujets profitèrent-ils de la position de leurs princes pour leur tracer des règles de conduite obligatoires envers la nation. Quand l'Aragon eut ses rois, l'autorité de ceux-ci fût conséquemment restreinte, et ils trouvèrent dans les lois la source de la seule légitimité réelle : ils ne pouvaient abroger ces lois qui n'avaient de force que par le consentement des états réunis; mais ils avaient tout le pouvoir nécessaire pour les faire exécuter. Ce pouvoir ne donnait aucun ombrage à la nation, attendu qu'elle ne courait pas le risque de le voir dégénérer en despotisme ; en cas d'usurpation des articles particuliers prononçaient la déchéance du

monarque. Les législateurs avaient pensé que, quelle que puisse être la naissance d'un homme et le rang qu'il occupe dans l'État, rien ne le saurait soustraire à la salutaire influence de mesures coërcitives, et c'est au jour de l'avénement d'un roi d'Aragon, que lui était adressée par le grand justicier cette mémorable déclaration :

Nos otros, que, cada uno por si, somos tanto como os, y que juntos podemos mas que os, os hacemos nuestro rey, con tanto que gardareis nuestros fueros; sino, no.

NOUS AUTRES QUI, INDIVIDUELLEMENT, SOMMES AUTANT QUE VOUS, ET QUI RÉUNIS POUVONS PLUS, VOUS FAISONS NOTRE ROI, BIEN ENTENDU QUE VOUS DÉFENDREZ NOS PRIVILÉGES; SINON, NON.

Les rois d'Aragon en furent-ils moins respectés, puissans et glorieux? L'histoire est remplie de leurs hauts-faits et de traits de dévouement de leurs sujets fidèles qui, en versant leur sang à leur service, savaient bien que ce sang coulait également pour la

patrie. Si quelques-uns de ces rois trouvèrent des résistances, la plupart d'entre eux ne s'y exposèrent pas : aussi les historiens espagnols, même les plus adulateurs de la puissance absolue, n'ont-ils jamais cité l'Aragon sans ajouter : « *Tan celebre en la historia por sus » antiquas leyes, franquezas y libertades, » por la exelencia de su gobierno, por el » valor y conquistas de sus reyes.* » (Si célèbre dans l'histoire par ses antiques lois, franchises et libertés, par l'excellence de son gouvernement, par la valeur et les conquêtes de ses rois.)

Philippe II, cet assassin de son fils, si justement surnommé le Démon du midi, pouvait-il s'accommoder d'un pareil langage ! Il attaqua ouvertement les priviléges des Aragonais, répandit la terreur par de sanglantes exécutions, et, ayant fait assembler les États consternés, leur imposa *contre les cris séditieux* une loi en vertu de laquelle devait être puni de mort quiconque prononcerait le mot de liberté ; de tels actes d'usurpation ne devaient pas attirer au pouvoir qui se les croyait permis les cœurs des peuples, aussi les Aragonais devinrent-ils insensiblement

comme les Catalans, ennemis des rois qui les trompaient avec tant de persévérance et d'audace et les décimaient avec tant de rigueur.

Philippe V, après la guerre de la succession, compléta l'œuvre de Philippe II en supprimant entièrement les États d'Aragon, en leur donnant les ordonnances qui régissaient despotiquement la Castille, et en leur imposant un vice-roi dépositaire de son pouvoir absolu. Les Aragonais n'ont, pas plus que les Catalans, pardonné cette conduite à la mémoire du petit-fils de Louis XIV, et c'est peut-être à elle qu'il faut attribuer la haine que les Aragonais portent en général à tout ce qui vient de France.

Nous avons déjà vu, en décrivant le cours de l'Èbre, que le bassin de ce fleuve rappelait le fond d'une mer intérieure, long-temps balancée à sa surface. Nous y avons retrouvé comme témoins de cet état primitif, des salados, des collines de sel gemme, et les lagunes salées de Buralajos (p. 51). Nous devons encore citer, outre ces dernières, le lac de Gallocanta, bien plus considérable que tous ceux de la contrée, et qui, vers les confins du

canton de Molina, offre une exploitation de sel qu'on pourrait entreprendre à peu de frais.

La plus grande étendue de l'ancien royaume d'Aragon est nue et inculte ; celles de ces parties qui sont mises en rapport, sont d'une prodigieuse fertilité, et produisent en général tout ce qui peut être nécessaire à la vie ou alimenter un commerce extérieur avantageux; elles donnent, selon leur exposition, du grain, de l'huile, du safran, du lin et du chanvre, des fruits exquis, du vin en abondance, des légumes et de la soie. Les parties stériles et sallées fournissent aussi de la barille. On commence à sentir dans quelques cantons l'utilité des arbres, et de jour en jour le nombre des pépinières et des plantations forestières augmente. Quelques-unes des hautes montagnes du pays, particulièrement celles du système Ibérique qui le bornent au sud, sont les plus couvertes de la Péninsule, et l'on y exploite des bois pour la construction et pour le chauffage. Leurs vallées présentent des prairies naturelles, où paissent une telle quantité de troupeaux, qu'on évalue le nombre

des individus dont ces troupeaux se composent à plus de deux millions cinquante mille; la chair qu'on en retire est réputée la plus savoureuse de la Péninsule, et la laine la plus parfaite. De nombreuses fonderies sont établies dans ces montagnes; les Anguilles et les Truites de leurs torrens ont acquis une célébrité qui les fait rechercher jusque sur les tables de Madrid.

Les bœufs, les vaches, les chevaux et les mulets sont peu abondans : on est obligé de tirer une partie des animaux de labour et de monture des autres provinces.

L'industrie est totalement morte en Aragon, où les habitans devenaient de plus en plus semblables aux Castillans sous le rapport de la paresse; ces habitans se détachaient d'un sol qui n'était plus pour eux celui de la patrie, puisqu'il n'était plus celui de la liberté. On les a vus cependant, dans la guerre de 1808 à 1813, sortir de leur léthargie et justifier, par l'héroïque opiniâtreté avec laquelle ils ont résisté à l'invasion étrangère, la justesse de cet adage espagnol qui dit, que si l'on donne

un clou à quelque Aragonais, il préfère pour l'enfoncer sa tête à un marteau.

Dans la nouvelle répartition des provinces de l'Espagne, l'Aragon a été divisé en quatre départemens dont Huèsca, Saragosse, Calatyud et Téruel sont les chefs-lieux.

---

13. ROYAUME DE NAVARRE. Cette province dont la superficie était de deux cent cinq grandes lieues carrées de surface, et qui contenait une population de 221,728 habitans, dont 3,039 ecclésiastiques, et 510 religieuses, est demeurée à peu près la même dans la dernière circonscription; elle n'y a perdu qu'une partie de l'appendice, peu étendu, qu'elle possédait sur la rive droite de l'Ebre, fleuve qui la limite du côté du sud. Les provinces Vascongades la bornent à l'ouest, la France au nord, et l'Aragon au couchant.

La Navarre est un pays de montagnes, aussi son climat est-il froid et[e] variable; mais sain. On y trouve beaucoup de forêts, particulièrement vers le nord dans les Pyré-

nées dont cette province occupe les pentes méridionales, au point où la chaîne principale quitte la France pour entrer tout entière en Espagne. Les vallons de cette partie sont généralement beaux, produisent un peu plus de grains qu'il n'est nécessaire pour la consommation du pays, d'excellent vin, et même aux immédiations de l'Èbre, un peu d'huile. Le lin, le chanvre, des légumes et quelques fruits se mêlent à ces revenus, et les pâturages montueux nourrissent de nombreux troupeaux qui alimentent une grande exportation de laines. On y exploite quelques mines de cuivre et du sel; si ce n'était un petit nombre de fonderies de fer, la Navarre n'offrirait guère aucune trace d'industrie, et l'on peut considérer en général cette province comme un pays assez pauvre. Elle se distingue cependant du reste de l'Espagne par la commodité de ses routes, fort bien percées et passablement entretenues; avant le milieu du siècle dernier, ces routes étaient des plus mauvaises et presque intransitables. La Bidassoa (p. 191), dont l'embouchure sépare la France de l'Espagne, prend sa source dans les montagnes de cette province, et son

bassin supérieur y forme les vallées de Bastan et de Lérin.

Les Navarrois passent pour fiers, braves, réservés et fort sérieux; ils ont, sous les rapports physiques, plus d'une ressemblance avec les Basques, et se confondraient même avec ceux-ci par leur légèreté à la course et leur goût pour le jeu de paume et autres exercices du corps, si leur langage ne mettait entre leurs communications habituelles un obstacle à peu près insurmontable.

La Navarre, d'abord négligée par les barbares du Nord, fut à son tour soumise par les Goths, qui la tyrannisèrent, au point que la presque totalité de ses habitans, appelés Vascons, l'abandonnèrent pour venir peupler les revers septentrionaux des montagnes, d'où ils s'étendirent jusqu'à la Garonne. Les Maures vinrent chasser les Goths, et furent à leur tour chassés par Louis, roi d'Aquitaine, fils de Charlemagne, qui prit Pampelune en 806. Depuis cette époque la Navarre, s'étendant sur les deux versans des montagnes, devint un royaume particulier, qui ne fut pas toujours sans importance dans l'histoire.

De la maison de Bigorre, qui le tint durant cinq cents ans, le sceptre de Navarre passant dans les mains de princes de plusieurs maisons différentes, tomba dans celle d'Albret en 1494. Mais le roi Ferdinand-le-Catholique, profitant de l'excommunication lancée par le pape Jules II sur Jean III, premier monarque de cette race, le dépossèda de la partie méridionale de ses États. C'est à ce titre que les rois d'Espagne se disent, ainsi que les rois de France, rois légitimes de Navarre. La moitié septentrionale de ce petit État est tout ce que Jeanne d'Albret porta à la maison de Bourbon par son mariage avec Antoine, père de Henri-le-Grand.

La capitale de la province est Pampelune (*Pamplona*), ville de 14,000 habitans, agréablement située sur une éminence, au milieu d'une plaine circulaire, appelée *la Cuença* (la conque), et toute environnée de montagnes. La campagne, arrosée par l'Arga (p. 53), est fertile; ses promenades, particulièrement celle qu'on nomme la Taconéra, sont fort belles. Pampelune est assez bien bâtie, mal percée, triste, mais fort

propre. La cathédrale en est le seul monument un peu considérable. Elle tire sa plus grande importance de ses fortifications qui ne consistent pas seulement dans une forte enceinte, mais surtout dans la citadelle, qui, munie de cinq bastions, est encore défendue par l'escarpement des rocs qu'elle couronne, et d'où elle commande, ainsi que par des marais qui en défendent l'approche du côté accessible.

Cinq districts sous-divisent la Navarre : leur établissement remonte à la fondation du royaume; on les appelait *Meriendades.* Pampelune, Sanguésa, Olite, Estella et Tudéla, sont les chefs-lieux de ces mériendades.

---

14. Provinces Vascongades. On désigne communément sous ce nom trois provinces qui, pour être les plus petites de la Péninsule, n'en sont pas moins proportionnellement les mieux peuplées. On les nomme Guipuscoa, Alava et Biscaye; elles forment ensemble une surface d'environ deux cent quarante-huit grandes lieues carrées, sur

laquelle sont réparties 283,450 ames, dont 2,986 ecclésiastiques, et 1,131 religieuses.

Saint-Sébastien, Vittoria et Bilbao en sont les chefs-lieux. Comme ces provinces n'ont pas éprouvé de changemens notables dans la nouvelle circonscription, c'est dans le chapitre où il sera question de la géographie moderne que nous donnerons leur description.

---

15. Iles Baléares. Cette province, étrangère en quelque sorte à la Péninsule, mais pas à l'Espagne, se compose de trois îles : Majorque (*Mallorca*), Minorque (*Menorca*), et Ivice (*Ivica*). Une plus petite île, nommée Formentèra, dépend de cette dernière. Comme elle est demeurée la même dans la circonscription nouvelle, nous renverrons au chapitre suivant ce qui la concerne. Il suffira ici de remarquer que la surface totale des trois îles est de cent quarante-sept grandes lieues carrées, et leur population de 186,970 habitans, dont 3,160 ecclésiastiques et 1,000 religieuses.

---

§ IV. *Géographie moderne.*

PORTUGAL.

Les provinces dont il vient d'être question, et qui forment la partie européenne de la monarchie espagnole, ne composent pas entièrement la Péninsule; la plus grande étendue de ses régions occidentales constitue un royaume indépendant, le seul, de tous ceux qui se formèrent aux dépens de la domination arabe, qui ne soit pas demeuré incorporé à la couronne de Castille, dont il fit cependant partie de 1580 à 1640. Ce royaume est le Portugal; il ne porta dans son origine, qui date de 1096, que le titre de comté. On a vu à quelle époque et dans quelle occasion un comte de Portugal s'éleva au rang des monarques (p. 286). La géographie politique du Portugal n'ayant point changé depuis la révolution qui place ce royaume sous un régime constitutionnel, doit nous occuper dans cette partie de notre ouvrage consacrée à la géographie mo-

derne, et c'est par sa description que nous l'allons commencer.

Le Portugal s'étend du sud au nord précisément entre les 37e et 42e degrés de latitude septentrionale, c'est-à-dire entre les mêmes parallèles que la Sardaigne, la Sicile et les Calabres, la Grèce, l'Asie-Mineure, le midi de la Caspienne, la Corée, le Japon, le centre des États-Unis d'Amérique, et les îles Açores : de sorte que Lisbonne, Samarcande, Pékin et Philadelphie sont à peu près situées à une même distance de la ligne et du pôle Arctique. Sa plus grande longueur peut être de cent trente lieues de vingt-cinq au degré, et sa largeur d'environ cinquante. Sa forme est celle d'un carré long, à quelques sinuosités près que forment ses côtes et ses frontières. Il est borné au nord par la Galice, à l'ouest par le reste de l'Espagne, c'est-à-dire par le royaume de Léon, l'Estramadure et les Andalousies ; au sud et à l'ouest par l'océan Atlantique. Sa surface est de trois mille quatre cent trente-sept lieues portugaises, et sa population totale de 3,683,000 habitans.

Il se divise en six provinces :

1. L'Entre-Duéro-y-Miño.
2. Tras-los-Montes.
3. Le Beira.
4. L'Estramadure.
5. L'Alentéjo.
6. Les Algarves.

Les deux premières de ces provinces sont situées sur la rive droite du Duéro, qui les sépare entièrement du reste du royaume.

Le Portugal jouit d'une température douce, qui est sensiblement moins chaude dans les provinces au-delà du Duéro que dans le reste du pays, et surtout que dans les Algarves qu'on peut regarder comme une province totalement équinoxiale, encore qu'elle ne soit pas située entre les Tropiques, et où les chaleurs seraient même souvent intolérables si les vents de mer ne les modéraient. Quoiqu'assez bien arrosé, ou du moins coupé par un grand nombre de fleuves et de rivières, le pays souffre un peu de la sécheresse, surtout dans les parties centrales. La fertilité du sol y est généralement merveilleuse :

tout ce qu'il produit est de qualité supérieure. Ses principales richesses agricoles consistent en blé, orge, avoine, maïs, riz, chanvre, lin, miel, cire, plantes médicinales et aromatiques, dont on compose des essences et eaux de senteur, fruits exquis dont on exporte d'immenses quantités, soit secs, soit frais. Parmi ces fruits, on doit citer des oranges qui sont célèbres dans tout l'univers, des citrons de toute sorte, des amandes, des raisins et jusqu'à des dattes. Les côtes très-poissonneuses alimentent des pêcheries nombreuses; le sel y abonde: outre celui qu'on retire de la mer, on en fabrique de parfait avec les eaux du Sadao ou Caldao (p. 186), petit fleuve qui coule du sud au nord dans le midi du royaume. On pourrait tirer un parti avantageux des mines de fer, d'étain, de cuivre, et même d'argent, que l'on connaît dans plusieurs cantons montagneux où l'on exploite de l'albâtre et de très-beaux marbres. Comme en Espagne, les eaux thermales y sont abondantes, et n'y indiquent pas moins la présence de feux souterrains dont le désastre de Lisbonne, en 1775, fut une manifestation terrible; feux souterrains dont

l'action ne dut pas être étrangère au grand bouleversement physique par les efforts duquel la Méditerranée, cessant de se dégorger dans l'Océan au moyen d'un détroit aquitanique, vint se frayer une nouvelle route entre l'Afrique et la Péninsule qu'elle sépara de cette dernière partie du monde (p. 226).

Les troupeaux de toute espèce abondent en Portugal, et ceux dont on retire une laine qui ne le cède guère en beauté à celle de l'Espagne, sujets à des règlemens moins funestes pour l'agriculture que les transhumantes (p. 288), n'y deviennent pas un fléau. Les races de chevaux sont moins belles et moins recherchées que celles des Castilles et des Andalousies, dont plusieurs ont conservé toute la pureté du sang arabe.

Le Portugal passe pour avoir été beaucoup plus peuplé qu'il ne l'est aujourd'hui; quoiqu'on ne donne aucune preuve à l'appui de cette assertion, il est probable que les expéditions lointaines qui portèrent si haut la réputation des guerriers portugais au temps où, s'élançant sur les traces de leur immortel Vasco de Gama, ils soumettaient les plus belles contrées de l'Inde, ont dû nuire à la

métropole, outre les guerres inutiles et qui coûtèrent, jusqu'en Afrique, tant de sang chrétien. Quoi qu'il en soit, ce que le Portugal a perdu en gloire, il paraît l'avoir gagné en prospérité intérieure; et l'on doit cette justice aux Anglais, qu'en s'introduisant dans le pays, soit pour y trafiquer, soit pour le défendre, ils y ont apporté un peu de leur esprit d'industrie, quelque activité, et surtout cet ordre intérieur et cette propreté du domicile qui n'est pas un acheminement à la véritable civilisation qu'on doive dédaigner. En effet, par quelque point de son étendue qu'on pénètre en Portugal, lorsqu'on quitte l'Espagne, on remarque un changement total dans la tenue des champs, des maisons isolées et des villes. Les personnes qui ont parcouru l'Allemagne se feront une idée de ce changement, en se rappelant la différence frappante que leur ont présentée, à de petites distances les uns des autres, les cantons catholiques et les cantons protestans. Partout où, dans la Germanie, vous rencontrez des figures grotesques de saints sur les ponts, des croix le long des chemins et des ermitages, les mendians déguenillés se

montrent aussitôt dans les rues et sur les grandes routes; les maisons sont malpropres, les villes infectes, les campagnes négligées, et le luxe du clergé forme un contraste frappant avec la misère publique. Les images sont-elles proscrites, vous remarquez un changement subit : la mendicité cesse, l'habitant, proprement vêtu, décèle, par l'ordre qui règne en sa demeure, la pureté de sa conscience; les villes sont bien tenues; l'aspect de la misère disparaît jusque dans les habitations dont les propriétaires ont le moins d'aisance; l'activité règne partout, les cabarets sont inconnus, et les récréations du ménage consistent à méditer les livres saints, afin d'y découvrir la morale dont un vertueux pasteur entretient ses frères.

En Allemagne cette différence de mœurs, qui influe tant sur celle des lieux, est le résultat de communions distinctes : où doit-on, entre l'Espagne et le Portugal, en rechercher les causes, puisque dans les deux pays on professe la même croyance?..... Dans une plus grande tolérance religieuse, ou mieux dans moins d'intolérance?..... Le

Portugal eut son inquisition bien cruelle sans doute ; mais en Portugal, où l'on brûlait de temps en temps des hérétiques et des jésuites, on eut le bon esprit de tolérer les Juifs et tous les étrangers qui s'y voulurent établir, quelle que fût leur façon d'invoquer Dieu; quiconque ne se rendait pas coupable de prosélytisme, était protégé, sans qu'on l'obligeât à professer extérieurement ce qu'il n'avait pas dans le cœur. Des étrangers, attirés par la beauté du climat, la fertilité de la terre, les avantages commerciaux que présentait la disposition des côtes, se fixèrent dans le pays, et la véritable civilisation commença. Les progrès en ont été surtout rapides dans les premières années de ce siècle ; l'on peut juger de l'étendue de ces progrès par leur résultat.

Le Portugais est aventureux, entreprenant, prodigieusement attaché au sol qui le vit naître, irritable, téméraire et cependant patient. L'adversité ne saurait l'abattre ; la contradiction l'irrite. Laborieux comme par accès, il est souvent léger et presque toujours paresseux ; du reste essentiellement jactantieux et se plaisant à parler

de lui ou de sa gloire nationale. Et comme cette gloire est réelle, que depuis ce guerrier qui n'avait pas besoin de faire parler un crucifix pour mériter une couronne sur le champ de bataille, beaucoup de princes portugais ont été de grands hommes par les armes et par les sciences; que des preux sont sortis de toutes les classes de la population; que l'Asie, l'Afrique et l'Amérique ont retenti du bruit de leurs exploits, moins souillés de crimes que ceux de leurs voisins; que les plus belles découvertes géographiques des premiers temps leur sont dues; enfin que la puissante maison d'Autriche et Napoléon lui-même, au temps où la victoire ne l'avait jamais abandonné, n'ont pu soumettre une nation généreuse, embrasée d'esprit public, et jalouse de son indépendance, pourquoi le Portugais ne pourrait-il pas s'enorgueillir d'un lustre qui n'est pas flétri? Heureux le peuple auquel reste le droit de parler sans rougir de ses anciens triomphes! Il n'existe de ridicule à vanter sa gloire que lorsqu'on n'en a plus, que lorsqu'on n'en saurait plus avoir...

Quelques voyageurs modernes, et surtout

des Anglais, assurent que la littérature et les sciences sont peu cultivées en Portugal, et prétendent même qu'on s'y complaît dans une sorte d'ignorance. Cette injurieuse assertion est aussi dépourvue de fondement que celle de certains écrivains qui, voulant rembourser en adulation les guinées qu'on leur donna pour écrire sur la guerre de 1808 à 1813, ont prétendu que les troupes portugaises ne s'étaient distinguées que parce qu'on leur avait donné des chefs et jusqu'à des sous-officiers anglais. Nul doute que des officiers anglais, donnés à des troupes inexpérimentées, n'aient pu leur être fort utiles en les habituant au salutaire joug de la discipline; mais les Portugais n'avaient pas besoin d'Anglais pour être impétueux, infatigables, intelligens et sobres, qualités, surtout les deux dernières, dont les Anglais ne fournissent pas toujours l'exemple à la guerre. Et, sous le rapport des sciences, il suffit de consulter les Mémoires de l'académie royale de Lisbonne, les Éphémérides et Observations astronomiques de Coïmbre et autres écrits lumineux qui ont été récemment publiés en Portugal, sur les sciences naturelles et physi-

ques, pour se convaincre que les hautes connaissances n'y sont pas méconnues ou méprisées.

Dans ses manufactures, dans ses relations de marine, dans son commerce, dans ses colonies, et jusque dans l'extraction des productions de son sol, le Portugal dépendit de la Grande-Bretagne. L'influence anglaise s'étendait même jusque sur sa politique avant la révolution qui le soustrait au pouvoir absolu, et un général Béresford y commandait, avant la réunion des cortès et le retour du roi, aussi despotiquement que le commissaire anglais qu'on dit protéger la liberté des îles Ioniennes. Ainsi le royaume qui le premier conquit les Indes, après en avoir ouvert les chemins, qui explora avant tout autre et soumit à sa puissance de vastes régions de l'Afrique équinoxiale, dont le pavillon domina les mers du globe entier, avant que les embarcations du reste de l'Europe osassent doubler le cap des tempêtes et se hasarder dans les hautes mers, qui posséda long-temps le plus riche commerce de l'univers, en un mot, qui fut la patrie des Gama, des Castro, des Ataydes et des

Albuquerque, gémissait sous un joug étranger, et, déchu du rang des États indépendans, était tombé au niveau des colonies de la Grande-Bretagne. Mais le Portugal s'est affranchi d'une servitude honteuse, ses libertés reconquises le placent comme allié sur la ligne de ce même empire britannique, dont les conséquences d'un régime despotique l'avaient rendu véritablement sujet. L'impartialité nous commande cet aveu, que tant que les Anglais protégeront le Portugal sans tenter de l'opprimer, l'alliance de la Grande-Bretagne est celle qui lui convient le plus.

Les forces militaires du Portugal, destinées ordinairement à le défendre contre l'Espagne, la seule puissance qui lui soit immédiatement limitrophe, se composent de 30,000 hommes en temps de paix, et de 50,000 en temps de guerre. Sa marine consiste en vingt vaisseaux et frégates, nombre bien peu considérable, si on le compare avec celui de ces formidables escadres portugaises, qui au temps de leur gloire portaient l'épouvante au cœur des puissans souverains de l'Orient. Les frontières du pays sont hérissées de

places fortes, et le nombre en est si considérable, disait Dumouriez, que si l'on plaçait dans toutes des garnisons suffisantes, il ne resterait plus d'armée disponible pour tenir la campagne.

Le gouvernement du Portugal était absolu, sans autre limite que celles que prescrivait la modération personnelle d'un roi qui pouvait aussi bien être, par le hasard de la naissance, un Commode qu'un Marc-Aurèle, un Charlemagne qu'un Louis-le-Débonnaire, un Henri IV qu'un prince assez nul pour se faire l'esclave de son ministre. L'héritier du trône prenait autrefois le titre de prince du Brésil; celui que les droits de la naissance semblent appeler aujourd'hui à la succession, s'en est fait empereur! Les revenus du roi, qui, tous beaux qu'ils sont, ne lui donneront pas, sous un régime représentatif, la faculté de corrompre et d'acheter tous les autres magistrats de la monarchie, consistent principalement dans le produit des douanes de Lisbonne.

Trois ordres militaires, dont l'origine remonte au temps des guerres contre les Maures et l'Afrique, sont conférés par le

prince, mais avec si peu de mesure, que les têtes raisonnables n'y attacheraient guère plus d'importance qu'on ne commence à en mettre ailleurs à de tels hochets, si de bonnes commanderies n'en rehaussaient de temps en temps l'éclat. Ces ordres sont celui du Christ, qui succéda à celui du Temple, réformé par le roi Denis, en 1319; celui d'Avis, et celui de Saint-Jacques. Le monarque en est le grand-maître, ainsi que de celui qui fut créé dans la dernière guerre, sous le titre de *Torre y la Espada* (la tour et l'épée). Ce dernier est purement honorifique, il ne possède aucun revenu; on assure même qu'il est un revenu de la couronne, basé sur la vanité publique.

Le clergé portugais se compose de trois archevêques dont l'un porte le titre de patriarche; de treize évêques et de plus de deux cent mille prêtres, moines ou religieuses de toute espèce, dont les revenus sont fort considérables.

Les chemins sont généralement fort mauvais en Portugal; la plupart même de ceux qui communiquent entre des villes considérables ne sont praticables que pour les

chevaux et mulets de ce que les Espagnols nomment *Caminos de Herraduras*. La plupart sont périlleux dans la saison des pluies, surtout dans les provinces méridionales où il n'existe pas de ponts, par les crues d'eau subites des torrens et des rivières. Ce n'est que dans le nord du royaume que les ponts deviennent fréquens, ce qu'on attribue à l'idée où l'on est qu'une telle construction est une œuvre pie, et aux indulgences qui sont accordées par les prélats à ceux qui en bâtissent.

Il est difficile de pénétrer en armes dans le Portugal. Les troupes qui l'ont tenté ont toujours été victimes de leur entreprise. Dans une multitude de guerres, l'Espagne en avait fait la malheureuse expérience. De nos jours les Français ont trois fois échoué dans leur invasion. Le général Junot, qui y pénétra sous les auspices d'un traité d'amitié, et qui n'y fut même pas mal reçu, apprit à ses dépens, dès que l'on connut ses desseins, qu'on n'était pas maître du pays par le fait seul de son occupation. Les désordres commis par les troupes de quelques-uns des généraux qu'il commandait, eussent provoqué la plus effroyable insurrection, si les forces anglaises

n'étaient venues par leur présence hâter un embarquement qui, du reste, ne fut pas sans gloire. Le maréchal Soult, à la tête d'une poignée de soldats épuisés par une longue suite de victoires et de marches, et qui se présenta les armes à la main, ayant l'ordre de se rendre à Lisbonne à travers les provinces les plus difficiles à parcourir, ne tira d'autre fruit des plus beaux calculs militaires, ou de combats terribles dont il sortit toujours vainqueur, et qui lui livrèrent Oporto, que l'honneur d'avoir échappé aux piéges tendus par la trahison, en prouvant à l'Europe qu'on pouvait ne point capituler à Baylen. Le maréchal Masséna enfin, qui, après des siéges et des combats heureux, devait planter ses aigles sur les murs de Lisbonne, se vit arrêté par ce nouveau Fabius qu'on a prétendu métamorphoser en moderne Alexandre, aux lignes de Torres-Vedras, devant lesquelles il eût fallu mourir de privations sans combattre, tant avait été grande l'ardeur avec laquelle les Portugais ruinèrent leur propre pays en le dépouillant de toutes les choses nécessaires à l'existence d'une armée.

Des monts heureusement disposés le long

des frontières, des rivières transverses formant des obstacles dans tous les sens, la multitude des places fortes, la difficulté des routes et surtout l'esprit public semblent mettre désormais le Portugal à l'abri de toute les atteintes qu'on lui voudrait porter au cœur; et, quel que pût être le succès des desseins que l'Europe formerait sur ce coin de la Péninsule, à la fin d'une lutte où la force et l'astuce, combattant contre le droit, finiraient par triompher, l'esprit de liberté sera toujours en Portugal comme ce calorique, qu'on voit se conserver jusque dans la glace même, pour en faciliter la fonte quand des circonstances favorables doivent amener le dégel.

---

1. Entre-Duéro-y-Miño. Cette province, la plus petite du royaume, excepté celle des Algarves, n'en est pas moins beaucoup plus peuplée qu'aucune des autres; sa surface n'est que de deux cent quatre-vingt-onze lieues et demie carrées; néanmoins ses habitans s'élèvent à 907,965, c'est-à-dire à trois mille

cent quinze par lieue carrée d'étendue, ce qui porterait la population entière du Portugal, si partout elle se trouvait pareille, à 10,707,813 ames, ou bien à près de trois fois autant qu'elle l'est réellement.

L'Entre-Duéro-y-Miño, séparé de la Galice par l'un des fleuves dont il emprunte son nom, du Beira par l'autre, est borné à l'ouest par une chaîne fort élevée, presque perpendiculaire au cours de ces deux fleuves, et qui dépend de la partie occidentale et méridionale du système Pyrénaïque. L'excellente qualité de son terrain, fertile surtout en vignes, en fruits et en troupeaux; la salubrité de l'air qu'on y respire; l'abondance de ses eaux limpides et courantes; la fraîcheur des ombrages et la beauté variée de ses sites, ont fait dire à un écrivain portugais fort estimé, « que si les Champs-Élysées durent jamais exister, ce fut dans ce pays, auquel on n'en saurait comparer aucun autre. » C'est aussi dans l'Entre-Duéro-y-Miño que s'établissent de préférence les Anglais. La quantité qu'on en trouve est prodigieuse, on y rencontre au contraire peu ou point de Français. Les côtes et les ruisseaux intérieurs

alimentent les marchés d'Oporto d'excellent poisson : qui ne connaît les vins qui s'expédient de cette grande ville dont le port est fréquenté par les vaisseaux de toute l'Europe ! Le pays, excessivement montueux et facile à défendre, est tellement coupé de torrens et arrosé, que les cours d'eaux qui le traversent en tous sens ont nécessité, dit-on, l'établissement de plus de deux cents ponts. On y trouve quelques fabriques de toiles, de chapeaux, de rubans de laine et de soie, ou de tafetas et autres étoffes de ce genre.

Porto ou Oporto, probablement l'antique *Callé*, est la principale ville de l'Entre-Duéro-y-Miño ; elle n'a pas moins de 60,000 habitans. Située à l'embouchure du Duéro, qui est défendue par les châteaux de Quéyo et de Foz, elle est le centre d'un immense commerce. Les environs en sont ravissans, les vignes et les orangers y croissent partout. Une bataille sanglante en livra les portes au maréchal Soult. Couverte de soixante batteries, et défendue par la population en armes de la contrée, qui ne présentait pas moins de cent mille combattans, ce guerrier

attaqua la ville avec moins de vingt-cinq mille hommes ; c'est dans cette circonstance qu'un épouvantable malheur vint attrister la victoire. Les Portugais mis en déroute, et les citoyens épouvantés, fuyant aussi devant les Français, s'entassèrent en si grand nombre sur le pont du Duéro et dans les rues adjacentes, que le pont s'étant brisé, non-seulement tout ce qui se trouvait au passage fut englouti, mais la masse qui survenait, ne pouvant rebrousser chemin et toujours poussée par derrière, continua de se précipiter pêle-mêle, jusqu'au point de rétablir un passage; de sorte que, non-seulement les derniers fugitifs, mais des troupes de toute arme et de l'artillerie purent passer le fleuve sur un pont nouveau, composé de corps humains, que foudroyaient, de la rive opposée, quelques pièces de canon servies par un bataillon anglais.

Braga (*Bracara-Augusta*), ville de 25,000 ames, passe pour la capitale d'Entre-Duéro-y-Miño. Son archevêque est primat du royaume. Elle est située dans un pays enchanteur où le clergé passe pour faire bonne vie.

Les villes qui méritent qu'on les cite après Oporto et Braga, sont, sur le Miño, et interceptant la route riveraine de Galice : Melgasso, Moncao, et le fort de Lapela, vis-à-vis Salvatierra, Valença, vis-à-vis Tuy, et Villa-Nova, toutes citadelles assez respectables, qui protègent la frontière du nord; Viana (*Nobriga Nemetanorum*), assez bon port à l'embouchure du Rio Lima; Puente-de-Lima, sur la même rivière, où aboutit une route d'Orense; Barcelos, sur le Rio Cavado, qui passe non loin de Braga : cette ville était célèbre par la richesse de son chapitre noble; Villa-de-Conde et Azuar, moitiés d'un port de mer que sépare, au fond de la baie de leur nom, l'embouchure du Rio Solho; Guimarens, au pied de la Sierra de Santa-Catharina, dans un pays difficile, où la présence d'esprit de son chef sauva l'armée française au commencement de 1809. Amarante, enfin, sur le Rio-Tamega, dont l'abandon par un général à qui la garde en était confiée, eût réduit tout autre que le vainqueur d'Oporto à capituler. La construction du pont d'Amarante fut, dit-on, une œuvre pie : on l'attribue à un saint Gonzale, qui deman-

da l'aumône toute sa vie pour en couvrir les frais.

Outre les ports que nous avons cités, la côte présente encore à Caminha, vers l'embouchure du Miño, à Cam, entre Caminha et Viana, à Esposende, dans l'embouchure du Rio Cavado, enfin à Villa-de-Conde près d'Oporto, des abris contre la tempête, au fond desquels le commerce maritime a répandu l'aisance.

---

2. Tras-los-Montes, c'est-à-dire derrière les monts. Ce nom indique le caractère distinctif de cette province qui, par rapport à la précédente, se trouve effectivement au revers des Sierra de Gérez et de Marao (p. 14), qui l'en séparent. Sa superficie est de quatre cent cinquante-cinq lieues carrées de vingt au degré, et sa population de 318,665 habitans. La Galice la borne au septentrion; les provinces de Zamora et de Salamanque à l'ouest, et le Beira au sud. Le Duéro forme plus de la moitié de son pourtour; le terrain y est en général sec et hérissé de rochers,

mais on y trouve quelques belles vallées. Ses principales récoltes consistent en blé, orge, maïs, châtaignes, lin et fruits. L'aspérité du terrain, l'influence glaciale de hautes montagnes pyrénaïques qui s'élèvent vers le nord, n'y permettent guère la culture de la vigne.

La principale défense de la contrée consiste dans son fracassement, dans la profondeur de ses gorges, dans la rapidité des torrens et des rivières qui la déchirent, dans l'absence des routes, le manque de ponts, et les remparts naturels qu'y éleva la nature. « Encore que la province de Tras-los-Montes ne compte pas beaucoup de places fortes, dit Antillon, auteur espagnol, nos armées ont fait, en plus d'une occasion, la funeste expérience de l'inutilité d'une guerre faite dans un pays stérile, malsain, montueux, extrêmement escarpé et coupé par mille ravins et précipices. »

Torre de Moncorvo (*Forum Narbazorum*) passe pour la principale ville de la province selon les uns; le nom de Bragance (*Brigantinum*) est plus connu, selon d'autres: la première, cité épiscopale, est située

dans un assez beau vallon, non loin du lieu où le Rio Sabor tombe dans le Duéro; la seconde, au centre d'une campagne qu'on trouve d'autant plus agréable, qu'on la juge par comparaison avec les monts d'alentour, est le berceau de cette maison puissante dont un membre fut décoré du titre de connétable de Portugal, durant l'usurpation de Philippe II, et qui finit par s'établir sur le trône même dont le connétable n'avait été qu'un dignitaire.

Les lieux assez remarquables pour être cités après Torre de Moncorvo et Bragançe, sont Miranda de Duéro (*Cambœtum Lubicanorum*), ville épiscopale située à dix lieues de Lancora sur le Duéro; Vimioso et Outeiro, châteaux qui commandent la route de Miranda à Bragance le long de la frontière d'Alcañizas, ville forte de Galice; Chaves (*Aquæ Flaviæ Turodorum*), place d'armes de la province, assez tenable, remarquable par son magnifique pont de construction romaine, et située à trois lieues de Montérey, forteresse espagnole qui lui correspond dans la vallée de la même Taméga, rivière qui baigne les murs de l'une et de l'autre;

Mirandella au cœur du pays, sur les bords du Rio Tua, et Villa-Réal, cité à peine indiquée sur les cartes, quoique plus peuplée, dit-on, que Bragance même. Villa-Réal est située à une petite distance du Duéro, sur une rivière ou plutôt sur un ruisseau appelé Corgo, le long duquel passe une route par où, de vallons en vallons et de cols en cols, on peut gagner Bragance.

---

3. Le Beira ou Beyra. Séparé par le Duéro des provinces précédentes qui le bornent au nord, le Beira est encore circonscrit à l'ouest par les provinces espagnoles de Salamanque et d'Estramadure; au sud par le Tage, tandis qu'il longe cette même Estramadure, par un prolongement de l'Alentéjo et par l'Estramadure portugaise; enfin à l'ouest, par l'Océan. Sa surface est de sept cent cinquante-trois grandes lieues carrées, et sa population de 1,121,591 habitans. La haute Sierra d'Estrella (p. 26) en hérisse les parties méridionales, et l'on nomme communément Bas-Beira l'espace contenu entre cette chaîne et

le Duéro, tandis qu'on appelle Haut-Beira celui qui s'étend des mêmes montagnes aux rives du Tage.

Le Beira, tantôt uni, tantôt fort inégal et coupé, présente quelques plaines fertiles en maïs, blé, seigle et fruits, avec des coteaux couverts de vignes. Les rivières y sont poissonneuses ainsi que les côtes; les pâturages des vallées et des hauteurs nourrissent beaucoup de troupeaux; entre ce qu'on y récolte de meilleur on cite son miel parfumé. En général la terre y est stérile, et l'on peut dire que sa partie cultivable se réduit au territoire appelé *Riba de Coa*, qui s'étend le long de la rivière de ce nom (p. 81), l'espace de quinze à seize lieues du sud au nord, sur un peu plus de quatre lieues de largeur. Au centre de ce district s'élève la forteresse d'Alméida, opposée au Ciudad-Rodrigo de l'Espagne dont elle est à quatre lieues de distance; cantons célèbres par plus d'un fait d'armes, lorsque, dans la guerre de 1808 à 1813, l'armée française, commandée par le maréchal Masséna, entreprit de pénétrer vers Lisbonne à travers le Beira. Cependant, quelque intéressante que puisse être la place

d'armes d'Alméida pour la défense du pays, les difficultés du terrain sont encore de plus puissans obstacles à mesure qu'on s'y élève. Aussi les anciens châteaux forts dont la province est hérissée sont-ils négligés; ces remparts étaient Castel-Rodrigo, au nord d'Alméida, vers le Duéro; Pinhel, un peu en arrière de ces deux places, jolie ville peuplée d'Anglais; la Guarda (*Lancia-Transcudana*), ville épiscopale vers les sources du Mondégo, où l'on trouve des fabriques de draps qui sont dans l'état le plus prospère; Alfayates, à la base de la Sierra de Gata (p. 26); Peña-Macor, Montésanto, Idanha-à-Velha et Idanha-à-Nova (Idanha la Vieille et la Neuve), vis-à-vis le territoire de Coria; Salvatierra et Zibreira sur l'Elga (p. 89), qui sert ici de frontières aux deux royaumes; Rosmanilha, ou plutôt Rosmarinhas, opposé à Alcantara; enfin Castel-Branco, en arrière de la ligne que nous venons de tracer.

Coïmbre (*Coninbriga*) est la capitale de la province. Cette ville, située dans un canton agréable, passe pour assez belle; bâtie sur la rive septentrionale du Mondégo (p. 187),

on y voit un pont très-solide et fort beau; elle est renommée par une université des plus riches et dont les revenus passent, dit-on, cinq cent mille francs. Cette université est surtout célèbre parce qu'elle est la seule du royaume; elle possède, outre les chaires ordinairement consacrées dans ces sortes d'établissemens aux sciences sacrées, au droit et aux mathématiques, un jardin de botanique, un musée de curiosités naturelles, un laboratoire de chimie, un observatoire, une imprimerie, et une bibliothèque considérable ouverte au public. On y fabrique des poteries rouges dont le royaume consomme une immense quantité, des toiles, des draps, et surtout de ces petits cure-dents de bois appelés *palillos* en Espagne, où toute la population en emploie.

Les autres villes remarquables du pays sont: Lamégo (*Lama* ou *Urbs Lamacænorum*), non loin du Déoro, siége d'un évêché; Viseu (*Verunum*), au centre du pays, autre siége épiscopal, où l'on prétend que fut retrouvé, long-temps après cette bataille de Xerés qui livra l'Espagne aux Sarrasins, le corps du roi Rodrigue qui l'avait perdue; Aveiro, à

l'embouchure du Rio Vouga, dans le canton riverain nommé Beiramar, et qui passe pour le troisième en importance des ports du royaume; enfin Montemor-o-Velho, le Vieux Montemor, au-dessous de Coïmbre, également sur la droite du Mondégo, non loin de l'embouchure de ce fleuve, à la barre de Buarcos.

Le Beira étant un pays généralement sec et misérable, beaucoup d'habitans en émigrent pour aller au loin chercher les moyens de gagner leur vie; la plupart se rendent à Lisbonne, où presque tous les domestiques sont de cette province, comme en Espagne les gens de peine sont des Asturiens ou des Galiegos, et les cabaretiers des *Montañès*, c'est-à-dire des habitans de cette partie maritime de la Vieille-Castille qu'on nomme montagne de Burgos ou de Santander.

L'Estramadure est la seule partie du Portugal qui ne soit nulle part contiguë à l'Espagne, n'ayant pas un point de contact avec la province qui dans ce dernier royaume

porte le même nom, et dont elle est séparée par le Béira et l'Alentéjo. On ne sait trop par quelle raison les deux contrées sont homonymes. Quoi qu'il en soit, l'Estramadure portugaise, s'étendant du nord-est au sud-est l'espace d'une soixantaine de lieues, contient 826,680 ames, qu'on ne peut pas dire être distribuées sur les huit cent vingt-trois grandes lieues carrées de sa surface, parce que la seule ville de Lisbonne et ses environs absorbent une partie de cette population : aussi l'Estramadure portugaise, si l'on en excepte quelques points, est-elle presque autant déserte que l'Estramadure espagnole. La multitude des torrens, sujets à déborder, la pauvreté et l'inégalité du sol, hérissent la province de difficultés, et en facilitent singulièrement la défense.

Les cantons favorisés d'un terrain fertile produisent en abondance du blé, du miel, du vin, de l'huile, des fruits et d'excellens légumes.

Le Tage qui traverse la province du nord-est au sud-ouest, et dont nous avons décrit les tristes rivages (p. 83), n'est nulle part plus inégal et plus torrentueux, que depuis

son entrée en Portugal, un peu au-dessous d'Alcantara, jusqu'à Abrantès. Dans ce trajet il est sans cesse interrompu par des rochers et par des rapides, qui ne permettent guère d'y naviguer. Au-dessous d'Abrantès il cesse d'être impraticable, et porte pendant une trentaine de lieues, jusqu'à son embouchure, des embarcations assez considérables. La rive droite, encore que montueuse, devient de plus en plus riante, fertile, riche en troupeaux et en comestibles. La gauche formée de les Cémas-de-Ourem (p. 93), demeure sauvage, déserte, marécageuse et presque inconnue. Depuis Santaren, la pente générale devient si considérable que le niveau des eaux domine en ce point la hauteur des coteaux sur lesquels s'élève Lisbonne, et qui sont à quatorze ou quinze lieues tout au plus de distance. Le fleuve s'élargissant en approchant de son embouchure, au fond d'un bassin où se dessine d'abord une sorte de delta, y rappelle en diminutif la Gironde qui, après avoir formé comme un golfe où la marée se fait sentir, se rétrécit au moment de se confondre avec l'Océan. De même ici et devant Lisbonne, les rives se resserrent pour former une

sorte de détroit, et s'ouvrent ensuite sur la grande mer, pour présenter une immense entrée dont le cap Roca, le plus occidental du continent européen, marque l'extrémité septentrionale, et le cap Espichel celle du sud. Cascaès, petit port qui n'est pas à cinq lieues de Lisbonne, et qui en est en quelque sorte une première rade, est situé dans la partie du nord de cette grande baie, tout près du cap de Roca (*Lunæ promontorium*), et en dedans.

Lisbonne, *Lisboa* des Portugais, l'*Olysippo* de l'antiquité, est la capitale de la province comme elle est celle du royaume. Sans nous arrêter à ce qu'on a dit de sa fondation attribuée à Ulysse, ni même à la description d'une cité si connue, il suffit de dire dans un ouvrage de la nature de celui-ci, que cette ville, outre qu'elle est fort belle, est l'une des plus heureusement situées du monde, sous les rapports du commerce, l'une des plus importantes sous celui des richesses, et l'une des plus agréables sous celui du climat. La beauté de ses environs, l'abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, en font une habitation délicieuse : aussi

le concours d'étrangers qui viennent établir des relations avec son port, est-il toujours considérable. Sa population s'élève aujourd'hui à 240,000 habitans au moins; elle atteignait, dit-on, à 300,000 avant le tremblement de terre de 1755, dont les traces sont encore présentes partout, et qui occasiona de tels désastres que, frappés de terreur, les hommes eussent probablement fui à jamais une contrée où peuvent se renouveler de pareilles catastrophes, si la beauté des lieux n'eût triomphé des appréhensions qu'y donnent des volcans assoupis. On évalue les pertes occasionées par cette épouvantable commotion à des sommes immenses. La valeur des maisons abattues s'élevait à sept cents millions de francs; celle des meubles écrasés ou incendiés à douze millions; des vases sacrés, statues et tableaux ensevelis sous les décombres des temples, à trente-deux; des diamans et autres pierres précieuses dont le Portugal possède encore de si grandes quantités, à quatre-vingts; des capitaux et de l'argent monnoyé, à deux cent quarante. Il ne périt pas moins de 30,000 personnes; le pays fut bouleversé,

et l'Europe, épouvantée d'un tel désastre, crut long-temps que Lisbonne ne se relèverait plus de ses ruines. Cette cité en est cependant sortie plus belle que jamais par les soins du comte d'Oyras, marquis de Pombas, le Richelieu du Portugal ; mais non rassurée contre la possibilité de nouveaux tremblemens de terre.

Si notre opinion sur l'union primitive de l'Espagne avec l'Afrique et sur la révolution qui dut séparer ces contrées, avait besoin de nouvelles preuves, nous citerions à l'appui ce tremblement de terre de 1755, qui presque de nos jours ne produisit pas de moins grands effets, et qui ne doit pas être la seule catastrophe de ce genre arrivée dans un pays où Bowles mentionne des volcans entre Girone et Figuières, à la surface duquel nous en avons indiqué entre la Fluvia et le Ter (p. 155), dans le groupe Hespérique du système Ibérique (p. 21) ; au centre de la Manche (p. 100) ; aux Cémas de Ourem (p. 93), aux monts de Cintra ; non loin de Séville ; au cap de Gate ; dans les Algarves (p. 34), et dans plusieurs autres cantons sur la nature géologique desquels les proportions

de cet ouvrage ne permettent point que l'on s'étende : contrée sous laquelle les feux souterrains ne sont pas éteints, si l'on en juge par la prodigieuse quantité de sources chaudes qu'on voit sortir de mille endroits, et qu'il serait trop long d'énumérer.

Sétuval ou Sétubal (*Cœtobriga*) est la seconde ville de la province, et l'un de ses meilleurs ports ; les eaux du Sado ou Caldao lui procurent un sel qui l'emporte, en abondance et en qualité, sur celui du reste du monde, sans en excepter celui de Sardaigne, d'Espagne et de France, et dont plus de quatre cents navires étrangers viennent charger annuellement près de deux cent mille quintaux. Les Romains y exploitaient déjà cette denrée inépuisable, qui fait encore la principale richesse du pays, au lieu qui se nomme aujourd'hui Alcazar-de-Sal, et qui était leur *Salacia*. Les auteurs portugais veulent que Tubal, fils de Noë, ait fondé cette ville, et donnent pour raison qu'au temps des patriarches, Sé pouvait bien signifier port, puisque Sée signifie mer dans les langues du nord, et qu'ainsi Sé-Tubal est évidemment le port où débarqua Tubal. L'histoire

des premiers temps du Portugal et de l'Espagne est tout entière écrite dans ce goût dont se ressent jusqu'à leur histoire moderne.

Il faut convenir que, sous ce rapport, les Français qui ne tiennent plus à l'honneur de venir d'un fils d'Hector, sont un peu plus avancés que les érudits de la Péninsule; mais ces derniers ont peut-être aujourd'hui cet avantage sur leurs voisins, qu'ils commencent à rechercher les traces de la vérité avec autant de zèle qu'ailleurs on semble se plaire à les obscurcir pour se jeter aveuglément dans ces routes d'erreurs, qui conduisent à la barbarie où tendent inévitablement les peuples déchus.

Outre les ports de Sétuval et de Lisbonne, on trouve, entre ces deux villes, l'excellent mouillage de Cezimbra dans l'éperon qui se termine au cap Espichel, et que forme un petit système de monts intéressans pour le naturaliste, appelés Sierra d'Arrabida. A l'extrémité méridionale de la province est Sinès, petit port renommé par ses pêches, mais dont la baie est si peu profonde qu'à peine les moyennes embarcations y peuvent tenir.

Ce lieu doit être à jamais célèbre. C'est lui qui donna le jour à Vasco de Gama, le Colomb du Portugal. Quels souvenirs rappellent ces côtes méridionales et occidentales de la Péninsule! On y trouve à Sinès le berceau du héros qui doubla le cap des Tempêtes, et devant Palos le lieu où s'embarqua le grand homme à qui l'ancien monde dut la découverte d'un monde nouveau. Quelques cartes placent Sinès dans l'Alentejo.

Au nord du cap de Roca, sont encore Péniche, vis-à-vis les quatre îles Berlingues et Péderneyra; Leyra, dans un canton riche en Oliviers, où se trouve une fort belle verrerie d'où sortent presque tous les carreaux de vitre qu'on emploie dans le royaume. Thomar, l'antique *Nubantia* ou *Tacabis*, célèbre commanderie des Templiers devenue le chef-lieu de l'ordre du Christ qu'on sait leur avoir succédé, possède une fort belle filature de coton; Abrantès, vieille place forte sur le Tage, et Santarem sur le Tage, autrefois *Scalabis,* sont les autres lieux remarquables de la province.

L'ALENTÉJO, ce mot signifie au sud du Tage, est la plus grande des provinces du Portugal; elle est aussi proportionnellement l'une des moins peuplées, puisqu'elle ne renferme que 380,480 habitans répandus sur huit cent quatre-vingt-trois grandes lieues carrées de surface. Son diamètre le plus étendu, du point où le Tage la sépare du Beira, jusqu'à celui où la frontière des Algarves atteint l'Océan, a près de soixante-dix lieues de vingt-cinq au degré, et sa largeur en a souvent plus de trente.

L'Alentéjo ne s'étend guère du côté septentrional où le borne un fragment du Beira; son plus grand développement est du nord-est au sud-ouest, exposition par laquelle il confine à l'Estramadure portugaise et à l'Océan sur une petite étendue de côtes occidentales. Les Algarves, qui en sont séparées par les monts du système Cunéïque, sont au sud; le royaume de Séville et la partie méridionale de l'Estramadure espagnole s'étendent le long de ses limites orientales : ainsi l'Alentéjo se trouve comme resserré entre les deux Estramadures.

Cette province abonde en troupeaux,

en huile, en fruits parmi lesquels on doit citer les dattes, en vin, et surtout en Blé dont le Camoëns célébra les récoltes dans son immortelle Lusiade. Ces récoltes alimentent presque seules la consommation de Lisbonne. Les fromages qu'on y fait avec le lait des brebis sont renommés, la chasse y est superbe. Cependant le terrain en est fort inégal et très-différent selon les lieux; prodigieusement fertile dans l'étendue qui confine à l'Estramadure espagnole, du côté des Algarves et de la mer il devient ingrat et abandonné à de tristes forêts de Suriers et d'Yeuses parmi lesquelles croissent déjà le Laurier et le Faya. Le climat en est malsain, parce que les vastes plateaux qu'on y voit demeurent souvent, après la saison des pluies qui se trouve aussi réglée qu'entre les tropiques, comme ensevelis sous des eaux stagnantes.

Les frontières du pays du côté de l'Espagne sont hérissées de places fortes, entre lesquelles Campo-Mayor et surtout Elvas doivent être considérées comme les clefs de la contrée.

Elvas, opposé à Badajoz, est situé à trois

lieues de ce boulevard. La ville, couverte par quelques ouvrages, tire sa force des deux puissantes citadelles entre lesquelles on la voit s'étendre : l'une est le fort Sainte-Lucie qui ne le cède en moyens de défense qu'au fort la Lippe; celui-ci s'élève vis-à-vis, et son feu croise le sien par-dessus la cité. Ce fort Lalippe qu'on distingue au loin, qui domine le pays et qui passe pour inexpugnable, fut construit par ce prince de la Lippe, général allemand qui, vers le milieu du siècle passé, réorganisa l'armée portugaise et la docilisant à la discipline, prépara les jours de gloire qui ont lui pour elle dans la guerre dont nous avons été les témoins. Dans l'enceinte de ce fort, dont tous les alentours sont escarpés et inaccessibles, existe une immense citerne qu'emplit non-seulement l'eau du ciel, mais encore un magnifique aqueduc, ouvrage digne des Romains.

Campo-Mayor est opposé à Albuquerque, forteresse espagnole; on trouve encore sur la route qui conduit de l'une à l'autre le fort d'Ouguella; entre ce point et le Tage en remontant vers le nord, sont encore Arronches, Portalègre (*Portus Alacer*) en face, et

seulement à quatre lieues de Valencia de Alcantara, et possédant une bonne manufacture de draps ; Castel de Vide et Montalvan au confluent escarpé du Rio Sever.

Au sud d'Elvas s'élève sur les bords du Guadiana, et vis-à-vis Olivença, la citadelle de Juruméñha qu'on aperçoit de cette ville. Olivença, prise etreprise dans les campagnes de 1811 à 1812, appartenait jadis au Portugal; cette ville en a été séparée au commencement de ce siècle, comme on le verra par la suite.

A partir de Juruméñha, le Guadiana semblerait devoir établir une frontière naturelle entre le Portugal et l'Espagne. Cependant, un espace de pays qui n'a pas moins de cent onze lieues carrées de surface, s'étend en Andalousie sur la rive gauche du fleuve, et dépend du premier de ces royaumes depuis le treizième siècle; le Rio Chanza (p. 30 — 110) lui sert de limite. Les places de Mourao, de Moura (*Arucci Novum*), et de Serpa (p. 31 — 107), protègent cette annexe contre nature, et dans une guerre possible entre les deux puissances assurent de grands avantages au Portugal, en facilitant sur le

royaume de Séville les courses des troupes légères et des partis.

En arrière de cette frontière respectable, sont encore d'autres villes toujours plus ou moins fortes, telles que Villa-Viciosa, site royal où le monarque possède un palais avec un parc immense, et célèbre par la bataille de 1664; Evora, archevêché au sud-ouest, et à huit lieues de Villa-Viciosa, capitale de la province; l'ancienne *Ebora* ou *Liberalitas Julia*, dont l'aqueduc, d'une lieue de longueur, ne le cède point en beauté à celui d'Elvas; Etrémoz renommée par la beauté des marbres que donnent ses carrières; Béja (*Pax-Julia* ou *Augusta*), siége épiscopal, située au centre du pays dans sa partie la plus élevée; et Mertola (*Julia-Myrtilis*) sur la rive du Guadiana, au confluent de l'Oeiras, point d'où le fleuve devient facilement navigable.

La seule rivière de l'Alentéjo qui tombe dans la mer, est celle d'Odemira, qui ne mérite qu'on en fasse mention, que parce qu'elle est navigable jusqu'au lieu qui lui donne son nom, et qui se trouve situé à cinq lieues dans les terres.

C'est dans l'Alentéjo que s'étendent ces plaines dont nous avons déjà parlé sous le nom de Campo de Bénavide (p. 93), au centre desquelles s'élève Avis chef-lieu de l'ordre militaire de ce nom.

Les ALGARVES. Bornée au nord par l'Alentéjo ; séparée à l'est de l'Andalousie par le Guadiana ; la mer limite au sud et à l'occident cette province, la plus petite de toutes, puisqu'elle n'a guère que deux cent trente-deux lieues castillanes en surface ; sa population, la moins forte, proportion gardée, après celle de l'Alentéjo, ne s'élève qu'à 127,615 habitans. On y trouve des sources thermales à la base des volcans éteints, dont se couronne une partie du système Cunéique (p. 34). Les montagnes de ce système rendent les Algarves presque intransitables, et la difficulté des chemins y est extrême. Ce désavantage est racheté par l'abondance des pâturages couverts de troupeaux, dont les chèvres composent la plus grande partie.

Le nom d'Algarve est d'origine arabe, et

signifie terre du couchant. Les Africains qui s'y établirent, lors de leur invasion au huitième siècle, y fondèrent un petit royaume que son isolement et sa pauvreté protégèrent d'abord contre la réaction des chrétiens ; de nos jours il a été question de rétablir cet État en faveur de Godoi, prince de la Paix, auquel un traité secret avait promis une couronne.

Le climat est brûlant, l'aspect du pays étrange ; ses principaux produits sont des fruits dont on fait sécher la plus grande partie pour alimenter une exportation assez considérable, qui consiste en dattes, raisins, figues, pignons et amandes. Les oranges et les citrons se transportent frais, et sont d'excellente qualité. La côte fournit une belle pêche de Thon et de Sardines; le peu de vin qu'on récolte suffit à peine à la consommation locale, et le blé n'y croissant pas en suffisante quantité, les habitans sont obligés d'avoir recours à l'Andalousie pour s'en procurer.

Les ports qu'on y voit sont formés par l'embouchure de petites rivières qui, descendant des montagnes, coulent assez régulièrement du nord au sud ; la plupart sont

étroits. En allant de l'ouest à l'est, on trouve successivement Sagres tout près du cap Saint-Vincent ; Lagos, autrefois *Lacobriga* ; Villa-Nova de Portimao (*Portus-Anibalis*) sur le Rio Silves qui vient de la petite ville de ce nom, l'antique *Lesturia*, dont la campagne est fort riante et bien cultivée ; Faro, peut-être l'*Ossonoba* des anciens sur le Valfermoso, au-devant duquel de petites îles, dont l'une supporte un fortin, et dont l'autre fut le *Cuneum promontorium*, forment une barre ; Tavira (*Balsa*), chef-lieu de la province, à l'embouchure du Rio Séqua, couvert encore par des îles basses ; Castro-Marim, en face d'Ayamonte, port espagnol. Ces deux villes se regardent exactement sur les rives opposées du Guadiana vers son embouchure. A une demi-lieue seulement au-dessous de Castro-Marim et encore plus près de la mer, on a établi en 1775 une nouvelle population appelée Villa-Réal de San-Antonio, fortifiée et composée de trois cent vingt feux à peu près.

En remontant le Guadiana, presque vis-à-vis l'embouchure du Rio Chanza, s'élève le petit fort d'Alcoutin, situé en face de San-

Lucar de Guadiana, dernier lieu de l'Andalousie dans cette direction, et où l'on nous a dit exister un pont.

Le commerce extérieur du royaume que nous venons de décrire consiste dans l'exportation des denrées brutes propres au sol, comme il arrive partout où l'industrie languit. Il n'en faut pas conclure cependant, avec certains voyageurs, que toute industrie soit inconnue dans le Portugal et qu'on n'y rencontre pas une seule manufacture. Aux établissemens de ce genre que nous avons cités, nous pourrions en ajouter beaucoup d'autres, particulièrement celui d'Alcobaz, l'antique *Eburobritium*, où deux cent cinquante métiers au moins sont employés à la fabrication d'étoffes de coton de tout genre; nous rappellerions Braga qui se distingue par ses chapeaux et ses ouvrages d'orfévrerie, objets qu'on introduit furtivement en Galice, et qui y sont payés en troupeaux également conduits en Portugal malgré toute la surveillance des douanes.

Nous dirions que Guimarens est célèbre par les toiles, le linge de table damassé et le fil qui se consomment à Lisbonne, et surtout par des armes d'une trempe excellente qui se font dans le district.

Il est vrai que certains arts sont à peu près ignorés : ainsi l'on n'y saurait trouver un peintre ou un sculpteur, encore moins un graveur qui possédât le moindre talent; la confection des monnaies est même tellement dans l'enfance, que nulle part il n'est plus facile de contrefaire leurs grossières empreintes : aussi voit-on dans tout le Portugal beaucoup de fausses pièces. L'horlogerie y est totalement négligée, ainsi que les fabriques de papiers et les tanneries. L'imprimerie elle-même est tellement arriérée, qu'on ne saurait citer une édition passable qui soit sortie des presses du pays; sous tous ces rapports l'Espagne l'emporte de beaucoup sur le Portugal.

Le diamant, production d'une si grande valeur, et dont le Brésil donne plus à Lisbonne seule que le reste de l'univers n'en possède, n'est pas même travaillé par les Portugais : il s'écoule brut chez les Français

et les Hollandais qui le leur viennent revendre tout taillé, à des prix excessifs.

On exporte annuellement par Oporto près de quatre-vingt mille pipes de vin auquel on donne le nom de cette ville, encore que les vignes qui le produisent soient presque toutes situées dans le Tras-los-Montes, et dans quelques cantons intérieurs de l'Entre-Duéro-y-Miño ; ce sont les Anglais qui consomment ces vins. On y embarque aussi des eaux-de-vie pour les Colonies, et des huiles pour le Brésil; mais la qualité de celles-ci est tellement médiocre qu'en Europe, où l'on n'en fait aucun cas pour la table, on les emploie dans les arts. La laine du pays, généralement inférieure en qualité à celle d'Espagne, est assez courte, mais n'en est pas moins enlevée par les Anglais et par les Français qui en exportent annuellement quelques milliers de quintaux.

En général ce sont les étrangers, particulièrement un petit nombre de Français, des Hollandais et surtout beaucoup d'Anglais qui exploitent le commerce du royaume : ces derniers peuplent presque seuls certains cantons, et jouissent de grands priviléges.

L'Espagne échange avec les Portugais des troupeaux et du blé contre quelques produits de leurs colonies.

La langue portugaise dérivée du latin en a conservé beaucoup de choses; elle a de grands rapports avec le castillan, mais la prononciation en est fort différente, de sorte que les habitans des deux pays, unis par tant de nœuds, s'entendent difficilement les uns les autres. On remarque cependant tous les jours que l'aversion qui exista long-temps entre deux peuples voisins, mais l'un d'origine celtique et l'autre d'origine africaine, diminue de plus en plus; elle s'est même presque effacée depuis les derniers événemens, au point que l'on commence à concevoir la possibilité qu'un prince indigène, de la maison de Bragance, par exemple, pût ajouter une couronne à celle dont se compose la monarchie espagnole.

ESPAGNE.

En nous occupant de la géographie physique, et de la géographie ancienne de la Péninsule, nous avons fait connaître le climat et les principales productions de l'Es-

pagne ; il ne nous reste plus à parler que de la circonscription nouvelle de ses provinces.

Formée d'États successivement ajoutés les uns aux autres, la monarchie espagnole, en conservant à chacun de ces États leurs anciennes limites avec la plus grande partie de leurs coutumes et de leur législation, était devenue un véritable chaos administratif. Les Cortès ont décrété une répartition plus raisonnable du territoire et de la population de leur pays. Ils ont adopté pour base de leur nouvelle division le plan de la France départementale, et leur travail paraît tellement satisfaisant qu'il devra probablement subsister, quelles que soient les modifications que pourront subir d'autres actes émanés de leur puissance. Cette nouvelle répartition nous paraît à peu près la même que celle qui avait été ordonnée par le roi Joseph, sur le rapport de notre savant ami Lanz, conseiller-d'État, ex-préfet de Cordoue, géographe et mathématicien d'un grand mérite, qui se trouve aujourd'hui employé au service de la république de Colombia.

L'Espagne constitutionnelle se compose de cinquante-une provinces ou départe-

mens; la France en renferme comme on sait quatre-vingt-six. Chacune de ces provinces porte le nom de la ville qui lui sert de chef-lieu, et se sous-divise en districts dont la population est à peu près égale.

Ces provinces sont dans l'ordre alphabétique :

	pages
35. Alicante. . . .	588
32. Alméria. . . .	576
12. Avila.	436
24. Badajos.	508
40. Barcelone. . .	605
50. Bilbao.	628
14. Burgos.	446
23. Cacérès.	501
27. Cadiz.	532
46. Calatayud. . .	622
38. Castéllon. . . .	600
22. Ciudad-Réal. .	499
34. Chinchilla. . .	584
29. Cordoue. . . .	553
3. Corogne (la).	401
21. Cuenca.	495
41. Gérone.	608
31. Grenade. . . .	567
18. Guadalaxara. .	459
25. Huèlva.	518
43. Huèsca.	614
30. Jaen.	561
7. Léon.	412
42. Lérida. . . .	610
15. Logroño. . . .	448
4. Lugo.	404

	pages
19. Madrid.	462
28. Malaga.	544
33. Murcie.	580
2. Orensé.	399
5. Oviédo.	409
8. Palencia. . . .	418
47. Pampelune. . .	624
51. Palma.	633
36. San-Félipe. . .	591
49. Saint-Sébastien	630
11. Salamanque. .	430
13. Santander. . .	443
44. Saragosse. . .	617
17. Ségovie. . . .	451
26. Séville.	520
16. Soria.	450
39. Tarragone. . .	602
45. Téruel.	620
20. Tolède.	483
37. Valence. . . .	595
10. Valladolid. . .	424
48. Vittoria. . . .	626
1. Vigo.	396
6. Villafranca. . .	410
9. Zamora. . . .	421

Les provinces de Vigo, d'Orensé, de la Corogne et de Lugo ont été formées aux dépens de la Galice (p. 350).

Celle d'Oviédo représente les Asturies (p. 262).

Celles de Villafranca, de Léon, de Palencia, de Zamora, de Valladolid, de Salamanque et d'Avila, sont les démembremens du royaume de Léon (p. 271).

Celles de Santander, de Burgos, de Logroño, de Soria et de Ségovie, furent la Vieille-Castille (p. 274).

Celles de Guadalaxara, de Madrid, de Tolède et de Cuenca, ont succédé à la Castille-Nouvelle (p. 284).

Celle de Ciudad-Réal est à peu près l'ancienne Manche (p. 289).

Celles de Cacérès et de Badajos furent l'Estramadure (p. 298).

Celles d'Huèlva, de Séville, de Cadiz, de Malaga, de Cordoue, de Jaën, de Grenade et d'Alméria sont les anciennes Andalousies (p. 305).

Celles de Murcie et de Chinchilla sont les

deux moitiés du royaume dont la première de ces villes était la capitale (p. 312).

Celles d'Alicante, de San-Félipe, de Valence et de Castellon de la Plane, formaient le royaume de Valence (p. 317).

Celles de Tarragone, de Barcelone, de Gérone et de Lérida, sont les fragmens de la Catalogne (p. 321).

Celles d'Huèsca, de Saragosse, de Calatayud et de Téruel, divisent l'ancien Aragon (p. 329).

Celle de Pampelune est toujours la Navarre espagnole (p. 330).

Celles de Saint-Sébastien, de Vittoria et de Bilbao, sont encore les provinces Vascongades (p. 342).

Enfin celle de Palma répond aux îles Baléares (p. 343).

En suivant l'ordre dans lequel nous avons mentionné les anciennes provinces, nous allons faire connaître les nouvelles.

1. Province de Vigo. Elle est bornée au sud par le Miño qui la sépare de l'Entre-Dué-

ro-y-Miño, partie du Portugal; à l'ouest par l'Océan; au nord par le Rio Ulla qui la distingue de la province de la Corogne; à l'est par celle d'Orensé. Trois grandes baies appelées Ria de Vigo, Ria de Védra et Ria d'Aroza, y forment en quelque sorte ses côtes et cette multitude de ports et de mouillages dont nous avons cité les principaux en décrivant la Galice.

Vigo (*Vicus Spacorum*) en est le chef-lieu. Cette ville, selon la route la plus courte qui passerait par Salamanque, Zamora et la Puébla de Sanabria, se trouve à cent dix lieues environ de Madrid, à quinze ou seize d'Orensé, et vingt-huit à peu près de la Corogne, villes capitales des provinces voisines. Sa population s'élève à plus de trois mille ames. Nous avons vanté la beauté de son port, qui est assez mal défendu par un fort médiocre; un faubourg peuplé de Catalans s'y enrichit surtout par la pêche et le commerce des sardines préparées.

Les autres villes de la province sont:

Tuy (*Tyde Graviorum*), à cinq fortes lieues de Vigo, anciennement chef-lieu d'une divi-

sion de la Galice; place forte opposée à Valencia de Portugal; rendez-vous général des milices galiciennes; siége d'un évêché suffragant de Saint-Jacques-de-Compostelle, et qui rapporte plus de 125,000 livres de rente; assez propre; agréablement percée, mais sans commerce; la contrebande seule avec le royaume voisin l'enrichit; sa population s'élève à quatre mille ames. On cite dans cette ville un couvent de religieuses, appelé de la Conception, qui fabrique et met annuellement dans la circulation plus de quatre mille quintaux de confitures, de coings et de poires seulement. Les lamproies du Miño étaient tellement renommées dans l'antiquité, que les préfets romains les envoyaient jusque dans la capitale du monde connu, comme un mets digne d'être présenté sur les tables sénatoriales.

Pontévédra (*Pons Vetus*), à cinq lieues de Vigo; ville renommée par la beauté, la richesse et la fertilité de ses environs, par une fabrique de draps façon d'Angleterre, et par une manufacture de fusils. Le pont qui lui donne son nom est considérable, et les caravelles et moyennes embarcations

remontent jusqu'à ses piles ; les plus grandes demeurent à Puerto-Marin. Les poissons de la rivière qui baigne ses murs sont exquis ; sa population s'élève à trois mille ames.

Le pays est inégal, montueux, difficile, d'une grande fertilité partout où il est cultivable ; on y trouve des eaux thermales à Caldas de Rey avec des bains assez commodes sur la route de Santiago.

---

2. Province d'Orensé. Elle est bornée au sud par celle de Tras-los-Montes en Portugal; à l'ouest par la précédente; au nord par celle de Lugo, où le confluent du Sil et du Miño marque sa frontière ; à l'est par celles de Villafranca et de Zamora. Les vallées par lesquelles on peut de l'ancienne Galice pénétrer dans le nord du Portugal, ont leur origine dans cette province, composée de plaines situées entre de très-hautes montagnes, dont plusieurs, particulièrement celles de l'Hinvernadéro et de San-Mamèd dans ses parties orientales, ne se dépouillent de leur neige que bien peu de temps, lorsqu'elles ne la conservent pas toute l'année.

Orensé (*Aquæ Calidæ*), capitale, est située à quatre-vingt-huit lieues environ de Madrid par Zamora et la Puébla de Sanabria, à quinze ou seize de Vigo, vingt-huit de la Corogne par Santiago, seize de Lugo par Chantada, vingt-deux ou vingt-trois de Villafranca, et quarante de Zamora, chefs-lieux des provinces voisines; à douze ou treize lieues de Chaves, clef du Portugal par ce côté. Sa population est d'environ dix mille cinq cents ames; elle est le siége d'un évêché suffragant de San-Jacques, et rapportant 25,000 francs de revenu. Ses environs sont agréables et cités à cause de trois sources très-chaudes qui lui méritèrent le nom par lequel la désignaient les Romains. Le Miño y passe sous un pont d'une seule arche prodigieusement élevée.

Nulle autre ville importante ne se trouve dans cette province. Les seuls lieux assez remarquables pour qu'on les cite, sont : Ribadavia, célèbre par ses vins, et que traverse la route de Vigo; Monterey et Vérin, fort rapprochés l'un de l'autre, où passe la route de Portugal par Chaves : Monterey est une citadelle assez bonne. A Villar de Ciervos, distant d'une

lieue de cette place, existe une mine d'étain, qui ne le cède en rien, soit en richesses, soit pour la qualité du métal qu'on en retire, à celles de Cornouailles; mais telle est la maladresse avec laquelle on l'exploitait, qu'il a fallu l'abandonner en 1798.

---

3. Province de la Corogne. Elle est bornée au sud par la province de Vigo; à l'est par celle de Lugo; à l'ouest ainsi qu'au nord par l'Océan: ses côtes n'offrent pas moins de beaux ports que celles de Vigo. Nous en avons déjà cité les principaux (p. 254). Le pays est coupé, parsemé de montagnes qui forment ou des vallées assez profondes et fertiles, ou des plateaux battus des vents, souvent abandonnées aux Bruyères ou bien aux Landiers.

La Corogne capitale est à près de cent trente-deux lieues de Madrid, quinze de Lugo, vingt-huit d'Orensé et quinze ou seize de Vigo, chefs-lieux des provinces voisines; la vieille ville est assez triste, parce qu'elle est restreinte entre les bastions et les courtines qui la défendent. Elle est située dans

une presqu'île, avec un beau faubourg appelé *la Pescaderie* (le marché aux poissons), qui s'étend sur l'isthme de jonction, et qu'on peut nommer la ville neuve. On fait dériver le nom de la Corogne de *Columna*, colonne, par allusion au phare fort élevé appelé la Tour d'Hercule, dont l'origine se perd dans les ténèbres de l'antiquité, situé non loin de la ville, sur la rive même de l'Océan, en dehors du port, et qu'on répara magnifiquement en 1791. On attribue l'érection de ce monument aux Phéniciens ; les Romains en l'augmentant le dédièrent à Mars. La population de la ville et de son faubourg passe vingt mille ames ; il y a une salle de spectacle et une garnison. Le port est très-bien défendu, sûr et commode ; son commerce est immense. Il en partait autrefois à époque fixe, et tous les mois ou tous les deux mois, des paquebots pour chacune des possessions espagnoles des deux mondes. On y trouve une assez belle bibliothèque publique qui appartient au tribunal de commerce appelé Consulat. Quoique Santiago fût réputée la capitale de l'ancienne Galice, c'est ici qu'étaient établis l'intendant, le gouverneur, en un

mot le siége du gouvernement. On y remarque la Paillosa, établissement considérable où se préparent le tabac à fumer et les cigares, dont le pays consomme une si grande quantité. Les habitans ont quelque industrie; on y cite des manufactures de toile, particulièrement de linge de table, et de chapeaux qui s'exportent en Amérique.

Les autres villes remarquables de la province sont:

Le Ferrol, chef-lieu de l'un des trois départemens de la marine espagnole, dont il a été parlé (p. 254), et qui seulement éloigné par mer de quatre lieues de la Corogne, l'est de treize par terre, en passant par Bétanzos, Puente de Hume et Néda.

Bétanzos (*Fluvium Brigantium*), située à trois petites lieues de la Corogne, vers le fond du Rio de Sada (*Adrobium seu Portus Magnus*), où pénètre la marée. Sa population s'élève à mille ou douze cents habitans qui vivent de pêche; les coteaux âpres des environs donnent d'assez bon vin.

Néda, qu'on trouve au fond de la baie du Ferrol, non loin de l'embouchure du Rio Jubia, remarquable par une manufacture de cuivre

laminé pour le doublage des vaisseaux qui se construisent dans les cales du port.

Santiago a déjà été décrit comme capitale de l'ancienne Galice (p. 256).

El Padron, situé dans une plaine riante où le laurier verdoie déjà avec quelques orangers à peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et Mellid où il fait assez froid et qu'on trouve sur les hauts plateaux des parties orientales de la province, en sont les lieux les plus considérables après les villes qui viennent d'être citées. On trouve dans les plaines que traverse d'abord la route de Santiago à Orensé, le *Pico Sacro* (Pic Sacré) qu'on laisse à gauche, et qu'on aperçoit de fort loin ; cette montagne est remarquable par sa forme en pain de sucre isolé ; on assure qu'il y existe des cryptes romaines.

---

4. Province de Lugo. Elle est bornée à l'ouest par la précédente; au nord par l'Océan; à l'est par la province d'Oviédo; au sud par celles de Villafranca et d'Orensé. Le pays y est fort élevé, les plateaux qu'on y trouve ont un aspect triste et glacial; diverses montagnes à travers lesquelles les ruisseaux ou

les rivières se sont fait jour brusquement, s'y ramifient: celles-ci ont intercepté autrefois des lacs dont le fond et les rives sont encore fort reconnaissables. Le changement de climat devient sensible surtout pour le voyageur qui se rend de la capitale à la Corogne. Quittant une fois cette ville vers le milieu de février pour descendre vers la mer, nous en laissâmes les environs couverts de neige et ensevelis dans la torpeur de l'hiver; en arrivant à Bétanzos nous remarquions déjà les bourgeons du Sureau très-gonflés et les fleurs des arbres fruitiers prêtes d'éclore; à la Corogne toutes les fleurs étaient épanouies sur les amandiers, le Lilas poignait, les feuilles commençaient à verdoyer, les Violettes parfumaient l'air, le printemps avait commencé.

Lugo (*Lucus Augusti*), capitale, à quatre-vingt-huit lieues de Madrid, par la grande route de Galice, à quinze de la Corogne, à seize d'Orensé, et à quinze de Villafranca, capitales des provinces limitrophes; à treize de Santiago par Mellid et d'assez mauvais chemins de traverse; ville fort ancienne, entourée d'une vieille muraille épaisse, flan-

quée de tours, circulaire et fort étendue, qui peut, en temps de guerre, la mettre à l'abri d'un coup de main, et la rendit, en 1809, dans le temps où les troupes françaises occupaient la Galice, un point important; cette enceinte a près de trois quarts de lieue de circonférence : cependant la population de Lugo, qui est loin de la remplir, ne s'élève guère qu'à cinq mille ames. Elle fut bien plus considérable au temps des Romains où la ville était le centre d'une juridiction. Lugo est triste, situé sur un plateau froid, à une petite distance du Miño qui ne passe cependant pas dans les faubourgs; sa cathédrale en est le seul monument remarquable de construction gothique; l'évêque, suffragant de Santiago possède trois cent mille francs de revenu. Il existe à Lugo quelques fabriques de drap commun, des tanneries et des manufactures de bas de fil où s'utilise une partie des produits du chanvre qui fait l'une des richesses de la Galice. Les châtaigniers étant très-communs dans ce pays, les châtaignes y font une partie de la nourriture des misérables. Des sources chaudes à divers degrés se trouvent dans les environs; l'une d'elles est un ancien bain des Romains

fort dégradé et fréquenté seulement par les pauvres gens.

Les autres lieux remarquables de la province sont :

Mondoñédo à dix lieues de Lugo, quinze du Ferrol, et six ou sept des frontières des Asturies; ville épiscopale dont l'évêque, anciennement seigneur temporel du pays, ne possède guère que quinze mille livres de rente; sa population s'élève à six mille ames; l'on y voit d'assez belles maisons, mais les rues inégales sont mal percées; elle est située à la naissance de la belle vallée de Lorenzana, qui reçoit ce nom d'un magnifique couvent qu'on y trouve. Le pays est fort montagneux et fait partie des revers septentrionaux de ce prolongement pyrénaïque occidental où commence le versant Cantabrique. Il est pittoresque, abondant en pâturages et paré de la plus riante verdure. Un vieux château y avait été remis en état de défense, au temps de l'occupation de la Galice par les troupes françaises et de ce point on observait les Asturies; on y fabrique du ruban de fil.

Ribadéo, à six ou sept lieues tout au plus

de Mondoñédo et non à neuf, et Vivéro à huit, sont de petits ports dont il a déjà été question (p. 255).

Navia de Suarna, située sur la rive droite de la Navia dans la profondeur de sa vallée, n'a pas plus de cinq cents ames; on y passe la rivière sur un pont étroit composé d'une seule arche pittoresquement élevée. Une communication de Lugo, qui en est à dix lieues, pour les Asturies, passe en cet endroit. Nous l'avons tenue avec le maréchal Ney dans une expédition faite contre Oviédo: cinquante tirailleurs déterminés eussent pu arrêter nos six mille hommes à chaque pas.

Duncos, sur le bord du grand chemin royal de Galice, peu après le col de Piédrahita, au milieu de monts extrêmement escarpés, est l'un des lieux habités de l'Europe les plus élevés au-dessus du niveau des mers. Un très-riche monastère de Samos n'en est guère éloigné sur un autre revers de montagnes; en 1809, les moines de ce lieu qui exerçaient une grande influence sur le pays, s'y tenaient sur la défensive, et plusieurs Français égarés devinrent les victimes des poignards sacrés de ces bons religieux.

Monforte de Lémos dans le midi de la province, chef-lieu d'un comté, situé sur une hauteur en pain de sucre qui domine les plaines fertiles à travers lesquelles le Sil, après avoir percé le Peña Forada, vient s'unir au Miño lorsque celui-ci s'est fait jour à travers les montagnes à Puerto-Marin. On trouve ici des manufactures d'étoffes de soie.

Non loin de Lugo, dans le canton montueux et rempli de pâturages qu'on nomme Cébréro, on fait des fromages estimés en Espagne quoique médiocres, et qui se transportent dans toute la Péninsule.

---

5. Province d'Oviédo. Elle a été décrite sous son ancien nom d'Asturies (p. 262). Il suffit de remarquer ici que sa capitale est située à quatre-vingts lieues environ de Madrid, vingt de Léon et quarante de Santander, capitales des provinces voisines. Mondoñédo dans la province de Lugo en est à vingt-cinq ou vingt-huit lieues, par de détestables communications. On peut aussi gagner Villafranca, à vingt-six lieues, par des chemins pénibles à travers la grande chaîne

asturique, et Astorga par la route de Pénaflor si bien indiquée dans l'admirable histoire de Gilblas, qui ne peut avoir été écrite que par un homme parfaitement instruit de la topographie des lieux dont il a parlé.

---

6. Province de Villafranca. Elle est bornée au nord par une petite portion de la précédente; à l'ouest par celles de Lugo et d'Orensé; au sud par celle de Zamora, et à l'ouest par celle de Léon. Cette province, circonscrite par de hautes montagnes, est le bassin du Sil supérieur, et présente le lit d'un ancien lac, dont nous avons déjà indiqué l'ancienne existence (p. 64); pays riche, fertile, protégé contre la violence de tous les vents, riche et peuplé, et que pare déjà la végétation des régions chaudes.

Villafranca (*Nemetobriga*), capitale, située sur la magnifique route de Madrid à la Corogne dite de Galice, à soixante-treize lieues de la première de ces villes; à trente de la seconde; à quinze de Lugo; à vingt-six d'Oviédo; à trente-sept ou trente-huit

de Léon ; à vingt-deux ou vingt-trois d'Orensé ; enfin à trente de Zamora, chefs-lieux des provinces limitrophes. Villafranca, bâtie au confluent des Rio Burbida et Valcare, à peine mentionnée dans les ouvrages de géographie, chef-lieu d'un ancien marquisat, est une assez jolie ville de deux mille habitans au moins.

Les autres lieux remarquables de la province sont Cacabeillos, grand bourg situé dans la plus belle partie de la plaine, sur le Rio Qua, dont les hauteurs de la rive droite seront à jamais et tristement célèbres par le glorieux trépas du brillant et brave Colbert; nous l'y vîmes tomber atteint d'un plomb mortel, le 3 janvier 1809, en s'élançant contre les Anglais, à la tête de sa cavalerie, dans le village de Pierros.

Benbibre, petite ville de quatre cents feux environ, qu'on rencontre en descendant des monts qui séparent la province de celle de Léon, et dans laquelle l'armée française qui poursuivait les Anglais depuis Bénavente, sous les ordres du maréchal Soult, trouva une si grande quantité de vin.

Ponférrada, au confluent du Sil et du

Rio Boeza, à trois lieues de Villafranca, au centre du canton appelé el Vierzo, dont la plaine est si riche en produits agricoles, et dont les hauteurs abondent en fonderies de fer. Les cartes et les itinéraires se sont long-temps obstinés à faire passer en ce lieu la grande route qui, de Benbibre à Villafranca, passe réellement par Cabañas-Raras, Cubillos, Cacabeillos et Pierros, de funeste mémoire.

---

7. Province de Léon. Elle est bornée au nord par celle d'Oviédo ; à l'ouest par la précédente ; au sud par celles de Zamora et de Valladolid; à l'est par celle de Palencia; cette province est assez étendue en surface, et de forme à peu près carrée; les vastes plaines en sont fort élevées, et le climat y est quelquefois assez rigoureux. Les parties septentrionales, limitrophes des Asturies, en sont pauvres et montueuses, et peuplées d'Ours qui s'y plaisent au milieu des plus épaisses forêts de Chênes que présente la Péninsule. L'industrie principale consiste en usines : « Les villages, dit notre savant ami Lagasca,

à la fois le Jussieu et le Thouin de l'Espagne, situés au fond des vallées, y sont peuplés d'un petit nombre de familles ; mais les habitans en sont robustes et de mœurs innocentes. Là sont inconnus le luxe et l'oisiveté ; on s'y couvre d'un drap grossier fabriqué sur les lieux ; les femmes, simples et vertueuses, n'y sont pas vêtues d'élégantes basquignes, mais d'une sorte de jupon qui environne tout leur corps; sans médecins, sans chirurgiens, sans jouissances désordonnées, chacun vit heureux, buvant du lait de sa vache, mangeant une bouillie et un pain composé de farine d'orge, sans autre lit qu'une planche fixée par l'un de ses côtés contre la muraille comme le serait une simple étagère. On cultive quelques herbages qui fournissent le superflu des repas. De juin jusqu'en septembre des troupeaux de transhumantes paissent l'herbe abondante et fraîche des prairies ; on recueille aussi d'assez grandes quantités de foin. Les montagnards fabriquent des sabots, qu'ils vendent dans le plat pays, et récoltent des plantes médicinales qu'ils transportent à Léon, d'où elles se répandent dans toutes les pharmacies du

royaume. Avant 1803, ils ne connaissaient pas le Lichen d'Islande, dont ils ne se doutaient pas que la nature eût doté leurs cimes méridionales. Avant cette époque ce médicament était vendu à Madrid jusqu'à cent soixante réaux la livre ; il s'y donne maintenant pour vingt. Aujourd'hui cette précieuse cryptogame forme, pour les montagnes de Léon, un objet important de commerce ; avant peu on connaîtra l'art de l'y utiliser en temps de disette, pour en retirer, ainsi qu'on le fait dans le nord, une nourriture saine pour les pauvres gens. On saura aussi utiliser les Lichen tartareux et saxatile dont se couvrent les rochers, et dont les Anglais commencent à rechercher quelques quantités qu'ils emploient si habilement dans la teinture. » Ainsi, grâce aux herborisations de l'illustre botaniste qui succède à Cavanilles, des plantes humbles et long-temps méprisées deviendront des objets d'importation, en retour desquels les montagnards obtiendront quelques objets de première nécessité dont ils ignorent encore l'usage.

Léon (*Legio septima Germanica*), capi-

tale, est située au confluent des Rio Torio et Bornesga, à soixante lieues de Madrid; à vingt d'Oviédo; à vingt-cinq de Villafranca; à plus de quarante de Santander; à vingt-cinq de Palencia; à vingt-six de Valladolid, chefs-lieux des provinces limitrophes. Cette ville, l'une des plus anciennement célèbres de la Péninsule, est le siége du premier évêché qui fut fondé en Espagne, et qui, du temps des rois Goths, posséda le privilége de ne relever d'aucun autre siége, si ce n'est de celui de Rome; aujourd'hui il est suffragant de Saint-Jacques-de-Compostelle, avec 260,000 francs environ de revenu. La cathédrale, fondée vers 722, est l'un des plus beaux monumens d'architecture gothique que l'on connaisse; on y voit les tombeaux de trente-sept rois, d'un empereur et d'une multitude de saints, entre lesquels saint Isidore et saint Vincent sont du premier ordre. Tant que la ville de Léon fut le siége d'un empire, tant que des monarques y résidèrent, la population en fut considérable; aujourd'hui cette population est beaucoup diminuée, elle ne s'élève pas à huit mille ames; quelques vieux palais d'anciens seigneurs,

quelques autres monumens d'un style sévère, ne contribuent pas médiocrement, avec la manière irrégulière dont cette capitale est bâtie, à la rendre un des plus tristes séjours qu'on puisse imaginer. Les environs de la ville sont assez beaux, et l'on y trouve des promenades remarquables par la vétusté et la hauteur des arbres qui les décorent. On fabrique à Léon quelques toiles, de la bonneterie, des bas et du ruban de fil, et des gants de peaux.

Astorga (*Asturica Augusta*) est, après Léon, la ville la plus considérable de la province. Située dans la vallée du Rio Tuerto (p. 73), elle fut une place très-forte avant l'invention de la poudre, et du système actuel, d'après lequel l'artillerie perfectionnée facilite les moyens de soumettre une citadelle régulière en un temps donné. Des murs très-épais avec des tours et des créneaux la circonscrivent; les armées françaises y avaient ajouté des travaux, qui la mirent en état de supporter un siége. L'ayant abandonnée sans en avoir détruit ces moyens de défense, le maréchal Marmont fut obligé de l'attaquer en forme pour s'en rendre maître; elle était deve-

nue comme la clef des communications de la Galice. C'est jusqu'en cette ville que l'empereur Napoléon pénétra, lorsqu'après avoir quitté précipitamment Madrid pour se porter contre les Anglais qui avaient menacé la grande route de France, il ordonna au maréchal Soult de poursuivre ceux-ci, et au maréchal Ney de le soutenir. On la trouva remplie de morts et de mourans, et de-là commença cette effroyable déroute du général Moore, dont la mort termina la campagne à la bataille qu'on appelle de la Corogne, et qui eut lieu le 16 janvier 1809, sur les hauteurs del Burgo. Astorga, chef-lieu d'un marquisat, située à sept lieues de Léon, est le siége d'un évêché assez pauvre, suffragant de l'archevêché de Santiago; sa population ne s'élève pas à quatre mille habitans, qui ne connaissent aucune industrie et vivent au sein de leurs remparts des revenus de leur campagne assez fertile.

Sahagun, sur les bords du Rio Céa (p. 73), n'a pas moins de quatre mille habitans, et son couvent de bénédictins est l'un des plus riches du royaume.

Valencia de don Juan (*Coyanca*), est,

après Sahagun, le lieu le plus peuplé de la province, dont les parties montueuses renferment quelques mines de cuivre, et des carrières de différens marbres en pleine exploitation.

---

8. PROVINCE DE PALENCIA. Elle est bornée au nord par la province de Santander, à l'ouest par celle de Burgos, au sud par celle de Valladolid, à l'ouest par cette même province de Valladolid et par celle de Léon. La province de Palencia s'étend du septentrion au midi en forme de carré long; fertile et bien arrosée, son climat est le même que celui de la précédente, et le canal projeté pour unir l'Èbre au Duéro, sous le nom de canal de Castille, la traverse dans toute sa longueur.

Palencia (*Pallantia*), capitale, s'élève sur la rive gauche du Rio Carrion, à quarante-cinq lieues de Madrid, à quarante de Santander, à vingt de Burgos, à sept de Valladolid et vingt-cinq de Léon, chefs-lieux des provinces voisines. Elle est située au centre de plaines étendues et fertiles, appelées *Tier-*

ra de Campos (Terre de Champs), parce qu'en effet des champs couverts de céréales s'y distinguent à perte de vue, sans qu'un seul arbre y soit jamais épargné par l'agriculteur qui semble abhorrer l'ombrage. Palencia est un évêché suffragant de Burgos, et qui rapporte 70,000 livres de rente. On vante la propreté de cette ville; sa population ne s'élève pas à dix mille ames. Elle posséda, vers le commencement du treizième siècle, la première université qui ait été fondée en Espagne, et qui est devenue célèbre depuis 1239, que le roi saint Ferdinand la transporta à Salamanque.

Torquémada, sur la grande route de Burgos, à la rive droite de la Pisuerga, où le général Lasalle signala sa valeur le 7 juin 1808; Dueñas, sur la même route et sur la même rive, vers le confluent du Rio Carrion, sont les points les plus remarquables de la partie méridionale de la province. Aguilar del Campo, vers le bassin supérieur de la Pisuerga, au lieu où le canal de Castille doit quitter les versans du Duéro pour entrer dans celui de l'Ebre; Saldaña et Carrion de los Condes, sont les principales

communes du haut pays. Cette dernière surtout ne manque pas de célébrité dans l'histoire d'Espagne: elle fut très-forte, sa population s'éleva à douze mille habitans. On prétend que c'est à la place où se voit sa principale église qu'eut lieu une grande bataille où les Maures furent vaincus; cent jeunes filles de chrétiens devaient être livrées à ces mécréans pour l'acquittement d'un tribut auquel s'était soumis un prince qu'on dit avoir été usurpateur et s'être nommé Mauregat. De pareilles traditions, adoptées dans les livres sérieux, déshonorent l'histoire, elles donnent à celle-ci une teinte mythologique trop semblable à celle que porte la fable du tribut que les Athéniens payaient au roi de Crète pour les repas du Minotaure. C'est à la famille des comtes de Carrion qu'appartenaient les gendres du fameux Cid Ruiz-Diaz auxquels le roi ordonna un combat en champ-clos, très-célèbre dans les chroniques, toujours un peu romanesques, de l'Espagne.

9. Province de Zamora. Cette province, qui s'est beaucoup accrue dans la nouvelle circonscription, est bornée au nord par celles de Villa-Franca et de Léon; à l'est par celle de Valladolid, au sud par la province de Salamanque, à l'ouest par celle d'Orensé et par le Tras-los-Montes, qui appartient au Portugal; la partie du nord-ouest présente une étendue fort montueuse; mais celle qui avoisine le Duéro offre absolument l'aspect des plaines nues qu'on voit dans les deux précédentes.

Zamora (*Durii*), capitale, est située à cinquante lieues environ de Madrid, à quarante d'Orensé, à trente de Villa-Franca, à vingt-une de Léon, à vingt-trois de Valladolid, enfin à dix lieues de Salamanque, chefs-lieux des provinces d'alentour. Bâtie sur la rive droite du Duéro, à l'extrémité de collines escarpées, on y passe le fleuve sur un pont magnifique. C'est une vieille et vilaine ville, jadis très-forte; elle fut détruite par les Arabes, qui la nommaient Medinato Zancorati, ce qui signifie ville des Turquoises, parce qu'ils imaginaient que les rochers du pays étaient formés de cette précieuse

substance. Elle possède un évêque suffragant de Santiago, avec 100,000 livres de revenu. Ses murailles tombaient en ruines, mais elles ont été tant soit peu réparées, lors de l'occupation française, pour y mettre quelques troupes à l'abri des coups de mains et des surprises qui eussent pu venir du Portugal. Elle n'a pas six mille habitans : une école militaire est tout ce qui lui reste de son ancienne splendeur militaire.

Les autres lieux les plus remarquables de la province sont, sur la rive gauche du Duero :

Fuente-la-Peña et Fuente-Saüco, sur la limite de la province de Salamanque, outre Fermoselle, petite forteresse qui s'élève au confluent de la Tormès, vis-à-vis les frontières de Portugal.

Sur la rive droite :

Toro (*Abocella*), sur le même fleuve et sur la même rive que Zamora, à six lieues de cette dernière ville, située dans une assez belle plaine avec un pont sur le Duéro, dont les rives sont en ce lieu passablement cultivées. On y voit entre autres plantations des vergers couverts de cerisiers. Sa population

passe pour aussi considérable que celle du chef-lieu de la province : elle eut aussi sa suprématie, qui s'étendait sur une petite surface de pays, avant que la dernière circonscription l'eût réunie à Zamora.

Bénavente, sur l'Orvigo, vers le confluent du Rio Eria et de l'Esla, à sept lieues de Zamora, sur la grande route de Madrid à la Corogne, à peu près à moitié chemin de Rioséco à Astorga, chef-lieu d'un riche duché, avec un ancien palais qui n'est pas sans beauté, encore que dans un état de délabrement qui permet à peine qu'on l'habite. On y compte jusqu'à trois mille habitans : c'est dans la plaine située entre cette ville et le pont de l'Esla, que Lefèvre-Desnouettes, emporté par sa bouillante valeur, ayant chargé avec une poignée de Mamelucs une division entière de cavalerie anglaise, fut accablé par le nombre et fait prisonnier le 29 décembre 1808.

La Puébla de Sanabria (*Petavonium*), vers les sources de la Téa (p. 73), à dix-huit lieues de Bénavente et de Zamora, à neuf de Bragance; place d'armes élevée, ainsi qu'Alcañizas, autre forteresse, en opposition aux

villes frontières de Portugal. Elle est située à la base de cette Sierra de Trévinca, qui conserve de la neige durant près de neuf mois de l'année sur ses orgueilleuses cimes. La vallée à laquelle son nom s'est étendu est magnifique, et fournit une communication sur la Galice qui n'est pas fort bonne, mais enfin qui peut être au besoin praticable pour des troupes de toute arme.

---

10. PROVINCE DE VALLADOLID. Elle est bornée au nord par les provinces de Léon et de Palencia, à l'ouest par celles de Zamora et de Salamanque, au sud par celles d'Avila et de Ségovie, à l'ouest par cette même province de Ségovie et par celle de Burgos. Le pays est généralement nu, composé de plaines ou de plateaux entre lesquels, surtout dans les parties orientales qui confinent à ces hautes paraméras de la Vieille-Castille dont nous avons (p. 279) décrit le triste aspect, les rivières ou les ravines se sont creusé des lits assez profonds; l'escarpement des vallées y est tel, que de la base de ces escarpemens on se croirait quelquefois dans un pays mon-

tueux; l'on est bientôt détrompé quand, après les avoir gravis, on se voit rendu sur une surface unie à laquelle l'œil n'entrevoit au loin aucune borne. On trouve par-ci par-là quelques bois d'Yeuses, de Bellotes, de Suriers et de Pins vulgaires. En quelques endroits ces arbres ayant été broutés dans leur jeunesse, sont devenus de gros buissons, qui, avec d'autres buissons d'Aubépine et des touffes de deux espèces d'Asperges ligneuses et piquantes, forment des forêts en miniature où les troupeaux trouvent quelque abri contre les feux du jour.

Valladolid (*Pintia*), capitale, à quarante lieues de Madrid, sept de Palencia, vingt-quatre de Burgos, vingt de Ségovie, vingt-trois d'Avila, vingt-un de Salamanque, et vingt-six de Léon, chefs-lieux des provinces limitrophes, est située au point où l'Esquéva se jette dans la Pisuerga (p. 71), dans une assez large vallée dont les hauteurs environnantes sont couvertes de vastes plateaux. On y passe la rivière sur un pont solide, mais autrefois tellement étroit, qu'il a dû être élargi lorsqu'on a commencé en Espagne à adopter un beau système de grandes routes

dont l'exécution est malheureusement interrompue depuis le commencement de ce siècle. Outre ce pont, où passe la route de Léon, il en existe dans la ville quatorze ou quinze autres sur l'Esquéva. Le grand chemin royal de Bayonne à Madrid, par Burgos et le Guadarrama, traverse cette ville qui est fort considérable, assez belle, quoique généralement mal percée, remarquable par le grand nombre de ses églises et de ses couvens, dont plusieurs ont de la magnificence, et qui est surtout célèbre dans les fastes de l'inquisition. Elle fut le berceau de ce cruel Philippe II, qui tint sa sombre et sanglante cour dans un palais qui subsiste encore; ce prince construisit la cathédrale, siége d'un évêché médiocrement doté avec une université. Valladolid, autrefois fort peuplée, est maintenant déchue et réduite à vingt-huit ou trente mille habitans. On y remarque la place Mayor, qui est grande, décorée de trois rangs de balcons, avec une galerie inférieure en colonnade, mais de mauvais goût. On y remarque encore ce qu'on nomme *el Campo grande* (le grand champ), autre place située vers la porte de Madrid, sorte de terrain va-

cant immense, entouré de maisons misérables ou assez belles, attenant avec les façades de treize églises ou couvens. Nulle ville en Espagne ne porte un plus triste caractère de prospérité interrompue. On y reconnaît des restes de grandeur : on y voit une multitude de belles maisons dont la moitié tombe en ruines ; d'autres dont la moitié n'a pas été achevée, enfin quelques quartiers, tels que l'Ochavo, qui ne sont pas sans grandeur, mais qui sont peuplés de haillons. Quelques pauvres manufactures de baïette ou de draps grossiers, sont les seules traces d'industrie que présente maintenant Valladolid. On ne peut dire avec plus juste raison d'aucune autre partie du royaume, ce que l'on trouve dans le beau Rapport de la société de Madrid sur la loi agraire (§ 166), au sujet de la Vieille-Castille et du royaume de Léon : « Les » villages abandonnés de ces contrées sont » tout ce qui est resté de leur ancienne » gloire, avec le squelette de leurs cités » jadis populeuses, pleines de fabriques, » d'ateliers de tisserands, de magasins et de » boutiques, aujourd'hui remplies seulement » d'églises, de couvens et d'hôpitaux qui

» survivent au milieu de la misère que ces » établissemens ont causée. »

Les autres villes ou lieux remarquables de la province sont :

Tudéla, située sur le Duéro, où se trouve un pont en pierre de six arches ; la plaine voisine, environnée de hauteurs formées par l'encaissement du fleuve, est fort bien arrosée et très-fertile en blé.

Médina de Rioséco, dont une bataille terrible, remportée par le maréchal Bessière dans la guerre de 1808 à 1813, éternisera le nom. Sa population s'élève à près de six mille ames ; elle fut autrefois de plus de trente mille. Son commerce était considérable, ses fabriques florissantes, et ses foires célèbres. Tout a disparu ; mais la ville possède trois paroisses, quatre couvens de religieuses, trois hospices desservis par des moines bien rentés, des couvens et des chapelles. Médina de Rioséco, située sur le Rio Séquillo, s'élève dans un pays de plaines fertiles, où se trouvent de loin en loin de grands villages dont les intervalles ne fournissent au commerce que quelques quantités de blé, dont la difficulté des transports tient le prix fort bas. L'ou-

verture du canal de Castille pourrait répandre la plus grande abondance dans le canton, et rendre peut-être à Rioséco son ancienne prospérité.

Tordésillas (*Turris Syllæ*) sur la rive droite du Duéro, et dominant conséquemment la rive gauche, avec un assez beau pont de pierre sur le fleuve; ancienne ville dont le territoire est fertile en vin passable, et dont la population toute agricole atteint à trois mille ames. C'est dans un vieux château de cette ville, décoré du nom de palais, que mourut folle la mère de Charles-Quint, la reine Jeanne, fille de Ferdinand et d'Isabelle, épouse du roi Philippe-le-Bel enterré à Grenade.

Simancas (*Septimanea*), ancienne et pauvre ville avec un pont sur le Duéro, vers le confluent de la Pisuerga, entre Tordésillas et Valladolid, dans l'ancien château de laquelle se conservent les archives de la couronne d'Aragon. Les vins de ses environs sont fort estimés.

Médina del Campo (*Methymna*), autrefois l'une des cités les plus considérables de la monarchie espagnole, résidence de plu-

sieurs de ses rois, célèbre par son commerce et trois foires qui en faisaient, ainsi que de Médina de Rioséco, le rendez-vous des marchands de l'Europe. Sa population s'éleva, dit-on, à trente mille ames; elle ne va pas aujourd'hui à deux mille cinq cents; mais on trouve en compensation à Médina del Campo, comme vestiges de sa gloire déchue, une collégiale, quatorze paroisses et seize couvens. Le territoire de cette ville est fertile en vins; ceux de Ruéda et de la Séca sont blancs, secs, dans le genre des vins de Grave du Bordelais, et fort bons.

Olmédo, qui n'est presque plus qu'un bourg bâti en terre, l'un des lieux les plus tristes qu'on trouve sur le grand chemin de Madrid, et qui ne mériterait pas qu'on le citât, si son nom ne rappelait l'admirable histoire de Gil-blas, qui en fait la scène de l'une des plus agréables aventures du héros de Santillanes.

---

11. PROVINCE DE SALAMANQUE. Elle est bornée au nord par celle de Zamora, à l'est par celles de Valladolid et d'Avila, au sud par celle de Cacérès, et à l'ouest par le Por-

tugal. Les parties centrales en sont fort montueuses, et l'on y trouve la Peña de Francia, qui est l'un des points les plus remarquables du système Carpétano-Vettonique. La Tormès (p. 79) vers le nord, l'Aguéda (p. 80) vers l'ouest, et l'Alagon (p. 88) vers le sud, y creusent le terrain en le fertilisant. Les cantons élevés, les plateaux et quelques parties des pentes des montagnes, y sont couvertes de bois de Bélotes et de Châtaigniers. Les fruits de ces arbres sont des objets précieux, non-seulement parce qu'ils donnent à la chair des porcs qu'on abandonne à l'état sauvage dans ces forêts, une saveur exquise, mais pour la nourriture des habitans; on en transporte de grandes quantités dans les villes, et surtout à Madrid, où ces fruits, les glands doux eux-mêmes, sont servis au dessert sur les meilleures tables. La province de Salamanque est devenue célèbre, dans la guerre de 1808 à 1813, par le grand nombre d'événemens qui s'y sont passés, et l'on pourrait citer peu d'espaces aussi restreints où tant de sang humain ait été versé. Le départ du général anglais Moore, qui paya de sa vie une opération trop mollement con-

duite, eut lieu de Salamanque. Le combat de Baños, où la valeur française força l'un des plus redoutables passages où l'on eût tenté de l'arrêter; la prise de Ciudad-Rodrigo, qui fit tant d'honneur au vaillant maréchal Ney; la surprise honteuse qui rendit cette forteresse aux Anglais; l'affaire de Tamamès, où le sixième corps s'aperçut bien qu'il n'était plus commandé par celui qui jusqu'alors l'avait conduit à la victoire; celle d'Alba de Tormès, où le général Kellermann et sa cavalerie se couvrirent de gloire; la bataille des Arapiles, qui ne fit guère plus d'honneur à celui qui la gagna qu'à celui qui la perdit; l'engagement qui, plus tard et sur le même terrain, força lord Wellington à se sauver dans Ciudad-Rodrigo après avoir vu son arrière-garde successivement atteinte à Samuños et à Matilla: tous ces conflits eurent lieu sur une petite étendue de la province qui nous occupe.

Salamanque (*Salamantica*), capitale, à trente-quatre lieues de Madrid, dix de Zamora, vingt-une de Valladolid, vingt-cinq d'Avila et quarante-huit de Cacérès, chefs-lieux des provinces environnantes, est une

grande et ancienne ville qui n'est pas sans beauté. Située au milieu d'un pays légèrement accidenté et nu, sur la rive droite de la Tormès, rivière que traverse un assez beau pont de vingt-sept arches, elle est le siége d'un archevêché suffragant de Compostelle, dont la cathédrale, bâtie dans un goût moderne accommodé au gothique, est l'une des plus belles de l'Espagne; son prélat jouit de 60,000 fr. de revenu. Nulle part on ne voit plus d'églises, de couvens, de chapelles, d'hôpitaux, d'ermitages et autres fondations pieuses, outre l'université, quatre grands colléges et plus de vingt-cinq autres colléges du second ordre. Ces divers édifices, dont la plupart présentent des façades plus ou moins gothiques, donnent à la ville un aspect triste et sérieux, que n'égaie pas la rencontre continuelle qu'on fait dans la rue d'ecclésiastiques dont se compose presque tout le corps enseignant; le reste des habitans est vêtu de noir de la tête aux pieds, comme si ces habitans imaginaient que le noir doit être le costume exclusif et distinctif du savoir. Une belle place carrée, avec des arcades qui règnent tout autour et sous les-

quelles on peut se promener, dont la maison commune forme un des côtés, mais qui, par la régularité de ses trois rangs de balcons et de ses croisées bien simples, ressemble à la cour de quelque immense couvent, est aussi triste que si elle était grossièrement irrégulière; fermée de toute part, on n'aperçoit aucune des rues qui y conduisent. L'on y donnait les combats de taureaux. L'université de Salamanque est la plus riche et la plus célèbre de l'Espagne. Fondée en 1239 par la translation de celle de Placencia, on y vit à diverses époques jusqu'à seize mille étudians, dont la moitié venait de l'autre côté des Pyrénées. Aujourd'hui ce nombre s'élève rarement à trois mille. Ces étudians portent la soutane comme des prêtres, pendant le temps que dure leur éducation. On assure que quatorze ou quinze mille personnes subsistent des emplois attachés aux établissemens qui sont consacrés à l'enseignement; ce nombre égale à peu près la moitié de la population totale de la ville.

Les autres cités ou lieux remarquables de la province sont:

Alva ou Alba de Tormès, petite ville située

sur une éminence à la rive gauche de la rivière dont elle tire son surnom, entourée de vieilles murailles qui la mettent à l'abri d'un coup de main, et que domine encore le vieux et lugubre château du sanguinaire et digne général de Philippe II.

Péñaranda de Bracamonte, au milieu de plateaux étendus et de champs aussi fertiles en blé que fatigans par la monotonie de leur aspect; lieu fort considérable qu'ont omis certaines cartes, tandis que sur d'autres on le trouve répété sous ses deux noms comme deux lieux différens.

Bejar, située entre des montagnes que la neige couvre durant une grande partie de l'année, mais dont les environs fertiles, passablement cultivés et heureusement exposés, produisent des fruits excellens et des pâturages très-renommés. Les jambons de ce lieu ont la plus grande célébrité en Espagne.

Ciudad-Rodrigo (*Lancia Oppidana*), forteresse importante, située sur la rive droite de l'Aguéda, au centre d'un canton qu'on laisse à peu près désert et qu'on abandonne à la dent des troupeaux, tandis qu'on en pourrait

obtenir les plus grandes richesses par la culture. C'est non loin de cette ville, sur la limite du Portugal et sur le Rio das Casas, que se trouve cette position de Fuente-de-Honor, où l'armée anglaise obtint un succès en 1811. A cinq lieues environ, à l'ouest nord-ouest de Ciudad Rodrigo, se trouve le fort de la Conception, destiné à couvrir la frontière dans cette partie.

Lédesma, sur la rive gauche de la Tormès, au-dessous de Salamanque, dans un pays pauvre, coupé et qui devient de plus en plus montueux, offre des sources thermales assez renommées, dispersées dans une espèce de désert.

---

12. Province d'Avila. Elle est bornée au nord par la province de Valladolid, à l'ouest par celles de Ségovie et de Madrid, au sud par celles de Tolède et de Cacérès, et par la province de Salamanque au couchant. Elle est l'une des plus montueuses du royaume, composée de vallées qui s'étendent, tantôt entre des crêtes sourcilleuses, tantôt entre des hauteurs que couronnent de vastes pa-

raméras; ces paraméras mériteraïent d'autant plus l'attention des naturalistes qu'on y pourrait peut-être naturaliser la Vigogne, le Lama et l'Alpaco. Les sources de l'Alberche qui tombe dans le Tage, de la Tormès et de l'Adaja qui portent leur tribut au Duéro, y naissent; les vallons qu'arrose le cours supérieur de ces rivières sont fertiles et d'un aspect encore plus solitaire, plus frais et plus vert que tous les vallons du même genre qu'on rencontre en Espagne. Les Lynx y sont fort communs et de grande taille; la robe de ces animaux est souvent d'une couleur plus semblable qu'elle ne l'est ordinairement ailleurs, à celles des grandes espèces du genre des chats qu'offrent les contrées équinoxiales.

Avila, capitale, à vingt-une lieues de Madrid, soit qu'on s'y rende par la route de Guadarrama, soit qu'on choisisse celle qui, passant par l'Escurial, traverse les paraméras, à vingt-cinq de Tolède, vingt-cinq de Salamanque, et vingt-trois de Valladolid, chefs-lieux des provinces environnantes. Cette ville, siége épiscopal, n'est pas moins que Valladolid célèbre dans les fastes de l'inquisition. On voit sous ses murs une sorte de

monument appelé *Quemadero de Torquemada* (rôtissoir de Torquémada), où se faisaient les pieux holocaustes ordonnés par le saint tribunal. Ce Quémadéro est un bâtiment en carré long, de quelques pieds de hauteur, que surmonte un espace ceint d'un petit mur, qu'on remplissait de fagots sur lesquels on plaçait les siéges destinés aux condamnés qu'il était question de réconcilier avec Dieu. La ville est environnée d'anciennes murailles, dans lesquelles des troupes pourraient au besoin se défendre jusqu'à ce qu'on employât du canon pour les en déloger. Les rues sont assez mal percées et les maisons de l'aspect le plus triste, parce que les façades en sont bâties avec ce granit noirâtre dont la charpente des monts d'alentour est entièrement constituée. L'évêché est un assez beau palais; la cathédrale n'est pas sans majesté. On montre dans une église la chapelle souterraine et miraculeuse où fut trouvée, quand les chrétiens reconquirent Avila sur les Maures, une image de la Sainte-Vierge, qu'on assure avoir été déposée en ce lieu par les anges même. Un tombeau, sur lequel est sculptée l'histoire au-

thentique d'un juif converti, attire l'attention des voyageurs. Ce juif, tout converti qu'il était, judaïsait en secret avec tant d'adresse, que nul ne soupçonnait ses pratiques détestables ; un serpent en fit justice, et le ramena dans les voies de Dieu : le reptile s'attacha à l'israëlite, le serrant, le tourmentant, et lui entrant par la gorge quand il était tout seul, au point de lui faire éprouver de tels maux, que le malheureux, qui avait tenté vainement tous les moyens de se délivrer, eut recours de bonne foi à la Sainte-Église; la confession, qui le purifia, en ayant fait cette fois un excellent chrétien, le serpent s'en fut, et le laissa tranquille jusqu'à sa mort qui fut très-exemplaire. Sainte Thérèse finit aussi ses jours dans un couvent du lieu : on y montre des lettres de cette femme extraordinaire, le Pascal de son sexe, dont les extases et le style admirable méritent une égale attention. La population d'Avila s'élève, dit-on, à dix-huit mille ames ; nous la soupçonnons être plus considérable. On trouve dans cette cité, plus communément qu'ailleurs, de ces blocs de granit taillés en forme d'animaux, souvent de taille considérable, et sur lesquels nous avons

donné une dissertation dans l'excellent Recueil publié par MM. Maltebrun et Eyriès, sous le titre d'Annales générales des Voyages et de la géographie (t. IX, p. 1). Les plus célèbres de ces représentations grossières sont les taureaux de Guisando, qu'on trouve dans une petite plaine, à la base de la montagne sur laquelle se voit le couvent de ce nom, et le long de la route qui conduit d'Avila à Tolède par El Tiemblo, Cadalso et Escalona. Nous avons cru y reconnaître des Hippopotames et des Apis, animaux africains que nous soupçonnons être des monumens sortis du ciseau des premières peuplades qui, descendues de l'Atlas quand la Péninsule et l'Afrique étaient unies, les posèrent comme des bornes aux limites des contrées dont ils se réservaient la domination en venant peupler le pays.

Les autres villes ou lieux remarquables de la province sont:

Arévalo, au point de réunion de l'Adaja et de l'Arévalillo, avec un pont en pierre sur chacune de ces rivières, et environnée de vieux murs qui, joint à la situation de cet endroit sur un confluent un peu escarpé, en font une position sur la route d'embranche-

ment, qui de Madrid conduit à Médina de Rioséco par Tordésillas, ou à Salamanque par la rive droite de la Tormès. De grands bois de Suriers et autres arbres toujours verts se voient sur la rive gauche de l'Adaja, et, communiquant aux montagnes, rendent ce pays excellent pour les voleurs, les contrebandiers ou les guérillas qui infestent ordinairement la contrée.

Piédrahita, située dans la vallée de Corneja, lieu fertile, qu'environnent de hautes montagnes au sud et à l'ouest, et vers le nord les pentes orientales couvertes de grands bois, de ce qu'on nomme la Sierrecilla. Les eaux de ce beau vallon s'écoulent vers la Tormès, elles y tombent à Puente-Congosto, gros bourg qui commande la rivière. Plusieurs riches villages se voient dans les environs, et la plupart, ainsi que Piédrahita, dépendaient des ducs d'Albe. Ceux-ci y avaient commencé la construction d'un palais somptueux qui n'a pas été continuée, et dont les jardins paraissent assez beaux dans un pays où l'on ignore tout-à-fait ce que c'est qu'un jardin agréablement dessiné. Piédrahita, chef-lieu du canton qui

l'environne, est une petite ville assez riche où la chasse et la culture procurent aux habitans tout ce qui est nécessaire pour bien vivre.

Le reste de la province peut être considéré comme peu connu. Les sources de l'Alberche et de la Tormès y sillonnent des monts déserts, fréquentés seulement par des pâtres et dépendant de la haute chaîne de Grédos. On y voit de beaux étangs d'où sort la Tormès, et c'est dans ces parties brisées des plus hautes cimes du système Carpétano-Vettonique qu'existent les cols par lesquels, des pentes septentrionales de ce système, on communique avec la Véga de Placencia et le reste de l'Estramadure.

Guisando, dont nous venons de citer ce qu'on nomme *los Toros* (les taureaux), est un beau couvent bâti dans une situation très-pittoresque, et célèbre par la renonciation au trône de Castille, que la reine Doña Isabel fit signer à son frère Henri l'impuissant, jugé incapable de perpétuer une race de princes légitimes.

13. Province de Santander. Transportés du cœur de la Péninsule sur ses côtes septentrionales, pour suivre l'ordre dans lequel les nouvelles provinces sont subordonnées aux anciennes, nous trouvons cette province qui est bornée au nord par le golfe de Biscaye, à l'est par les provinces de Bilbao et de Vittoria, au sud par celle de Burgos, à l'ouest par celle d'Oviédo. Elle est ce qu'on nommait la montagne de Burgos, contrée fort coupée, ressemblant aux Asturies, dont elle n'est guère qu'une continuation, et à laquelle tout ce que nous avons dit de l'aspérité de ce pays, des neiges qui s'y fondent rarement, des grandes forêts qu'on y trouve habitées par les ours, est entièrement commun. On la divise en trois cantons principaux.

Celui de Liébana qui n'est que le bassin supérieur du Rio Déba (p. 190). Potès, petite ville de montagnes, est le chef-lieu des diverses vallées qui s'y viennent ouvrir.

El Baston de Larédo, composé du reste des vallées formées par les petites rivières qui s'écoulent vers le nord. Ces vallées fertiles, nommées de Ména, d'Orduate, d'Ayega

et d'Angulo, contiennent plus de soixante villages.

Enfin celui de Reynosa où l'Ebre prend sa source et qu'il traverse au fond de l'ancien lac dont ce canton est l'ancien lit. Ici des bois remplis de porcs abandonnés à l'état sauvage, des pâturages excellens peuplés de troupeaux de toute espèce, répandent une certaine abondance. On y voit de ces usines dont la plus grande partie des régions Pyrénaïques est remplie.

Santander (*Flaviobriga*), capitale ; située à quatre-vingt-cinq lieues de Madrid, par la route directe d'Aranda et de Burgos, à trente-quatre de cette dernière ville, dix-huit de Bilbao, trente de Vittoria, quarante de Palencia, quarante-quatre de Léon, et quarante d'Oviedo, chefs-lieux des provinces voisines; fort bon port de mer, vaste, abrité, commode, d'un accès facile ; le mouillage y est excellent, et les frégates de quarante canons y peuvent entrer pourvu qu'elles attendent la haute marée qui leur est nécessaire pour franchir la barre. C'est l'une des premières places de commerce de l'Europe : elle a sur les ports voisins l'avantage de

pouvoir trafiquer librement avec les Amériques; mais ce privilége sera-t-il conservé lorsqu'un nouveau régime va soumettre la Péninsule à cette unité de facultés commerciales où d'autres pays trouvent tant d'élémens de prospérité? La ville est avantageusement située sur une éminence, et sa population s'élève à plus de dix mille ames. L'industrie s'y développe de plus en plus; on y voit les seules brasseries de bière qui soient en Espagne, des raffineries de sucre, des tanneries, une fabrique d'excellens cables, des martinets et des forges qui travaillent une grande quantité de fer, une fonderie royale d'armes, de bombes et de projectiles, etc. Le caractère des habitans se ressent des rapports journaliers qu'ont ceux-ci avec les étrangers; ils sont doux, affables, obligeans et fort sociables. La belle route qui par Reynosa conduit à Burgos, facilitant les transports des laines et des denrées de l'intérieur à Santander, fait de ce lieu l'un des principaux débouchés de l'Espagne.

Saint-Vincent de la Barquéra, Cunillas, Suancès, Santoña, Colindre, Larédo et Castro-de-Urdiales qui n'a pas moins de dix-sept

cents habitans, sont les autres ports ou mouillages de la côte; plusieurs sont fortifiés. Santillanes, un peu plus dans les terres, est le chef-lieu d'un petit canton appelé Asturies de Santillanes, mais n'offre aucune importance particulière.

---

14. Province de Burgos. Elle est bornée au nord par la précédente, à l'est par celles de Vittoria, de Logroño et de Soria, au sud par celle de Ségovie, à l'ouest par celles de Valladolid et de Palencia. Le terrain en est extrêmement élevé; il est formé d'un amas de plateaux, coupés de vallées que se sont creusés les cours d'eaux. L'aspect généralement austère du pays dénote sa grande hauteur au-dessus du niveau de la mer.

L'Èbre en traverse de l'ouest à l'est la partie septentrionale, et le Duéro de l'est à l'ouest la partie du sud.

Burgos, peut-être l'antique *Sægisama-Julia*, ou *Aura*, capitale, est située à cinquante lieues de Madrid, par la route directe d'Aranda, vingt de Palencia, trente-quatre de Santander, vingt-deux de Vittoria, vingt-trois de Logro-

ño, vingt-cinq de Soria, trente-cinq ou quarante-cinq de Ségovie selon la route qu'on choisit, et vingt-quatre ou vingt-six de Valladolid qui sont les chefs-lieux des provinces environnantes. Elle s'élève sur la rive droite de l'Arlanzon qui en baigne les murailles et qui la sépare d'un faubourg assez considérable, appelé Béga; celui-ci communique avec la ville par trois ponts en pierre. Tout porte dans cette ville un air de vétusté, et son ancien château, situé sur une hauteur, est tout-à-fait irrégulier. L'armée française dut relever ses ruines pour s'y défendre. Burgos est un siége archiépiscopal, sa cathédrale est fort belle, et comme elle est assez voisine du château, elle fut atteinte de plus d'un boulet qui, durant ce siége où le général Le Breton se couvrit de gloire, ne respectait point la sainteté des lieux. Une grande place dont les façades sont supportées sur des colonnes, et dont les rues aboutissantes sont masquées par la continuation de maisons, y est citée par les voyageurs, encore que fort triste. Elle dispute à Tolède le titre de capitale de l'ancien royaume de Castille; sa population, très-diminuée depuis que les rois ne l'habitent plus, s'élève

encore à quarante mille habitans qui sont absolument sans industrie. Tout leur commerce consiste en laines lavées dont on expédie d'immenses quantités par Santander.

Espinosa, à la base des Pyrénées au-delà de l'Èbre; Pancorvo, au pied des rochers du même nom, et à l'entrée d'un canton uni, appelé la Buréba; Briviesca (*Virovesca*), dans la vallée du Rio de Oca, où l'on recueille du vin, mais qui vers Monastério, sur la grande route de Burgos, devient un des plateaux les plus élevés de l'Espagne; Lerma sur l'Arlanza, dans les régions également très-hautes, et généralement misérables; enfin Aranda de Duéro qui fut peut-être le *Clunia* de l'antiquité, où l'on passe le fleuve sur un pont en pierre et des plus solides, sont les lieux importans de la province, mais qui n'offrent aucune particularité remarquable. Aranda et Lerma sont situés sur la route la moins bonne, mais en même temps la plus courte de Bayonne à Madrid.

---

15. Province de Logroño. Elle est bordée par l'Ebre qui la sépare des provinces de Vittoria et de Pampelune, anciennement

l'Alava, et la Navarre dans la direction du nord-est au sud-ouest; au sud par celle de Soria; à l'ouest par la précédente. Elle est en partie formée de ce beau canton riverain qu'on appelle la Rioja, renommé par sa fertilité et par sa richesse. Les hautes montagnes de Oca et de Moncayo, où commence le système Ibérique et d'où s'élève fièrement le pic d'Urbion, garantissent ces lieux de l'influence ardente du midi. On y trouve une multitude de grands villages dont plusieurs mériteraient par leur importance le titre de cités. De ce nombre sont Santo-Domingo de la Calzada, qui fut autrefois un siége épiscopal; Calahorra qui l'est encore et dont les ruines attestent l'ancienne splendeur; Najero qui fut peut-être le *Tritium* de l'antiquité; Arnédo, Corélla et Alfaro. Non loin d'Arnédo, au lieu nommé Arnédillo, existent des eaux salées thermales, qui élèvent le thermomètre de Réaumur à 42 degrés.

Logroño, capitale, est située sur l'Ebre qu'on y traverse sur un pont, au centre d'un pays fertile, à quinze lieues de Pampelune, à trente-quatre de Saragosse, quinze de So-

ria, vingt-trois de Burgos, et onze de Vittoria, chefs-lieux des provinces voisines.

---

16. Province de Soria. Elle est bornée au nord par la précédente, à l'est par celles de Saragosse et de Calatayud; au sud par la province de Guadalaxara, et à l'ouest par celles de Ségovie et de Burgos. Les hautes montagnes où le Duéro prend ses sources en couronnent les parties septentrionales; les plus élevés des plateaux de l'Espagne, qui atteignent à plus de huit cents mètres, et que nous avons déjà mentionnés (p. 66), en constituent les parties inférieures.

Soria, capitale, non loin des ruines de l'illustre Numance, située à quinze lieues de Logroño, trente de Saragosse, vingt de Calatayud, quarante-une de Guadalaxara, quarante de Ségovie, et vingt-cinq de Burgos. Siége d'un évêché, cette ville est construite dans le vallon même du Duéro qui n'y est encore qu'un gros ruisseau; elle n'est pas considérable, quoique de tout temps elle ait été chef-lieu de province, et qu'elle livre annuellement au commerce des quan-

tités considérables de laines des plus estimées.

Les lieux remarquables de la province sont peu nombreux : on y peut citer Agréda sur la route de Castille en Navarre, vers les confins de la province de Logroño ; Almazan sur le Duéro, au-dessous de la capitale, et qui fut peut-être le *Termès* de l'antiquité, enfin Osma, peu éloignée de l'antique Uxama, siége épiscopal dont le pasteur se tient dans un village appelé el Burgo, séparé de la ville par le Rio Ucéro, qui se jette dans le Duéro, encore peu considérable quand il se grossit de cette petite rivière.

---

17. Province de Ségovie. Elle est bornée au nord par les provinces de Burgos et de Valladolid, au levant par celle de Soria, au sud par celles de Guadalaxara et de Madrid, au couchant par la province d'Avila. Elle se compose des pentes septentrionales des monts Carpétaniques et d'une partie des plateaux de cette Vieille-Castille si élevée au-dessus du niveau des mers. Toutes les routes, qui peuvent conduire de Bayonne à Madrid, la

traversent; elle est généralement nue, et le peu de bois de Pins ou d'Yeuses qu'on y rencontre indiquent toujours la stérilité sablonneuse du sol qu'ombragent de tels arbres.

Ségovie (*Segovia*), capitale, à dix-huit ou vingt-deux lieues de Madrid selon qu'on prend la route directe de Saint-Ildefonce, ou celle de la Venta de San-Raphaël par le Guadarrama, quinze d'Avila, vingt de Valladolid et trente ou quarante-cinq de Burgos selon le chemin qu'on choisit, n'offre pas de communication directe, soit avec Soria, soit avec Guadalaxara, qui sont les chefs-lieux des provinces voisines. Cette ville est extrêmement ancienne, et construite au confluent du Rio Clamores avec l'Éresma. Le roc élevé sur lequel elle se termine en pointe, vers la jonction des deux cours d'eaux, a fait comparer sa forme à celle d'un navire dont l'Alcazar serait la proue. Cet Alcazar est un vaste monument d'antique architecture; il fut autrefois le palais des rois; il passe pour avoir été fondé par les Goths; les Arabes l'avaient embelli, il était alors d'une certaine force. L'escarpement des rocs qu'il surmonte, et les fossés qui le couvrent, en fe-

raient encore un excellent réduit, si ce n'était l'élévation de ses murailles, et particulièrement du corps-de-logis.

Celui-ci consiste en une immense tour carrée d'un aspect imposant, et dans laquelle on reconnaît que les appartemens ont varié de distribution selon les âges ; la cour principale et le grand escalier paraissent être de la fin du seizième siècle. L'une des pièces les plus remarquables du château est celle que l'on appelle la salle des Rois : elle est fort grande et carrée ; les boiseries qui en forment les parois sont couvertes de sculptures gothiques des plus recherchées, et surmontées d'une épaisse corniche qui supporte une série de statues, bariolées de couleurs et de dorures représentant, dans les plus beaux costumes de leur temps, les rois d'Oviédo, de Léon et de Castille, depuis Fruéla Ier, qui régnait en 760, jusqu'à Jeanne-la-Folle, qui mourut en 1555. Fernand Gonsalès, premier comte de Castille, et le fameux Rodrigue, dit le Cid, sont les deux seuls héros qui, n'ayant point été couronnés, aient été admis dans cette collection chronologique fort intéressante. Durant le séjour des Français à Ségovie, pendant la

guerre de 1808 à 1813, cette salle a été respectée, et le voyageur la peut encore admirer telle qu'elle fut décorée par ceux qui la construisirent.

L'Alcazar a servi de prison d'État, et l'auteur de l'admirable histoire de Gilblas en connaissait évidemment l'intérieur. La description qu'il donne des lieux fait reconnaître aisément la petite pièce dans laquelle il suppose que son héros fut enfermé. De l'étroite croisée de ce réduit, on distingue effectivement les tristes bords de l'Éresma, rivière, à la vérité, bordée de quelques jardins que traversent cinq ponts de pierre et le long de laquelle s'élèvent d'assez beaux arbres, mais qui coule encaissée entre d'âpres rochers.

Ségovie est le siége d'un évêché suffragant de Tolède : sa cathédrale est un assez grand bâtiment d'une majestueuse simplicité. On y voit un hôtel des monnaies, où l'on ne bat guère plus de matières d'or ou d'argent. La population ne répond pas à l'étendue de la ville, qui est enceinte d'un vieux mur; elle s'élève tout au plus, avec celle d'un faubourg extérieur, à seize ou dix-huit

mille ames. Un aqueduc magnifique, digne des plus beaux temps de Rome, et que, dans leur manie d'antiquités, quelques auteurs espagnols ont voulu rapporter aux Égyptiens, mais dont la construction paraît bien plutôt avoir illustré le règne de Trajan, distribue l'eau potable aux habitans de Ségovie. Il traverse un ravin profond après avoir pris son origine dans un grand bassin couvert et de solide structure; il est d'abord porté sur soixante-quinze arcs, dont le premier a quatorze pieds et demi d'élévation. Cette élévation atteint à trente-trois pieds environ, au lieu où commence un second ordre d'arcades qui, à l'endroit le plus profond du ravin traversé par l'aqueduc, ont près de quatre-vingt-dix pieds de hauteur, et atteignent jusqu'au nombre de cent cinquante-neuf. Les pilastres de ces arcs sont d'une grande simplicité, formés de pierres énormes posées les unes sur les autres sans aucun ciment ni mortier; ils ont six à sept pieds de largeur sur neuf tout au plus d'épaisseur, et l'on admire comment, élancés dans les airs, ils présentent tant de solidité. Quelques maisons bâties contre plusieurs de ces pilastres, dé-

figurent ce chef-d'œuvre, dont la hardiesse et la légèreté commandent l'admiration. Sur la face extérieure de l'aqueduc, dans le haut des arcades du second ordre, et peut-être à soixante ou quatre-vingts pieds au-dessus du niveau du terrain, on distingue une petite niche environnée d'un grillage de fer. C'est une tradition populaire, qu'un roi maure y fut enfermé par les chrétiens, et y mourut d'un genre de supplice dont on ne trouve guère d'exemple que dans l'histoire d'un évêque de Munster, en Westphalie. Ce prélat, après avoir fait tenailler et martyriser quelques malheureux artisans qui avaient méconnu sa puissance temporelle, fit également griller ses victimes sur l'une des faces des tours de sa cathédrale. Ségovie est tellement ancienne, qu'on a attribué sa fondation à l'un des Hercules, et qu'on raconte sur son origine des choses merveilleuses ; mais cette ville est bien déchue du degré de splendeur où l'on prétend qu'elle atteignit. Son commerce fut autrefois considérable ; ses seules fabriques de draps employaient près de quarante mille personnes avant le dix-septième siècle ; elles consom-

maient quarante-cinq mille quintaux de laine vers le milieu du dix-huitième : ces fabriques n'en consomment plus cinq mille ; elles sont aujourd'hui dans un état déplorable, et la laine des environs de Ségovie, qui passe pour la meilleure, la plus longue et la plus douce de l'Espagne, s'exporte presque tout entière en nature après le lavage.

Les autres villes et lieux remarquables de la province, sont:

La Granja, ou Saint-Ildephonse. Ce village, ou plutôt cette petite ville, dont la population s'élève au moins à quatre mille ames, et qui possède un évêque *in partibus infidelium*, située au pied de hautes montagnes, dont quelques points conservent de la neige presque toute l'année, n'avait rien de remarquable avant l'époque où Philippe V, voulant imiter son fastueux ayeul, imagina de s'y construire un Versailles. Il y dépensa des sommes exhorbitantes pour contraindre la nature et captiver d'abondantes eaux; on eût pu, avec le quart de l'argent qu'on jeta en cet endroit, faire, en profitant de l'âpre beauté des lieux, la plus magnifique habitation royale qui fût

au monde. Elle est toujours la plus élevée dans les hautes régions de l'atmosphère; les jardins y sont à près de neuf cents mètres au-dessus du niveau des mers. Le village renferme une verrerie royale où se sont coulées les plus grandes glaces connues, et une fabrique d'acier que, malgré de grandes dépenses, on n'a guère pu élever qu'au rang des ateliers du second ordre.

Pédraza, au centre d'une vallée qui est le bassin supérieur du Rio Céga, renommée par sa fertilité et la finesse de ses laines. — Sépulvéda, au confluent des Rio Castilla et Duraton, chef-lieu d'un canton de plaine qui avait conservé de grandes libertés et priviléges jusqu'à l'époque où la maison de Bourbon remplaça la maison d'Autriche sur le trône d'Espagne. — Riaza, Ayllon, Cantalégo, chefs-lieux d'autres cantons dont la principale richesse consiste toujours dans les troupeaux et la récolte de leurs laines. — Cuellard, marquisat dont l'antique château est encore fort bien conservé; on la suppose être le *Colinda*, qui opposa aux Romains une si vigoureuse résistance, et dont les habitans furent vendus comme esclaves,

lorsqu'après un siége de neuf mois, ils furent obligés de se rendre à discrétion. Cette ville a dû être beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui, puisque ses habitans, réduits à trois mille au plus, sont répartis dans dix paroisses : on y voit en outre six couvens. La culture de la garance est la ressource du pays. — Las Navas de Coca; cet endroit, qui subsiste du blé de ses champs et de la filature des laines consommées par les manufacturiers de Ségovie, dépendait des seigneurs de Coca, dont on voit encore le château à quelques lieues de distance, et à droite de la route d'Olmédo : ce château mérite que le voyageur se détourne un instant de son chemin pour en admirer la belle conservation. A l'aspect de ses murs et de ses créneaux, respectés par les âges, on se croirait encore au temps où la féodalité était dans toute sa vigueur.

---

18. Province de Guadalaxara. Elle est bornée au nord par les provinces de Ségovie, de Soria et de Calatayud, à l'est par celle de Téruel, au sud par celle de Cuenca, à l'ouest

par celle de Madrid : on la peut considérer comme le bassin supérieur du Tage. Ce fleuve et la plupart des rivières qui y tombent vers Aranjuez, prennent leurs sources, soit sur les pentes occidentales des monts Ibériques, soit sur les pentes méridionales de l'extrémité des monts Carpétano-Vettoniques : son territoire, fort élevé au-dessus du niveau de l'Océan, est formé de vastes plaines entrecoupées de quelques contreforts de montagnes, et qui composent ce qu'on appelait le canton de l'Alcarria.

Ses parties occidentales qui dépendent du canton de Molina, sont à peu près dépeuplées et passablement couvertes de bois.

Guadalaxara, capitale, située sur le Rio Hénarès, se trouve à neuf lieues de Madrid, vingt-cinq de Ségovie, quarante-une de Soria, quarante-quatre de Calatayud, et vingt-six de Cuenca, chefs-lieux des provinces limitrophes. On la regarde comme le *Curraca* ou le *Turria* des Romains. Le nom de Guadalariaca que lui donnèrent les Maures après l'avoir conquise en 714, a prévalu. Le pays des environs est plat ; la ville est assez grande, entourée de vieilles murailles et mal bâtie. Sa population

s'élève à quatorze ou quinze mille ames environ. On y voit quelques manufactures de serges et de draps, dont l'une, qui travaille pour le compte du roi, donne des qualités presque aussi belles que celles qu'on fabrique en France. C'était là que se faisait ce drap de Vigogne si recherché, et dont la manufacture tirait la matière première des montagnes du Pérou. Cette manufacture royale, qui coûte plus cher à la couronne qu'elle ne lui rapporte, n'en a pas moins le grand avantage d'introduire une certaine industrie dans le pays; et l'on ne saurait faire trop de vœux pour que de pareils établissemens fussent reproduits sur plusieurs autres points de l'Espagne. N'est-il pas honteux pour les habitans de cette belle contrée que leurs voisins ne puissent se passer de leurs laines et qu'ils viennent les leur revendre, travaillée, à des prix exhorbitans, tandis qu'ils pourraient eux-mêmes, avec un peu d'activité, en tirer un parti avantageux, et s'affranchir ainsi du tribut qu'ils paient à l'étranger ? L'exemple de Guadalaxara a déjà été suivi dans plusieurs autres lieux de la Nouvelle-Castille, et l'on voit déjà des manufactures de lainage prospérer

à Tolède, à Chincon, à Brihuéga, à Valdémoro, à Cuenca, à Gascuéña, à Siguenza, etc.; mais les produits en sont généralement de médiocre qualité.

Les autres villes ou lieux remarquables de la province, sont :

Sanguéza, que quelques-uns disent être située non loin de l'antique *Seguntia*, dans le bassin supérieur du Rio Hénarès, vers les hauts plateaux qui confinent à la province de Soria ; Molina, sur le Rio Mèsa, l'un des premiers affluens du Tage, et qui donne son nom à de hautes montagnes centrales du système Ibérique ; Sacedon, non loin du Tage, dans un pays ouvert où l'on commence à cultiver le safran ; et Mondéjar, sur la limite de la province de Madrid, chef-lieu d'un ancien marquisat.

---

19. Province de Madrid. Elle est bornée au sud par celle de Tolède; dans la direction du sud-ouest au nord-est, par les provinces d'Avila et de Ségovie ; dans la direction du nord-ouest au sud-est, par celles de Guadalaxara et de Cuenca. Elle n'est pas

l'une des plus remarquables par son étendue, mais elle mérite une attention particulière, parce que sa capitale est en même temps celle de la monarchie.

Il ne faut pas donner en Espagne à ce titre de capitale une plus grande importance que celle qu'il mérite ; et pour faire sentir l'erreur où tomberaient ceux qui verraient dans la possession de cette ville celle du royaume, nous emprunterons les paroles du maréchal Gouvion-Saint-Cyr, aux lumières duquel la manière dont il s'est associé contre nous aux atroces injustices de ce Fouché, dit le duc d'Otrante, ne nous empêche point de rendre justice : « Si Napoléon, dit-il en écrivant sur quelques scènes de la guerre de 1808 à 1813, avait voulu faire une conquête solide, c'est par la Catalogne qu'il aurait dû commencer ; c'est là qu'il devait employer la majeure partie de ses forces ; il préféra entrer par le pays le plus ouvert, le plus facile pour arriver promptement à Madrid ; il crut que maître de la capitale il y dicterait la paix comme il l'avait fait à Vienne, etc. : il fut dans une erreur impardonnable pour un homme aussi

éclairé que lui. Un peuple qui défend son territoire ne voit dans la capitale qu'une ville à reprendre ; dans un grand échec, qu'un grand motif de plus pour continuer la guerre. En Espagne..... il y avait une nation abandonnée à toute son énergie, et personne pour accepter des conditions humiliantes..... »

En effet, Madrid n'est pas, comme Paris ou Londres, le centre du gouvernement d'un grand État ; ce n'est guère que le chef-lieu des Castilles, une ville moderne dont on se rappelle la première origine, et qui, lorsque Léon, Burgos, Pampelune, Saragosse, Valladolid ou Tolède étaient des résidences de rois, n'était encore qu'une simple maison de chasse. C'est à Charles-Quint qu'elle commença à devoir quelque importance. Séville, alors florissante, vit cette préférence avec indignation ; et cette jalousie, inspirée à toutes les antiques cités de l'Espagne par une cité à peine sortie du berceau, n'a fait que se fortifier de nos jours, par la manière dont Madrid, ouverte à toute espèce d'invasion, accueillit sans cesse le vainqueur. Lors de la guerre de la succession,

elle embrassa à la vérité le parti du petit-fils de Louis XIV ; mais les bruyans *viva!* qui accueillirent ce prince ne le défendirent pas contre ses ennemis, et les preuves d'affection tumultueuses d'une populace ignoble et le dévouement des filles publiques, dont on célébra le prétendu patriotisme pour avoir porté la contagion dans le camp qui tenait pour l'archiduc, n'empêchèrent pas que Madrid ne se soumît à la maison d'Autriche aussitôt que l'évacuait le nouveau roi. Cette affection pour un prince imposé, dont le cabinet de Versailles s'exagérait la solidité, ne put guère s'enraciner dans le cœur des peuples qui cessèrent bientôt de voir leurs souverains. Ceux-ci n'habitèrent presque jamais la capitale. Ce qu'on nomme *los Sitios Reales*, Aranjués, l'Escurial, ou Saint-Ildephonse, étaient à peu près leur unique séjour.

Lorsque l'invasion des troupes françaises en Espagne procurait à l'empereur Napoléon l'entrée de Madrid sans combat, les moindres villes opposaient à ce conquérant une vive résistance, et nulle ne fut aussi souvent évacuée et reprise sans coup férir que cette prétendue capitale. Nous avons vu dans ces temps

le même bas-peuple, composé des *Manolos* et des *Lavapiez*, tourbe qui seule vocifère en pareilles circonstances, crier alternativement: *Viva* ou *Muera Jose!* selon que les Français entraient dans Madrid ou qu'ils venaient à l'abandonner. Cependant la classe moyenne, beaucoup plus instruite en Espagne qu'on ne le suppose généralement; ceux des grands dont l'empereur n'avait pas menacé l'existence ou trop blessé l'amour-propre; les chanoines qui ambitionnaient des mitres; les curés, qu'il ne faut pas confondre avec les moines, ne fuyaient point à l'approche du nouveau Philippe V; tous observaient d'abord en silence, et se divisaient plus tard en deux partis, qui formaient l'un et l'autre des vœux pour un grand changement: les uns l'espéraient de la France, les autres des secours de l'Angleterre. Les premiers, faisant le sacrifice de l'orgueil national humilié, séduits par les manières bienveillantes du prince qu'on leur présentait, partageant avec l'Europe l'idée que Napoléon était invincible, se vouèrent à la défense du roi de fait, qui venait détruire l'inquisition en ouvrant aux lumières du siècle un libre accès dans la Pé-

ninsule ; les seconds, révoltés des manières de conquérans que prenaient trop souvent des soldats introduits encore plus par l'astuce que par la victoire, dominés par la vanité nationale, et assez confians dans leur force, pour imaginer qu'elle pourrait par eux-mêmes conquérir un jour la liberté avec l'indépendance, demeuraient indifférens en apparence et souvent conspirateurs, quand ils ne prenaient pas ouvertement les armes pour nous combattre; ils acceptèrent les secours de la Grande-Bretagne; la différence de religion n'y put rien. Les deux partis tendaient au même but, mais par deux routes différentes, tandis qu'une faction implacable, secrète, ignorante et sanguinaire, préparait dans l'ombre l'asservissement de la patrie, et semant des germes de discorde entre les patriotes, soit qu'ils fussent partisans des Français, soit qu'ils leur résistassent, songeait à rétablir le pouvoir absolu, avec tous les fléaux de l'antique superstition : ceux-ci furent nommés *Serviles ;* les Espagnols entièrement indépendans, *Liberales ;* et ceux qui marchaient avec le drapeau tricolore, *Afrancesados* ou *Joséphinos.*

C'est pendant la grande lutte qui s'élevait entre ces partis, que l'Epagne se trouva envahie. Un maréchal de France, non moins homme d'État que grand militaire, regardait alors comme un moyen de la soumettre entièrement, de transporter le siége du gouvernement, soit à Burgos, soit à Séville, en faisant de Madrid un simple chef-lieu de préfecture. Cette mesure eût pu produire les plus heureux résultats ; car il n'est pas douteux, ainsi que l'avance le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qu'il fut une époque de la guerre sur laquelle il a écrit, où ceux qui avaient servi avec le plus d'ardeur la cause de Ferdinand, commençaient à l'abandonner pour celle de Joseph. Le maréchal Saint-Cyr ajoute : « Et l'on peut assurer que, sans la folle entreprise de Russie, la branche de l'auguste maison de Bourbon qui règne en Espagne ne serait pas remontée sur le trône. »

Madrid est, comme toutes les grandes villes, ouverte à qui veut l'occuper : pour les riches et les grands qui l'habitent, la patrie y consiste dans ces propriétés qu'on ne songe point à défendre par la crainte de les exposer au pillage ; pour la classe moyenne,

elle est dans une boutique ou dans quelques intérêts particuliers. Les prolétaires seuls, qui n'ont rien à perdre, peuvent songer à résister; c'est eux que l'on voit ordinairement s'agiter au moment du danger : mais quelque idée que l'on veuille donner de l'Espagne, il faut savoir que l'influence des prolétaires n'y est pas aussi considérable qu'ailleurs. En vain les moines dirigent ces malheureux et les exaspèrent; en vain l'or de l'étranger peut les porter à toute espèce d'excès : le moindre acte de vigueur les épouvante, une course de taureaux les distrait, une procession les ramène, quelques largesses les attache, et l'inconstance de leur naturel leur fait maudire le lendemain les secours qu'ils avaient invoqués la veille. Il est certain que l'étranger, de quelque manière qu'il s'introduise à Madrid, soit par la force des armes, soit en vertu de conventions faites avec quelque chef de faction, courra toujours de grands dangers dans cette ville, et devra s'y garder avec beaucoup de précautions; surtout lorsque les troupes d'un parti opposé viendront menacer la ville, ou prendront seulement position, soit dans les environs de Somosierra, soit dans ceux du Guadarrama, soit enfin

sur tout autre point des grandes routes de France, si l'invasion avait eu lieu de ce côté. Que serait-ce si, disséminées sur une grande surface de pays, les troupes assaillantes, laissant derrière elles des places fortes et ne possédant aucun point d'appui solide sur une ligne d'opérations de quatre-vingt-dix lieues de longueur, voyaient la côte Cantabrique affranchie, laisser un libre passage à des ennemis qui viendraient occuper en force la route qui traverse le Col de Salinas entre Saint-Sébastien et Pampelune? Qu'on se rappelle que pour dissiper une fois honteusement à Vittoria une excellente armée commandée par d'excellens généraux, il a suffi de menacer le grand chemin de Bayonne.

Quand on est à Madrid, on est, il est vrai, au centre de l'Espagne; mais on n'est pas au cœur du royaume: ce grand siége d'activité existe où se trouvent le roi et tant de personnes intéressées à la conservation de sa personne. Il est maintenant à Séville, que couvrent le Jarama et le Tage, le Guadiana et ses affluens, la Sierra-Moréna et le Guadalquivir; à Séville, qui fut aussi la capitale du royaume de Castille sous plusieurs de ses rois

les plus glorieux ; à Séville, qui présente, encore aujourd'hui, l'une des plus belles et des plus populeuses cités de la Péninsule; l'une de celles dont les habitans sont le plus éclairés ; l'une de celles enfin qui semblent être le mieux situées pour devenir le siége du gouvernement régénéré d'un grand État. Si d'ailleurs il arrivait jamais que, par des événemens possibles, la Péninsule ne formât qu'un seul empire, comme la chose s'est déjà vue, et la politique anglaise en conçoit, dit-on, la possibilité, serait-il raisonnable que Madrid ou Lisbonne obtinssent la préférence l'une sur l'autre, pour demeurer au premier rang ? et ne serait-il pas naturel, pour trancher des différends que pourrait élever une rivalité dangereuse, de choisir une capitale nouvelle pour un empire nouveau; capitale qui, éloignée des frontières vulnérables et couverte par des obstacles de tous genres, se trouverait située dans une contrée admirable par sa beauté et le bon esprit de ses habitans, et sur un fleuve qui, portant des navires, lui ramènerait le commerce de l'univers qu'elle possédait au temps de sa splendeur?

Quoi qu'il en soit, Madrid est située à dix-huit ou vingt-deux lieues de Ségovie (p. 451), neuf de Guadalaxara, trente-deux de Cuenca, quatorze de Tolède et vingt-une d'Avila, chefs-lieux des provinces limitrophes; à quatre-vingt-douze de Bayonne par la route la plus courte, et cent soixante de Perpignan sur la frontière de France. Sa distance de Lisbonne, capitale du Portugal, est de cent vingt-cinq lieues.

Cette ville a été trop souvent décrite pour qu'on doive s'étendre sur ce qui la concerne dans un ouvrage du genre de celui-ci; il suffira de dire que sa population, renfermée dans neuf mille maisons environ, s'élève à cent soixante-huit mille ames. La température y est très-variable, les chaleurs de l'été y étant insupportables, et le froid de l'hiver très-souvent rigoureux. Des vents violens et secs, descendus des monts Carpétano-Vettoniques, ajoutent à la tristesse de cette dernière saison où la neige ferait quelquefois supposer qu'on se trouve sous le cinquantième parallèle. Cependant divers végétaux des pays chauds y existent, et dans quelques bonnes expositions de la banlieue on trouve des oliviers,

et l'orange mûrit. Elle est assez belle: les quartiers modernes offrent des rues magnifiques ; on y voit plusieurs monumens dignes d'une grande capitale. Le palais du roi, qui n'est pas achevé, est l'un des plus somptueux de l'Europe ; la promenade du Prado, ornée de fontaines jaillissantes, mérite sa célébrité. Des couvents et des églises s'y rencontrent à chaque pas ; trois salles de spectacle principales y sont très-fréquentées. La place Mayor, citée dans tous les ouvrages où il a été question de Madrid, était autrefois le théâtre des exécutions du Saint-Office et des courses de taureaux. Les auberges sont généralement médiocres ; elles se sont cependant améliorées pendant le séjour des Français : événement dont la durée n'a pas peu contribué à l'introduction de nouvelles idées parmi la population d'une cité où disparurent depuis d'absurdes préjugés. Le sol des environs de la ville est légèrement accidenté, généralement nu, sec et dégarni d'arbres ; on y voit peu de jardins, et pas une maison de plaisance. Les *Madrileños* (habitans de Madrid) semblent ne pas aimer la campagne.

Le Mançanarès, sur les bords duquel s'élève la ville, n'est véritablement qu'un ruisseau qu'on pourrait traverser aisément à pied sur un fond de sables, sans avoir de l'eau jusqu'au genou, mais que l'on passe sur un pont magnifique qui serait suffisant pour atteindre, d'une rive à l'autre, du Rhin ou du Danube. La *Casa del Campo*, habitation royale des champs, embellie par Joseph, située vis-à-vis le palais, de l'autre côté du Mançanarès, et où se rencontrent d'aimables ombrages, offre avec les bois du Pardo, château de chasse peu éloigné de Madrid, tout ce qui reste des forêts qui couvraient le pays au quatorzième siècle: forêts qu'on trouve, dans quelques parchemins de cette époque, avoir été *buen monte de puerco y oso*, bien remplies de sangliers et d'ours.

Plus de deux cents villages sont répandus dans les environs; mais telles sont les anfractuosités du terrain, qu'on en distingue à peine deux ou trois à la fois. Quelques fabriques de tapis, de cartes à jouer, de salpêtre, de porcelaine et d'eau-de-vie, sont les principaux établissemens industriels qu'on trouve dans Madrid, la ville de l'univers où

se font et se consomment le plus de pâtisseries, de confitures et de sucreries de toute espèce. Le commerce s'y fait presque tout entier par des mains étrangères; cependant les arts n'y sont pas entièrement négligés; ils y sont au contraire beaucoup mieux cultivés, non-seulement qu'à Lisbonne, mais encore qu'en certaines capitales où l'on se croit civilisé encore qu'on n'y cite point un talent national, parce qu'un grand nombre d'artistes étrangers y accourent de toute part pour quelques roubles. Madrid et l'Espagne peuvent se glorifier d'une école de peinture qui rivalise avec les plus célèbres; le pays n'a pas seulement produit des peintres admirables; il eut ses architectes et ses graveurs; la typographie y fut portée au plus haut degré d'éclat; il possède une littérature, trop peu connue en-deçà des Pyrénées, abondante en chefs-d'œuvre et qui dénote le beau génie d'une nation que le despotisme et la superstition n'ont pu, depuis deux siècles, réduire à l'état d'imbécillité où sont tombés les peuples Musulmans. Il faut qu'il existe dans le caractère des habitans de la Péninsule un fonds de grandeur et de génie pro-

digieux, pour que la nation espagnole ne soit pas tombée, depuis le règne de Philippe II et de Philippe V, au-dessous de la nation turque. On doit tout attendre de peuples que tant de prospérités et de richesses, tant de revers et de misères n'ont pas rendus les derniers de tous; ils en deviendront nécessairement les premiers, s'ils obtiennent jamais des institutions dignes d'eux.

Le lieu le plus remarquable de la province de Madrid est l'Escurial, site royal, célèbre par l'immense monastère qu'y fit élever le fils de Charles-Quint. Ce monarque, l'un des plus cruels et conséquemment l'un des plus lâches dont les peuples aient jamais enduré le joug, s'étant trouvé au moment de perdre la bataille de Saint-Quentin, en 1527, et tremblant, non loin du lieu où l'on combattait, fit vœu, dans un accès de peur, d'élever au saint dont le nom se trouverait sur le calendrier, le plus magnifique couvent qui fût au monde. Lorsqu'on vint lui apprendre qu'il avait remporté la victoire, il fut reconnu que saint Laurent était le bienheureux auquel les vœux de Philippe étaient adressés. On fit choix, pour établir la pieuse construction,

d'un village qui portait déjà le nom du saint, et qui, bâti sur les pentes méridionales des montagnes du Guadarrama, est situé à sept fortes lieues environ de Madrid, dans ce qu'on appelle vulgairement *Las Cercanias* (les environs). De grands bois d'Yeuses, de Châtaigniers, d'Aulnes, de Chênes et d'Oxicèdres ombrageaient alors la solitude de San-Lorenzo. On a conservé une certaine quantité de ces arbres pour former le parc du monacal palais, triste séjour que n'embellit aucun jardin raisonnablement planté.

Comme saint Laurent est mort roti sur le gril, l'architecte imagina de donner à son monument la forme de l'instrument du martyre. C'est un immense carré avec quatre pavillons principaux aux quatre angles, qui représentent ses pieds; des corps-de-logis transversaux et parallèles, qui interceptent autant de cours, figurent les barreaux. Des moines, le roi et les courtisans habitent dans ces parties de l'édifice, dont les faces présentent, dit-on, autant de croisées que l'année contient de jours. L'église, disposée perpendiculairement sur le côté oriental, figure le manche. Parvenue sur le dôme qui le cou-

ronne, la forme bizarre du monastère se dessine exactement, et l'on n'est pas moins surpris qu'il se soit trouvé un architecte capable de concevoir le plan d'une pareille singularité, qu'un prince qui ait pu consentir à dépenser cinquante millions de piastres pour la mettre à exécution. Quoi qu'il en soit, l'Escurial est construit avec une solidité qui ne le cède point à celle des monumens de l'Egypte: tout y porte l'empreinte de la plus grande simplicité, mais d'une magnificence sévère; nulle sculpture n'en surcharge les murailles; les colonnes n'y sont point prodiguées; ce genre d'ornement n'a été employé qu'aux endroits où il était indispensable; ce ne sont que pilastres inébranlables, voûtes hardies, où toutes les finesses de l'art de la taille des pierres ont été épuisées et commandent l'admiration des moins connaisseurs. Les diverses parties de l'édifice sont construites en cubes ou en quartiers effrayans de ce granit noirâtre, rempli de blocs d'un granit plus compacte et plus noir encore, dont est formé le système voisin de montagnes. Le pavé des cours, les façades, les voûtes, ce que l'intervalle de divers ornemens laisse aperce-

voir de murs intérieurs, tout y présente cette teinte funèbre qui, avec la régularité et la monotonie des formes, donne à l'Escurial l'aspect le plus triste et le plus imposant. Il n'est peut-être pas de construction dans l'univers, qui, après celles qui triomphèrent des siècles au bord du Nil, donne une plus haute idée de la puissance humaine. On distingue le monastère dès sept lieues de distance dans plusieurs directions, et, quoique situé contre des montagnes imposantes, il supporte la comparaison avec ces colosses de la nature et n'en paraît pas moins énorme. Les bras, l'or et les matériaux qui furent employés pour un pareil ouvrage, eussent suffi pour donner à l'Espagne un très-beau système de grandes routes et de communications intérieures au moyen duquel cet empire serait devenu l'une des plus florissantes parties du globe. On voit à la base de la magnifique terrasse qui règne le long du bâtiment, du côté du sud, un vallon qui n'est point l'ouvrage de la nature, mais le résultat de l'extraction du granit dont l'édifice fut bâti.

Nous ne donnerons pas une description

détaillée du couvent ou maison royale de l'Escurial, dont le Voyage de Pons et plusieurs autres écrivains, d'après lui, ont fait connaître minutieusement les moindres parties; nous nous bornerons à citer les caveaux funéraires où l'on dépose les corps embaumés des rois, des reines, des infans et des infantes, en renvoyant au Mercure Belge, tome IV, IIIe livraison, page 115), où l'on pourra consulter ce que nous en avons dit en parlant de la tête de l'infant Don Carlos. On cite l'apothicairerie du monastère et sa bibliothèque qui contenait beaucoup de manuscrits arabes, comme des choses dignes d'être visitées. Les appartemens du roi sont aussi tristes que les cellules des moines. L'épaisseur des murs y donne aux croisées l'aspect des embrasures du canon d'une citadelle. Une partie des magnifiques tableaux qu'on y avait réunis à grands frais, en a disparu; on a généralement attribué cette spoliation au roi Joseph. Ce prince, qui n'habita jamais que momentanément l'Escurial, et qui n'y laissait point habituellement de troupes, fit effectivement transporter dans la capitale une partie des choses précieuses,

qui se seraient trouvées abandonnées à toutes les rapacités ; mais il n'est pas jusqu'aux Anglais et aux habitans du pays même qui n'aient porté la main, à diverses reprises, sur ce qu'on ne mit point en sûreté dans la capitale.

On montrait comme l'une des choses qui coûta le plus d'argent dans tout ce qu'enfermait l'Escurial, ce qu'on nommait le reliquaire, véritable amphithéâtre d'anatomie, immense collection de débris humains, qui tous ont appartenu à quelques saints martyrs, et qu'accompagnèrent des pièces justificatives; ces pièces, selon les moines, ne permettent pas de douter de l'authenticité de leur origine. Dès avant l'arrivée des Français, les Espagnols remarquaient que la plupart de ces précieux restes qui, dans les couvens, les églises ou les ermitages dans lesquels ils furent primitivement exposés à la piété des fidèles, firent les miracles qui leur valurent de la réputation, semblaient avoir perdu leur efficacité depuis qu'ils se trouvaient concentrés dans un monastère que d'immenses revenus mettaient au-dessus de tous les besoins.

Le village de San – Lorenzo est devenu

une petite ville contiguë au palais ou couvent; les grands qui suivent la cour y prennent leurs logemens durant le séjour que fait celle-ci dans son royal monastère. C'était une chose remarquable, que lorsque les rois d'Espagne venaient passer quelques mois de l'année dans une résidence qu'on pouvait considérer comme une retraite pieuse, ils amenassent à leur suite la troupe de comédiens qui était attachée à leur maison, et qui jouait, pour ainsi dire, sous les auspices de saint Laurent, des sainètes qu'on eût trouvés déjà trop libres sur le théâtre de *la Cruz* ou pour le *Coral del Principe*.

On doit encore citer, dans la province de Madrid, Foncarral, à une lieue et demie de la capitale, dont la population s'élève à deux mille ames, et qui donne un vin muscat fort estimé; Colménar, Buscarviéja, Torrélaguna, chefs-lieux de fertiles vallées creusées à la base de la partie méridionale et adoucie des monts Carpétano-Vettoniques, et qui alimentent les marchés de Madrid d'excellens légumes; Buitrago, la première ville que l'on rencontre après avoir débouché par le passage de Somosierra, environnée de vieux

murs, et dans laquelle se fait un assez grand commerce de laine; Alcovendas, gros bourg situé sur la grande route, qui de Buitrago conduit à Madrid; Alcala de Hénarès (*Complutum?*) sur le bord de la rivière dont elle tire son surnom, vieille et vilaine petite ville presque entièrement consacrée à l'enseignement, et qui possède l'université qui, après celle de Salamanque, a le plus de célébrité en Espagne. Alcala se glorifie d'avoir donné le jour à l'historien Solis, ainsi qu'à l'immortel Cervantes : le premier brille entre les écrivains espagnols; le second entre les plus beaux génies qu'ait produits l'univers.

Arganda et Tarancon sur la route de Valence par Réquéna, Valdémoro sur celle d'Aranjuès, Navalcarnéro sur celle de Talavéra, et Chinchon, chef-lieu d'un marquisat qui dépendait autrefois de Ségovie, sont les autres lieux les plus remarquables de la province actuelle de Madrid.

---

20. Province de Tolède. Cette province est bornée au nord par la précédente et par celle d'Avila, à l'ouest par la province de

Cacerès, au sud par celle de Ciudad-Réal, et à l'est par celle de Cuenca. Le Tage la traverse à peu près diagonalement du levant au couchant.

Tolède (*Toletum*), capitale, à quatorze lieues de Madrid, à vingt-cinq d'Avila, quarante de Cacerès par d'assez mauvaises communications, vingt-quatre de Ciudad-Real par la route directe à travers les montagnes, ou trente-deux par le port Lapiche, et à trente-sept de Cuenca, chefs-lieux des provinces limitrophes, est une ville de la plus haute antiquité, dont la population déchue, qui s'éleva, dit-on, du temps des Maures, à deux cent mille ames, ne monte pas aujourd'hui à plus de vingt mille. Elle est le siége d'un archevêché dont les revenus s'élèvent à douze millions de réaux, c'est-à-dire à plus de trois millions de francs. Son archevêque prend le titre de primat des Espagnes, et tient ordinairement une espèce de cour. Le palais archiépiscopal renferme une assez belle bibliothèque ouverte au public; il est situé vis-à-vis la cathédrale, vaste et majestueux édifice du genre gothique. La ville, située sur le Tage,

et qu'entourent de vieux murs, était une place assez forte avant l'invention de la poudre. Elle tirait sa principale défense de son escarpement. Le fleuve a dû passer au nord de l'emplacement que cette cité occupe aujourd'hui, probablement avant le temps où la cité fut construite; il s'est évidemment creusé un lit secondaire, torrentueux et profondément encaissé, entre des rochers, dont un fragment s'étant détaché, a intercepté l'ancien lit et supporte maintenant la ville. C'est dans la plaine où passait autrefois le Tage, et qui s'étend au nord et au pied des murs de ville, que se voit une manufacture d'armes, depuis long-temps renommée, et un *Quemadèro* (rôtissoir) du saint-office, parfaitement bien conservé. Tolède est dominée par l'antique palais des rois maures qu'avait magnifiquement réparé le cardinal de Lorenzana, bienfaiteur du diocèse, et qui fit toutes sortes de tentatives afin d'y ranimer l'antique industrie. Nulle part les églises et les couvens ne sont plus nombreux. En aucun lieu du globe, sur une même surface de terrain, on ne saurait trouver une aussi grande quantité d'ecclésiastiques ou de gens

attachés au culte des autels. On ne rencontre que des prêtres dans les rues; celles-ci sont étroites, sinueuses, et l'on y doit sans cesse monter ou descendre. Vingt conciles ont été tenus à Tolède; plusieurs sous la domination même des Maures, qui, malgré qu'on en ait dit, ne furent jamais persécuteurs. Dans différentes circonstances, Tolède combattit pour la liberté contre les usurpations des rois; le sang de ses plus grands citoyens ruissela sur des échafauds dressés sur ses places publiques, et son nom se trouve attaché à presque tous les grands événemens de l'histoire d'Espagne. Elle avait été la capitale des Goths depuis l'an 567 jusqu'à 711, où les Maures s'en emparèrent. D'abord dépendante des califs de Damas en Syrie, ensuite du royaume de Cordoue, elle devint le siége d'un État particulier, et des princes maures y régnèrent jusqu'à l'époque où les rois de Castille s'en emparèrent.

Les autres villes ou lieux remarquables de la province sont :

Cadalso, sur la route d'Avila à Tolède. On y voit un assez beau château, dont quelques parties, construites dans le goût le plus mo-

derne par les seigneurs de la maison d'Albe, n'ont point été achevées. Escalona, sur l'Alberche et sur la même route, dans un canton riche en oliviers, où se trouve aussi un château seigneurial, dont quelques parties sont encore très-logeables. Ces deux endroits offrent assez de ressources.

Talavéra de la Reyna, à vingt-une lieues de Madrid et seize de Tolède, située sur le Tage, un peu au-dessous du point où ce fleuve reçoit l'Alberche, est l'antique *Libora* ou *Ebura* des Romains. On y voit les débris d'un Alcazar ou palais des rois maures avec des ruines de monumens et de murailles dont on ne saurait fixer l'origine; un pont sur le fleuve; un grand nombre d'églises, de couvens et d'hôpitaux; avec une salle de spectacle, où l'on ne joue que pendant une partie de l'année. On y célèbre des processions assez remarquables par la bizarrerie des cérémonies qui s'y pratiquent. Mariana, le premier des historiens espagnols, y naquit. De nos jours le nom de Talavéra a retenti dans toute l'Europe, une bataille sanglante s'étant donnée non loin de ses murs; bataille dont les deux armées combattantes s'attribuèrent le

succès, encore qu'on n'y eût fait de part et d'autre que des fautes, dont l'énormité n'échappa point à l'empereur, tout éloigné qu'il était du théâtre de l'événement. Les Anglais donnent encore le titre de vainqueur de Talavéra à leur lord Wellington, qui l'accepte sans hésiter. Les véritables vainqueurs de Talavera furent ceux qui, ayant débouché par le col de Baños, arrivèrent inopinément vers Oropésa, tandis que le canon grondait encore au confluent de l'Alberche; et au pont de l'Arzobispo, lorsque les armées anglaise et portugaise, saisies d'une terreur panique, eurent précipitamment repassé le Tage, et se retiraient en désordre vers le Portugal, abandonnant sur le champ de bataille ou dans la ville saccagée, une partie de leur artillerie et presque tous leurs blessés.

Cébolla, marquisat dont la population s'élève à deux mille cinq cents ames, appartenant aux ducs d'Albe, qui y possèdent une sorte de palais; Torrigos, sur la route d'Avila à Tolède par Escalona; et Ilièsca (*Titulcia*), sur celle de Tolède à Madrid, sont de très-gros bourgs que leur importance élève

presque au rang des villes, et dont la campagne fertile se couvre d'oliviers et de moissons.

Aranjuès (*Ara Jovis*), sur la rive gauche du Tage, un peu au-dessus du point où ce fleuve reçoit le Rio Jarama, à sept fortes lieues de Madrid, site royal où la cour séjournait habituellement durant les trois mois du printemps, fut une petite maison de chasse de Charles-Quint. Ce lieu a été successivement embelli par les princes de la dynastie des Bourbons; Charles III, surtout, se plut à augmenter ses jardins ou plutôt ses ombrages, et d'un simple pied-à-terre Aranjuès est devenu un palais, sinon des plus somptueux, du moins des plus élégans de l'Europe. Une petite ville s'est élevée à proximité; les rues de celle-ci sont très-larges, disposées à angles droits, embellies par des hôtels qu'y ont fait bâtir les grands dont le monarque est ordinairement accompagné, ou remplies d'auberges dans lesquelles se logent les ambassadeurs, les solliciteurs et les curieux. Durant le séjour du roi, la population d'Aranjuès s'élève à dix mille ames; il n'en reste pas quatre quand la cour est partie. Ce

lieu, tant célébré par les voyageurs et par les Espagnols, est loin de mériter la réputation d'un séjour enchanté qu'on a prétendu lui faire; il porte avec lui une partie de la réprobation qui semble s'attacher aux rives du Tage supérieur. On y voit à la vérité des arbres magnifiques, entre lesquels les Saules pleureurs se font remarquer, des allées de la plus grande beauté, parmi lesquelles la *Calle de la Reyna* mérite qu'on la cite; mais les jardins, distribués en carrés monotones ou en labyrinthes tourmentés, remplis d'ornemens du goût le plus suranné, semblent n'avoir été si mal dessinés que pour montrer qu'on pouvait faire des choses admirables avec l'eau et le soleil dont on avait la disposition. On n'a tiré parti du passage d'un fleuve que pour l'élargir en port de mer mesquin, dans lequel on construisit des vaisseaux de guerre en diminutif et tout au plus propres à divertir de grands enfans. A quelques toises de ces lieux de plaisance, le pays est nu, dépouillé, désert, sauvage, aride et brûlé. Charles IV y avait ajouté ce qu'on nomme la *Casa del labrador* (la maison du laboureur); c'est une ferme que le monarque

et son épouse se plaisaient à cultiver eux-mêmes. Comme imitation de la fête où l'empereur de la Chine, pour honorer l'agriculture, trace un sillon de la main dont il dépose le sceptre, la *Casa del labrador* eût été un fort louable établissement, mais elle n'était qu'un véritable joujou, où les instrumens d'agriculture faits de métaux précieux, enmanchés de bois d'acajou, semblaient façonnés pour faire la critique des ustensiles du pauvre. Tout ce qui se voit dans une ferme ordinaire y était imité avec un tel luxe, que plusieurs millions y furent dépensés. Pour se former une idée du goût qui a dirigé cette ferme, il suffira de dire que la partie qu'on y traita avec le plus de soin et d'ostentation, est celle que l'on s'attache le plus à dissimuler à tous les sens, dans les demeures où préside le goût et la raison. Quatre magnifiques tableaux de Girodet, représentant les Saisons ornées de tous leurs attributs sous la figure d'Amours, délicieusement dessinés, et que l'empereur Napoléon avait envoyés au roi Charles IV comme le plus beau cadeau qu'il pût lui faire à cette époque, y sont placés entre des glaces superbes qu'encadrent de

magnifiques guirlandes de roses en platine. Le métal le plus rebelle n'a donc imité la reine des fleurs sous la main d'un artiste habile, et la toile ne s'est animée sous le pinceau délicat de l'un de nos plus célèbres peintres, que pour embellir des latrines !....

Aranjuès et ses ombrages ne paraissent des choses si belles à ceux qui les visitent, que parce qu'avant d'y arriver, par quelque côté qu'ils s'y rendent, ils doivent traverser, durant l'espace de plusieurs lieues, un pays ingrat et d'un aspect désolé. Mais quelque célèbre que soit cette maison royale par les éloges qui lui ont été prodigués, elle doit le devenir davantage par la révolution dont elle fut de nos jours le théâtre ; révolution qui, faisant descendre violemment du trône le roi Charles IV, pour y placer le fils qui l'en chassait, servit de prétexte à Napoléon pour disposer d'une couronne dont la possession devenait un objet de scandale outrageux à la légitimité.

Ocaña (*Olcadès*), à deux lieues d'Aranjuès, à l'entrée de ce vaste plateau qui, se liant à celui de la Manche, ne cesse de s'élever insensiblement, soit vers les monts du système Lusitanique, soit vers ceux

du système Marianique : son nom rappelle une grande victoire où vingt-cinq mille prisonniers tombés entre nos mains, après une assez vigoureuse défense, accompagnèrent le triomphe de Joseph dans sa capitale, en criant durant neuf lieues, et avec une persévérance qui semble tenir de la bonne foi : *Viva nuestro Rey!* Comme nous l'avons déjà remarqué avec le maréchal Saint-Cyr, de telles victoires et de telles acclamations prouvent assez que, sans la funeste expédition de Russie, la maison de Bourbon n'eût jamais remonté sur le trône d'Espagne ; mais elles prouvent aussi qu'on ne doit guère compter sur les preuves d'attachement que donnent les soldats ou les peuples d'un pays envahi. Ocaña fut long-temps la résidence des grands-maîtres de l'ordre de Saint-Jacques. C'est une ville déchue, dont la population ne s'élève guère aujourd'hui qu'à huit mille ames, et dont toute l'industrie consiste dans quelques fabriques de gants et dans le lavage des laines.

La Guardia, sur la grande route d'Andalousie, est un lieu considérable, autrefois habité par des juifs dont une aventure célèbre

causa la destruction totale. Vers les premiers temps de la sainte inquisition, c'était une opinion établie dans toute l'Espagne, que les juifs avaient de petites queues, et qu'ils enlevaient dans la matinée du vendredi-saint, un enfant des chrétiens pour lui faire subir en croix, mort et passion, à l'instar de Notre Seigneur J.-C. Une très-belle fresque de Bayeu représente, dans le cloître de la cathédrale de Tolède, avec l'histoire de sainte Casilda, les rabins de la Guardia crucifiant un petit chrétien : cette peinture a été faite en mémoire d'une abomination de ce genre qui, ayant été dénoncée au grand inquisiteur, conduisit au *Quemadéro* tous les prétendus coupables dont la queue fut constatée au procès. Depuis ce temps *el santo niño de la Guardia* (le saint enfant de la Guardia), qui n'a peut-être jamais existé, est en fort grande vénération dans toute la contrée.

Consuégra (*Consaburus*), petite ville assez forte par sa position, où se voit, sur une hauteur, un château qu'on avait mis en état de défense, donne son nom à des montagnes qui, quoique assez basses, se distinguent de

loin, et sont les racines orientales du système Lusitanique. On trouve dans les environs quelques traces de l'action des feux souterrains.

Almonacid, construite par les Maures sur un double piton escarpé; Mora, Tembleque, Madriléjos, Quintanar de la Orden et le Tobozo, sont les lieux les plus remarquables entre un grand nombre d'autres gros bourgs dispersés dans le midi de la province. Dans cette partie de l'Espagne, ainsi que dans la Manche, on fait souvent deux, trois et quatre lieues sans trouver la moindre habitation; mais les villages disséminés deviennent généralement populeux en raison de leur éloignement mutuel. Les deux provinces qui ont un tel rapport, quant à la physionomie, qu'on les a confondues dans quelques ouvrages, produisent de l'huile, du grain, du safran, et du sumac employé dans les tanneries.

---

21. Province de Cuenca. Elle est bornée au nord par celle de Guadalaxara, à l'est par celles de Téruel et de Valence, au midi par celles de Chinchilla et de Ciudad-Réal,

et à l'ouest par la précédente. Les parties septentrionales et orientales en sont très-montueuses ; le reste se compose de ces plaines monotones où des versans du Tage et du Guadiana viennent prendre leurs sources aux bords même du Jujar (p. 97), et sur lesquels les géographes se sont plus à dessiner, jusqu'ici, des Alpes qui ne le céderaient pas en hauteur à celles de la Suisse.

Cuenca (*Valeria?*), capitale, à trente-deux lieues de Madrid, vingt-six de Guadalaxara, vingt-six ou vingt-huit de Téruel, quarante-deux ou quarante-quatre de Valence, trente-cinq de Chinchilla par la Jorquèra, quarante-cinq de Ciudad-Réal, et trente-sept de Tolède, capitales des provinces environnantes, située sur la rive gauche du Jujar, fort encaissé en ce lieu; siége épiscopal, dont le revenu s'élève à cent quatre-vingt mille francs de rente. La population de cette ville atteint tout au plus à sept mille habitans ; elle fut autrefois beaucoup plus considérable. Toute son industrie consiste dans le lavage et le commerce des laines, dont le pays fournit d'excellentes qualités. Ce pays fut assez célèbre au temps des Romains; aujourd'hui

presque désert, ses habitans s'adonnent spécialement à l'éducation des troupeaux. La fraîcheur de leurs vallons et l'abondance des pâturages les invitent à la vie pastorale. Des bois de toute espèce y ombragent les montagnes; des cavernes considérables dont on raconte des choses merveilleuses, des pétrifications et des marbres précieux, s'y trouvent en beaucoup d'endroits. Plusieurs mines n'y attendent que des bras pour être exploitées, et cette partie du système Ibérique, que les anciens appelaient *Montes Orospedani*, en même temps qu'elle est une des moins connues de l'Espagne, est l'une de celles qui offrira à l'État le plus de richesses, si jamais on y établissait des communications faciles. Les montagnards de Cuenca sont de très-honnêtes gens, laborieux, actifs, patiens et fort attachés à leur pays, qu'ils n'abandonnent pas comme le font les Galliégos et les Asturiens.

La route de Madrid à Valence, par Réquéna, traverse la province à peu près diagonalement du nord-est au sud-ouest; l'autre route de Valence passe dans ses parties méridionales. On n'y voit point d'autres

villes considérables, mais un grand nombre de bourgs très-populeux entre lesquels se trouvent souvent des espaces déserts; les principaux sont : Huète, sur la route de Madrid, dans une plaine fertile en safran et en chanvre. Uclés, où le maréchal Moncey, dans son expédition sur Valence, dut le gain d'une bataille au courage de Mouton-Duverney. Belmonté et San-Clémente qui ne sont point, comme les cartes l'indiquent, sur la grande route royale de Valence, par Almanza; mais qui n'en sont pas moins des lieux fort considérables : Belmonte par la fertilité de ses environs, et par un ancien château qu'on pourrait mettre aisément en état de défense; San-Clémente, par les mêmes avantages agricoles et par des foires fort suivies. Valverdé, Honrubia, Alarcon, Sisante, Tarrazona, Yniesta (*Egelesta*) et Jorquéra sont d'autres grands bourgs qui pouvaient présenter des ressources au milieu d'un canton généralement dépeuplé. La Mate-del-Cuervo, el Probencio, Minaïa, et la Roda, sur la belle, mais monotone route de Valence, sont aussi des lieux assez considérables.

22. PROVINCE DE CIUDAD-RÉAL. Elle est bornée au nord par la précédente et par celle de Tolède, à l'ouest par les provinces de Cacérès et de Badajos, au sud par celles de Cordoue et de Jaën, à l'est par celle de Chinchilla. Elle est, à peu de choses près, l'ancienne Manche que nous avons déjà décrite; (p. 289) il ne nous en reste plus rien à dire, si ce n'est que la capitale en est située à vingt-quatre lieues de Tolède, quarante-cinq de Cacérès, et cinquante-quatre de Badajos par de très-mauvaises communications, à trente ou quarante-deux de Cordoue selon qu'on prend la route directe ou le grand chemin royal de Cadiz, trente-deux de Jaën, quarante de Chinchilla, et quarante-cinq de Cuenca, chefs-lieux des provinces limitrophes. La partie nord-ouest du pays, très-montueuse et remplie de vallées, est abandonnée aux troupeaux; dans la partie du sud-ouest se voit un immense bassin désert appelé *Valle del Alcadia*, dont beaucoup de parties seraient susceptibles d'une magnifique culture.

Almadén, qui ne doit pas être loin de l'emplacement qu'occupait l'antique *Sisapo*,

s'il n'y a point identité, petite ville très-riche en mines de mercure ; Almodovar-del-Campo, dont les environs sont fertiles en blés ; la Argamasilla, que nous supposons être le lieu où Cervantes, ayant été emprisonné, voulut placer le berceau de son héros singulier ; Santa-Cruz-de-Mudéla, sur la route d'Andalousie au pied de la Sierra-Moréna ; Val-de-Peñas, sur la route de Madrid, célèbre par ses vins exquis ; el Moral, Granatula et Almagro dans un canton volcanique couvert d'oliviers ; Daymiel non loin des Yeux du Guadiana (p. 96) ; *Villa-Rubia de Losoja* (Ville rouge des Yeux), au pied des montagnes, et non loin du Port la Piche ; Villaharta de San-Juan sur la rive gauche du Rio Giguéla, au point où la route de Madrid coupe cette rivière ; Alcazar de San-Juan, sur les limites de la province de Tolède ; Villaroblédo, sur celles de la province de Cuenca ; Villa-hermosa et Villanuéva de los Infantes (*Laminium*) dans l'intérieur du pays, sont les lieux les plus considérables que les voyageurs rencontrent à d'assez grandes distances de tous autres lieux habités.

Dans la partie nord-ouest de la province, non loin des frontières de celles de Chinchilla et de Cuenca, entre Villaroblédo que nous venons de mentionner, et Alcaraz dont il sera bientôt question, se trouve un enfoncement de terrain, petit bassin particulier, au fond duquel circulent deux ruisseaux appelés Ojuelo et Quintanar, lesquels se réunissent pour en recevoir un troisième qui vient d'un hameau appelé Saquellamos ; on ne leur connaît point d'embouchure, c'est-à-dire qu'ils ne se jettent dans aucune rivière. On voit en Espagne, particulièrement aux environs d'Almanza, dans quelques parties méridionales de la province de Murcie, entre Xérès et Médina-Sidonia, et non loin de Truxilio, d'autres exemples de cours d'eau qui n'ont aucune communication avec la mer, ainsi qu'il en existe beaucoup dans l'Asie-Mineure, dans l'immensité des Tartaries et dans le cœur de l'Afrique.

---

23. Province de Cacérès. Elle est bornée au nord par les provinces de Salamanque

et d'Avila, à l'est par celles de Tolède et de Ciudad-Réal, au sud par la province de Badajos, à l'ouest par le Portugal; le Tage la traverse de l'est à l'ouest, et c'est durant ce trajet que les rives de ce fleuve méritent surtout la triste peinture que nous en avons déjà faite (p. 83).

Cacérès (*Castra Cœcilia*), capitale, à dix-huit lieues de Badajos, quarante-cinq de Ciudad-Réal par de mauvaises communications, quarante de Tolède et quarante-huit de Salamanque, chefs-lieux des provinces environnantes, était une ville très-peu connue et à peine indiquée sur certaines cartes, encore qu'elle fût assez considérable pour mériter qu'on en fît le centre d'une administration provinciale; elle est fort ancienne; on attribue sa construction à Quintus Cecilius Metellus, qui y fonda une colonie romaine. On y trouve des vestiges d'antiquités fort intéressans, et sa population s'élève à plus de huit mille ames. Elle est située sur une hauteur, dans un pays coupé, mais assez fertile et passablement cultivé.

Les autres villes ou lieux remarquables de la province, sont, au nord du Tage :

Plasencia (*Ambracia?*), sur la rive droite du Rio Xerte qui descend du col de Tornavacas situé dans la Sierra de Grédos, siége d'un évêché suffragant de Saint-Jacques de Compostelle, ville environnée de montagnes, et qui, malgré l'aspérité de ses environs, n'en est pas moins assez bien habitée ; sa population s'élève environ à cinq ou six mille ames. On n'y voit aucun monument remarquable ; la cathédrale elle-même mérite à peine qu'on en fasse mention. Les vieilles murailles qui environnent Plasencia, justifient la réputation belliqueuse qu'elle s'acquit au temps des guerres des Maures, contre lesquels ses vaillans évêques conduisirent des armées. On appelle Véga de Plasencia, la partie septentrionale de la vallée du Tiétar, qui est séparée de la ville par un contrefort très-considérable, descendu de la Sierra de Grédos du nord-est au sud-ouest, et dont le port de Candéléda indique la séparation. Cette Véga est un canton fertile dont les bourgs de Garganta-la-Olla, de Jaraïz, d'Aldéanuéva, de

Jarandilla et de Villanuéva, sont les principaux.

Malpartida, gros bourg qui se trouve à deux lieues environ de Plasencia, sur la route qui, de cette ville, conduit au pont d'Almaraz sur le Tage, en passant au gué du Tiétar, vers la Venta Basagoña, qui est située dans ces cantons absolument déserts où l'on reconnaît les traces d'antiques sillons ombragés de bois d'Yeuses ou couverts de Cistes et autres buissons (p. 300). La population de Malpartida s'élève à plus de douze cents habitans; ce lieu présente quelques ressources au milieu de l'espace abandonné que domine sa position.

Montéhermoso, sur la rive gauche du Rio Alagon, au milieu de vastes plateaux qui produisent quelques grains, mais qui sont presque en totalité abandonnés aux arbustes sauvages, tels que les Cistes, Romarins et Arbousiers, quand ils ne sont pas couverts d'Yeuses, de Bellotes et de Suriers.

Coria (*Caurium*), sur la rive droite de la même rivière, siége d'un évêché suffragant de Saint-Jacques de Compostelle, petite ville dont la population n'atteint point à trois

mille ames, où l'on voit encore une enceinte romaine, et que protège, contre le Portugal, un vieux château, d'autant plus susceptible de défense, qu'il est parfaitement situé sur un escarpement, et qu'on n'y peut parvenir qu'à l'aide d'un escalier de cent marches, sur lequel il ne serait pas facile de monter malgré la garnison. La Véga de Coria est fertile, et prouve que pour être une des plus riches contrées de l'Espagne, l'Estramadure n'attend que des bras.

Séclavin et Zarza-la-mayor, petites et anciennes villes fortifiées et opposées aux places de la frontière de Portugal, qui ont déjà été mentionnées (p. 370) quand nous avons parlé du Beira.

Navalmoral, sur la grande route de Madrid au pont d'Almaraz qui se trouve à deux lieues de distance sur le Tage ; la Calzada de Oropésa et Péraléda, dans les vastes plaines qui s'étendent entre le cours encaissé de ce fleuve et le Tiétar, sont les bourgs les plus considérables qu'on rencontre dans un canton du reste presque désert.

Au sud du Tage on trouve Alcantara, le

Bancia de l'antiquité, appelée improprement *Norba Cæsarea* par Ptolomée, et *Norbensis Colonia* par Pline; ville qui, ayant été détruite avant l'invasion des Maures, fut rebâtie par ceux-ci. Sa population s'élève à trois mille ames. Elle est célèbre par un pont magnifique, imposant ouvrage des Romains, élevé de plus de deux cents pieds au-dessus du lit du fleuve, de cent soixante-quinze au-dessus du niveau ordinaire des eaux; long de près de six cents pieds et large de vingt-sept et demi; il est formé de six arches dont les deux mitoyennes ont quatre-vingt-quatorze pieds d'ouverture, et leurs piliers trente-deux d'épaisseur. Une sorte de temple bâti en pierres énormes, et qui forme une espèce de tête de pont du côté de la ville, fut en même temps le mausolée de l'architecte qui construisit un si bel ouvrage. On voit encore, vers le milieu, un arc-de-triomphe.

Brozas avec près de deux mille cinq cents habitans; *Arroyo del Puerco* (torrent du Cochon), avec cinq mille ames, et Casar de Cacérès avec dix-huit cents à deux mille, sont les bourgs principaux qualifiés du titre de

villes, qu'on trouve dans un canton coupé, sauvage, et couvert de forêts qui s'étendent entre le Tage et le Rio Salor.

Torémocha, sur ce Rio Salor, et Montanchès, dont une vieille enceinte ferait au besoin une place forte, sont les chefs-lieux d'un canton très-montueux où se voient d'assez belles vallées.

Truxillo (*Castro* ou *Turris Julia*), ville fort ancienne qu'on prétend avoir été appelée *Scalabis* avant le temps de Jules-César, a été beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Située sur une hauteur, dans un pays fort accidenté, elle fut protégée par un vieux château très-fort qui était pourvu de citernes, dont plusieurs existent encore. Les murs qui environnent l'ancienne cité peuvent la mettre à l'abri d'un coup de main. Le nouveau quartier est assez beau; sa population s'élève à plus de quatre mille personnes.

Guadalupe qu'un couvent d'Hiéronimites rend fort célèbre. Ce lieu donne son nom aux montagnes dont il est environné; ces montagnes, sans être très-élevées, n'en sont pas moins âpres, et rendent par leur escarpe-

ment, les communications très-difficiles entre leurs vallées qui sont presque désertes, remplies d'abondans pâturages, et couronnées, dans quelques parties, de forêts de châtaigniers, qui servent d'asile aux Cerfs, aux Chevreuils, aux Sangliers et aux Lynx dont le canton est rempli; nous n'avons pas ouï dire qu'on y trouvât des Ours; ces animaux ne paraissent se plaire en Espagne que dans les montagnes du système Pyrénaïque. C'est dans le couvent de Guadalupe, dont les revenus sont fort considérables, que mourut Charles V, peu de temps après son abdication.

---

24. Province de Badajos. Elle est bornée au nord par la précédente, à l'est par les parties montueuses des provinces de Ciudad-Réal et de Cordoue, au sud par celles de Séville et de Huèlva, à l'ouest par l'Alentéjo, partie du Portugal. Le cours sinueux du Guadiana en traverse la partie septentrionale de l'est à l'ouest. Abritée des vents du nord par la Sierra de Guadalupe, de Montanchés et autres montagnes qui, faisant

partie du système Lusitanique, distinguent ici le bassin du Tage de celui du Guadiana; garantie des ardeurs du midi, par l'extrémité occidentale du système Marianique, cette province, qui représente la moitié inférieure de l'ancienne Estramadure, jouit d'une température assez douce en comparaison de la précédente. On y trouve beaucoup de terrains fertiles mais incultes et déserts; on la divise en quatre principaux cantons, dont les chefs-lieux sont: Badajos, Mérida, la Séréna, et Llérena.

Badajos (*Pax Augusta*), capitale, ville très-forte sur la rive gauche du Guadiana, avec neuf bastions, deux ouvrages avancés, appelés la Picoriña et Pardaléras, ayant un beau pont de pierre sur le fleuve, et sur la droite de celui-ci, au confluent du Rio Guébora, un château de San-Christoval, point essentiel dans la défense de la place. Cette ville se trouve à dix-huit lieues de Cacérès, cinquante-quatre de Ciudad-Réal, avec laquelle elle n'a presque pas de communications, quarante-cinq de Cordoue, quarante-deux de Séville et quarante de Huèlva, capitales des provinces limitrophes. Elvas, for-

teresse portugaise qui lui est opposée, en est à trois lieues, Lisbonne à quarante-cinq et Madrid à soixante-quinze. On voit dans Badajos un vieux château qui fait partie de la place, et sur lequel les Anglais avaient dirigé leur batterie de brèche, quand ils reprirent cette ville sur la garnison française qu'y avait laissée le maréchal Soult, après s'en être emparé le.... 1811. Badajos a été souvent prise et reprise depuis le temps des Romains et des Maures jusqu'à nos jours. Elle est le siége d'un évêché suffragant de Saint-Jacques de Compostelle, assez bien habitée, et sa population s'élève à quatorze mille trois cents habitans.

Les autres villes ou lieux remarquables de la province sont :

Olivença ou Olivençia, à sept lieues de Badajos, à deux de Jurumeña, cité fortifiée du Portugal, qui n'a que cinq cent trente habitans, Olivençia est une place régulièrement fortifiée, qui appartenait au Portugal à la fin du dernier siècle, et qui fut depuis cédée à l'Espagne; elle fut prise par le maréchal Soult dans la guerre de 1808 à 1811, et reprise par les Anglais quelque temps après que le ma-

réchal s'en fut éloigné. Sa population s'élève à cinq mille cinq cents habitans. Elle est située dans un canton assez riche en vignes et en oliviers. Les environs sont alternativement formés de plaines et de hauteurs que couronnent des *Attalaya*, sortes de tours ou postes fortifiés dont les Maures hérissaient le pays pour l'observer, et qui maintenant tombent en ruines.

Alconchel, avec deux mille cinq cent trente habitans; Barcarotta, avec quatre mille deux cent vingt; Salvaléon, avec deux mille trente; Salvatierra, avec deux mille quatre cent trente; et Burguillos, avec quatre mille vingt-cinq, sont les lieux les plus remarquables de la partie méridionale de l'arrondissement de Badajos; de vieilles murailles fortifient ces lieux comme presque tous ceux qui étant populeux avoisinent la frontière de Portugal. Albuquerque est une petite place forte opposée à l'Arronche des Portugais, sur la frontière nord-est de la province.

Talavera la Réal, sur la route de Badajos à Mérida, a trois mille cent dix habitans, et peut offrir quelques ressources aux armées qui assiégent Badajos. Montijo et la Pué-

bla de la Calzada, de l'autre côté du fleuve, ont, le premier quatre mille quatre cents habitans, et la seconde deux mille cent trente-cinq.

Mérida (*Emerita Augusta*), à neuf lieues de Badajos, à trente-quatre de Séville, et soixante de Madrid par Truxillo et Talavéra, est une très-ancienne ville fondée sur la rive droite du Guadiana par les Romains, qui y ont laissé, comme monument de leur puissance, un pont indestructible; un antique château qui, réparé par tous les peuples qui possédèrent Mérida, subsiste encore en partie; les restes d'aqueducs magnifiques; des arcs de triomphe; un vaste cirque; une naumachie et cent autres traces respectables. Mérida fut l'une des villes les plus florissantes des temps reculés, elle est aujourd'hui l'une des plus misérables de l'Espagne. Ce n'est point exagérer son antique grandeur, que de reconnaître qu'elle eut jusqu'à six lieues de circonférence; elle contenait quatre-vingt mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux de garnison: les murs de son enceinte étaient flanqués de plus de trois mille cinq cents tours. Le maure Muza, qui en chassa les Goths, s'effraya de

sa conquête, et en détruisit une partie pour ne plus avoir à redouter les vaincus. Aujourd'hui on y compte trois mille six cent cinquante habitans tout au plus, distribués dans des maisons qui sont toutes construites avec des débris, dont le moindre serait un trésor pour un antiquaire. On n'y voit que fragmens de statues, fûts de colonnes, morceaux de chapitaux, de corniches ou d'entablemens, et débris d'inscriptions formant le moellon des moindres murailles. Plusieurs temples sont pourtant demeurés debout; mais des constructions modernes et grossières les encroûtent comme pour les dérober à l'admiration de la postérité. Mérida produisit sur nous l'effet de ces Brèches ou de ces Marbres à la formation desquels ont concouru des élémens d'autres formations antérieures, confondus dans un ciment plus moderne, mais où l'on reconnaît à quelles espèces antédiluviennes a dû appartenir chaque partie de l'agrégat.

Zafra, assez jolie ville, n'est point, comme l'indiquent la plupart des cartes, sur le grand chemin de Séville ou de Llérena à Badajos,

mais au fond de l'origine du vallon du Rio Télarés, affluent du Guadajira. Le château de Zafra servit en plus d'une circonstance à mettre des blessés de l'armée française, avec la petite garnison qui répondait de leur sûreté, à l'abri des guérillas. On trouve des tanneries dans cette ville. Sa population s'élève à dix mille six cent vingt-cinq habitans. Los-Santos qui compte sept mille trente ames; la Ribéra, trois mille cent; Villafranca, quatre mille cinq cent vingt; Fuenté-del-Maéstro, quatre mille neuf cent quatre-vingt-quinze; Almendraléjo, sept mille neuf cent cinquante; Azeuchal, trois mille sept cent cinq; Santa-Marta, deux mille cent cinquante; Almendral avec la Torré de Almendral, trois mille quatre cent soixante-quinze; sont de très-gros bourgs dont plusieurs équivalent, par leurs richesses et leur population, à des villes, et qui sont situés entre Zafra et le Guadiana, dans le canton fertile en grains et en oliviers qu'on appelle *Tierra de Barros* (Canton de terre grasse).

On ne doit pas omettre de citer Féria, qui domine le pays, et que domine à son tour un vieux château; la population de ce lieu,

d'où l'on jouit d'une immense vue, s'élève à cinq mille neuf cents habitans.

Ségura de Léon, Frégénal, Xérés de los Cavalléros et Oliva, sont encore des villes ou des lieux assez considérables; ils sont situés dans le vallon de l'Ardila, ou au pied des montagnes qui circonscrivent ce bassin particulièrement du côté du sud. On y voit encore Médina de las Torres, avec deux mille quatre cent quatre-vingt-dix habitans, et Valencia del Ventoso, avec trois mille cinq habitans.

Llérena, au pied d'une des chaînes de montagnes qui appartiennent au système Marianique, au point où s'ouvrent les plaines dans lesquelles circule le Rio Matachel, est une assez jolie ville entourée de murs, où l'inquisition possédait un hôtel et un tribunal. Sa population s'élève à trois mille six cents habitans.

Bienvénida, sur un vaste plateau fertile, avec trois mille cent quarante habitans; Fuenté-Cantos, où le maréchal Mortier obtint un succès sur les armées espagnoles, avec quatre mille trente-cinq ames; Monastério, que traverse la grande route de Séville,

et qui n'en a pas moins de deux mille quatre cent quatre-vingt-cinq, et Montémollin, dans un vallon fertile en vins, avec un vieux château et deux mille cinq cent trente habitans, dépendent du canton de Llérena, qui contient encore du côté opposé, Ayllones, dont la population s'élève à deux mille cent trente-cinq ames; Berlanja, avec cinq mille quatre-vingts; Azuaga, six mille quatre-vingt-cinq, et la Grajan, dix-sept cent quatre-vingt-quinze. Vers le confluent du Matachel se trouvent Alange et Zarza de Alange : le premier de ces lieux a quatre mille sept cent soixante-quinze habitans, et le second deux mille cinq cents.

Médellin, auquel on a rapporté l'antique *Metallinum*, est situé dans un canton fertile, séparé de la Séréna par le Rio Ortigosa; ce lieu est devenu sinistrement célèbre en Espagne par une bataille où le maréchal Victor et le général Latour-Maubourg, n'ayant pas fait de prisonniers, répandirent la terreur dans une province qui vit exterminer un corps d'armée entier, accouru pour la défendre.

La Séréna, lieu très-florissant, doit sa ri-

chesse à la fertilité d'un canton qui s'étend entre la Sierra de Hornachos, éperon du système Marianique, et le Rio Zuga. Don Bénito dont la population passe cinq mille ames, Campanario, Cabeza de Buey, Zalaméa et el Campillo, en sont les principaux bourgs; tous offrirent de grandes ressources au corps d'armée qui avait été commandé par le maréchal Mortier, après le départ de ce chef, et quand ce corps vint s'y reposer des pénibles et glorieuses opérations de 1811.

La province de Badajos offre, le long des rives méridionales du Guadiana, une particularité qu'il ne faut pas omettre de mentionner, et dont on trouve quelques autres exemples le long du Tage et des côtes de la mer autour de la Péninsule: ce sont des noyaux de montagnes isolées qui ne se lient à aucun système; ils semblent de gigantesques quartiers de roches, qui ayant roulé de quelque cime éloignée, se seraient arrêtés de l'autre côté des longues plaines qu'ils auraient parcourues, pour y prendre racine. Dans les longs plateaux d'Alange et dans celui que nous avons cité sous le nom de *Tierra de Barros,* on voit de ces monts iso-

lés. Le principal, que la route d'Almendralejo à Mérida coupe vers Torréméxia, s'appelle Sierra de San-Servan. On le voit d'une grande distance, et lorsque, par l'Estramadure méridionale, il avance vers le Guadiana, le voyageur ne peut se faire à l'idée que le fleuve soit de l'autre côté de la montagne, que lorsqu'ayant traversé celle-ci, il le trouve aussitôt après. Peñiscola, sur le rivage de Valence; les petites montagnes de la côte de Murcie; Gibraltar, au sud; la Corogne, Gijon et Saint-Sébastien au nord, sont des accidens du même genre.

---

25. Province de Huèlva. Elle est bornée au nord par la précédente et par le Portugal qui la limite également à l'ouest; au sud par l'Océan, au levant par la province de Séville. On peut la considérer comme le bassin des Rio Tinto et Odiel (p. 184), dont la réunion est ce qu'on appelle le golfe d'Huèlva. Les contrées riveraines et méridionales sont de grandes plaines en partie désertes et nues; quand elles ne sont pas couvertes d'oliviers, elles sont bordées de dunes, de

sables dans presque toute leur étendue. Les parties septentrionales sont au contraire très-montueuses ; on y trouve particulièrement les sommets de la Sierra d'Aracéna, qui rivalisent en hauteur avec ce que le reste du système Marianique offre de plus imposant.

Huèlva, capitale, petit port situé à dix-neuf lieues de Séville et vingt-une de Cadiz, chefs-lieux de celles des provinces limitrophes, avec lesquelles Huèlva est en communication. Moguer (*Onuba*), autre port dans le même golfe dont le vieux Palos est tout voisin : ce Palos, où l'on ne trouve plus que quelques maisons de pêcheurs, passe pour avoir été florissant; nous avons déjà dit que Christophe Colomb s'y était embarqué pour aller à la recherche d'un Nouveau Monde. Ayamonté à l'embouchure du Guadiana, vis-à-vis Castromarin dans les Algarves, à huit lieues environ de Huèlva, est encore un port assez fréquenté. Tous ces lieux s'enrichissent par la contrebande qu'ils font avec le Portugal, et par leurs pêcheries de Thons et de Sardines. San-Lucar de Guadiana, vis-à-vis Alcoutim,

à neuf lieues environ de la mer, en suivant le cours du fleuve, est encore un grand entrepôt de contrebande. Niébla (*Ilipula*), petite place dont les vieilles fortifications ont été relevées, et qui est le chef-lieu d'un canton très-fertile et fort riche; Valverde del Camino, sur la route qui, de Séville, par Serpa et Béjà, conduit à Lisbonne à travers l'Alentéjo; Aracéna, dans les environs duquel se trouvent des mines de divers métaux, dont l'abondance de forêts voisines composées de Suriers et de chênes, rendrait l'exploitation facile, sont les principaux lieux de la province. Dans les environs d'Aracéna existe en outre une carrière de Jaspe sauguin, qui a fourni de très-belles colonnes à l'Escurial.

---

26. Province de Séville. Elle est bornée au nord par celle de Badajos, à l'ouest par la précédente et par la mer, au sud par la province de Cadiz, à l'ouest par les provinces de Malaga et de Cordoue. Sa partie septentrionale, qui s'étend sur quelques cantons de la Sierra-Moréna, est montueuse et presque

déserte, encore qu'on y trouve des vallées magnifiques, exposées et arrosées comme pour appeler la plus belle culture de l'univers : ces vallées abondantes en mines de plomb et d'argent, qui sont cependant leurs moindres richesses réelles, demeurent abandonnées aux troupeaux dont on ne retire que de la laine; les plus médiocres de l'Espagne, elles pourraient devenir de véritables jardins. L'exploitation des métaux, le commerce des laines et quelques productions agricoles, que le sol donne presque sans qu'on les lui demande, font qu'au milieu de l'état d'abandon où se trouve le canton qui nous occupe, Guadalcanal n'y présente pas moins de cinq mille six cent soixante-cinq habitans; la Puébla de Gazalla, deux mille cent trente-cinq, et Constentina, petite ville avec un vieux château fort que l'armée française avait remis en état de défense, six mille huit cents. On trouve dans le même canton un autre Almaden, appelé de *la Plata*, c'est-à-dire de l'argent, pour le distinguer, par la nature de ses mines, de l'Almeden *del Azoge* (du mercure) dont il a déjà été question (p. 499). La contrée méridionale de

la province qui forme la partie inférieure du bassin du Guadalquivir, est au contraire composée d'immenses plaines, quelquefois mollement couronnées de côteaux, et dans lesquelles la nature prodigue à l'homme beaucoup plus qu'il n'en exige.

Séville (*Hispalis?*), capitale, est située à dix-neuf lieues de Huèlva, vingt-deux de Cadiz, trente-cinq de Malaga, trente-deux de Cordoue et quarante-deux de Badajos, chefs-lieux des provinces limitrophes; à quarante-huit lieues de Grenade, cent huit de Madrid, et deux cents de Bayonne; sa distance de Lisbonne, capitale du Portugal, est de soixante-dix lieues par Serpa; et en s'y embarquant par le Guadalquivir, il suffit de sept à huit jours pour se rendre à Ténériffe, qui, avec les autres Canaries, était considérée comme une dépendance de l'ancien royaume de Séville.

Située sur la rive gauche du Guadalquivir, cette magnifique cité, qui voyait autrefois les plus gros navires mouiller sous ses murs, peut encore recevoir des embarcations de cent cinquante à deux cents tonneaux. Sa popula-

tion approche de cent mille ames; celle-ci se compose d'une noblesse distinguée, beaucoup plus affranchie de préjugés que ne le sont ordinairement ailleurs les castes dont les parchemins font le principal mérite; d'une bourgeoisie fort éclairée et d'une populace éminemment spirituelle, intelligente, active, pétillante de gaieté et qui appelle l'instruction. Le commerce des habitans est facile et agréable; nulle part on ne s'aperçoit moins de la distance des rangs sociaux; le clergé lui-même, peut-être parce que feu le jeune cardinal de Bourbon, qui en était le plus éminent personnage, était un prince libéral, tolérant, humain et très-affable; le clergé, lui-même, nous y sembla moins sérieux et d'une humeur plus facile, que nous ne l'avions trouvé partout ailleurs. Séville est le chef-lieu d'un archevêché dont les revenus s'élèvent au-dessus de quatre cent mille francs; le palais archiépiscopal n'est pas sans beautés; on y voit une bibliothèque assez considérable ouverte au public. La cathédrale est l'un des plus vastes et des plus somptueux monumens de la chrétienté; on y conserve le corps embaumé du roi Saint-Ferdinand, auquel,

pour le jour de sa fête, le chef de l'armée française, en Andalousie, ne manquait pas d'envoyer une garde d'honneur composée de grenadiers : ce qui paraissait flatter beaucoup le chapitre et le peuple. Le Sagrario, chapelle, ou plutôt église latérale, renfermée dans l'enceinte, passe pour l'ouvrage des Goths ; la cour et l'immense tour appelée la Giralda sont l'ouvrage des Maures. Le reste a été construit sur les plans hardis de l'illustre Herréra. Cette Giralda, élevée de près de trois cents pieds et qu'on distingue dans certaines directions de sept lieues de distance, est carrée ; on n'y monte point par un escalier, mais par des pentes qui, toutes douces qu'elles paraissent, sont loin de l'être assez et tournent surtout trop brusquement à angles droits, pour qu'on y puisse commodément monter en voiture et même à cheval, comme le disent ou le répètent presque tous les livres de géographie et la plupart des voyageurs. Du sommet de la Giralda, où l'on jouit d'une vue sans bornes, nous avons distinctement reconnu le pic de San-Christoval, point culminant des Sierra d'Ubrique et de Grazaléma (p. 36).

La Bourse (*la Lonja*), la manufacture de tabac, la municipalité, plusieurs églises, couvens et hôpitaux, le collége San-Elmo et la fonderie de canons, sont de fort beaux monumens, dont plusieurs sont en même temps des établissemens utiles. Dans le premier on conserve les plus anciens papiers de la chancellerie des Indes, avec la bibliothèque du fils de Christophe Colomb, dont le corps repose à l'entrée de la cathédrale; le second, environné de fossés, pourrait au besoin servir de place d'armes, et malgré la hauteur de ses murs, qui sont fort épais, être long-temps défendu; le dernier offrit au maréchal Soult, qui n'était entré en Andalousie qu'avec quelques batteries d'artillerie légère, les moyens de fondre cette multitude de pièces de tous les calibres avec lesquelles on garnit tant de places fortifiées, dont furent hérissées les Andalousies, et celles qui servirent aux siéges d'Olivencia, de Badajos et de Cadiz.

L'Alcazar, ancien palais des rois maures, réparé et embelli par Pierre-le-Cruel et par plusieurs de ses successeurs, est encore un monument remarquable; habitation singuliè-

re par le mélange de ce que le goût offre de plus moderne et de plus ancien, de plus européen et de plus arabique, par les jardins surtout dont la symétrie et les allées carrelées, les jets d'eaux jaillissans entre les jambes des promeneurs et des promeneuses, les orangers magnifiques, les fleurs rares et odorantes, et les vieux ifs taillés en chevaliers errans, la lance ou le sabre à la main, forment un coup-d'œil bizarre qu'on ne saurait trouver ailleurs. L'inquisition possédait une immense église à Séville, au-devant de laquelle se voit une fort belle promenade appelée l'*Alaméda Vieja* (l'Ormière vieille), et que forment des Ormeaux séculaires de la plus grande beauté. Durant le séjour des armées françaises, le tribunal même de l'inquisition était devenu, ainsi qu'à Madrid, la loge des Francs-Maçons. Le roi Joseph ne pouvant présider le grand Orient, qui s'était formé dans sa capitale, l'un de ses aides-de-camp en ayant été nommé grand-maître, celui-ci contribua, par ses formes aimables et par le zèle qu'il mettait dans ses fonctions maçonniques, à attirer un grand nombre d'Espagnols, surtout ecclésiastiques, dans l'ordre qui venait siéger où le Saint-Of-

BIBLIOTECA Granada ANDALUCIA

fice même avait autrefois condamné au feu plus d'un de ses membres.

Sans être ni belles ni bien percées, les rues de Séville indiquent une grande cité; les places y sont nombreuses. La troupe de spectacle y est ordinairement bonne. La promenade nouvelle s'y couvre d'élégans et d'élégantes aux heures de la fraîcheur; les murs qui circonscrivaient la ville au temps des Maures, existent encore et sont en bon état. Un aqueduc, appelé Caños de Carmona, fournit d'abondantes et excellentes eaux dans toutes les maisons; celles-ci offrent un genre de cours appelé *Patio*, qu'on ne retrouve guère qu'à Xérès, Cadiz, Malaga, Grenade, Cordoue, et dans quelques bourgades riches du reste des Andalousies. Ces Patio, placés au centre de l'habitation, séparés de la rue par une sorte de vestibule, entourés de colonnes derrière lesquelles règnent des appartemens d'été, pavés en marbre avec un jet d'eau et un bassin rempli de poissons rouges au centre, dominés par une galerie autour de laquelle règnent les appartemens du premier étage, quelquefois plantés d'orangers dans les angles, sont ga-

rantis des rayons du soleil par une toile appelée *vela*, qu'on arrose durant le jour: ce qui entretient une fraîcheur d'autant plus sensible, qu'il fait plus chaud dans les rues. On reçoit dans le Patio, on y prend le thé et surtout le chocolat: ceux-là qui ont eu le bonheur d'être admis dans l'intérieur des bonnes maisons de Séville, peuvent seuls se faire une idée du charme des soirées qu'on passe dans le Patio avec ces excellens et spirituels Andalous, avec ces Andalouses, aussi enjouées que jolies, qui la plupart pincent de la guitare et chantent à ravir, ou se font remarquer par les saillies de leur brillante et rapide conversation.

Un pont de bateaux sur le Guadiana unit Séville à Triana, faubourg considérable dont le nom vient, dit-on, de celui de Trajan, à qui on en attribue la fondation. On y voit les ruines du premier palais que l'inquisition possédait à Séville, et qu'elle abandonna pour celui dans lequel les Francs-Maçons lui avaient succédé. Près de Triana était une très-riche chartreuse dont les Français avaient fait une véritable place forte. Cette chartreuse était devenue capable de maîtri-

ser la ville; les autorités constituées, et les Français que le quartier-général laissait dans Séville, quand des expéditions lointaines l'obligeaient à s'en éloigner, eussent pu s'y retirer si les dispositions des habitans avaient inspiré les moindres craintes.

Encore que Séville soit une cité florissante, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur. Sa prospérité allait toujours croissant au temps où le commerce des Amériques lui était permis; son industrie était telle, qu'on cite une réclamation de la corporation des arts et métiers, soumise au roi en 1501, d'après laquelle il conste qu'il existait dans la banlieue six mille métiers pour les fabriques de soieries; métiers qui employaient seuls cent trente mille ouvriers. Quand nous étions à Séville, nous n'y trouvâmes plus que deux mille ateliers d'étoffes, de bas ou de rubans de soie.

Entre les villages qu'on trouve aux environs de Séville, on doit citer San-Juan-d'Alfarache, que la vaste enceinte d'un ancien château indique avoir été un lieu très-considérable. San-Juan-d'Alfarache est encore un endroit charmant au bord du Guadalqui-

vir, au pied de hauteurs couvertes de vignobles et d'oliviers remplis de réglisse sauvage et de végétaux aromatiques, et avec des sources d'eaux, qui, dans tout autre pays, détermineraient, à proximité d'une ville de cent mille ames, des maisons de plaisance délicieuses. Santi-Ponce, l'antique *Italica*, patrie de l'empereur Trajan, s'élève à une lieue de Triana sur la route d'Estramadure, avec un couvent bâti de débris de l'antique grandeur romaine, et dans lequel on conserve quelques fragmens de statues, de colonnes et d'inscriptions recueillies dans les ruines des environs. Ce triste village n'offre plus que quelques maisons assez pauvres, dans l'une desquelles on montre le pavé mosaïque assez bien conservé d'une cour antique. Un cirque voisin, auquel le temps n'a ôté aucun de ses caractères, fait connaître, par son étendue, qu'Italica était une cité populeuse. C'est à M. le maréchal Soult que nous devons d'avoir remarqué, en le visitant, qu'une partie de sa construction était en laves. Nous reconnûmes à peu de distance les cimes volcaniques qui fondirent et préparèrent de tels matériaux.

Tout le pays à la droite du Guadiana est couvert d'oliviers : il est l'un des plus riches de l'Espagne ; on y voit une multitude de villages dont San-Lucar-la-Mayor, à trois lieues de Séville, sur la grande route de Portugal et de Niébla, et qui n'a pas moins de six mille habitans, est le plus remarquable.

Lébrija (*Nebrissa*) et las Cabezas-de-San-Juan, sur les confins de la Marisma (p. 40), Alcala de Guadaira, autrement dit *de los Panaderos* (des Boulangers), parce que presque tout le pain qui se consomme à Séville s'y fabrique, et Utréra sur la grande route de Cadix, au centre d'une plaine couverte d'oliviers, sont les endroits les plus riches et les plus populeux des environs de la capitale. Utréra surtout, qui n'a pas moins de neuf mille habitans, offre d'immenses ressources en grains, en huiles et en bétail; les taureaux de combat en sont très-estimés.

Les villes et autres lieux remarquables de la province sont : Carmona, qui fut aussi le *Carmona* de l'antiquité, sur la grande route de Madrid à Cadix, ville agréable qui n'a pas moins de six à sept mille habitans ; on y voit les ruines d'un vieux château qui dut être

très-fort ; elle est située à l'extrémité d'une plaine couverte d'oliviers, et dont l'escarpement domine le vallon du Rio Corbonès ; Alcala-del-Rio, Brénès, Cantillana, Tocina et Lora-del-Rio, sur le Guadalquivir dont le cours sinueux fertilise le territoire de quelques autres villages moins populeux ; Marchéna, Moron au pied de montagnes où l'on dit qu'il existe des traces d'une mine d'or antiquement exploitée et des émeraudes, avec un ancien château dont les Français avaient fait un fort respectable ; Osuna (*Urso ?*) chef-lieu d'un duché, et Estépa, qui se trouvent dans la partie la plus unie de la province appelée *la Campine ;* la richesse et la population de tous ces lieux leur donnent une grande importance.

---

27. Province de Cadiz. Elle est bornée au nord par la précédente, à l'est par la province de Malaga, au sud par le détroit de Gibraltar, à l'ouest par l'Océan ; le bassin du Guadalété (p. 179) en forme la plus grande étendue. Les parties méridionales et orientales supportent cet immense amas

des montagnes d'Ubrique et d'Alcala de los Gasules, par lesquelles l'Espagne fut autrefois jointe à l'Afrique (p. 231).

Cadiz, capitale, l'antique *Gades*, à vingt-deux lieues de Séville, cent vingt-huit de Madrid, deux cent vingt de Bayonne, située comme hors du continent, dans une presqu'île que joint à l'île de Léon une chaussée étroite, défendue par des coupures et par des ouvrages bien entendus. Cadiz est l'un des trois départemens maritimes de l'Espagne; port renommé par la sécurité de sa baie, et l'immensité du commerce qu'il fait avec toutes les parties du monde; lieu qu'on peut regarder comme inattaquable, autrement que par mer. On n'y connaîtrait cependant d'autres eaux douces que celles des citernes, si le port de Santa-Maria, en terre ferme, ne lui en expédiait tous les jours d'excellentes, mais dont on s'est fort bien passé durant le temps où Santa-Maria fut occupée par les troupes françaises. Cadiz peut être regardé comme le berceau et l'arche sainte de la liberté et de l'indépendance espagnole. Lorsque toutes les forteresses et les grandes villes du royaume

étaient tombées au pouvoir de Joseph, ou plutôt de son frère; lorsque partout le clergé invoquait Dieu dans ses temples en faveur d'une nouvelle dynastie; que les tribunaux rendaient des arrêts au nom du nouveau monarque, et que les troupes nationales s'étaient en quelque sorte dissipées en abandonnant la défense des campagnes à des guérillas; quand le roi Ferdinand VII, après avoir solennellement renoncé à la couronne, demandait à Napoléon, du fond de Valençay, qu'il voulût bien l'adopter pour son fils en lui donnant pour épouse une princesse de son sang, de son alliance ou de sa création; lorsqu'enfin le mariage de Bonaparte avec une archiduchesse d'Autriche venait rappeler à la Catalogne, à l'Aragon ainsi qu'au royaume de Valence le nom d'une maison dont le souvenir ne serait pas encore sans influence dans ces contrées : Cadiz seul demeurait indépendant et libre; c'est dans l'état d'isolement et d'abandon où les Cortès s'y virent réduites, que le patriotisme des pères de la patrie fut comme retrempé. C'est sous le feu des batteries meurtrières de Matagorda (p. 538) qu'ils proclamèrent, le 19

mars 1812, cette constitution que reconnut tout ce qui dans l'Europe ne rampait pas immédiatement sous l'empereur Napoléon.

Les étrangers qui ont habité Cadiz prétendent qu'il est peu de villes dont le séjour soit plus agréable : l'humeur des habitans est facile, leur commerce est sûr, ils sont grands, généreux et remplis de probité en affaires. Les dames citées pour la grâce de leur taille, la beauté de leurs yeux, la finesse de leurs pieds, et l'élégance de leur toilette, sont spirituelles et affables. Le spectacle y est ordinairement excellent. Les maisons sont pour la plupart couvertes en terrasses, d'où l'on jouit d'une vue magnifique qui s'étend sur la mer et sur les bords heureux de la baie. Les rues, en général belles, sont propres et bien percées, mais un peu étroites, pavées en dales, si bien entretenues qu'on peut les parcourir en bas de soie blancs sans craindre de les salir, quelques minutes après qu'il a plu. L'esprit de commerce n'y proscrit pas l'étude des sciences et le goût des arts : on y cite une académie de chirurgie, une académie de dessin et une école de mathématiques, qui sont très-florissantes.

La population de Cadiz s'élève à plus de soixante-douze mille ames. Les riches négocians, pour jouir des plaisirs de la campagne, ont presque tous de jolies maisons et des jardins en terreferme, au village de Chiclana qu'on appelle communément l'Aranjuez de Cadiz.

Ce village de Chiclana, où les Français avaient défendu par quelques ouvrages la position de Sainte-Anne, pendant la durée du siége, est situé dans une contrée un peu aride, mais embellie par l'art. On y trouve des eaux minérales froides fort en vogue dans le pays; de grandes forêts de pins en couvrent une partie, depuis la côte jusqu'en arrière de Puerto-Réal dont il sera question tout à l'heure.

L'île de Léon, à laquelle Cadiz est réunie par sa jetée, est séparée de la terre ferme par un chenal appelé canal de Santi-Pétri, dont l'embouchure est défendue par un fortin élevé sur un rocher environné d'eau. La ville qui est située sur ce canal avec un pont appelé de Suazo, fut à peu près la seule, avec Cadiz, où les Français ne pénétrèrent jamais dans la guerre de 1808 à 1813: elle se nomme San-Fernando; sa population s'élève à plus

de trente-deux mille ames. On y trouve un observatoire et une académie dont les travaux astronomiques méritent les plus grands éloges. C'est dans une autre île séparée de celle de Léon par un autre chenal, appelé *el Caño de las Culebras* (Canal des Couleuvres), que s'élève la Carraca, établissement maritime, l'un des plus beaux de l'univers. Les cales de constructions, les magasins et les arsenaux y sont d'une grande magnificence, et mis à l'abri de toute attaque par terre ou par mer. Un phare que l'on voit non loin de l'entrée de la jetée qui lie l'île de Léon à la cité de Cadiz, et que l'on appelle la Tour d'Hercule, passe pour être voisin des ruines du célèbre temple d'Hercule et du véritable Cadiz ou Gades des Phéniciens; on dit que les ruines de cette ville et du temple se voient encore sous les eaux à la marée basse.

Les autres villes ou lieux considérables de la province sont :

Autour de la baie de Cadiz, *Puerto-Real* (le Port Royal), nouvellement bâti, au milieu de salines immenses, qui donnent annuellement près de vingt-deux millions de quintaux de sel ; on y compte dix mille habitans.

C'est non loin de cette ville que se voit le fort de Mata-Gorda, où le maréchal Soult avait fait établir une batterie de mortiers fondus à Séville, instrumens de désastre, qui portaient jusqu'à trois mille toises, et lançaient des projectiles qui, destinés à foudroyer Cadiz, dépassaient quelquefois cette héroïque cité. *Puerto-Santa-Maria* (le Port Sainte-Marie), le *Menestei Portus* des anciens, ville charmante, riche, commerçante, bien habitée, qu'on peut considérer comme un faubourg de Cadiz et d'où l'on peut s'y rendre par eau en moins d'une heure. Elle est située à l'embouchure du Guadalète qu'on y traverse sur un pont; sa population s'élève à sept ou huit mille ames; on y trouve des manufactures de toiles peintes. Enfin, Rota, petit port de mer connu par ses vins rouges et sucrés appelés Tintilla.

On trouve, dans le reste du pays, Xerès de la Frontéra (*Æsta regia*), à deux lieues et demie de Santa-Maria, par la grande et magnifique route de Madrid, à une lieue et demie par la traverse. Cette ville est située dans une contrée délicieuse et d'une extraordinaire fertilité; elle est parfaitement

habitée, très-commerçante, célèbre par ses vins excellens dont les qualités sèches rivalisent avec les vins secs de Madère, et dont les qualités liquoreuses peuvent supporter le parallèle avec tous les vins de liqueurs connus. Sa population passe dix mille ames; on élève dans son territoire des chevaux fort estimés. San-Lucar de Barraméda à l'embouchure du Guadiana, sur la rive gauche, divisée en ville haute et ville basse, par un léger escarpement de terrain parallèle au fleuve; on y voit des ruines qu'on croit être celles d'un vieux château des Goths. La population passe quinze mille ames; on y fait un grand commerce de vins qui ne le cèdent point à ceux de Xerès, et de sel qui provient de divers marais salans qu'on exploite sur les deux rives du fleuve. On aperçoit en face de grands bois de pins, dont on pourrait tirer de la résine et du bois de construction, mais qui paraissent fort négligés dans le désert qu'ils ombragent. On trouve à San-Lucar de Barraméda quelques fabriques de soieries, de cuirs et de savon.

Arcos sur le Guadalète, où quelques-uns croient reconnaître l'une des antiques *Arco-*

briga, bâtie sur un escarpement entouré de murailles qui la rendent susceptible de défense, surtout depuis que les Français y construisirent un réduit excellent au moyen d'une vieille église qu'on avait mise en état de supporter un siége. Sa population atteint à près de douze mille ames; on y élève des chevaux d'une excellente race, recherchés pour leur souplesse et leur légèreté.

Bornos, toujours sur la rive droite du Guadalète, à l'extrémité d'une belle plaine que termine la petite chaîne de montagnes, coupée par le fleuve au lieu nommé l'Angostura (p. 182). La population de ce lieu peut s'élever à deux mille cinq cents ames. Les environs sont fertiles et remarquables par l'abondance d'une source qui en arrose les jardins; outre une source thermale hépasiée appelée *Fuente de la sarna* (fontaine de la gale), parce que ses eaux passent pour spécifique contre cette maladie; Bornos, où l'armée française avait un petit camp retranché, dont nous avions tracé l'enceinte et déterminé la position, fut le théâtre d'un fait d'armes glorieux pour le général Ballesteros, qui par un mouvement habilement dissimulé, y vint attaquer à l'im-

proviste le général C. de Pepinville, et en même temps glorieux pour celui-ci, qui sut résister aux forces supérieures du général espagnol et repousser ses troupes.

Olbéra dans un canton montueux fort accidenté, mais dont quelques sommets s'arrondissent en plaines, non moins fertiles que des vallons : ce lieu s'enrichit par la contrebande ; sa population atteint à deux mille ames ; il est dominé par un rocher où les Arabes avaient construit un fort qui, remis en état de défense par l'armée française, pouvait être considéré comme un Gibraltar en terre ferme, dans lequel un simple bataillon de garnison eût pu se regarder comme imprenable.

Zahara, dont on fait remonter l'origine au temps des Carthaginois, entourée de murailles qui la rendent susceptible d'une défense, dont l'escarpement des rochers sur lesquels on l'a bâtie augmente les moyens : le vieux château maure qui la domine encore n'avait pas été moins que celui d'Olbéra, mis en état de soutenir un siége.

Grasaléma dans la partie la plus âpre et la plus difficile de montagnes élevées ; ville de

cinq à six mille ames, singulièrement bâtie entre des rochers qui saillent dans ses rues ou par-dessus les toits de ses maisons; la contrebande la plus active, et quelques manufactures de draps médiocres entretiennent une grande aisance parmi tous les habitans qu'on cite comme les plus riches de la Sierra. Ubrique, Xiména et Alcala-de-los-Guasulès, petites villes situées sur d'autres revers des mêmes montagnes, et qui sont aussi des repaires de contrebandiers, où les Français ont pénétré difficilement, et n'ont jamais cherché à se maintenir, offrent les sites les plus pittoresques. San-Roch, vis-à-vis Gibraltar, où se voit ce qu'on nomme la ligne : cette ligne est une fortification qui ferme l'isthme du côté de la terre, et empêche que les Anglais y puissent pénétrer; mais les douaniers qui la garnissent n'empêchent pas que les marchandises de la Grande-Bretagne ne s'introduisent en Espagne de toutes parts. Algésiras, port situé dans la baie de Gibraltar, et vis-à-vis cette ville, non loin de l'emplacement qu'occupait l'antique *Carteia;* son commerce est absorbé par celui du boulevard anglais; on y charge d'assez

grandes quantités de charbon que produisent les forêts des pentes voisines, et qui se transportent à Cadiz, où quelques machines et les ateliers de la marine royale en consomment la plus grande quantité. Tariffa (*Bælon*), place dont le maréchal Victor entreprit inutilement le siége; Conil, célèbre par ses pêcheries de Thons et de Sardines, et par des mines de soufre dont les cristaux ont le plus grand éclat, sont les lieux les plus remarquables de la côte, d'où l'on aperçoit d'abord Véjer, non loin de Trafalgar, et, au nord, Médina-Sidonia, située au milieu d'un canton uni et dépouillé, sur une hauteur en pain de sucre: cette dernière petite ville, de douze à quinze cents habitans, est le chef-lieu d'un duché dont une des plus grandes maisons d'Espagne prend le titre.

Gibraltar ne fait point partie de la province qui nous occupe; ce lieu n'appartient plus à l'Espagne, à qui la politique enleva ce que la nature lui avait donné; aussi nous bornerons-nous à indiquer l'existence d'une citadelle dont la possession par la Grande-Bretagne est une injure permanente à la Péninsule. Gibraltar est une ville d'Angleterre trans-

portée à peu près sous le trentième parallèle, située sur un énorme rocher détaché des montagnes voisines probablement à l'époque où l'Afrique et l'Espagne furent disjointes. Elle est réputée imprenable. Un isthme de sable bas et aride l'unit au continent, et ne présente pas un front d'attaque suffisant pour que des assaillans puissent entreprendre, avec des chances de succès, un siége par terre; mais la manière dont on attaqua la place par mer dans le dernier siècle, ne prouve point qu'elle soit, comme on l'assure, invulnérable d'un autre côté.

---

28. Province de Malaga. Elle est bornée au nord par les provinces de Séville et de Cordoue, à l'est par celle de Grenade, au sud par la Méditerranée, à l'ouest par la province de Cadiz. Elle est principalement formée du bassin du Rio Guadaljore ou Guadajore (pag. 175), et d'un grand nombre de vallées qui circulent entre des montagnes dont la plupart sont d'une très-grande hauteur. Elle est comme contenue entre la Sierra de Alhama qui s'élève à l'orient, et la

Sierrania de Ronda qui domine la région de l'ouest.

Malaga (*Malaca*), capitale, à vingt-quatre lieues de Grenade par Alhama, trente-deux de Cordoue, quarante-huit de Séville, quarante par la Sierranie, de Cadiz, chefs-lieux des provinces voisines; à vingt-sept lieues de Ceuta en Afrique, et vingt-cinq de Gibraltar ville anglaise, est un port de mer dont un excellent môle assure la commodité, et que son commerce rend célèbre dans tout l'univers. On en exporte surtout des fruits secs pour la valeur de plus de trois millions de piastres, de l'huile pour près d'un million, des vins très-renommés pour des sommes encore plus considérables, et dont la quantité s'élève à près de quarante mille pièces, outre des Anchois, du Thon préparé, du Sumac, de la cire, des oranges et du coton. La ville, sans être bien percée ou fort bien bâtie, n'en est pas moins assez belle. Le quartier de l'Alaméda, promenade intérieure plantée d'Orangers et de Lauriers-roses, et voisine du port, est fort joli et habité par les plus riches négocians. La population s'élève à cinquante mille ames au

moins : elle avait été réduite, vers le milieu du dernier siècle, à trente et quelques mille par une stagnation momentanée du commerce et par d'effroyables épidémies qui se sont renouvelées de nos jours; elle augmente maintenant d'une manière sensible. La beauté des femmes de Malaga leur assigne le premier rang parmi les Andalouses. Nous avons observé, dans un bal donné par la ville à M. le maréchal Soult, que, sur quatre-vingts dames de Malaga qui s'empressèrent de s'y rendre, dix étaient d'une perfection qu'on eût citée dans toutes les villes de l'univers, vingt d'une beauté presque aussi remarquable, trente extrêmement jolies; les autres avaient été jolies ou belles. Il ne s'y trouvait que trois dames qui ne fussent pas belles ou jolies, et celles-ci n'étaient point Espagnoles.

On trouve à Malaga un spectacle assez suivi; les *tertulias*, ou réunions de la bonne compagnie, sont fréquentes et fort agréables; l'humeur des habitans est facile et enjouée. La ville est commandée par un vieux château maure appelé Gibralfaro, que M. Chambaud, alors capitaine du génie, officier des plus

distingués, avait mis sur un pied de défense si respectable, qu'il facilita au général Berton, qui se fit adorer dans son commandement de Malaga, les moyens d'abandonner plus d'une fois la ville pour faire dans les montagnes les brillantes expéditions qui le rendaient l'effroi des guérillas.

Les villes ou autres lieux remarquables de la province, sont : le long de la côte de la Méditerranée, Estépona, au pied de la Sierra-Verméja, où se trouve de la plombagine qu'on exploite au compte du gouvernement; elle a deux mille cinq cents habitans dont la plupart s'adonnent à la pêche; on y voit des tuileries, des poteries et des fabriques de toile de ménage; ses environs sont fertiles en vins. A quatre ou cinq lieues de cette ville, du côté de Manilba, on trouve des sources chaudes et sulfureuses dont l'usage pourrait être fort utile dans les maladies de la peau; mais elles sont fort négligées. Marbélla, avec onze à douze cents habitans, ville déchue, autrefois beaucoup plus considérable par la culture des Cannes à sucre qui, du temps des Maures, était répandue dans ce canton. C'est à la découverte du Nouveau-Monde, d'où l'on

tire aujourd'hui du sucre à si bas prix, que l'on doit attribuer la ruine de la partie de l'Espagne qui nous occupe. Il est certain que, vers la fin du quinzième siècle, non-seulement Marbélla, mais Ardra, Motrill, Almuñécar, Salobréña, Churriana, Torrémolinos, la Fuenjirola et Manilba s'enrichissaient par un commerce qui maintenant est passé outre-mer. Vers 1710, il existait encore quelques sucreries dans le canton; la principale y prospérait dans les mains d'un particulier nommé Bénito-Castro, mais la Sainte-Inquisition ayant découvert que ce malheureux était Juif, le fit enlever et transporter à Grenade où il mourut; ses biens furent confisqués, et ses établissemens tombèrent en ruine. Depuis cette époque, la respectable famille de Grévigny encourage à peu près seule la culture du sucre dans ce pays, tandis que quelques autres particuliers s'en occupent à Vélès-Malaga et en obtiennent d'assez grands revenus. Les environs de cette même Marbélla, qui pourraient produire tout ce que donnent les pays équinoxiaux, incultes, desséchés, déserts, ne donnent guère plus qu'un peu de vin, du

liége et des béllotes ou glands doux. Tel est le résultat d'un détestable système colonial qui amènerait la ruine totale du pays de l'univers qui peut le mieux se passer de colonies, si par malheur pour lui il lui en restait encore une dans dix ans. Mijas, située sur les flancs de la montagne du même nom, est un lieu à qui tout ce que nous avons dit de Marbélla peut être applicable. Entre le territoire de cette petite ville et Malaga, on trouve, dans une vaste plaine, aux environs de Churriana, des champs de coton qui rapportent de grands revenus, et qui alimentaient des filatures de coton qu'avait établies un gendre de M. Gravigny, à la famille duquel l'agriculture et le commerce de Malaga ont plus d'une obligation. Vélès-Malaga est une jolie petite ville de cinq à six mille ames, dont le territoire, comme celui de Malaga et de Marbélla, donne du sucre, des patates douces, des fruits de Nopal et toutes les productions des pays chauds qu'on lui demande.

Dans l'intérieur des terres on trouve Alhaurin sur une éminence à l'origine des montagnes et à l'extrémité de la plaine du Guadal-

jore, lieu admirable par la beauté des sites environnans, par ses délicieux vergers, et par l'abondance de ses eaux qui, au moyen d'irrigations parfaitement entendues, arrosent les moindres parties d'un sol fertile bien décoré par la plus brillante végétation, et que parfument les fleurs les plus aimables; sa population passe mille habitans, ses richesses territoriales sont immenses; il s'y est établi quelques fabriques. Coïn, lieu populeux, dont les environs sont très-bien cultivés, et non loin duquel se trouve l'antique Munda, célèbre par une bataille qui entraîna la ruine des restes du parti de Pompée. Casarabonella, qui, pour être située dans de hautes montagnes, n'en est pas moins un lieu fort riche par la fertilité de ses environs, et dont la population passe quatre mille ames. Ronda, ville considérable, chef-lieu du canton extrêmement montueux qu'on appelle la Sierrania, divisée en deux parties par le fracassement qu'y occasione el Tajo, torrent qui la traverse et qui tombe dans le Rio Guadiaro. Nous avons déjà parlé du magnifique pont qui s'y voit (p. 178); sa population passe douze mille ames; celle-ci est

peu industrieuse, et vit du revenu des terres qui, pour être anfractueuses, n'en sont pas moins fertiles. On y élève beaucoup de troupeaux; les environs possèdent de riches mines de fer qui ont été exploitées autrefois, et dont plusieurs sont magnétiques; ainsi qu'à Séville et à Malaga, la noblesse du pays forme un corps royal appelé *Maestransa*; cette Maestransa, régie par des règlemens qui rappellent ceux de l'antique chevalerie, porte un uniforme particulier quand elle se réunit, préside aux courses de taureaux, et doit donner une garde d'honneur au roi, quand il arrive sur le territoire de la province. Joseph reçut favorablement, et tour à tour, les trois corps de Maestransa qui réclamèrent leurs priviléges auprès de sa personne. Non loin de Ronda, sur un plateau de montagnes un peu à gauche de la direction d'Olbéra, se voient les ruines de l'antique Acinipe, qui dut être une ville assez considérable au temps des Romains, si l'on en juge par les débris qui en sont échappés aux ravages du temps. Antéquéra (*Anticaria*), dont la population s'élève à plus de quinze mille personnes, très-ancienne ville divi-

sée en haute et basse, dominée par un vieux château, dans lequel se trouve une église de Saint-Sauveur qui fut autrefois une mosquée. L'entrée de ce château, assez mesquine, et qu'on appelle cependant la porte des Géans, offre quelques monumens d'antiquité et plusieurs inscriptions maçonnées dans les murailles. Cette ville, située au pied d'une haute chaîne de montagnes, et jadis très-forte, joue un grand rôle dans l'histoire des guerres des Maures et des chrétiens; elle est célèbre dans les vieilles chroniques. A quelque distance on aperçoit *la Peña de los enamorados* (la roche des amans), de laquelle se précipitèrent deux jeunes infortunés de différentes religions, dont les amours furent traversées par leurs parens. Archidona, jolie petite ville de trois à quatre mille ames, sur des hauteurs que domine une montagne assez considérable, et qui dut être l'emplacement de quelques populations romaines très-florissantes, si l'on en juge par les débris de statues, de colonnes et de monumens que l'on se procure dans ses environs à l'aide des moindres fouilles. De bonnes carrières de marbre se voient dans les en-

virons, ainsi qu'autour d'Antéquéra; on en exploite particulièrement des quartiers de la plus belle couleur de chair.

---

29. Province de Cordoue. Elle est bornée au nord par les provinces de Badajos et de Ciudad-Réal, à l'est par celles de Jaën et de Grenade, au sud par la précédente, à l'ouest par la province de Séville; elle représente presque l'ancien royaume du même nom. Le Guadalquivir, qui la traverse à peu près diagonalement du nord-est au sud-ouest, la sépare à peu près en deux parties égales, dont la septentrionale est fort montueuse et fait partie de la Sierra-Moréna, et dont la méridionale est composée en partie de grandes plaines, dont une certaine étendue porte le nom de Campine.

Cordoue (*Corduba*), capitale, sur la rive droite du Guadalquivir qu'on y passe sur un solide pont en pierre, à l'extrémité duquel s'élève une vieille tour qui avait été fortifiée et faisait une excellente tête de pont. Cette ville, extrêmement ancienne, a été très-forte et fut la capitale de puissans rois maures. Ceux-ci y possédaient un palais dont on

voit quelques ruines avec des jardins, où l'on montre encore des orangers qu'on assure avoir été leurs contemporains. De vieux murs fort épais environnent la ville dont les rues sont assez mal percées, mais qui n'en est pas moins assez belle. Elle est la résidence d'un archevêque dont les revenus sont considérables et le palais assez beau; la cathédrale surtout est remarquable par la singularité de sa construction : les voyageurs et les écrivains en ont beaucoup exagéré la majesté et l'immensité, et quoiqu'il faille beaucoup rabattre de ce qu'ils en ont publié, elle n'en est pas moins une des choses les plus extraordinaires qu'on puisse concevoir: c'est une véritable forêt de colonnes parallèlement alignées en allées qui forment un grand quinconce. Ces colonnes, de modules divers, de marbres de différentes couleurs, de granit, de porphyre ou de toute autre substance plus ou moins précieuse, ont été réunies à grands frais par les Arabes, qui les trouvèrent sur différens points de la Péninsule, où les Romains, les Grecs, les Carthaginois et les Phéniciens mêmes, les avaient taillées pour embellir les temples de leurs dieux. Coupées à la même

longueur on y ajouta, en les mettant en place, des chapiteaux bizarres et d'un goût arabique qui n'est pas toujours sans quelques grâces, et surtout sans originalité. Qu'on s'imagine les arbres de l'un des carrés des Tuileries, ébranchés, coupés à trente pieds environ de hauteur, unis les uns aux autres par des arcades surcintrées dans le genre mauresque, et dont de simples planches bien ajustées formeraient un plafond par où viendrait le jour; qu'on entoure le tout d'un mur gothique chargé de sculptures où l'alcoran, en caractères arabes, se déroule en guirlandes, et l'on aura une idée assez exacte de l'intérieur de cette cathédrale qu'on appelle encore communément la *Mesquita* (la Mosquée); qu'on ajoute sur l'un des côtés, une cour assez considérable, entourée de murs élevés, également chargés de sculptures, de corniches ou d'arcades, et dont les portes seraient flanquées de tours d'un goût bizarre; que dans cette cour on suppose des bassins de marbre remplis d'eau pure et jaillissante, avec des allées d'Orangers toujours chargés de fleurs ou de fruits, et près desquels ceux des Tuileries seraient des arbustes, dominés par quelques Palmiers qui

balancent majestueusement leurs têtes au-dessus de l'édifice, il ne manquera plus rien à la ressemblance du tableau. Le peuple qui construisit la Mesquita était certainement un grand peuple. Nous ne saurions oublier l'impression que produisit ce monument sur la suite de Joseph, quand les troupes qui accompagnaient ce prince en Andalousie, y entrèrent pour la première fois. Joseph étant arrivé à Cordoue, le chapitre, dans le plus brillant costume, vint chercher, au palais épiscopal qu'il occupait, ce monarque qui avait témoigné l'intention d'assister à la célébration de l'office divin. Le peuple se pressait en foule autour du cortége: lorsqu'on parvint à l'entrée de la cour, l'aspect de ses murs antiques et d'une construction orientale, de ses palmiers africains ombrageant la verdure des orangers qui mêlaient le parfum de leurs fleurs à celui de la fumée échappée des encensoirs, et dans les branches desquels voltigeaient mille rubans ou des drapeaux de toutes les couleurs; les chants religieux, les acclamations de la multitude, le bruit des cloches et du tambour auquel se mêla bientôt celui de l'artillerie, la beauté du jour; en un mot, les choses

inanimées et les choses vivantes formaient un ensemble inusité, comme pour imprimer à cette matinée un caractère de solennité particulière, qui semblait mettre en rapport, sous les auspices de la divinité même, les habitans de Cordoue et leur nouveau roi. Mais les événemens n'ont point permis cette alliance. Antillon, auteur espagnol dont nous avons eu plusieurs fois occasion de citer les observations judicieuses, dit que les habitans de la ville manquent de politesse, de monde et d'éducation, et que la noblesse n'y vaut guère mieux que le peuple. Cordoue peut avoir quarante mille ames; son principal commerce consiste dans l'orfèvrerie; ses haras méritent leur réputation, ce sont eux qui fournissent la plus grande partie des remontes de la cavalerie espagnole.

Les autres villes ou lieux remarquables de la province sont, dans la partie montueuse qui dépend du système Marianique:

Fuente-Ovéjuna, sur les limites de l'ancienne Estramadure méridionale, au centre du bassin supérieur du Rio Guadialto (p. 148); Bénalcasar, déjà au revers septen-

trional des principales chaînes de la Sierra Moréna, et dans la vallée du Rio Zuga, qui tombe dans le Guadiana (p. 108); cette ville, située à une grande distance de toute autre population, est néanmoins assez considérable, et présente des ressources en tout genre: elle dut être un lieu de prédilection pour les Maures qui l'avaient environnée de fortes murailles, avec un château fort. Le canton, quoique désert, est très-fertile, et d'abondans pâturages y nourrissent une immense quantité de troupeaux. Pozo-blanco est le plus considérable des bourgs du canton, appelé de Pedroches, que le Rio Guadalmez (p. 108) sépare de l'ancienne Manche.

On doit citer parmi les beaux villages qui s'élèvent sur les rives du Guadalquivir, à droite, Villa Franca et Alcoléa, où la grande route de Madrid passe sur l'un des plus beaux ponts de l'Europe pour arriver à Cordoue; et sous cette ville, Almodovar del Rio; à gauche, Aldea del Rio et el Corpio, en-deçà du Rio Guadajoz (p. 127), avec Palma, en-delà au confluent de Génil (p. 128).

On trouve dans la Campine, Bujalance au

milieu des forêts d'oliviers, et dont la population passe quatre mille ames; Castro del Rio et Espéjo, sur le Rio Guadajoz, dans un canton salé; Fernand-Nuñez, duché dont une grande maison d'Espagne porte le titre, petite ville située sur une hauteur, et dont les environs produisent de l'huile et des grains en abondance; la Carlotta, l'une des populations nouvellement établies en Andalousie, et qui se trouve entre Cordoue et Écija, dans un espace de terrain naguère inculte et désert, aujourd'hui couvert d'oliviers; enfin Fuente Palmera, dont la belle culture est une conquête sur les Chamœrops ou Palmiers nains qui avaient usurpé une contrée où les Murciens viennent récolter du Kermès sur les petits Chênes toujours verts des lieux arides.

Un petit groupe de montagnes, dépendant de celles qui s'étendent entre le Génil et Jaën, présente, dans le sud-est de la province, Doña Mencia, Luque et Priégo, lieux considérables: ce dernier surtout est véritablement un séjonr enchanté au milieu des rochers menaçans. On y trouve des plateaux et des vallons couverts d'arbres fruitiers les

plus beaux; tout y abonde : une fontaine qui ne le cède pas en volume aux jets d'eaux de certaines maisons royales, y jaillit par vingt bouches dans un immense bassin au milieu d'une place; on y trouve des sources salées, et d'autres sources incrustantes non moins extraordinaires par leurs effets que celles de l'Auvergne.

Le bassin du Génil contient Montilla, jolie ville dont le territoire donne un vin excellent; Lucéna, ville encore plus agréable, plus populeuse et plus riche, où le sol ne sait rien refuser, et dont les chevaux sont fort estimés; Algarinejo, Rute et Don Gonzolo, sur des pentes fertiles en huile, en vin et en blé : ce dernier lieu nous semble devoir être bâti non loin du *Singilis* de l'antiquité, qui ne saurait être Antequerra, comme quelques-uns l'ont pensé, puisqu'Antequerra n'est pas immédiatement située sur la rive droite du Génil. Écija, probablement l'*Astigis* des Romains, sur la rive gauche de cette même rivière que la route de Madrid traverse, un peu avant d'arriver dans la ville, sur un pont solide : sa population passe quinze mille ames; les environs sont

très-fertiles, mais le seraient davantage si la privation d'eau ne s'y faisait souvent ressentir : la chaleur de l'été y est tellement violente, qu'elle dessèche jusqu'aux sources. On y cultive le coton avec succès.

3o. Province de Jaen. Elle est bornée au nord par celle de Ciudad-Réal ; à l'est par les provinces de Chinchilla et de Grenade, au sud encore par celle-ci, et à l'ouest par la précédente; elle représente l'ancien royaume du même nom, et se forme à peu près du bassin supérieur du Guadalquivir : elle offre une longue suite de plaines fertiles bien arrosées, environnées par le nord, au levant et vers le sud, de hauteurs considérables que sillonnent une multitude de vallées.

Jaën (*Oningi* et *Oringi*), capitale, à vingt lieues de Grenade, dix-huit de Cordoue, et trente de Ciudad-Réal, chefs-lieux des provinces limitrophes, n'a aucune relation avec Chinchilla, qui en est séparée par un espace presque inconnu au reste des Européens, et de quarante-cinq lieues de diamètre. Jaën est remarquable seu-

lement par sa cathédrale, construite dans le goût le plus moderne : monument imposant, élégant et somptueux qui est presque aussi considérable que la ville; sa population s'élève tout au plus à dix mille ames, et son évêque n'est pas riche. Elle est sans industrie ; on n'en cite que les jambons. Les rois maures l'avaient environnée de bonnes murailles qui subsistent encore, et y construisirent un fort château dont l'enceinte, très-bien conservée sur la hauteur qui domine la ville, a pu être réparée et remise par les troupes françaises en état de défense. Ce point, quoique écarté, leur était important pour observer les monts de Cazorla et les débouchés supérieurs des Andalousies.

Les autres lieux remarquables de la province sont, sur la belle route de Grenade, Torreximena, Martos, Alcaudète, et Alcala la Réal. La première de ces villes est peut-être le *Tucci* des anciens, qu'on a cru reconnaître dans la seconde qui fut bien positivement leur *Augusta Gemella*, ainsi que l'attestent des inscriptions que nous y avons retrouvées nous-mêmes dans diverses murailles, où elles entrent comme matériaux

de construction. Martos, dont la population est plus considérable que celle de la capitale, est remarquable par un rocher escarpé et immense contre lequel plusieurs maisons sont adossées. C'est du sommet de ce rocher, que le roi Ferdinand, auquel on donna le surnom de Justicier, dans un temps où l'on confondait la cruauté avec l'exercice de la puissance souveraine, c'est du sommet de ce rocher que le roi Ferdinand le Justicier fit précipiter les deux frères Carvajal, innocens du crime qu'on leur imputait; ceux-ci, en roulant sur les pointes des pierres qui les brisaient dans leur chute accélérée, citèrent à jour fixe le tyran au tribunal de Dieu, et à peu près comme Jacques Molay y ajourna Philippe-le-Bel. Ferdinand, à la fin du mois qui était le terme assigné pour la vengeance, mourut subitement à Jaën, où le hasard de ce trépas fut regardé comme une preuve que la Providence ne protège pas toujours les grands coupables. Alcala la Réal est une ville qui acquit beaucoup d'importance du temps des guerres dont la prise de Grenade fut le résultat; elle est encore environnée des murs qui en

faisaient un *Réal* au quartier-général, et l'on y trouve un vieux château que les Français avaient réparé pour s'assurer la possession de la route de Grenade. On y compte près de neuf mille habitans ; les vallons d'alentour qui sont fertiles en vin et en fruits, fournissent abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie.

On trouve, en se rapprochant du Guadalquivir, Porcuña, Argona et Argonilla, bourgs importans, avec d'anciens châteaux, et qu'on dit avoir eu leurs petits rois maures, au temps où l'empire des Arabes tombant en ruine, des usurpateurs s'élevaient de toute parts.

Cazorla, située entre des montagnes d'une grande hauteur, qui unissent la Sierra Moréna à la Sierra Sagra et aux Chaînes qui s'avancent vers Jaën, est une petite ville reculée vers les sources que les Espagnols et les géographes considèrent comme celles du Guadalquivir. Elle offre une communication médiocre, mais praticable à la rigueur, entre le bassin de ce fleuve, et le pays de Murcie, par Huèscar. Ségura de la Sierra, non loin

des sources du Rio Ségura (p. 162), et qui dépendait dans l'ancienne circonscription du royaume de Murcie, est encore le principal lieu d'un canton élevé qui s'étend sur les montagnes par lesquelles la Sierra d'Alcaras se joint à la Sagra; cet endroit est riche en pâturages, et se trouve aux limites d'un véritable désert qu'on sait renfermer quelques mines et beaucoup de sel gemme.

De l'autre côté du Guadalquivir ou sur ses rives se voient, dans des plaines d'une prodigieuse fertilité, plusieurs cités opulentes; Ubéda qui renferme seize mille habitans et qui s'élève à peu de distance de l'antique *Betula*, qu'on a aussi appelé *Udeda*: on y trouve quelques fabriques d'étoffes de laine d'un tissu grossier. Les chevaux d'un coteau voisin appelé *la Loma*, sont excellens et passent pour meilleurs encore que ceux de Cordoue. Baeza (*Beatia*) à une lieue seulement de la précédente: jolie ville qui passe pour avoir eu jusqu'à cent cinquante mille habitans au temps de ses petits rois maures, et qui en conserve seulement quinze mille. Linarès à cinq lieues de Baeza, connue par de riches mines de Plomb exploitées pour le

compte du gouvernement; ces mines donnent jusqu'à quatre-vingts livres de métal par quintal de minerai, les anciens en tirèrent de l'Argent; on y trouve aussi du Chrôme. On voit aux environs les ruines d'un aqueduc romain qu'on pense s'être étendu jusqu'à l'antique *Bastulo* qui n'eût conséquemment pas été éloigné de Linarès. Andujar qui fut, dit-on, bâtie des débris de la vieille *Illirgis* ou *Illiturgis*, devenue plus tard le *Forum-Julium* des Romains, et dont on prétend retrouver l'emplacement à peu de distance; cette ville, qui renferme de quatorze à quinze mille ames, est sur la grande route de Madrid à Cadiz, située sur la rive droite du Guadalquivir qu'on y traverse sur un beau pont, et non sur la rive gauche, comme l'indiquent certains itinéraires.

Baylen, sur la route de Madrid, en s'élevant vers le Despéña-Perros, lieu célèbre par la première défaite importante que, sous les ordres du général Dupont, ayent éprouvé les armées françaises depuis qu'elles avaient reçu l'aigle pour insigne; une marche habile du général Reding par le pont de Mengibar qui se trouve sur la Guadiana, déter-

mina le succès de cette journée mémorable et si glorieuse pour les Espagnols.

La Caroline, la plus importante des colonies fondées par le sage Olavide, et désignées sous le nom commun des nouvelles populations de la Sierra-Moréna, la Caroline est un lieu charmant où l'on commence à trouver aux campagnes cet aspect africain que n'offre pas encore la Manche; les rues y sont coupées à angles droits, les propriétés enceintes de haies d'Agave et les jardins remplis de Nopals et de Dattiers.

---

31. Province de Grenade. Elle est bornée au nord par celle de Chinchilla et par la précédente, qui la limite aussi occidentalement avec les provinces de Cordoue et de Malaga; au midi par la Méditérannée; à l'est par la province d'Alméria et par un angle de celle de Murcie. Elle est couverte de hautes montagnes, dont les plus imposantes qui appartiennent au système Bétique, sont appelées la *Sierra Névada* (p. 38), à cause des glaciers qui la couronnent. Quelques vallées cultivables occupent une petite surface dans

son étendue; mais l'extraordinaire fertilité de celles-ci dédommage amplement l'homme du peu de terrain que la nature y mit à sa disposition.

Grenade, capitale à vingt-quatre lieues de Malaga, vingt-sept de Cordoue, vingt-six de Jaën, cinquante de Murcie et vingt-huit d'Almeria chef-lieu des provinces limitrophes; à quarante-huit lieues de Séville, et cent de Madrid; cette ville est située au confluent du Génil et du Daro (p. 129), à la base septentrionale, aux racines mêmes des deux plus hauts sommets de la Sierra-Névada, et sur le bord d'un magnifique bassin circonscrit de hautes montagnes et que pare la plus brillante culture. Cette heureuse cité gît comme interposée entre des étés et des hivers éternels dans une région printanière; tandis que les fruits des pays chauds décorent tous les jours ses marchés, la neige rafraîchit les eaux dont elle se désaltère. Il n'est pas de maisons dans Grenade où ces eaux ne jaillissent au milieu des moindres patio (p. 527). Les Romains ne s'étaient point établis sur le point où se voit maintenant Grenade; leur ville dans son magnifique bassin, était *Eliberis* ou

Illiberis, dont l'emplacement dut exister sur les pentes de la Sierra d'Elvira : ce sont les Maures qui choisirent l'emplacement de Grenade, qui, lors de la chute du royaume de Cordoue, fut la capitale d'un nouvel empire, et devint en même temps une des plus riches et des plus populeuses cités de l'univers. Il n'est pas permis de douter qu'elle n'eût alors près de trois lieues de circonférence, au moins soixante et dix mille maisons, et quatre cent mille habitans. Elle mit jusqu'à soixante mille hommes sous les armes. Ce nombre avait été porté jusqu'à cent mille, durant le siége terrible qu'elle supporta pendant plus d'un an, et dont l'issue fut sa conquête en 1492. Deux citadelles, l'Albaysin et l'Alhambra, lui servaient de réduits ; la seconde était en même temps le palais favori des monarques. On a beaucoup exagéré sa magnificence, la beauté de ses bassins de marbre, de ses fontaines jaillissantes, de sa cour des Lions et des appartemens qui restent, à peu près intacts, du temps où les Maures les construisirent ; mais en diminuant de la moitié les merveilles qu'on en a dites, l'Alhambra n'en demeure pas moins

un monument fort curieux et digne de toute l'attention des historiens et de l'amateur des arts. On y voit quelques pièces qui ont été ajoutées ou réparées par les successeurs de Ferdinand et d'Isabelle, et qui d'une construction assez moderne ont été habitées par ces princes. L'Alhambra était devenu une citadelle importante par les ordres du maréchal Soult. Les jardins du Généralif, si vantés, n'équivalent pas à la moindre maison de campagne du dernier bourgeois de Paris. Nous y avons remarqué un Cyprès contemporain des rois maures, et qui joue un rôle dans les histoires chevaleresques des guerres de la conquête ; il est en pleine végétation et d'une taille extraordinaire. Au milieu de l'Alhambra s'élève un somptueux palais moderne construit sous Charles-Quint, et qui n'a pas été achevé.

Grenade est le siége d'un archevêché, que les homélies de l'un de ses prélats ont rendu plus célèbre que tous les autres archevêchés de la chrétienté ; la cathédrale est fort belle, on y voit un magnifique tombeau avec cette inscription : A ceux dont naquit l'invincible Charles-Quint. Grenade, qui ne compte plus guère

que soixante mille habitans, présente des quartiers qui portent encore tout le caractère arabe avec quelques rues et places beaucoup plus ouvertes et d'un goût moderne. Les promenades et les jardins le long du Génil et du Daro sont très-agréables. Le général Sébastiani, dont cette ville fut long-temps le quartier-général, et qui en fit respecter le territoire par les armées de Murcie, y fit construire, aux frais des troupes françaises qu'il commandait, une fort belle salle de spectacle. L'industrie et les sciences florissaient à Grenade au temps des Arabes qui avaient aussi plusieurs bibliothèques dans cette ville illustre; on n'y voit aujourd'hui ni industrie ni bibliothèques, et le goût des sciences a disparu. On y entretient une manufacture de poudre à canon qui tire le salpêtre qu'elle emploie de la ville même ou d'Alméria, et qui travaille pour le compte du gouvernement. Les monts des environs de Grenade fournissent des marbres et de l'albâtre de la plus grande beauté. Des colonnes qu'on voit dans plusieurs églises d'Espagne, et qu'on croit du verd antique, viennent de l'une des sources du Génil, et plusieurs de-

vant-d'autels sont décorés, dans la cathédrale de Grenade, des productions de la Sierra-Névada.

Les autres villes ou lieux remarquables de la province, sont : sur la côte, Almuñécar, Motril et Ardra. Ces villes ne présentent point de port, mais les plages voisines leur facilitent un commerce maritime assez lucratif. Tout ce que nous avons dit du territoire d'Estépona (p. 547) leur est applicable. Les cotons de Motril sont surtout renommés; l'on y distille du rhum qui ne le cède point en qualité à celui de la Jamaïque, et toutes les productions de la zone torride peuvent réussir dans ses environs. Ujijar s'élève au centre du fertile bassin qu'arrose dans les montagnes la petite rivière d'Ardra. Cette ville est réputée la capitale des Alpuxaras, et l'on prétend que, malgré toutes les persécutions dirigées contre les Maures, plusieurs de leurs familles s'y sont conservées.

Le bassin supérieur du Rio de Motril ou Guadalféo (p. 171) offre les petites villes de Torbiscon, d'Orgiva et de Lanjaron où les procédés arabes d'agriculture se sont conservés et produisent des richesses terri-

toriales incroyables. A Lanjaron surtout, au moyen d'arrosemens merveilleusement entendus, on est parvenu à rendre fertiles jusqu'aux rochers les plus dépouillés, et Clémenté parle de ce lieu avec enthousiasme.

Le bassin du Génil offre Alhama dans un pays extrêmement élevé, ville entièrement moresque, encore environnée de fortes murailles, où la campagne languit la moitié de l'année sous la neige, tandis que pendant six mois le soleil y dévore les champs. Alhama, où l'on trouve quelques fabriques de cuir, communique avec Grenade par une route sur laquelle sont établies d'excellentes salines, et avec Malaga par l'étrange porte de Zafaraya (p. 174), ce qui en fait une espèce d'entrepôt entre deux capitales de province. On trouve dans les environs des sources chaudes et des bains d'eaux minérales assez renommées en Andalousie. Ce fut le dernier lieu où se défendirent les Arabes, et la population entière s'y compose encore de ces familles que l'inquisition persécuta saintement sous le nom de *Moriscos*. Loja, chef-lieu d'un petit canton très-montueux, situé sur le Génil où existe un pont, et dans l'en-

droit même où cette rivière, grossie d'une multitude d'affluens et ayant, avec ceux-ci, serpenté dans la Véga ou bassin de Grenade, s'est fait jour à travers les rochers pour s'échapper vers le Guadalquivir. Santa-Fé, petite ville environnée de murs, à deux lieues de Grenade, au centre de la plaine, et qui fut le quartier-général de Ferdinand et d'Isabelle, pendant la guerre de la conquête. Un tremblement de terre qui eut lieu au commencement de 1807 a presque entièrement ruiné cette Santa-Fé. Monté-Frio, Illora et Isnallos, vers les confins des provinces de Cordoue et de Jaën, principaux lieux du canton montueux mais fertile, appelé las Villas. Les cartes s'obstinent à placer Illora sur la grande route de Grenade à Alcala par Pinos-Puenté, encore qu'il reste au loin sur la gauche. Isnallos offre une communication, médiocre à la vérité, avec les parties supérieures du Guadalquivir, ou avec le pays de Murcie par Diezma, où l'on rattrape la grande route. C'est par ce point qu'une partie de l'armée française évacua le pays avec quelque artillerie et des bagages. Guadix, siége épiscopal avec une assez belle cathédrale,

jolie ville entourée d'anciennes et assez fortes murailles où les Maures se défendirent longtemps et avec opiniâtreté, au centre d'un canton fertile où débouchent de riches vallées. A deux lieues de cette ville existent les eaux minérales de Graéna où l'on trouve quelques établissemens pour prendre des bains. Gor, duché qui n'est qu'un gros bourg au pied des montagnes du même nom et non loin de la Venta-del-Bahul, qui forme une position militaire redoutable sur la grande route même de Baza. Baza, évêché où l'on arrive par des plaines fort élevées, et vers laquelle on descend par une pente doucement ménagée sur l'escarpement qui distingue ces plaines de la plaine inférieure, appelée Hoya de Baza; étendue fertile de terrain qui, depuis Canilles jusqu'aux bains minéraux de Benzaléma, prodigue à l'agriculteur tous les genres de récolte qu'il lui demande et particulièrement du chanvre et du lin. Baza était une ville immense au temps des Arabes, elle eut jusqu'à cent cinquante mille habitans. Il lui en reste tout au plus la quinzième partie. Les persécutions exercées par le Saint-Office contre les Morisques ont causé cette dépopu-

lation. Huèscar, au pied des contre forts méridionaux qui descendent de l'imposante Sierra-Sagra (p. 29 et 125), vieille ville dont quelques-uns attribuent la fondation aux Carthaginois, et où d'autres croient retrouver l'*Illispula* des Romains, encore qu'il soit à peu près prouvé qu'elle ait été fondée par les Maures. C'est à quelque distance que l'on aperçoit les ruines d'une antique cité appelée *Huescar la Vieja,* et qui fut peut-être la ville carthaginoise. Huèscar, au centre d'un pays coupé de vallées profondes, couronnées de plateaux dépouillés, n'en est pas moins assez riche. Sa population s'élève à neuf ou dix mille ames.

---

32. Province d'Alméria. Terminée en pointe vers le nord, elle est bornée à l'ouest par la précédente, au sud par la Méditerranée, à l'est par la même mer et par la province de Murcie. Elle est à peu près formée du bassin de l'Almanzora (p. 168), et du Rio-d'Alméria (p. 169); c'est-à-dire, qu'elle s'étend sur la partie méridionale du versant Ibérique, et sur la partie orientale du ver-

sant Bétique que séparent, en cette partie, depuis la Sierra d'Oria, jusqu'au cap de Gatte, les montagnes de Filabres et d'Aljamilla. Le principal sommet de cette Sierra de Filabres est, d'après l'observation de Bowles, un immense bloc de marbre blanc, sans mélange d'aucune autre substance, élevé de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et dont le circuit n'a pas moins d'une grande lieue. Peu de contrées sont aussi coupées, mais il n'en est guère non plus qui présentent de plus beaux vallons étendus en plaines fertiles.

Alméria (*Murgis*), capitale, à vingt-huit lieues de Grenade, et trente-six de Murcie, chefs-lieux des provinces limitrophes. Cette ville possède un port dont le commerce est encore assez considérable; mais il le fut bien davantage au temps des Arabes. « Les rois maures de Grenade, nous dit Conde, dans ses notes sur le Nubien, estimaient Alméria le plus précieux joyau de leur couronne, tant par la fertilité de son sol, que par ses riches manufactures et par son commerce; les productions de la terre, avec les tissus et les ouvrages d'arts, en étaient expédiés pour l'Afrique,

l'Égypte ou la Syrie, et ses corsaires étaient la terreur des vaisseaux catalans et pisantins.» On y comptait alors, comme à Baza, plus de cent cinquante mille habitans; il n'en reste pas la sixième partie, et le commerce d'Alméria se borne à l'exportation d'un peu de vin, de quelques fruits secs, de beaucoup de sparterie, de soude, de plomb qu'on extrait de mines peu éloignées, et de salpêtre qui se transporte à Grenade. Alméria est le siége d'un évêché dont le prélat possède de délicieux jardins. Partout où la campagne est arrosée, elle y donne les plus belles récoltes en tout genre, et l'on s'y croirait sur la côte d'Afrique par la nature de la végétation qui pare le sol. Le cap de Gate, éloigné de cinq lieues, présente des porphyres, des grenats, des basaltes et autres traces de volcanisation.

Les autres villes ou lieux les plus remarquables de la province, sont Dalias et Berja, sur les pentes méridionales de la montagne riveraine appelée Sierra de Gador, et que les neiges couvrent durant les trois quarts de l'année. — Laujar et Ohanès, au pied ou sur les flancs de la Cordelière à qui cette der-

nière ville a donné son nom, et qui dépend de la Sierra Névada. — Alba et Finana, sur la communication qui, le long de ce qu'on nomme *Nacimiento* (naissance) du Rio d'Alméria, se rend à Baza par Canilles, et à Grenade par Gadix, le long de la base orientale du système Bétique (p. 169). — Gergal, Tabernas et Nijar, chefs-lieux des vallons occidentaux de la Sierra de Filabres. — Mujacar et Véra, non loin de l'antique *Vurci*, les villes les plus orientales de l'Andalousie, situées dans de riches campagnes à peu de distance des côtes de la Méditerranée. — Cuevas de Baza, Albox, Séron et Purchéna dans le bassin du Rio Almanzora : la dernière de ces villes est assez considérable ; sa population passe dix mille ames. — Oria, au point de partage des eaux des deux versans. — Cullar de Baza, sur la route de Baza à Huèscar, qu'une véga fertile rend d'autant plus remarquable qu'on la trouve au centre de ce terrain salé que nous avons découvert être le fond d'une antique Caspienne (p. 120). — Vélèz el Blanco et Vélèz el Rubio, ou Vélèz le Blanc et Vélèz le Rouge, dans le bassin supérieur de ce torrent, sans embou-

chure, que l'on appelle la Sangonéra ou Avénidas de Lorca (p. 167).

---

33. Province de Murcie. Elle est bornée au nord par la province de Chinchilla, à l'est par celle d'Alicante et par la Méditerranée, au midi par la même mer, à l'ouest par la précédente, et sur un point par la province de Grenade.

Murcie (*Vergilia*), capitale, à trente-six lieues d'Alméria, cinquante de Grenade, vingt-deux de Chinchilla, et seize d'Alicante, chefs-lieux des provinces environnantes. Cette ville jouit du climat le plus sain et de la température la plus égale; elle est située à la rive gauche de la Ségura (p. 162), sur laquelle s'élève un solide pont de pierre; ses promenades sont délicieuses; on y voit plusieurs beaux monumens avec quelques fabriques de soieries et de galons, qui furent autrefois beaucoup plus florissantes; on y fait aussi d'excellent salpêtre par de fort bons procédés. Les quantités de cette substance qu'on retire de Lorca, d'Alcazar, de Pedernoso et autres lieux de

la Manche, jointes à celle qu'on fabrique à Murcie, transportées dans cette ville, servent à alimenter huit ou neuf moulins à poudre qu'on trouve dans les environs, et qui fabriquent annuellement jusqu'à quinze ou seize milliers. Les mûriers font, avec des orangers et autres fruits, la principale culture des environs de Murcie, qui compte vingt-deux mille habitans, et soixante mille si l'on y comprend les cultivateurs de la Huérta, c'est-à-dire des vergers qui l'environnent. Cette ville fut jadis trois fois plus considérable; il lui reste de sa splendeur un évêché dont le prélat touche 550,000 francs de rente; l'un des plus riches chapitres de l'Espagne, dont les prébendes et les dignités sont estimées à 15, 20 et 25,000 francs de revenus. Louis de Béluga, qui en était l'évêque dans la guerre de la succession, tint pour Philippe V; ayant pris les armes et ameuté son troupeau contre l'archiduc, il fut nommé cardinal dès que la maison de Bourbon fut assise sur le trône; c'est de lui qu'on disait qu'en répandant le sang, il était parvenu à se vêtir de pourpre.

A douze lieues de Murcie, et vers le sud-

ouest, se trouve Lorca (*Ilorcis*) avec douze mille habitans tout au plus, et non trente, comme on l'a imprimé. Les environs en sont riches en huile, blé, orge et fruits, encore qu'ils manquent d'eau. Pour remédier à cet inconvénient, on avait construit un lac artificiel qui, retenant celles des pluies, les distribuaient ensuite dans la campagne. En 1802, cette belle construction fut ruinée par une crue subite qui renversa les digues et causa la ruine des champs inférieurs dont elle avait jusqu'alors fait la richesse. Entre Lorca et la capitale, sont, Tutana qui contient dix mille ames; Alhama au pied de la petite Sierra d'Espuña, avec des sources thermales fréquentées, et quatre mille habitans; enfin Lébrilla qui n'en a que douze cents, et dont les environs sont arrosés à l'aide d'un grand dépôt d'eau artificiel qu'alimentent les pluies.

Le long de la côte on rencontre las Aguilas, petit port défendu par quelques fortifications; et Almazarron, des environs duquel se tirent d'immenses quantités d'une terre bolaire, rouge, appelée en castillan *Almagre*. On se sert de cet almagre pour polir les glaces et

pour le mêler au tabac d'Espagne auquel il donne cette couleur particulière qui ne le caractérise pas moins que sa finesse ; on mêle l'almagre jusqu'à la poudre de piment employée dans la cuisine pour donner de la couleur aux sauces.

Carthagène, chef-lieu de l'un des trois départemens de la marine royale, est l'un des plus beaux ports et des plus sûrs de la Méditerranée, bien fortifié, et défendu par une île appelée d'Esombéra, qui en met en même temps l'entrée à l'abri de la violence des vents ; cette ville, fondée par les Carthaginois, conserva le nom de ceux qui l'avaient bâtie ; les Romains la nommaient *Carthago Spartaria*, à cause de la sparterie que fournissaient ses environs qui en donnent encore une grande quantité. Le territoire de Carthagène produit encore de la barille et de la soude ; ses fabriques de cordages consomment cinquante mille quintaux de chanvre. On découvre tous les jours dans les environs de nombreux débris d'antiquités de toutes les époques, et des médailles puniques s'y mêlent aux romaines, aux grecques, ainsi qu'aux monnaies gothiques ou arabes.

Orihuèla (*Orcelis*), qui faisait naguère partie du royaume de Valence, se trouve à quatre lieues de Murcie sur la même rivière. Cette ville est le siége d'un petit évêché dont le diocèse ne compte guère que cinquante et quelques paroisses. On attribue sa fondation aux Carthaginois; son territoire est un véritable jardin; sa situation charmante; son climat salubre; son commerce borné; son industrie nulle, et sa population s'élève à vingt-un mille habitans.

Molina, à trois lieues de Murcie sur la route de Chinchilla, avec trois mille habitans qui cultivent des oliviers et des mûriers sur un territoire assez sec; Ziézar, principal lieu de l'heureuse vallée de Ricote (p. 314), à l'extrémité de laquelle se trouvent les sources thermales d'Archéna; Céhégin et Caravaca dont il a déjà été question (p. 165), sont les autres lieux importans de la province.

34. Province de Chinchilla. Elle est bornée au sud par la précédente et par celle de Grenade; à l'est, par les provinces d'Ali-

cante et de San-Félipe; au nord par celle de Cuenca, à l'ouest par celles de Ciudad-Réal et de Jaën. Sa capitale se trouve à vingt-deux lieues de Murcie, vingt-six d'Alicante, vingt-cinq de San-Félipe, trente-cinq de Cuenca et quarante de Ciudad-Réal, chefs-lieux de ces provinces. Chinchilla est une triste ville située sur une hauteur assez considérable, à droite de la grande route méridionale de Valence à Madrid: aussi, pour la parcourir, faut-il sans cesse monter et descendre. On y jouit, dans presque toutes ses parties, d'une vue immense qui s'étend à perte de vue sur de vastes plaines, excepté dans la direction de Las-Péñas-de-San-Pédro qu'on aperçoit au loin vers l'ouest-sud-ouest. Sa population s'élève à dix mille ames; elle est dominée par un vieux château ou plutôt par une forte tour carrée qu'environne un fossé très-profond et en très-bon état. Lorsque l'armée française, commandée par le maréchal Soult, passa par ce lieu après l'évacuation de l'Andalousie, le général Daricaud essaya d'enlever cette forteresse où des troupes espagnoles s'étaient enfermées dans l'espoir que l'on ne s'occuperait pas

d'elles. Il est douteux que ce brave général eût eu le temps de réussir dans son entreprise, si le ciel n'eût semblé se déclarer pour lui. A peine il avait établi une petite batterie de brèche, qu'un orage épouvantable se forma dans les airs, précisément sur les assiégés, et la foudre étant tombée avec un épouvantable fracas sur la tour, tua le commandant avec plusieurs hommes de la garnison; ce qui détermina le reste à se rendre.

On doit citer comme les autres lieux les plus remarquables de la province: Alcaraz, vers l'origine du Rio Guadalména (p. 112), ville assez considérable détachée de la Manche, et qui donne son nom à de très-hautes montagnes dépendantes du système Marianique. Ici le point de partage des eaux est fort indécis, et le même canton, fertile et rempli de villages, est un bassin presque commun à des ruisseaux qui s'écoulent dans l'Océan par un affluent du Guadalquivir, et par le Rio Madéra qui tombe dans le Rio Mondo, affluent de cette Ségura que nous avons vue se dégorger dans la Méditerranée. Albacéte (*Cetide*), sur la grande route méridionale de Valence à Madrid, avec huit mille habitans,

grand bourg situé dans une vaste et monotone plaine qui donne du blé, de l'orge, du vin et beaucoup de safran; on y fabrique beaucoup de quincaillerie, de coutellerie et des ouvrages grossiers d'acier ou de fer; on y voit un bâtiment assez remarquable appelé *la Lonja* (la Bourse), et dans lequel se tient au mois de septembre la foire la plus célèbre et la plus fréquentée de l'Espagne. Las-Peñas-de-San-Pédro, lieu situé sur les hauteurs où le système Marianique s'adoucit ou plutôt s'efface vers le nord-est; on y voit un vieux château très-fort, que les Espagnols avaient, dit-on, remis en bon état dans la guerre de 1808 à 1813; il leur servait comme d'une place d'armes intérieure, qui, voisine de l'une des grandes communications du royaume, pouvait l'inquiéter au besoin. Hellin dont on vente les environs rians et couverts de verdure, au milieu d'un canton désert et dépouillé. Moratalla, dans l'un des vallons de cette vaste solitude qui forme la région supérieure du bassin de la Ségura (p. 165). Jumilla (*Gemellæ*), aux environs de laquelle on retrouve chaque jour des médailles, ainsi que de belles mosaïques et autres restes de

l'antiquité; sa population s'élève à huit mille ames; son territoire est très-fertile en oliviers; ses rues droites et propres ne sont cependant point pavées; un vieux château, qu'il serait facile de mettre en état de défense, la domine. Yécla, ville considérable pour le pays, dont la population s'élève à près de dix mille ames, fort bien percée, propre et qu'enrichit l'abondance de ses huiles. Caudete, vers l'extrême limite de la province, au fond d'un bassin très-fertile, environnée de vieilles murailles avec un château-fort démantelé depuis la guerre de la succession, à la suite d'une bataille qu'y perdirent les Anglais, combattant pour l'archiduc, le lendemain même de cette victoire d'Almaura qui avait ruiné le parti de ce prince; Caudete n'a pas moins de six mille habitans.

35. Province d'Alicante. Elle est bornée au nord par celle de San-Félipe, à l'est par la Méditerranée, au sud par la province de Murcie, et au couchant par la précédente. Sa capitale, située sur le bord de la mer, dix-sept lieues de San-Félipe, vingt-

de Chinchilla, et seize de Murcie, pourrait bien être l'antique *Lucentum*, qui s'élevait dans la contrée que les Romains appelaient *Spartaria* à cause de la grande quantité de graminées rigides qui en couvrent toutes les parties incultes, et que les Romains confondaient sous le nom générique de Sparte. C'est une place très-forte, défendue en outre par un château situé sur une montagne calcaire de plus de mille pieds de hauteur. Elle avait beaucoup souffert pendant la guerre de la succession; mais elle avait été réparée depuis, et surtout dans la guerre de 1808 à 1813. La ville, bâtie en croissant sur le bord de la mer et au fond d'une baie commode, fait avec toute l'Europe un grand commerce de soude, de barille et de sel, dont ses environs abondent; elle exporte surtout des vins très-renommés. Les vallées et les vergers des environs produisent une immense quantité de Mûriers, d'Amandiers, d'Oliviers et de Caroubiers. Sa population s'élève à près de vingt mille ames. On voit au sud de la ville, à une certaine distance de la Méditerranée, une île appelée la Plana ou la Tabarca, qui n'est qu'un immense rocher

dépouillé et absolument stérile, dont on tire d'assez beaux marbres.

Les autres lieux remarquables de la province sont : Elche (*Illici*), petite ville située dans l'un e des campagnes les plus fertiles de la Péninsule, renommée par les bois de Palmiers Dattiers qui l'ombragent, et dont on trouve une plus grande quantité dans ce lieu, que n'en pourrait offrir ensemble tout le reste de la Péninsule; on y compte jusqu'à vingt-cinq mille habitans. Crébillente dans une immense plaine; Aspe, Montforte et Noviéda, disposées en triangles dans la vallée de la rivière d'Elche; Elda, dans la même vallée; Villéna (*Arbaculla*), marquisat, ville autrefois très-forte avec douze mille habitans, dont le territoire est très-fertile en oliviers, et renferme un lac salé (p. 315); Biar et Bénarès dans un vallon assez fertile, entre des montagnes calcaires; Xijona à cinq ou six lieues au nord d'Alicante, sur la route de Valence, ville dont le territoire est cité par le grand commerce qu'il fait avec le reste de l'Espagne : ce canton alimente la Péninsule d'une espèce de nougat appelé *Turron;* il doit ce genre d'indus-

trie à l'immense quantité d'Amandiers et à l'excellence du miel qu'il produit; Alcoy sur la petite rivière du même nom, ville très-florissante par ses ateliers, où l'on file de la laine, et par ses papeteries : sa population passe quinze mille ames; Concintayna sur la route de Valence par San-Félipe ; Villajoyosa, Benidorme, Altèa et Xavia sur la côte; enfin Polope, Callosa et Bénisa dans la partie orientale et intérieure du pays, sont encore des bourgs fort considérables.

---

36. Province de San-Félipe. Elle est bornée au nord par la province de Valence dont elle est séparée par le Jujar qui en marque les frontières, à l'ouest par celle de Chinchilla, au sud par la précédente, et à l'est par la mer. Son sol est extrêmement montueux; mais on y trouve un grand nombre de vallées extrêmement fertiles et populeuses.

San-Félipe (*Sætabis*), capitale, à quatorze lieues de Valence, dix-sept d'Alicante, et vingt-cinq de Chinchilla, chefs-lieux des provinces voisines; assez belle ville sur la rive droite du Rio Montéza, au pied de montagnes calcaires et dépouillées, que couronne

un château qui fut très-fort. Les murailles de son enceinte la rendirent long-temps respectable, et lorsque ses remparts tombèrent, le courage de ses citoyens vint suppléer à ces moyens de défense. Les Arabes, pour qui elle était un lieu de prédilection, l'appelaient Xativa, et ce nom se conserva jusqu'à la guerre de la succession, où elle tomba au pouvoir de Philippe V, après une résistance non moins opiniâtre que celle à qui Numance et Saragosse doivent l'immortalité de leur renommée. Les habitans avaient embrassé le parti de l'Archiduc : assiégés en 1706, par les troupes du roi que la maison de Bourbon venait donner à l'Espagne, ils aimèrent mieux mourir, en mettant le feu à leurs maisons, que de se rendre; lorsque les assiégans furent maîtres de la brèche, les vainqueurs, se joignant aux victimes, parcoururent Xativa le flambeau et le fer à la main : tout périt, hommes, femmes, enfans et vieillards; mais le général français parvint à sauver les prêtres : il ne resta de Xativa que des monceaux de cendres, et le nouveau roi donna son nom à la ville nouvelle qui s'éleva sur l'emplacement de la

cité détruite. Malgré la faveur de ce baptême, les habitans de Xativa, devenue San-Félipe, ont conservé contre les Français et contre tout ce qui est d'origine française une haine que la vue des débris dont ils sont encore environnés ne cesse d'entretenir. On y trouve beaucoup de belles fontaines, des promenades agréables, une papeterie et quelques fabriques de soie. Sa population s'élève à dix mille ames. Les environs sont remplis de rizières et de beaux jardins.

Les autres lieux remarquables de la province sont : Cofrentes au point où le Jujar reçoit le Rio Cabriel, à l'extrémité septentrionale d'un canton particulier, appelé Val, et qui fut le lit d'un lac très-encaissé dont les eaux se sont fait jour à travers de hautes Sierra de Marlès et de Téresa, que le Jujar divisa un peu au-dessous du confluent. Ayora, dans le versant du val de Cofrentes, sur le chemin de cette ville. Alcira (*Sætabicula*), sur la route de Valence, dans une petite île que forme le Jujar qu'on y passe sur deux ponts en pierres ; elle est extrêmement ancienne, et remonte aux temps des Carthaginois, qui l'appelaient

Sacro; elle compte plus de dix mille habitans; son commerce et ses richesses sont considérables, ses environs sont un véritable jardin. Carcagente sur la route d'Alcira à San-Félipe, et Castellon, bourg populeux dont les habitans s'adonnent à la culture du mûrier. Gandia, Oliva et Déina sur la côte à l'orifice de belles vallées; la première et la dernière surtout sont fort considérables par leurs productions territoriales et par le commerce que ces productions entretiennent. Albaïda, chef-lieu d'une riche vallée au revers méridional de la Cordelière qui domine San-Félipe, et où se voient les beaux villages de Bénigain, d'Olléria, d'Ontementé et de Bocayrente. Fuente-de-la-Higuéra, sur les confins de la province, à une lieue de Caudete, vers la naissance du beau vallon dans lequel on traverse successivement Moxente sur la droite et sur la route de San-Félipe, et Montéza, chef-lieu d'un ordre militaire de chevalerie, sur la gauche, le long de la grande route d'Almanza à Valence : les environs de ces quatre endroits sont fort riches, Moxente surtout est habitée par une population industrieuse. Almanza, au centre d'une

plaine qui s'étend entre plusieurs chaînes de montagnes, ville assez considérable, célèbre par une bataille qui mit en quelque sorte fin à la guerre de la succession; en mémoire de cette bataille on a élevé un monument de victoire assez mesquin, et qui subsiste encore au milieu des champs.

---

37. Province de Valence. Elle est bornée au nord par celle de Castellon de la Plana, à l'ouest par la province de Cuenca, au sud par la précédente, à l'est par la mer. Ses parties occidentales sont hérissées de hautes montagnes dépendantes des extrémités inférieures du système Ibérique; l'orientale ou riveraine consiste dans cette magnifique campagne de Valence, jardin de l'Espagne, que Cavanilles nous peint avec raison comme la plus belle partie de l'Europe. La Turia ou Guadalaviar (p. 160) la traverse du nord-ouest au sud-est, et la coupe en deux parties à peu près égales. Les bords de cette rivière sont couverts de rizières dont on tire de grands revenus; les eaux en sont distribuées d'une manière admirable sur tout le

pays, et lui procurent des arrosemens si abondans, que la rivière en est fort appauvrie vers son embouchure, ou quelquefois cette embouchure demeure à sec. On trouve dans la partie méridionale de la côte un étang qui s'appelle l'Albuféra; son étendue est de trois lieues et demie du nord au sud, et sa largeur de deux lieues, de l'est à l'ouest: sa circonférence totale est à peu près de dix lieues; une langue de terre ou plutôt de sables la sépare de la mer Méditerranée avec laquelle un boucau très-étroit, et qu'on peut facilement intercepter, la met en communication. Une innombrable quantité d'oiseaux y viennent faire la guerre à d'innombrables poissons; d'immenses rizières s'étendent sur ses rivages. Les revenus de l'Albuféra, qui s'élèvent à plus de quarante-cinq mille piastres, étaient devenus avec le titre de duché l'apanage d'une belle gloire; mais le roi Ferdinand VII n'en ayant pas regardé la donation comme légitime, la gloire a perdu ses droits, le monarque est rentré dans les siens.

L'aspect des villes et des villages de cette province, de la précédente et de quelques parties limitrophes de l'ancien royaume de

Murcie, offre quelque chose d'oriental qui frappe d'abord le voyageur quand il en aperçoit les toits au loin; la plupart de ces toits et des clochers sont couverts en tuiles vernies, et le plus souvent d'une couleur de cuivre rouge qui brille selon l'inflexion des rayons du soleil, de manière à faire croire que tout y est recouvert en métaux polis.

Valence (*Valentia Edetanorum*), capitale, à quatorze lieues de San-Félipe, quarante-deux ou quarante-quatre de Cuenca, trente-deux de Téruel, et quinze de Castellon de la Plana, capitales des provinces limitrophes; à près de cent de Madrid par la route d'Almanza, à soixante-dix-huit par celle de Réquéna, à cent cinq de Perpignan, à travers la Catalogne, et cent dix de Bayonne par la route la plus courte. Valence est une très-belle ville entourée d'anciens murs, située à quelque distance d'une plage appelée le Grado, et qui lui sert de port. Sans être bien percées, ses rues sont agréables, mais non pavées, leur sol est ferré et battu comme le sont les allées d'un parc; et telle est la sérénité du climat, qu'on n'y connaît pas la boue qui fait en général des grandes villes un séjour

insupportable; on y trouve beaucoup d'anciens et grands monumens : sa population s'élève à cent soixante mille ames, dont cent habitent entre les murs, et dont soixante sont réparties dans les jardins des environs. Le caractère des habitans passe pour impétueux, inconstant, irascible et léger : c'est effectivement dans cette ville qu'on a vu, de tous temps, la populace remuante se porter aux plus grands excès en sens contraires. Le maréchal Suchet était parvenu cependant à s'y faire craindre et chérir, et le premier il éprouva que les Valenciens étaient susceptibles de constance, puisqu'ils joignent encore au souvenir qu'ils conservent de lui les sentimens de l'affection la plus respectueuse. Valence est une ville industrieuse et commerçante; ses manufactures de soie, si elles étaient encouragées avec plus de soin par le gouvernement, pourraient rivaliser avec celles de Lyon : elles occupent près de vingt-six mille ouvriers, et quelques-uns de leurs produits sont de la plus grande beauté.

Les lieux considérables de la province sont : Culléra, petit port sur la rive gauche et à l'embouchure du Jujar; Algamési sur la

route d'Alcira à Valence ; Cuadafuar et Carlet, dans la plaine que traverse le Rio Lambay ; Turris un peu plus en avant dans la vallée que forme cette petite rivière ; Chiva, Buñol, Réquéna (*Laubetum ?*), et Utiel sur la grande route septentrionale de Madrid ; Bénaguacil, Liria, le *Loera* des Carthaginois et le *Laurenca* des Romains, au milieu d'une immense et fertile plaine, lieu duquel le roman de Gilblas fait une peinture dont la beauté n'est point exagérée ; Chelva et Tuéjar dans la vallée du Guadalaviar ; Murviédro, sur le Rio Palencia au pied d'une montagne de marbre noir et sur la grande route de Catalogne, célèbre au temps des Romains, sous le nom de Sagonte : elle fut fondée par les Grecs de l'île de Zante, dès avant la guerre de Troie ; Puzol, entre la grande route et la mer, dans une plaine très-riche ; Ségorbe (*Secobriga*), Castelnova, Xèrica, selon les uns l'*Ociserda*, et selon d'autres le *Laxata* de l'antiquité ; Viver (*Belsinum*) et Bexis dans la partie supérieure de la vallée qu'arrose le Rio Palencia qui tombe dans la Méditerranée au Grado de Murviédro.

38. Province de Castellon de la Plana. Elle est bornée au nord par les provinces de Tarragone et de Saragosse, à l'ouest par celle de Teruel, au sud par la précédente qu'en sépare la Sierra d'Espadan, et à l'est par la Méditerranée; elle représente la partie septentrionale et contiguë à la Catalogne de l'ancien royaume de Valence.

Castellon de la Plana, capitale, sur la grande route de Valence en Catalogne, à quinze lieues de cette ville, vingt de Téruel par les traverses les plus directes, quarante-cinq de Saragosse, et quarante de Tarragone, chefs-lieux des provinces voisines, est une ville communément indiquée sur les cartes comme un bourg peu considérable, et n'en a pas moins été jugée digne, par son importance, de devenir le centre administratif d'une étendue de pays riche et populeuse. C'est le *Castalia* de l'antiquité; elle était bâtie à quelque distance de l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. James Ier, roi d'Aragon, en ayant fait la conquête sur les Maures, la déplaça pour la transplanter où nous la voyons maintenant; elle conserve encore ses anciennes murailles. Située dans

une plaine fertile, peu de cantons du royaume même de Valence peuvent le lui disputer en richesses et pour la variété des productions du sol; ses rues sont ouvertes et propres; et sa population s'élève à près de douze mille habitans.

Les principaux lieux de la province sont, entre la frontière méridionale et le Rio de Lucéna, sur les rives duquel s'élève la capitale: Onda, sur le Rio Mijarès; Villa-Réal, sur la même rivière, au point où la coupe la grande route de Murviédro; Burriana et Nules en se rapprochant de cette ville; et Artava, sur la traverse qui conduit à Ségorbe. Dans le plat pays et le long de la côte ou de la route de Catalogne, l'ancienne et petite ville d'Oropésa, Alcala de Givert, Péñiscola sur un roc escarpé qui forme une presqu'île dans la Méditerranée; Vènicarlos, connue par des vins très-colorés, et Vinaros aux confins de la Catalogne. Dans l'intérieur montueux du pays, sur les pentes qui s'abaissent vers la Méditerranée, Alcora, Zucayna, Lucèna, Culla, Bénasal au pied de la Péña Golosa (p. 20), Cuévas de Masquira et Maléo. Enfin dans le bassin supérieur du

Rio Guadalope (p. 62) qui s'écoule dans l'Èbre à travers les parties orientales de la province de Saragosse, on trouve Morella, Forcal et plusieurs autres gros bourgs.

---

39. PROVINCE DE TARRAGONE. Elle est bornée, dans la direction du sud-ouest au nord-est, par la mer, au nord par les provinces de Barcelone et de Lérida, à l'ouest par celle de Saragosse et par la précédente ; l'Èbre en traverse les parties occidentales et méridionales, depuis Flix jusqu'à son embouchure; elle est formée des parties méridionales de l'ancienne principauté de Catalogne.

Tarragone (*Tarraco*), capitale, à quinze lieues de Barcelone par le chemin de la côte, seize de Lérida, quarante-deux de Saragosse, et quarante de Castellon, fut le chef-lieu de l'une des principales provinces de l'Espagne romaine; elle était alors tellement florissante, qu'on n'a pas craint d'évaluer sa population à plus de deux millions d'habitans. Si les ruines dont cette ville est encore aujourd'hui environnée n'attestent pas une telle splendeur, elles prouvent que

Tarragone était cependant beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans le commencement du dix-septième siècle, sa population ne s'élevait pas à plus de trente-cinq mille ames; à peine cette population dépasse-t-elle aujourd'hui sept mille. Comme cité, Tarragone n'est plus que l'ombre d'elle-même; mais, comme place forte, elle est toujours très-respectable; elle est située sur un rocher calcaire de plus de deux cents mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, le siége d'un archevêché, et son industrie consiste dans quelques manufactures de soie.

Les autres villes ou lieux remarquables de la province sont : Tortose, sur l'Ebre, à quatre lieues environ de l'embouchure de ce fleuve, jolie ville située sur une riante colline au milieu d'un pays fertile, arrosé par plus de six cents norias, place forte dont la population s'élève à seize mille ames. Reus : « Cette ville, que vous trouverez à peine signalée sur les cartes, nous écrivait le savant Léon Dufour (Annales des voyages, T. XVI, pag. 81), et qui est, pour ainsi dire, *inédite*, malgré une population de quinze mille

ames, est située à deux lieues de la mer; devenue une grande et belle cité et le principal entrepôt du commerce qui se fait sur toute la côte, les rues en sont larges, convenablement percées, et les maisons bien bâties..... La ville de Reus devint, pendant le siége de Tarragone (du 2 mai au 28 juin 1811), un point de la plus haute importance pour l'approvisionnement de l'armée et pour l'établissement des hôpitaux. » C'est dans un canton voisin, du côté des villages de Selva et de Falcette, qu'on cultive le Noisetier en grand; l'Espagne consomme une immense quantité des fruits de cet arbre, soit en nature, soit disposés en dragées, et cette partie seule de la Catalogne alimente cette consommation. Il en est de même des pignons ou petites amandes de la pomme de pin dont on met jusque dans les ragoûts et dans toutes les viandes hachées; ces pigeons viennent aussi de différens cantons du royaume de Murcie. Villa-Franca, sur la route de Barcelone, que sa position peut servir à intercepter et à défendre.

40. Province de Barcelone. Elle occupe le centre de la Catalogne; la précédente et la mer la bornent au sud, la province de Gérone la limite à l'est, celle de Lérida à l'ouest, et la France au nord; pays coupé, dont les vallons sont interceptés par de hautes montagnes, et dont les chemins sont de dangereux défilés.

Barcelone (*Barcina*), à quinze lieues de Tarragone par le chemin de la côte, à vingt-une de Gérone, et trente de Lérida, chefs-lieux des provinces circonvoisines, se trouve à trente-cinq lieues des frontières de France; cette ville possède un port magnifique, en même temps qu'elle est une place extrêmement forte, dont l'armée française ne dut la possession qu'à la supercherie, le 29 février 1808; elle est encore l'une des plus belles, des plus riches et des plus industrieuses cités de l'Espagne. Cent quarante mille habitans y sont occupés dans des fabriques d'indiennes, de rubans, de blondes, de galons, de fils, de toiles, de soies et de divers autres genres de marchandises. Ses rues propres et bien percées, sont embellies par plusieurs monumens remarquables; son commerce est

immense, et l'esprit de négoce n'y proscrit pas la culture des arts et des sciences. Le fort de Montjouy qui la couronne et complète sa défense est réputé imprenable. Napoléon y attachait un si grand prix dans la guerre qu'il fit à l'Espagne, que lorsqu'il envoya le général Gouvion-Saint-Cyr en Catalogne, celui-ci lui ayant demandé si S. M. n'avait pas d'instruction particulière à lui donner : « Non, lui répondit l'empereur ; la seule chose que je vous recommande, c'est de faire tous vos efforts pour me conserver Barcelone, car si vous perdiez cette place, je ne la reprendrais pas avec quatre-vingt mille hommes.» Le nombre des siéges qu'a subis cette ville est presque infini : elle n'en supporta pas avec plus d'opiniâtreté que celui qui termina la guerre de la succession. L'archiduc avait abandonné ses partisans, l'Espagne était soumise, les Catalans eux-mêmes domptés, et Barcelone soutint encore pendant la durée de 1713 à 1714, l'effort des armées françaises et espagnoles réunies ; ses habitans, réduits à leurs seules ressources et sans l'appui d'aucune garnison, lassèrent plus d'une fois la patience et le courage des assiégeans.

Alors des prêtres et des moines, le crucifix d'une main et l'épée de l'autre, animaient le peuple contre cette même maison de Bourbon dont aujourd'hui des moines et des prêtres défendent la cause par les mêmes moyens. Barcelone est le siége d'un évêché. On attribue sa fondation aux Carthaginois.

Mataro (*Ilturo*), autre port; Crannoler, Tarrasa, Martorel (*Telobis*), le célèbre Montserrat, Igualada, Santa-Coloma, Manréza et Vique (*Ausa*), lieux illustrés par un grand nombre de faits d'armes, durant les guerres de la république ou de l'empire, sont les lieux les plus remarquables de la province. Vers le bassin supérieur du Rio Lobrégat, on voit Berga et Baga; de l'autre côté des montagnes, d'où s'écoulent les sources de cette rivière, se trouve cette Cerdagne qu'arrose la Sègre qui semble interrompre la chaîne Pyrénaïque, et dont Livia (*Augusta*), sur la frontière de France vis-à-vis Mont-Louis, Puycerda et Belver sont les lieux les plus importans; ils ont tous joué un certain rôle dans toutes les guerres de Catalogne.

41. Province de Gérone. Elle est bornée au nord par l'ancien Roussillon, partie de la France aujourd'hui appelée département des Pyrénées-Orientales, à l'est par la Méditerranée, au couchant par la précédente; elle finit à peu près en pointe vers le sud, et occupe la partie orientale de la Catalogne, non moins anfractueuse que le reste du pays. La multitude des ravins qui la déchirent, des rivières qui l'arrosent, des crêtes de montagnes et de rochers dont elle se hérisse la font considérer comme intransitable. Le génie de ses habitans les porte à la guerre de parti : aussi, de tout temps, leurs bandes, composées de Somatènes et de Miquelets, furent-elles le fléau des troupes réglées qui tentèrent d'y pénétrer.

Gérone (*Gerunda*), capitale, à dix-huit lieues de Perpignan, vingt-une de Barcelone, siége épiscopal, située sur le Rio Ter (p. 156) au confluent de l'Oña, au pied de montagnes escarpées, aujourd'hui démantelée, fut une des places les plus fortes de la Catalogne. Elle avait, jusqu'en 1694, soutenu vingt-deux siéges sans succomber. La résistance que, dans la guerre de 1808 à 1813,

BIBLIOTECA · Granada · DE ANDALUCIA

elle opposa aux armées françaises, prouve qu'elle était encore digne de son antique réputation ; elle est maintenant bien déchue, et sa population ne s'élève guère qu'à quatorze mille ames, dont les ecclésiastiques et les religieuses font à peu près le quart. Sur la route de Perpignan à Gérone se trouve Figuières, une des places les plus fortes de l'Europe, et que sa situation rend presque imprenable, au milieu d'une population toujours prête à inquiéter ses assiégeans. La manière honteuse dont elle se rendit au général Pérignon, en 1793, n'est pas une raison pour croire qu'en d'autres circonstances elle capitulât avec la même facilité.

Hostalrich, autre place forte sur la route de Barcelone, dans la vallée de la Tordéra (p. 157) ; Guixols, Palamos, ports commodes et assez bien fortifiés ; la Bisbal, Torruella, la Escala et Rosas (*Emporicæ*), sont les principales populations riveraines : ce dernier lieu, au fond d'un vaste golfe, est un port que défendent quelques fortifications. Santa-Coloma sur les hauteurs méridionales, Olot, Castel-Sollit, Besalu et Bascara, sur la grande route de France, dans le bassin de

la Fluvia; Ripoll et Camprodon (*Sebendunum*), dans la partie supérieure du Rio-Ter, sur une communication qui, de Pratz de Mollo, dernier lieu de la France, conduit à Vique au cœur de la Catalogne, sont les principaux lieux de la province; lieux dont les noms ont souvent été cités dans les rapports des généraux pendant les guerres qui ont eu lieu de nos jours.

---

42. Province de Lérida. Elle est bornée du nord-est au sud-ouest par les provinces de Barcelone et de Tarragone, à l'ouest par celles de Saragosse et d'Huèsca, au nord par le département de l'Arriège, partie de la France. Elle occupe la région occidentale de la Catalogne, et se forme du bassin de la Sègre (p. 55). Les régions supérieures en sont très-montueuses, les méridionales sont composées de plateaux ou de magnifiques plaines, entre lesquelles on doit citer celle d'Urgel, l'une des plus riches et des plus belles de l'Europe.

Lérida (*Ilerda*), capitale, à trente lieues de Barcelone, seize de Tarragone, et vingt-six de Saragosse, est située sur la Sègre, une lieue environ au-dessous du confluent

de la Naguèra-Ribagorzana (p. 58), dans un canton des plus rians. On en attribue la fondation aux Carthaginois dont un général, appelé Hannon, fut vaincu dans les environs même par Scipion, l'an 537 de Rome. Sur ce champ de bataille, 168 ans après, c'est-à-dire 46 ans avant l'ère moderne, César y triompha des lieutenans de Pompée; enfin, le maréchal Suchet, couronné à son tour par la victoire, y reçut les marques les plus flatteuses de l'estime et de l'affection qu'il avait su inspirer aux habitans du pays : ceux-ci lui donnèrent, le 28 juillet 1811, une grande fête. « Ce jour, dit encore Léon Dufour, sera sans doute compté, par ce général, entre les plus beaux de son existence militaire et administrative; dans un tableau allégorique on voyait, au milieu de mille trophées, les noms de Saragosse, de Lérida, de Méquinenza, de Tortose, de Balaguer, de Tarragone et de Montserrate, boulevards qui venaient de tomber successivement dans les mains du Poliocrète moderne. Lérida, siége épiscopal, dont l'évêque possède deux cent cinquante mille francs de revenus, est une fort jolie ville; sa population s'élève à

quinze mille ames ; elle est en même temps l'une des citadelles les plus respectables de la Catalogne. »

Balaguer (*Bengusia*), et Cervéra (*Cervaria*), places fortes, l'une sur la Sègre, l'autre sur la route de Barcelone, sont après Lérida les deux principales villes de la province. Urgel à l'entrée de la Cerdagne, dont le nom est devenu ridiculement célèbre en ces derniers temps par son fantôme de régence, est encore un point important que domine, au revers méridional des Pyrénées, un château dont une brave garnison peut rendre la prise difficile. Salsona, petite ville florissante par ses étoffes de fil, de soie et de coton ; Cardona, sur le Rio Cardene, au pied d'un rocher de près de cinq cents pieds d'élévation au-dessus du sol, et d'une lieue de circuit, formé de sel blanc, nu et qui n'est mélangé d'aucune autre espèce de substance ; Calaf, Guisona et Agramunt à l'est de la Sègre ; Tremp, Talam, et la Pobla, le long du Rio Pallarèsa (p. 57), sont les lieux les plus remarquables du pays au nord duquel se trouve Viella, chef-lieu du Val d'Aran dont les eaux s'écoulent vers la Garonne (p. 57).

Depuis ce Val d'Aran jusqu'au cap Creus, les Pyrénées orientales, s'abaissant ou s'élevant alternativement, ne présentent réellement qu'une seule route militaire par laquelle on puisse pénétrer utilement en Catalogne; mais cette route est défendue par mille difficultés; Figuières et Hostalrich l'interceptent. Deux ou trois chemins médiocres, et plus de soixante sentiers qui s'élèvent à travers des cols plus ou moins difficiles, y mettent en rapport la France avec l'Espagne. Les contrebandiers et les gens du pays connaissent ces passages, qui leur offrent les moyens sûrs de passer, sans être inquiétés, d'un royaume à l'autre; et lorsque la population belliqueuse de la partie de l'Espagne qui vient de nous occuper, enhardie par quelque succès, ou trop opprimée par des troupes d'invasion, imagina, dans la dernière guerre, d'employer la voie des représailles, on vit des Somatenés et des Miquelets en profiter pour faire des excursions sur le territoire français. L'Europe tremblait devant Napoléon, les Catalans seuls bravaient ses aigles; cependant le Moniteur gardait le silence, tandis que les départemens méridionaux étaient épouvantés par les courses de ceux qu'on feignait de mépriser.

Une poignée de paysans, inférieure en nombre à la garnison de Figuières, surprit et enleva cette place, l'une des plus formidables de l'Europe; la journée de la Bisbal fit tomber prisonnière, dans les mains des troupes ennemies, en rase campagne, la brigade entière du général Schwartz; et les Miquelets, vers la fin de 1810, se jetèrent à plusieurs reprises par leurs défilés sur le Roussilion. «Napoléon, dit le maréchal Saint-Cyr, ressentit vivement cette insulte, dont les forces assez considérables qu'il avait mises alors à la disposition du général Decaen, capitaine expérimenté, ne purent empêcher la récidive. Il est probable que toutes les fois qu'une armée assaillante, fatiguée de courir les montagnes inutilement, se portera sur les places fortes de la Catalogne littorale pour en faire le siége, la même injure ou les mêmes représailles se renouvelleront. » Nous avons ouï dire, pendant le séjour que fit à Paris le général Mina, qu'il était entièrement de l'avis du maréchal Saint-Cyr.

---

43. Province d'Huèsca. Elle est bornée à l'est par la précédente, au midi et à l'ouest par celle de Saragosse, au nord par la

France; elle se compose du bassin de la Cinca (p. 58) grossie de l'Alcandre, principal affluent de la Sègre; elle s'étend sur la partie septentrionale de l'ancien Aragon. La plus haute région des Pyrénées, dont les savans Ramon et Dufour ont gravi les sommets réputés inaccessibles, en occupe la partie septentrionale; la région méridionale se compose de vallées et de plaines généralement fertiles.

Huèsca (*Osca*), capitale, à vingt-cinq lieues de Lérida, et onze de Saragosse, est une ville très-ancienne qui eut aussi ses rois Maures, au temps où Saragosse avait les siens, et qu'entourent de vieilles murailles; sa population s'élève à sept ou huit mille ames; elle possède une université. Barbastro, place susceptible de défense, entourée de murailles, et dont les environs ressemblent à un jardin par la beauté de leur culture; et Monzon, autre forteresse, sont encore deux villes qui se trouvent dans la vallée de la Cinca. Sariñéna, Berbégal, Sixéna, à l'occident de cette vallée, Tamarite, Momégastre et Bénavarre à l'ouest, sont, avec Almudévar et Loarre, les bourgs principaux du pays, au nord duquel se trouve le canton

de Sobrarbe, c'est-à-dire d'en haut; canton d'où sortirent les rois d'Aragon, qui furent d'abord appelés rois de Sobrarbe; il communique avec la France par les ports très-difficiles, mais non impraticables, compris entre le val de Venasque et celui de Broto (p. 58). Ainsa, berceau presque ignoré d'un gouvernement monarchique représentatif qui pourrait encore servir de modèle, est le chef-lieu de ce canton, au débouché des montagnes.

Jaca (*Jacca*), place forte que nous avions été chargés, avec le brave général Pâris, de ravitailler dans les premiers jours de 1814, lorsque ce point était le seul qui tînt encore pour la France durant cette glorieuse campagne où le maréchal Soult disputait pied à pied le sol de la patrie, et qui ne tarda pas à nous échapper, se trouve située à l'extrémité méridionale de la vallée de Canfran. Ayerbe (*Ebelinum*), sur la route de Jaca à Saragosse, est une ville d'apparence gothique avec deux mille ames de population, bâtie à l'entrée des Pyrénées espagnoles. Verdun, sur la route de Jaca à Pampelune par Sanguésa, est un autre petit fort qui s'élève à l'extrémité occidentale de la province.

44. Province de Saragosse. Elle occupe le centre de l'Aragon : la précédente la borne vers le nord, les provinces de Lérida et de Tarragone à l'est, celles de Castellon de la Plana, de Téruel et de Calatayud au midi, les provinces de Soria, de Logroño et de Pampelune à l'ouest. Le cours mitoyen de l'Èbre, qui la traverse du nord-est au sud-ouest, avec de vastes plaines au milieu desquelles il circule, pour ainsi dire sans les arroser, en composent presque toute l'étendue. L'héroïque Saragosse en est la capitale. Cette respectable et ancienne cité, dont on attribue la fondation aux Phéniciens, qui la nommaient *Saldiviva* ou *Salduba*, fut la *Cæsar Augusta* des Romains. Elle s'élève au milieu d'une forêt d'oliviers sur la rive droite de l'Èbre, vis-à-vis le point où ce fleuve reçoit de Rio Gallégo (p. 54). Saragosse, siége archiépiscopal, résidence des rois d'Aragon, immortalisée par le dernier siége qu'elle a soutenu, trouva des remparts redoutables dans les propres ruines de ses maisons extérieures que défendirent, une à une, les vaillans campagnards des environs qui étaient venus joindre leur courage à celui de ses habitans. Le gé-

néral Rognat, qui n'avait point alors écrit l'ouvrage qu'a réfuté, en militaire instruit de ce dont il écrivait, notre ami et compagnon d'exil le colonel Marbeau, a donné une excellente histoire de ce siége, à laquelle nous renvoyons le lecteur. Trop instruite du danger qui menace une cité toute ouverte quand elle ose se défendre contre des armées régulières, Saragosse paraît avoir renoncé à la gloire de résister à de nouvelles invasions; elle a payé sa dette à la patrie. Sa population qui fut, dit-on, dans les anciens temps, de plus de cent cinquante mille habitans, ne s'élève plus qu'à quarante-deux ou quarante-trois mille. Cette ville est le centre du commerce de toute la contrée; on la trouve à vingt-quatre lieues de la frontière de France par Jaca, à onze d'Huèsca, vingt-six de Lérida, quarante-deux de Tarragone, quarante-cinq de Castellon de la Plana, trente de Téruel, quinze de Calatayud, trente de Soria, trente-trois de Pampelune par Exéa et Sanguèsa. Elle est en outre à soixante-huit lieues de Madrid.

Les lieux les plus remarquables de la province sont : Fraga (*Gallica Flavia*) sur la limite de celle de Lérida, et à cinq lieues

de cette ville. Fraga est situé dans un pays montueux sur la rive gauche du Rio Cinca. Quoique très-âpre, son territoire est fertile; sa population s'élève à cinq mille ames. Méquinenza, place forte au confluent de la Sègre et de l'Èbre; Alcañiz (*Leonica*), chef-lieu d'un canton qui se divise en terre haute et terre basse, très-fertile en oliviers et en fruits, renommé par la laine de ses troupeaux, par ses fromages et par ses mines d'alun; Hijar (*Belia*), chef-lieu d'un duché que nous supposons avoir été l'endroit où Cervantes a prétendu placer la scène de l'une des plus divertissantes aventures de son poëme (édit. de Méquignon-Marvis, tom. IV, pag. 592); Borja et Tarrazone (*Augustobriga*), villes assez considérables à l'occident de la province à l'entrée de ce canton appelé la Rioja, et dont la plus grande partie se trouve aujourd'hui comprise dans la province de Logroño.

C'est entre Saragosse et Jaca, vers l'ouest, que se trouve le canton appelé *de las cinco villas d'Aragon*, dont Exéa de los Cavalleros, avec deux mille habitans, est la capitale, et qui se compose du bassin d'une petite rivière

appelée Arva, dont les différens affluens prennent le surnom des villages qu'ils arrosent.

---

45. Province de Téruel. Elle est bornée au nord par celles de Saragosse et de Calatayud, au levant par la province de Castellon, au sud par les provinces de Valence et de Cuenca, à l'ouest par celle de Guadalaxara. Elle est peut-être celle dont le sol s'élève le plus dans toute l'Espagne, de sorte que ses montagnes, qui sont déjà fort prononcées au-dessus du niveau de ses vallées, doivent l'être prodigieusement au-dessus du niveau de la mer. On n'a pas des données bien exactes sur l'élévation de ses principaux sommets, mais nous savons que plusieurs d'entre eux conservèrent de la neige pendant neuf mois, durant l'ardente année de 1811. La province de Téruel occupe le centre du système Ibérique, où les fracassemens sont extraordinaires et dûs probablement aux secousses volcaniques dont ce système dut être le théâtre, puisqu'on voit des cratères en cette contrée de la Péninsulte (p. 21). Tout ce qui a été dit de la partie montueuse de la province de Cuenca (p. 497) est commun à la province qui nous occupe.

Téruel (*Turbula*), à vingt lieues de Castellon de la Plana, à trente de Saragosse, et vingt-cinq de Cuenca, et de Téruel, chefs-lieux des provinces environnantes, est située sur la rive gauche du Guadalaviar, au point où ce fleuve reçoit le Rio Alambra qui descend, en décrivant la figure d'un demi-cercle, de hautes montagnes situées vers le nord. Cette ville fort ancienne offre de respectables traces de splendeur, parmi lesquelles on cite son aqueduc comme un monument capable de supporter le parallèle avec celui de Ségovie. L'histoire de deux amans, dont la fin tragique a quelque rapport avec celle de *los Enamorados* d'Antéquerra (p. 552), et connus sous le nom d'amans de Téruel, est fort célèbre en Espagne; elle y est devenue le sujet de plusieurs héroïdes, romances et pièces de théâtre. Les squelettes de ces infortunés sont religieusement conservés dans l'église paroissiale de Saint-Pierre. La population de Téruel s'élève à plus de six mille ames.

Albaracin est, après Téruel, le lieu le plus important de la province. Cette ville, située au fond d'une vallée étroite, environnée

de rochers calcaires, vit de ses fabriques de drap commun. La richesse de ses environs consiste dans la laine de ses transhumantes, et dans le grand nombre de fonderies de fer qui s'y voient. A deux lieues au nord d'Albaracin se trouve la belle fontaine de Cella, élevée de douze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et de laquelle s'échappe tout-à-coup le Rio Xiloca, qui bientôt arrose un riche vallon, dont la multitude des arbres fruitiers fait un verger délicieux. Adémuz est encore un lieu assez populeux, dans la vallée du Guadalaviar et vers le sud. Au nord on trouve Montalvan, qui s'élève à la naissance des vastes plaines de l'Aragon inférieur, et dont la campagne est fertile en grains.

---

46. Province de Calatayud. Elle est bornée au nord et à l'est par celle de Saragosse, au sud par la précédente et par celle de Guadalaxara, et à l'ouest par la province de Soria. Sa capitale, située sur la rive gauche du Rio Xalon, est à quinze lieues de Saragosse, vingt-cinq de Téruel, quarante-cinq de Guadalaxara, et vingt de Soria, capitales des pro-

vinces environnantes. On l'a dit construite des ruines de l'antique *Bilbilis*. Sa population n'atteint pas à six mille ames. Son territoire passe pour le plus beau et le plus ombragé de l'Aragon ; les arbres fruitiers y forment comme des forêts autour de vertes prairies ; des fontaines fraîches et abondantes embellissent ses rues et ses places qui sont généralement assez bien percées. On prétend que des mines de fer, et même d'or, y furent exploitées du temps des Romains. A six lieues sur la grande route de Saragosse, vers la limite de la province et à la descente du vallon formé par le Rio Xiloca, se trouve Almunia avec trois mille habitans ; Aranda, à six lieues vers le nord ; Médina-Céli (*Arcobriga?*), à quatorze lieues environ vers le sud-ouest et sur la route de Madrid par Sanguéza et Guadalaxara, sont encore deux endroits assez considérables ; le dernier est le chef-lieu d'un duché érigé en faveur de don Louis de la Cerda, petit-fils de Saint-Louis, pour dédommager ce prince de la perte d'une couronne à laquelle sa naissance lui donnait d'incontestables droits. A moitié chemin de Calatayud et de Médina-Céli on trouve le village

d'Alhama, qui possède des sources thermales.

Daroca est la seconde ville de la province; située dans la délicieuse vallée du Xalon, elle passe pour fort ancienne, et l'on dit qu'elle fut fondée par les Celtibériens, ce qui ferait remonter son origine plus haut que l'invasion des Phéniciens et des Carthaginois dans la Péninsule. Elle a cinq mille habitans; on vante la beauté des fontaines qui jaillissent sur ses places publiques; elle est sujette aux inondations, et de grands travaux ont été pratiqués dans ses environs pour l'en garantir. C'est dans son territoire que se trouve ce grand lac de Gallocanta, reste d'une Capienne, et qui fournit tout le sel que l'on consomme dans la contrée.

---

47. Province de Pampelune. Celle-ci a déjà été décrite quand il a été question du royaume de Navarre (p. 338), qu'elle représente assez exactement. Il suffira d'ajouter aux noms des villes que nous avons citées comme chefs-lieux de ses cinq cantons, ou mériendades, quelques détails et les noms d'un certain nombre d'autres points principaux,

qui sont: en-deçà de l'Ebre, Vianna, à l'angle occidental et méridional du pays vis-à-vis Logroño; los Arcos, Sesma, Mendavia et Lodosa, à l'ouest du Rio Ega (p. 52); Lérin, que ses anciens comtes rendent célèbre dans l'histoire de Navarre, dans la vallée du même Rio Éga, ainsi que Caréar, Andosilla et Azagra; Péralta, que beaucoup de cartes négligent d'indiquer, encore que cette ville produise un vin fort estimé, connu sous le nom de Rancio; un village voisin, nommé Fumes, possède une mine de sel en pleine exploitation; Caparrosa, sur la route de Pampelune à Saragosse, par Tafalla et Tudéla, à la rive gauche du Rio Aragon (p. 57), à l'entrée d'un grand désert couvert de broussailles et de bois, appelé Bardéna-del-Rey; Villafranca, Milagro et Valtierra, dont le vrai nom fut peut-être Saltierra, parce qu'on y trouve l'une des mines de sel que Bowles mentionne au nombre des plus riches de l'Espagne.

Tudéla, en delà de l'Ebre, l'antique *Tutéla* ou *Turiaso*, siége épiscopal, devint assez célèbre dans la guerre de 1808 à 1813, par la bataille qui commença sous ses murs,

le 23 novembre 1808. Cinquante mille hommes, commandés par Castaños, y furent attaqués par vingt-cinq mille Français, que commandaient les maréchaux Moncey et Lannes; poussés jusqu'à Cascante (*Cascantum*), qui est une petite ville assez populeuse, située sur la route de Tarrazone, ils se défendirent d'abord vaillamment dans les bois d'Oliviers, et faillirent jusqu'à trois fois remporter la victoire; enfin, dispersés sur le soir, ils se retirèrent en désordre, les uns sur la Castille, les autres vers Saragosse. Il est maintenant certain que si une partie des troupes françaises, demeurées dans Tudéla désolée, eût marché franchement sur la capitale de l'Aragon, le même jour, on y fût entré comme on y entre aujourd'hui : que d'horreurs n'eussent point eu lieu ! que d'hommes fussent échappés, non-seulement aux fléaux du siége, mais à ce terrible typhus qui se répandit jusque dans les hôpitaux du midi de la France, et vint y causer la mort à cent mille victimes!..

---

48. Province de Vittoria. Elle est bornée au nord par celles de Bilbao et de Saint-Sébastien, au levant par la Navarre ou pro-

vince de Pampelune, au sud par celle de Logroño, à l'ouest par celles de Burgos et de Santander. Cette province représenterait exactement l'Alava, si les territoires de la Guardia, de Sonsierra et d'Oyon n'avaient été incorporés à la province de Logroño. Sa capitale est située à seize lieues de Pampelune, dix-sept de Saint-Sébastien, quatorze de Bilbao, trente de Santander, vingt-deux de Burgos et onze de Logroño, chefs-lieux des provinces environnantes. Vittoria, qui doit être voisine de l'antique *Velia*, est située dans un bassin fertile et parfaitement cultivé, sur la route de Bayonne à Madrid. Sa population, qu'on dit avoir été anciennement de dix-sept mille ames, est réduite aujourd'hui à sept mille tout au plus. La vieille ville est mal percée, environnée d'anciennes murailles et fort laide. La nouvelle, qui lui est contiguë, est assez bien bâtie, et l'on y voit une place carrée qu'on trouve fort belle parce qu'elle est carrée, et que toutes les façades en sont pareilles. Cette place est bâtie sur le modèle de la place neuve de Salamanque, de la grande place de Burgos, et de plusieurs autres places qu'on trouve dans les villes

d'Espagne, et qui étaient destinées aux courses des taureaux. Leur extrême régularité, le soin qu'on prend de dissimuler les rues aboutissantes, et la faculté qu'ont les passans d'y circuler à couvert, les rendent fort tristes. Le pays est rempli de villages situés au fond de fertiles vallées ou sur le flanc des montagnes. Entre ceux que leur population élève au rang de villes, on doit citer Alégria et Salvatierra (*Alba*), sur l'une des routes de Pampelune; Trévino qui dépendait de Ségovie; Miranda-de-Ebro, où passe la grande route de France, après avoir traversé l'Èbre sur un assez beau pont qui marque la limite de l'ancienne Castille; Frias, dont le nom équivaut à frimat, chef-lieu d'un duché, située sur la même rive que Miranda, mais à six lieues plus haut; enfin Orduña, chef-lieu d'un canton appelé des Quatre-Villes, bâtie au versant septentrional de la grande chaîne Pyrénaïque, sur la grande route de Bilbao.

---

49. Province de Bilbao. Elle est bornée au nord par l'Océan, à l'est par la province de Saint-Sébastien, au sud par la précédente, et à l'ouest par celle de Santander; ses limites sont celles de la Biscaye. Ainsi

que la suivante, on peut la considérer physiquement comme une continuation des provinces de Santander et des Asturies, avec lesquelles tout ce qu'on pourrait dire de ses habitans et de ses productions est absolument commun. Sa capitale est située à quatorze lieues de Saint-Sébastien, autant de Vittoria, dix-huit de Santander, chefs-lieux des provinces limitrophes. Bilbao est une jolie ville, fort commerçante, et dont les habitans sont doux et affables; ils accueillent fort bien les étrangers, mais n'aiment pas à les voir s'établir chez eux : aussi la population n'y augmente point; elle s'élève environ à quinze mille ames. On croit cette ville bâtie sur l'emplacement de l'antique *Amanes Portus* ou *Slavobriga;* ses environs sont rians.

La côte est garnie de bourgs dont les habitans s'adonnent à la pêche ou au commerce, et dont les principaux sont Portugalète. Plencia, Berméo, Lequeytio et Ondarroa. Durango, située sur un plateau intérieur fort élevé, à l'entrée d'une vaste lande ou Paraméra, passe pour la seconde ville de la province; elle en est du moins la plus populeuse après Bilbao.

5o. PROVINCE DE SAINT-SÉBASTIEN. Située au fond du golfe de Biscaye, elle est bornée au nord par la mer, à l'est elle touche la France en un point, et la province de Pampelune la limite : celle de Vittoria la borne au sud, et la précédente à l'ouest; elle équivaut au Guipuscoa. Sa capitale se trouve à quinze lieues de Pampelune, à dix-sept de Vittoria, et quatorze de Bilbao, chefs-lieux des provinces d'alentour. Saint-Sébastien est un port de mer très-fréquenté, encore qu'un petit nombre de navires y puissent être en sûreté; toutes les nations y viennent trafiquer; il était le chef-lieu de la compagnie des Philippines et de Caracas: sa population s'élevait environ à quatorze mille ames, et sa prospérité allait croissante; mais les Anglais ont profité de la résistance héroïque que leur opposa en 1813 une garnison française, pour brûler la ville. Elle était médiocrement fortifiée avant l'époque où le brave général Rey et son digne chef d'état-major, le colonel Saint-Huary, y soutinrent un siége mémorable; mais les moyens de défense y ayant été multipliés, la place se trouve maintenant dans une situation respectable,

et pourrait résister avec avantage aux tentatives qu'on ferait pour l'enlever. Le fort de la Mata, qui la commande, passe pour être très-tenable, et surtout quand un chef incorruptible y gouverne. On trouve aux environs, de petits ports, défendus tout au plus par quelques batteries de côtes, et dans lesquels des ennemis peuvent entrer facilement par terre; mais la prise sans importance de tels lieux ne peut servir qu'à éblouir les yeux de cette multitude crédule pour laquelle on compose ordinairement des bulletins des armées : ces lieux sont le Passage, Rentéria, Orrio, Zarauz, Guétaria, Déba et Motrico.

La province est remplie de petites villes très-populeuses, qui toutes se trouvent dans quelque riche vallée. On rencontre sur la route de France, aussitôt qu'on a passé la Bidassoa, Irun, d'où certains journaux avaient coutume de dater les lettres qu'ils s'écrivaient eux-mêmes sur l'Espagne, triste bourg, à droite duquel demeure Fontarabie; viennent ensuite Ernani, Tolosa, Villa-Franca, Bergara et Mondragon, où commence le redoutable défilé de Salinas; à gauche de cette route, fort bien entendue, mais un peu étroite, est

Ségura, près de Villafranca; à droite, Alcoytia, Aspeitia et Cestona. Tous ces lieux doivent leur prospérité à l'agriculture, à quelqu'industrie, et surtout à leurs nombreuses fonderies de fer.

Les trois provinces dont il vient d'être question ont de très-grands rapports entre elles: leurs habitans, appelés Basques, parlent un langage particulier dans la plus grande partie de leur étendue; ces Basques sont patiens, laborieux, obstinés, probes, agiles, grands marcheurs, fort adroits à tous les exercices du corps, et passionnés pour le jeu de paume; connaissant les moindres sentiers de leurs montagnes, ils deviennent des partisans fort dangereux pour une armée d'occupation, lorsque, se lassant de la présence de celle-ci, ils se déterminent, pour s'enrichir à ses dépens, à former des guérillas. On les a vus, quand trois cent mille Français dominaient dans la Péninsule, harceler leurs convois et menacer les communications des plus formidables phalanges. Leur chef de confiance était tellement maître du pays, tout envahi qu'il était, que ses douaniers percevaient assez régulièrement des droits sur

toutes les choses dont ce chef permettait l'entrée; des effets d'équipement, destinés aux troupes conquérantes, n'en furent pas à l'abri; de sorte que si jamais il arrivait qu'un cas imprévu forçât les armées qui se seraient engagées et disséminées dans la Péninsule, à la quitter précipitamment, il est probable qu'elles trouveraient, entre elle et les Pyrénées, des embarras qui rendraient leur retour plus difficile que leur entrée. Sans rappeler la déplorable affaire de Vittoria, il est certain que, si l'empereur Napoléon n'eût pas été maître de toutes les places fortes situées en-deçà de l'Ebre, il n'aurait jamais hasardé ses armées dans Madrid, sur la route de Valence, et surtout vers l'Andalousie, où la pointe du général Dupont ne servit qu'à rendre immortel le nom de Baylen.

---

51. Province de Palma, ou les îles Baléares. Cette sorte d'archipel, qu'on dit avoir été anciennement peuplé par les Phéniciens, par les Rhodiens, ou par des Grecs de l'île de Zante, porta depuis le nom de royaume de Mayorque, lorsqu'après avoir passé tour à tour de la domination carthaginoise au pouvoir des Romains, de ceux-ci

aux Vandales, et des Vandales aux Maures, il fut conquis par don Jaymes, infant d'Aragon, qui, devenu roi, le donna en partage à son second fils.

Mayorque, en espagnol Mallorqua (*Major Insula*), métropole des îles, est d'une forme rhomboïdale irrégulière, avec quatre caps principaux : celui de Fromenter, au nord; celui de Péra, à l'est; celui de Salinas, au sud, vis-à-vis lequel sont situés les deux îlettes de la Cabréra et Conéjéra (l'île aux chèvres et la lapinière); et à l'ouest celui de la Dragonèra, vis-à-vis lequel se trouve une autre petit îlette du même nom. On la divise ordinairement en deux parties, celle qu'on appelle la montagne, qui se compose des hauteurs parallèles à la côte du sud-est au nord-ouest; et celle de la plaine qui, abritée par la première, jouit d'une température délicieuse. La montagne est couverte de bois d'oliviers sauvages : le reste du pays fournit abondamment d'excellens vins et de l'huile dont on exporte une certaine quantité, du grain qui se consomme dans le pays, du chanvre, du lin, de la soie, du safran, des dattes, des grenades, des oranges et citrons, des amandes et

des figues sèches, des câpres, avec une multitude d'autres fruits et de légumes d'excellente qualité. L'île entière, ainsi que les autres Baléares, est de constitution calcaire, et l'on y trouve des carrières de marbre. On lit dans le cardinal de Retz : « Dans toute l'île de Mayorque, il n'existe point de femmes laides, ou du moins elles y sont très-rares, et sont pour la plupart belles et fort gracieuses, avec les couleurs du lis et de la rose; les femmes du commun qui vont par les rues sont de cette espèce ; elles ont une démarche particulière qui est très-agréable. Les environs de la ville sont les plus beaux du monde, et entièrement semblables à la campagne du royaume de Valence. » La ville dont parle ici le galant archevêque de Paris est Palma (*Palma*), à une cinquantaine de lieues de Barcelone et à cinquante-cinq de Valence. Palma est un port de mer dans le sud-ouest de l'île, et sa population s'élève à plus de trente mille habitans. Les autres lieux les plus remarquables du pays sont : Pollenza, (*Pollensia*), endroit enchanteur; Alcudia, au fond d'une baie du même nom; et Soller, dans une des plus belles vallées du monde.

L'île de la Cabréra, où se voit un fort, possède une excellente source d'eau douce, et un port très-sûr qui peut contenir des navires de cent canons.

Minorque ou Ménorque (*Minor-Insula*), à l'est-nord-est et à huit lieues de la précédente, immense rocher dont le sol très-inégal ne présente que çà et là quelques espaces de terrain cultivable; on y recueille quelques légumes et des fruits, un peu d'huile, de vin, de miel et de sel qu'on exporte, avec des fromages qui ont une certaine réputation, et un peu de laines. On y élève en outre quelques chevaux et des mules; la pêche, qui y est fort abondante, forme la principale occupation des habitans; ceux-ci, ayant vécu sous beaucoup de dominations diverses, sont un mélange de tous les peuples, et leur langage même n'a presque aucun rapport avec le castillan ou le catalan qu'on parle dans les autres îles. Ces insulaires distribués dans quelques tristes villages dont Ciudadela (*Jamna*), qui peut avoir deux à trois mille habitans, était regardé comme la capitale avant que l'importance des fortifications dont on a hérissé le port Mahon

(*Portus Magonus*) n'eût assuré la suprématie à cette dernière ville.

Ivice ou Iviza (*Ebulus Insula*), au sud-ouest et à dix-huit lieues de Mayorque, de pointe en pointe, est une île qui donne les mêmes productions que les deux autres; elle fournit en outre un peu de coton, de la sparterie et beaucoup plus de sel; la pêche y est non moins abondante qu'à Minorque. Sa capitale, qui s'appelle également Ivice ou Iviza, est une place forte en même temps qu'un port de mer dont la population s'élève à quatre mille ames.

Formentéra (*Ophiusa*), petite île située au sud, tire son nom de la quantité de blés que donnent ses parties occidentales lorsqu'on les ensemence. La partie orientale est couverte de bosquets incultes; les habitans, au nombre de quinze cents, sont distribués dans des maisons éparses qui ne forment aucun village. Entre Formentéra et Ivice se voient la petite île appelée Espalmador, et le rocher d'Espartel. Vers l'ouest, sont trois autres grands rochers qui forment aussi de petites îles. Ivice et Formentéra furent les Pithyuses de l'antiquité.

§ V. *Sur la population de la Péninsule.*

Nous ajouterons à la description géographique de la Péninsule un aperçu général de sa population et du rapport de cette population avec sa surface. On peut considérer celle-ci, en y compreñant les îles Baléares dont il vient d'être question, comme s'étendant à 18,242 lieues carrées de 20 au degré ; en évaluant la population de l'Espagne et du Portugal à 14,030,476 habitans, où s'élève la somme des quantités qui ont été données à l'article de chaque ancienne province, on trouvera 769 ames par lieue carrée.

Le cahier publié en 1803, par la secrétairerie de la Balance du commerce, sous le titre de *Censo de frutos y manufacturas de España*, nous fournit les documens d'après lesquels on peut calculer quelle était la population de l'Espagne vers la fin du siècle dernier; et nous donnons ici un tableau qui en est l'extrait, tableau auquel on a seulement ajouté ce qui concerne Minorque, dont nous devons la statistique à des renseignemens particuliers qui avaient été également com-

muniqués à Antillon, par M. Garriga, que cet auteur s'est dispensé de citer.

PROVINCES.	NOMBRE DES HABITANS.	SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES	HABITANS PAR LIEUE CARRÉE.
Province de Madrid.....	228,530	110	2,078.
Province de Guadalaxara..	121,115	163	743.
Province de Cuenca.....	294,290	945	311.
Province de Tolède.....	370,641	734	505.
Province de la Manche.....	205,548	631	326.
Province d'Avila.....	118,061	215	549.
Province de Ségovie.....	164,007	290	566.
Province de Soria.....	198,107	341	581.
Province de Burgos.....	470,588	642	734.
Province d'Estramadure...	428,493	1,099	357.
Royaume de Cordoue.....	252,028	348	724.
Royaume de Jaën.....	206,807	268	772.
Royaume de Séville.....	746,221	752	992.
Royaume de Grenade.....	692,924	805	861.
Nouv. populations, p. 566..	6,196	108	57.
Royaume de Murcie.....	383,226	659	582.
Royaume d'Aragon.....	657,376	1,132 172	534.
Royaume de Valence.....	825,059	643	1,283.
Principauté de Catalogne.	858,818	1,003	850.
Ile de Majorque.....	140,690	112	1,256.
Ile de Minorque.....	30,990	20	1,550.
Ivice et Formenter.....	15,290	15	1,019.
Royaume de Navarre.....	221,728	205	1,082.
Seigneurie de Biscaye.....	111,436	106	1,051.
Province de Guipuscoa....	104,491	52	2,009.
Province de Alavæ.....	67,523	90 172	746.
Principauté des Asturies...	364,238	308 172	1,180.
Province de Léon.....	239,812	493	480.
Province de Palencia.....	118,664	145	814.
Province de Salamanque...	209,988	471	446.
Province de Valladolid....	187,390	271	692.
Province de Zamora.....	67,401	133	537.
Province de Toro.....	97,370	165	590.
Royaume de Galice.....	1,142,630	1,330	859.
TOTAL.	10,347,076	14,805 172	698.

Nous ajouterons à ce tableau celui de la population du Portugal, rédigé d'après un cens ordonné en 1798, et qui fut fait par feux, de sorte qu'en multipliant ces feux par cinq individus, l'on a obtenu le résultat suivant :

PROVINCES.	NOMBRE DES HABITANS.	SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	HABITANS PAR LIEUE CARRÉE.
Entre-Duéro-y-Mino.	907,965	291 172	3,115.
Tras-los-Montes. . . .	318,665	455	700.
Beira..	1,121,995	753	1,489 172.
Estramadure.	826,680	823	1,004 172.
Alentéjo.	380,480	883	431.
Algarves.	127,615	232	550.
TOTAL.	3,633,400	3,437 172	1,071.

Il résulte de ce tableau un fait singulier, c'est que l'étendue de l'Entre-Duéro-y-Miño, étant à la surface totale du Portugal comme un à onze quatre cinquièmes, si le reste du royaume était peuplé dans la proportion de cette petite province, le nombre de ses habitans s'élèverait à dix millions sept cent sept mille huit cent treize individus, c'est-à-dire qu'il surpasserait trois fois la réalité, et atteindrait presque à la totalité de la population de l'Espagne. Si toute la Péninsule était peuplée comme cet Entre-Duéro-y-Miño,

elle contiendrait, y compris les îles Baléares, soixante-six millions quatre cent quarante-neuf mille neuf cent quarante-cinq habitans, nombre prodigieux que la division de la propriété et de bonnes institutions ne manqueraient pas d'enfanter sur un sol où la nature s'empresse de prodiguer tout ce qui peut être nécessaire au bonheur de l'homme ; mais combien d'entraves s'opposent à cette prospérité que pourrait espérer la Péninsule raisonnablement gouvernée ! Il suffira de citer, comme exemple des obstacles qui doivent tarir toutes les sources du bonheur public, le nombre des personnes qu'en Espagne seulement les institutions religieuses condamnent au célibat. On y trouvait, en 1800, au moins vingt-quatre mille cinq cent quatre-vingt-sept femmes cloîtrées, et cent douze mille cinq cent trente-trois ecclésiastiques réguliers ou séculiers, c'est-à-dire plus de cent trente-sept mille cent vingt individus au moins inutiles lorsqu'il est question de repeupler des déserts.

La province de Cuenca est, sous le rapport de la population, diamétralement opposée à l'Entre-Duéro-y-Miño, c'est-à-dire

qu'aucune contrée ne présente aussi peu d'habitans sur une même surface. Si l'Espagne n'était peuplée que dans la proportion de cette province de Cuenca, le nombre de ses habitans tomberait à un peu moins de six millions.

La Péninsule a été beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui, ce qui n'est pas une preuve que le monde se dépeuple, comme le veut Montesquieu, mais que le despotisme et l'ignorance dépeuplent les États. Il y a lieu de croire cependant que le nombre des habitans de l'Espagne et du Portugal est plus considérable que la somme qui résulte de l'addition des tableaux que nous venons de produire, et qui ne sont que le résultat de pièces fournies au gouvernement. Nous avons déjà remarqué que, pour échapper à la rapacité du fisc, les autorités locales avaient l'habitude, au-delà des Pyrénées, de dissimuler leurs richesses territoriales en hommes et en revenus. Il est démontré, par exemple, d'après les recherches modernes de la société de Valence, que la population réelle du royaume dont cette ville fut la capitale, se monte à un million deux cent

mille ames, tandis qu'elle n'est portée qu'à huit cent vingt-cinq mille cinquante-neuf dans le tableau qui vient d'être donné.

Notre ancien et respectable ami, M. Labrada, secrétaire du consulat de la Corogne, démontre, dans son excellente description de la Galice, que cette province contient au moins un million quatre cent mille ames, tandis qu'on ne l'évaluait qu'à un million cent quarante-deux mille six cent trente. Enfin, pendant notre séjour en Andalousie et en Estramadure, les administrations françaises et celles que l'on avait établies au nom du roi Joseph, ont pu apprécier à quel point on avait trompé l'ancien gouvernement sous le rapport du nombre des feux et de la quantité des individus. Des relevés que nous avons faits nous-mêmes sur des pièces authentiques, dans diverses villes et bourgades de cette partie de l'Estramadure qui se trouve comprise entre le Guadiana et la Sierra-Moréna, nous ont prouvé qu'il y existait au moins quinze mille habitans de plus qu'on ne le supposait. Le nombre des feux qui ne sont pas déclarés dans la Sierrania de Ronda et dans le bassin du Guadalète, est encore

dans une proportion plus considérable, de sorte qu'il nous est évident que l'Espagne possède un million d'habitans au moins de plus que ne l'établissent les dénombremens faits jusqu'à ce jour, et cette idée se trouve confirmée par l'état ci-joint, qui nous a été transmis par un membre des Cortès, lorsque la nouvelle circonscription de l'Espagne fut décrétée. Cet état a paru à peu près en même temps dans l'*Universal*, journal de Madrid, vers la fin du mois de mai 1822.

PROVINCES.	POPULATIONS.	PROVINCES.	POPULATIONS.
Alicante	249,692	Jaën	274,930
Alméria	198,762	Léon	180,587
Avila	113,135	Lérida	168,569
Badajos	301,225	Logroño	184,217
Barcelone	353,208	Lugo	253,762
Bilbao	104,186	Madrid	290,495
Burgos	206,935	Malaga	299,324
Cacérès	199,205	Murcie	252,058
Cadiz	261,293	Orensé	399,576
Calatayud	105,947	Oviédo	367,501
Castellon	183,079	Palencia	128,697
Ciudad-Réal	296,525	Palma	207,785
Cordoue	337,265	Pampelune	185,516
Corogne (la)	357,970	Salamanque	226,882
Cuenca	298,650	San-Félipe	161,257
Gérone	191,243	Santander	175,152
Grenade	346,984	Saint-Sébastien	164,789
Guadalaxara	222,655	Saragosse	345,111
Huèlva	139,817	Ségovie	145,985
Huèsca	182,845	Séville	358,811

PROVINCES.	POPULATIONS.	PROVINCES.	POPULATIONS.
Soria	105,108	Valladolid . .	175,160
Tarragone . .	194,782	Vigo	327,848
Téruel . . .	105,191	Villafranca . .	86,385
Tolède . . .	306,478	Victoria . . .	77,465
Valence . . .	346,188	Zamora . . .	142,385

L'addition de ce tableau porterait la population actuelle de l'Espagne, à onze millions deux cent quarante-huit mille vingt-huit individus, c'est-à-dire à neuf cent mille neuf cent cinquante-deux habitans de plus que le total du tableau précédent. Ce nombre est encore bien loin d'atteindre celui auquel pourrait parvenir cette population, si toute la surface de l'Espagne était habitée comme l'Entre-Duéro-y-Miño, ou seulement comme le Guipuscoa. Il n'est pas de notre sujet d'examiner quels moyens pourraient l'augmenter, et quelles causes la diminuèrent. De telles considérations appartiennent à une autre partie de notre travail qui verra peut-être bientôt le jour. Nous devons nous contenter maintenant, en terminant ce que nous avions à dire sur la Péninsule, de rapporter une anecdote peu connue, et qui a trait aux moyens qu'il fut, une fois, possible d'employer pour élever ce beau pays au plus

haut degré de splendeur et de félicité où les nations puissent atteindre.

Lorsque le maréchal Soult fut appelé près du roi Joseph, afin d'y remplacer le maréchal Jourdan en qualité de major-général, ce prince, frappé de la force et de la rectitude de jugement qui caractérisaient son nouveau guide, marqua beaucoup de ce bon sens qui n'est pas toujours un attribut du trône, en consultant le maréchal Soult sur plusieurs affaires d'État, encore que celles-ci ne fussent pas du ressort d'un major-général qui n'avait d'autorité que dans les choses de guerre. Il s'agissait alors de la vente des biens nationaux, dont l'immensité équivalait aux trois quarts environ de la surface de l'Espagne, et qui, totalement dépréciés, ne trouvaient pas d'acheteurs, précisément lorsqu'on avait le plus grand besoin d'argent. Chaque ministre ou conseiller, suivant de vieilles routines, proposait des papiers hypothécaires, des cédules royales, des valez, des emprunts et autres moyens usés, toujours insuffisans pour tirer parti de ce qui ne peut avoir de prix qu'en raison de la solidité présumée du vendeur.

« Sire, dit le maréchal Soult, que Votre Majesté tente un moyen nouveau et décisif; qu'elle fasse dans le plus bref délai évaluer approximativement les biens nationaux dans Madrid et dans tous les lieux que la présence de nos troupes maintient dans l'obéissance; qu'elle en fasse distribuer immédiatement ensuite le tiers aux prolétaires, à raison de quatre arpens par individu de chaque famille, en joignant à ce bienfait l'exemption de toute contribution territoriale pour le temps qu'on jugera indispensable à l'établissement des nouveaux propriétaires; que Votre Majesté conserve le second tiers de ces biens aux soldats et officiers espagnols qui l'auront bien servie afin qu'il leur soit distribué quand la guerre sera terminée, et Votre Majesté verra, avant six mois, les villes et les campagnes les plus éloignées et les plus exaspérées se soumettre successivement dans l'espoir de posséder des biens d'église et de grands d'Espagne; Elle verra ses armées se recruter et demeurer irrévocablement fidèles; enfin, bientôt le dernier tiers de ces terres et de ces bâtimens, dont on ne trouverait pas vingt pour cent aujourd'hui, se vendra sa valeur en numéraire et

au comptant. On tirera conséquemment de ce tiers des sommes supérieures à celles qu'on obtiendrait du tout, avant que la confiance soit établie, et Votre Majesté règnera paisiblement sur une nouvelle nation, d'autant plus dévouée que ses propriétés ser nt comme hypothéquées sur l'existence de la nouvelle dynastie. Nul monarque n'eut jamais une plus belle occasion d'établir une puissance inébranlable et indépendante de l'appui ou des attaques des baïonnettes étrangères. »

Ce grand projet surprit, mais entraîna tous les assistans; Joseph en fut comme ébloui et l'adopta avec enthousiasme; il ne trouva de contradicteurs qu'à Paris, d'où l'ordre de ne pas songer à son exécution ne se fit pas attendre.

Le gouvernement qui dans la Péninsule, où, les rois demeurassent-ils investis du despotisme usurpé depuis Philippe V, il faudra tôt ou tard qu'on utilise la terre; le gouvernement, disons-nous, qui mettra à profit les vues profondes du maréchal Soult, deviendra tout-à-coup riche, parce qu'il trouvera des capitalistes soit regnicoles, soit étrangers,

pour acquérir et payer sur-le-champ la valeur réelle de la partie mise en vente, d'un sol fertile et affranchi. Il deviendra fort, parce qu'il sera basé sur la petite propriété territoriale, la seule qui prête un véritable appui à l'autorité sans lui porter jamais ombrage, et qui en même temps résiste à tous les genres de tyrannie des subalternes. N'est-il pas temps, d'ailleurs, que les révolutions se fassent en faveur de ces peuples toujours exhérédés, et au nom desquels parlent trop souvent des intrigans qui ne voient dans ces révolutions que les moyens de saisir la position brillante de ceux que les révolutions renversent?

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

Sur la géographie physique de la Péninsule Ibérique.

§ I. Système alpin. . . . . pages 1
§ II. Système hydrographique 46
§ III. Division de la Péninsule en quatre versans 192
§ IV. Autres divisions physiques de la Péninsule 219
§ V. La Péninsule fut jointe à l'Afrique. . 226

CHAPITRE II.

Sur la géographie politique de la Péninsule.

§ I. Géographie des temps incertains . . . 236
§ II. Géographie antique 239
§ III. Géographie ancienne 246
§ IV. Géographie moderne 344
PORTUGAL 344
ESPAGNE. 396
§ V. Sur la population de la Péninsule . . 638

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE LIEUX,

DE RIVIÈRES ET DE MONTAGNES.

A.

Abocella. Voyez Toro.
Abrantès (Portugal). 380.
Acinipe. 551.
Adaja, rivière. 76—77.
Adour (l'), fleuve. 194—220.
Agramunt. 612.
Agreda. 451.
Agueda, rivière. 80.
Aguilar del Campo. 419.
Aguilas (las), port. 582.
Ainsa, ville. 616.
Alambra. 129.
Alange, ville. 516.
Alarcon, bourg. 498.
Alava, l'une des Vascong. 342.
Alba. 579.
Alba. Voyez Salvatierra.
Alba de Tormès. 432—434.
Albacète, ville. 586.
Albaïda, ville. 594.
Albaracin, ville. 621.
Albaysin, citadelle. 569.
Alberche (l'), rivière. 87.
Albox, ville. 579.
Albuféra, étang. 596.
Albuhera (l'), rivière. 109.
Albuquerque, ville. 511.
Alcala de Givert, ville. 601.
Alcala de Guadaira. 531.
Alcala-de-los-Guasulès, v. 542.
Alcala d'Hénarès, ville. 285—483.
Alcala-la-Real, ville. 562.
Alcala-del-Rio. 532.
Alcaniz, ville. 619.
Alcanizas, ville. 367.
Alcantara. 375—505.
Alcaraz, ville. 111—586.
Alcaudete, ville. 562.
Alcazar. 452—454.
Alcazar de San-Juan. 500.
Alcira, ville. 162—593.
Alcobaz. 389.
Alcolea, village. 558.
Alcora. 601.
Alcouchel, ville. 511.
Alcoutin. 389.
Alcovendas, bourg. 483.
Alcudia. 635.
Aldéanuéva, bourg. 503.
Aldea-del-Rio, village. 558.
Aldea-Quémada. 115.
Alegria, ville. 628.
Alentéjo (l'), prov. de Portug. 381.
Alfayates (Portugal.) 370.
Alfuro, ville. 449.
Algamési. 599.
Algarinéjo. 560.
Algarves (les), prov. portug. 286-346-386.

Algarves, chaîne de montag. 33—34—94.
Algésiras, port. 231-311-542.
Alhama, villes. 573-582-624.
Alhambra, citadelle. 569.
Alhaurin. 549.
Alicante (prov. d') 588.
Alicante, ville. 369.
Almaden del Azogue. 499.
Almaden de la Plata. 522.
Almagro. 500.
Almanza, ville. 595.
Almazan. 451.
Almazarron. 582.
Almeida (Portugal). 369.
Almendral. 514.
Almendraléjo. 514.
Alméria (province d'). 304.
Alméria, ville. 305—312—577.
Almodovar-del-Campo. 500.
Almodovar-del-Rio. 558.
Almonacid. 495.
Almudévar, bourg. 615.
Almudiel, rivière. 114.
Almunécar, ville. 548—572.
Almunia, ville. 623.
Alcoy, ville. 591.
Alcoytia. 632.
Alpuxaras, chaîne marit. 41.
Altéa, bourg. 591.
Amanes Portus. Voy. Bilbao.
Amarante (Portugal). 364.
Ambracia. Voyez Plasencia.
Andalousie. 115—126—216—247—291—305.
Andosilla, ville. 625.
Andujar, ville. 145—566.
Antéquéra, ville. 551.
Anticaria. Voy. Antéquéra.
Aquæ Calidæ. Voy. Orensé.
Aquæ Fluviæ Turodorum. V. Chaves.
Aracéna. 520.
Aragon, province. 50—221—241—329—338.
Ara Jovis. Voyez Aranjuez.
Aranda, ville. 274—623.
Aranda de Duéro. 448.
Aranjuez. 460—489.
Arbaculla. Voyez Villéna.
Archidona, ville. 552.
Arcobriga. V. Médina-Céli.
Arcobriga. Voyez Arcos.
Arcos, ville. 539—625.
Ardilla, rivière. 110.
Ardra, ville. 548—572.
Arevalo. 440.
Argamasilla (la). 500.
Arganda. 483.
Argona, bourg. 564.
Argonilla, bourg. 564.
Arlanzon, rivière. 71.
Arnédillo. 449.
Arnédo. 449.
Arronches, Portugal. 383.
Arroyo-del-Puerco, ville. 506.
Artava, ville 601.
Arucci-Novum. Voy. Moura.
Aspe, ville. 590.
Aspeitia. 632.
Asta Regia. Voyez Xerès.
Astigis. Voyez Ecija.
Astorga. 410—416—417.
Asturica Augusta. V. Astorga.
Asturies (les). 241-262-268.
Augusta. Voyez Livia.
Augusta Gemella. Voy. Martos.
Augustobriga. V. Tarrazone.
Aura. Voyez Burgos.
Ausa. Voyez Vique.
Avila (province de). 430.
Avila, ville. 437.
Avilès, port. 269.
Avis, ville. 286.
Ayamonte, port. 519.
Ayerbe, ville. 616.
Ayllones, ville. 516.
Ayllon. 468.
Ayora. 593.
Azagra, ville. 625.
Azeuchal, ville. 514.
Azuaga, ville. 516.
Azuar (Portugal). 364.

B.

Badajos (prov. de). 508—517.
Badajos, ville. 382—509.
Bælon. Voyez Tariffa.
Baeza, ville. 124—309—565.
Baga, 607.
Baidéna-del-Rey, désert. 625.
Balaguer, ville. 612.
Baléares (îles). 343—633.
Balsa. Voyez Tavira.
Banos. 432.
Barbastro, ville. 615.
Barcarota, ville. 511.
Barcelone (province de). 605.
Barcelone, ville. 329—605.
Barcelos (Portugal). 364.
Barcina. Voyez Barcelone.
Bascara. 609.
Baston de Laredo (el). 443.
Baylen. 359—566.
Bayona, port. 253.
Baza, ville. 575.
Beatia. Voyez Baeza.
Beira (le), prov. portugaise. 340—368.
Béja, ville. 385.
Bejar. 435.
Belia. Voyez Hixar.
Belmonte, ville. 498.
Belsinum. Voyez Viver.
Belver. 607.
Benaguacil. 599.
Bénalcasar, ville. 557.
Bénarès, ville. 590.
Benasal. 601.
Bénavarre, bourg. 615.
Benavente. 423.
Benbibre, ville. 411.
Benidorme, bourg. 591.
Benigain, village. 594.
Bénisa, bourg. 591.
Berbegal, bourg. 615.
Berga. 607.
Bergara. 631.
Berja, ville. 578.
Berlanja, ville. 516.
Berméo, bourg. 629.
Bétanzos, ville. 261—403.
Bétique, région de l'ancienne Espagne. 240—242—245.
Bétique (Système de montag.) 35—134.
Betula. 565.
Bexis. 599.
Bezalu. 609.
Biar, ville. 590.
Bidassoa (la), riv. 191-267-339.
Bienvenida, ville. 515.
Bilbao, ville. 343—629.
Bilbao (province de). 628.
Bilbilis. Voyez Calatayud.
Bisbal (la). 609.
Biscaye, l'une des Vascong. 342.
Bocayrente, village. 594.
Borja, ville. 619.
Bornos, ville. 540.
Bracara-Augusta. Voy. Braga.
Braga, ville du Portug. 363-389.
Bragance, ville du Portug. 336.
Brancia. Voyez Alcantara.
Brénès, bourg. 532.
Brigantinum. Voyez Bragance.
Brigantium. Voy. Santiago.
Brihuega. 462.
Briviesca. 448.
Brozas, ville. 506.
Buitrago, ville. 482.
Bujalance, ville. 559.
Bunol. 599.
Burdalo, rivière. 104.
Bureba (la). 448.
Burgo (el). 451.
Burgos (province de). 446.
Burgos, ville 274—277—446.
Burguillos, ville. 511.
Burriana, ville. 601.
Buscarviéja. 482.

C.

Cabezas-de-San-Juan (las). 531.
Cabeza de Buey, bourg. 517.
Cabréra, île. 634.
Cabriel, rivière. 17—21.
Cacabeillos. 411.

Cacérès (province de). 501.
Cacérès, ville. 502.
Cadalso. 440—486.
Cadiz (province de). 532.
Cadiz. 220—305—311—523.
Cæsar Augusta. V. Saragosse.
Cætobriga. Voyez 378.
Calaf. 612.
Calahorra, ville. 449.
Calatayud (province de). 622.
Calatayud, ville. 338.
Callé. Voyez Oporto.
Callosa, bourg. 591.
Calzada de Oropesa, b. 505.
Cam (Portugal). 365.
Camarinas, port. 254.
Cambœtum Lubicanorum. V. Miranda de Duéro.
Camina (Portugal). 365.
Campanario, bourg. 517.
Campillo (el), bourg. 517.
Campo-Mayor (Portugal). 382.
Campredon, ville. 156—610.
Cangas de Onis. 269.
Cangas de Tineo. 270.
Cantalejo. 458.
Cantillana. 532.
Caparroso. 625.
Cap Creus. 220—223.
Cap Espartel. 231.
Cap de Gate (le). 169.
Cap Ortegal. 189.
Cap de Roca. 224—375.
Cap Saint-Vincent. 186—224—238.
Caravaca. 166—584.
Carcagente. 594.
Cardona, ville. 612.
Caréar. 625.
Carlet. 599.
Carlotta (la). 559.
Carmona, ville. 531.
Caroline (la), ville. 567.
Carpétano-Vettonique (Système de montagnes). 23—80—86-90-224-285-442-472.
Carrion de los Condes. 419.
Carteia. Voyez Algésiras.
Carthagène, ville. 583.
Carthago Spartaria. V. Carthagène.
Casa del Campo, maison royale. 474.
Casarabonella. 550.
Casar de Cacérès, ville. 506.
Cascaès, port. 375.
Cascante, ville. 626.
Cascantum. Voyez Cascante.
Castalia. Voyez Castellon de la Plana.
Castel-Branco (Portugal). 370.
Castellon, bourg. 594.
Castellon de la Plana (province de). 600.
Castellon de la Plana ville. 319-600.
Castelnova. 599.
Castel Rodrigo (Portugal). 370.
Castel-Sollit. 157—609.
Castel de Vide. 384.
Castille (nouvelle). 284.
Castille (vieille). 274.
Castra Cœcilia. Voyez Cacérès.
Castra, ou Turris Julia. Voy. Truxillo.
Castro-Marim, port. 388.
Castro-del-Rio. 559.
Castro-de-Urdiales. 445.
Castropol, ville. 269.
Catalogne, province. 241—321.
Caudete, ville. 588.
Caurium. Voyez Coria.
Caya (la), rivière. 106.
Cazorla, ville. 564.
Cebolla. 488.
Cecos. 270.
Cega, rivière. 75.
Céhégin, ville. 165—584.
Cella, fontaine. 622.
Cemas de Ourem. 93.
Cerdagne. 157—158—607.
Cervéra, ville. 612.
Cestona. 632.
Cétide. Voyez Albacète.

Ceuta. 231.
Cezimbra (Portugal). 379.
Chamartin. 285.
Chaves, ville. 367.
Chelva. 599.
Chiclana, village. 536.
Chinchilla (province de). 584.
Chinchilla, ville. 45—316.
Chinchon. 462—483.
Chipiona, port. 311.
Chiva. 599.
Churriana. 548.
Ciudadela, ville. 636.
Ciudad-Réal (province de). 499.
Ciudad-Réal, ville. 294.
Ciudad-Rodrigo. 435.
Clunia. V. Aranda de Duéro.
Coa (la), rivière. 81.
Cofrentes, ville. 593.
Coimbre, ville. 187—370.
Coïn, ville. 550.
Colinda. Voyez Cuellard.
Colindre. 445.
Colioure. 223.
Colménar. 482.
Columna. Voyez Corogne.
Complutum. Voyez Alcala de Hénarès.
Conception (la), forteresse.
Concintayna, bourg. 591.
Conéjéra, île. 634.
Conil. 543.
Coninbriga. Voyez Coimbre.
Consaburus. Voyez Consuégra.
Constantina, ville. 150-521.
Consuégra. 28—494.
Corcubion, port. 254.
Cordoue (province de). 553.
Cordoue, ville. 154—247—305—309—553.
Corduba. Voyez Cordoue.
Corella, ville. 449.
Coria, ville. 504.
Corogne (la), port. 254—261—401.
Corogne (la), province. 401-403.
Corpio (el), village. 558.
Coyanca. Voyez Valencia de Don Juan.
Crannoler. 607.
Crébillente, ville. 590.
Cuadafuar. 599.
Cudillero, ville. 269.
Cuellard. 458.
Cuenca (province de). 495-641.
Cuenca, ville. 284—462—496.
Cuevas de Baza, ville. 579.
Cuevas de Masquira. 601.
Culla. 601.
Cullar de Baza, ville. 579.
Culléra, port. 598.
Cunéïque (Système de montagnes). 33.
Cuneum Promontorium. 388.
Cunillas. 445.
Curraca. Voyez Guadalaxara.

D.

Dalias, ville. 578.
Daro, rivière. 129.
Daroca, ville. 624.
Daymiel. 500.
Deba (la). 190.
Deina. 594.
Despena-Perros. 116—211—298.
Dona Mencia. 559.
Don Benito, ville. 517.
Don Gonzalo. 560.
Duenas. 419.
Duéro, fleuve. 66—68—71—72—74—76—78—365.
Duncos. 408.
Durango, ville. 629.
Durii. Voyez Zamora.

E.

Ebelinum. Voyez Ayerbe.
Ebora, ville. 385.
Ebre, fleuve. 46—48—50—51—206—224—238—276—330—335.
Ebulus Insula. Voyez Ivice.

Ebura. Voyez Talavera.
Eburobritium. Voyez Alcobaz.
Ecija, ville. 137—560.
Egelesta. Voyez Yniesta.
Elche, ville. 590.
Elda, ville. 590.
Elvas, Portugal. 382.
Emerita Augusta. Voyez Mérida.
Emporicæ. Voyez Rosas.
Entre-Duéro (l'), province du Portugal. 241-346-360-640-641.
Eo, rivière. 189.
Eresma, rivière. 76—77.
Ernani, bourg. 631.
Escalona. 430—487.
Escurial (l'), couvent. 23—26—285—476.
Esombera, île. 583.
Espalmador, île. 637.
Espartel, rocher. 637.
Espejo. 559.
Espinosa. 448.
Esposende. 365.
Estella, ville. 342.
Estépona, ville. 547.
Estramadure, province espagnole. 298—643.
Estramadure, province du Portugal. 346—372.
Etremoz. 385.
Evora, ville. 385.
Exéa de los Cavalleros, ville, 619.

F.

Falcette. 604.
Faro, ville. 388.
Feria, bourg. 514.
Fernand-Nunez, ville. 559.
Ferrol, port. 264-261-403.
Figuières, citadelle. 156—613.
Finana. 579.
Flaviobriga. V. Santander.
Fluvia (la), fleuve. 155.
Fluvium Brizantinum. Voyez Bétanzos.
Foncaral, ville. 482.
Fontarabie, ville. 631.
Forcal, bourg. 602.
Forum-Julium. V. Andujar.
Forum Narbazorum. Voyez Torre de Moncorvo.
Fraga, ville. 618.
Frégénal, ville. 515.
Frias. 628.
Fromentéra, île. V. Baléares. 343—637.
Fuencaliente, eaux therm. 295.
Fuenjirola (la). 548.
Fuente-Cantos, ville. 515.
Fuente-del-Maestro. 514.
Fuente-la-Pena, 422.
Fuente-de-la-Higuera. 594.
Fuente-de-Honor. 436.
Fuente-Ovéjuna. 557.
Fuenté-Palmera. 559.
Fuente-Sauco. 422.

G.

Gadès. Voyez Cadiz.
Galapagar, riv. 150.
Galice. 238—241—248—250—262—643.
Gallécie (la), ancienne province d'Espagne. 243.
Gallica Flavia. Voy. Fraga.
Gallocanta, lac. 375—624.
Garganta-la-Olla, bourg. 503.
Gebora (la), rivière. 105.
Gemellæ. Voy. Jumilla.
Génil, rivière. 43—125—128—132—134—137—174—175.
Gergal, ville. 579.
Gérone ou Girone (province de). 608.
Gérone. 156—329—608.
Gérunda. Voyez Gérone.
Gibraltar, port. 312—542.
Gibraltar (détroit). 227—237.
Giguéla (la), rivière. 94—96.

Carte Physique
DE L'ESPAGNE
ET DE PORTUGAL,
POUR SERVIR AU GUIDE DU VOYAGEUR EN ESPAGNE ET EN PORTUGAL.

Par Bory de St Vincent.

GOLFE DE BISCAYE

OCEAN ATLANTIQUE

MER MEDITERRANEE

ILES BALEARES

LANDES

PYRENEES

Longitude orientale de l'Ile de Fer.

7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22

ÉCHELLES

25 Lieues de Castille de 20 au Degré.

30 Lieues Marines de 25 au Degré.

20 Lieues Portugaises de 17 ½ au Degré.

LÉGENDE

A. *Arroyo* Torrent.
M. *Montaña* Montagne.
S. *Sierra* Chaine.
P. *Pico* Pic.
R. *Rio* Riviere.
G. Golfe.
V. *Val* Vallee.
B. *Barranco* Ravin.
C. Cap

Versant Cantabrique
Versant Ibérique
Versant Lusitanique
Versant Bétique

Ligne qui separe deux grandes regions physiques

Gijon, port. 269.
Gor, bourg. 575.
Grado. 269.
Grajan (la), ville. 516.
Granatula. 500.
Grandia. 594.
Granja (la). 457.
Grasaléma, ville. 180—541.
Grenade (province de). 567.
Grenade, ville. 132-305-568.
Guadalariaca. Voyez Guadalaxara.
Guadalaviar, fleuve. 17—160.
Guadalaxara (prov. de). 459.
Guadalaxara, ville. 285-460.
Guadalcanal, ville, 521.
Guadalète, fleuve. 36—179.
Guadalimar, fleuve. 113.
Guadaljore, rivière. 37—38—135—175—177.
Guadalquivir, fleuve. 29—43—95—111—116—118—127—139—147—153—180—182—184.
Guadalupe, rivière. 62.
Guadalupe. 507.
Guadaporcon, rivière. 180.
Guadarmena, rivière. 44—111—112.
Guadarrama, montagne et col. 24—87.
Guadiana. 29-31-44-94-96-98-102-103-104-105-106-107-186-125-298.
Guadiana-Menor, riv. 118-124.
Guadiaro, rivière. 37—177.
Guadix, ville. 574.
Guarda (la), Portugal. 370.
Guardia (la), port. 253-493.
Guascuéna. 462.
Guerva (la). 62.
Guimarens, ville. 364—390.
Guipuscoa, l'une des Vascongades. 342.
Guisando. 442.
Guisona. 612.
Guixols, port. 609.

H.

Hellin, ville. 587.
Hispalis. Voyez Séville.
Hixar, ville. 619.
Hostalrich, ville. 157-609-613.
Honrubia, bourg. 498.
Huelva (province de). 518.
Huelva, ville. 185—305—311—519.
Huerta de Murcia (Jardin de Murcie). 107.
Huesca (province d'). 614.
Huesca, ville 338—615.
Huescar. 564—576.
Huescar la Vieja. 576.
Huete, bourg. 498.

I.

Ibérique (Système de montagnes). 15—162.
Idanha-à-Nova (Portugal). 370.
Idanha-à-Velha (Portugal). 370.
Igualada. 607.
Ilerda. Voyez Lérida.
Iliesca. 488.
Ilipula. Voyez Niebla.
Illici. Voyez Elche.
Illirgis Voyez Andujar.
Illispula. Voyez Sierra-Sagra.
Illiturgis. V. Andujar.
Illora, ville. 574.
Ilorcis. Voyez Lorca.
Ilturo. Voyez Mataro.
Irun, bourg. 631.
Isnallos. 574.
Italica. Voyez Santi-Ponce.
Ivice ou Iviza, île. 343—637.

J.

Jaca, ville. 616.
Jaen (province de). 561.
Jaen, ville. 305.
Jaraïz, bourg. 103.
Jarandilla, bourg. 504.

Jorquèra, bourg. 498.
Jujar ou Xujar, fleuve. 17-161.
Julia Myrtilis. Voyez Mertola.
Jumilla, ville. 587.
Jurumena, ville. 106.

L.

Lacobriga. Voyez Lagos.
La Escala. 609.
Lagos. 388.
Lama ou Urbs Lamacœnorum. Voyez Lamego.
Lamego. 371.
Laminium. V. Villa-Nueva de los Infantes.
Lancia Oppidana. V. Ciudad-Rodrigo.
Lancia-Transcudana. V. La Guarda.
Lancora. 367.
Lanjaron, ville. 572.
Lapela, fort. 364.
La Pola de Lena. 269.
Larédo. 445.
Lastres, ville. 269.
Laubeton. V. Réquéna.
Laujar, ville. 578.
Laurença. Voyez Liria.
Laxata. Voyez Xerica.
Lébrija. 531.
Lébrilla, ville. 582.
Ledesma. 436.
Legio septima Germanica. V. Léon.
Léon (province de). 248-271-412.
Léon, ville. 271—415.
Léon (île de). 533—536.
Leonica. Voyez Alcaniz.
Lequeytio, bourg. 629.
Lérida (province de). 610.
Lérida, ville. 329—610.
Lérin, vallée. 340.
Lérin, ville. 625.
Lerma. 448.
Lesturia. Voyez Villa-Nova.
Leyra. 380.
Liberalitas Julia. V. Ebora.
Libora. Voyez Talavera.
Liebana. 443.
Liria. 599.
Lisbonne. 345—373—375.
Livia. 607.
Llagues, ville. 269.
Llérena, ville. 515.
Loarre, bourg. 615.
Lobregat (le), rivière. 158.
Lodosa. 625.
Loera. Voyez Liria. 599.
Logrono (province de). 448.
Logrono, ville. 49—449.
Loja, ville. 134—573.
Lora-del-Rio. 532.
Lorca, ville. 582.
Lorenzana, vallée. 407.
Los-Santos, ville. 514.
Luarca, ville. 269.
Lucéna, ville. 560—601.
Lucentum. Voyez Alicante.
Lucus Augusti. Voyez Lugo.
Lugo, province. 404.
Lugo, ville. 261—405.
Lunæ Promontorium. Voyez le cap de Roca.
Luque. 559.
Lusitanique (Système de montagnes). 26-102—104-212—299.
Lusitanique (région occidentale de l'ancienne Espagne). 240—245.

M.

Madrid (province de). 62.
Madrid. 221—284—285-286—463—468.
Madriléjos. 495.
Maganas, port. 116.
Mahon, port. 636.
Malaga (province de). 44.
Malaga, ville. 135—15—305—309—312—545.
Maleo. 601.

Malpartida, bourg. 504.
Manche. 221—229—891—293—295.
Manilba. 548.
Manréza. 607.
Mansanarès, rivière. 285—474.
Marbella, ville et port. 312—547.
Marchena. 532.
Marianique (Système de montagnes). 29—104—111—146 152—206—212—297.
Marisma. 140—142.
Martorel. 607.
Martos, ville. 562.
Mata (la), port. 631.
Mata-del-Cuervo (la). 498.
Matagorda, fort. 534.
Mataro, port. 607.
Matilla. 432.
Mayor, île. 153.
Mayorque, l'une des Baléares. 343—634.
Médellin, ville. 516.
Medina del Campo, ville. 429.
Medina-Céli, ville. 623.
Medina de Rioseco. 428.
Medina-Sidonia, ville. 543.
Medina de las Torres, village. 515.
Melgasso, ville de Portugal. 364.
Mellid. 404.
Mendavia. 625.
Menestei Portus. Voy. Puerto-Santa-Maria.
Menor, île. 153.
Mérida, ville. 104—509—512.
Mertola. 385.
Metallinum. Voyez Médellin.
Methymna. Voyez Médina del Campo.
Méquinenza, ville. 49.
Milagro. 625.
Minaïa. 498.
Mino, fleuve. 62—65.
Minorque, l'une des îles Baléares. 343—636.
Miranda de Duéro, ville du Portugal. 367.
Miranda de Ebro. 49—276—628.
Mirandella. 368.
Moguer, port. 185—519.
Molina. 288—462—463—584—585.
Momégastre, bourg. 615.
Monastério, ville. 515.
Moncao, ville. 364.
Mondéjar. 462.
Mondonedo, ville. 261—407.
Mondragon. 631.
Monforte de Lémos. 261—409.
Montalvan. 384.
Montanchès, ville. 507.
Monté-Frio, ville. 574.
Monté-Hermoso. 504.
Montémollin, bourg. 516.
Montérey. 367—400.
Montes Orospedani. 497.
Monteza, ville. 594.
Montforte, ville. 590.
Montijo, ville. 511.
Montilla, ville. 560.
Montjouy, fort. 606.
Mont-Louis. 607.
Montserrat. 607.
Monts de Maderuelo. 92.
Monts de San-Mamed. 92.
Monts de Tolède. 27—28—92—288.
Monts d'Ubrique. 37.
Monts de Villuercas. 92.
Monzon, ville. 615.
Mora. 495.
Moral (el). 500.
Moratalla. 587.
Morella. 602.
Moron. 532.
Motril, ville. 548—572.
Moura. 384.
Mourao. 384.
Moxente, 594.
Muelas, sortes de plateaux ou de paraméras. 20.

Mulahacen, pic de la Sierra-Niévada. 39
Munda, ville. 550.
Murcie (province de). 241—312—580.
Murcie, ville. 580.
Murès, ville. 269.
Muros, port. 254.
Murviédro. 599.

N.

Naguéra Pallarèsa et Ribagorzana, riv. 57—58.
Najero, ville. 449.
Navalcarnéro. 483.
Navalmoral, bourg. 505.
Navarre, prov. 241—338.
Navas de Coca (las). 459.
Navia, ville. 269.
Navia, rivière. 189.
Navia de Suarna. 408.
Nebrissa. Voyez Lébrija.
Néda. 403.
Niebla (chef-lieu de comté). 184—520.
Nijar, ville. 579.
Nobriga Nemetanorum. Voy. Viana.
Norba Cæsarea. V. Alcantara.
Norbensis Colonia. Voyez Alcantara.
Noviéda, ville. 590.
Noya, port. 254.
Nubantia. Voyez Thomar.
Nules, ville. 601.

O.

Ocana. 295—492.
Ociserda. Voyez Xerica.
Ohanès, ville. 578.
Olbera. 541.
Olcadès. Voyez Ocana.
Olite, ville. 342.
Oliva, ville. 515—594.
Olivença (Portug.). 384-510.
Olleria, village. 594.
Olot, ville. 609.
Olysippo. Voyez Lisbonne.
Onda, ville. 601.
Ondarroa, bourg. 629.
Oningi. Voyez Jaen.
Ontementé, village. 594.
Onuba. Voyez Moguer.
Ophisa. Voyez Fromentéra.
Oporto, ville. 359-362—364—395.
Orcelis. Voyez Orihuèla.
Orduna, ville. 628.
Orensé, province. 399.
Orensé, ville. 261—400.
Orgiva, ville. 572.
Oria. 579
Orihuèla, ville. 584.
Oringi. Voyez Jaen.
Oroncillo. 59.
Oropèdes, nom antique des montagnes d'Alcaras et de la Ségura. 45.
Oropésa. 488—601.
Osca. Voyez Huesca.
Osma. 451.
Ossonaba. Voyez Faro.
Osuna, ville. 532.
Outeiro, château. 367.
Oviedo, province. 409.
Oviedo, capitale des Asturies. 190—268.

P.

Padron (el). 404.
Palencia (province de). 418.
Palencia, ville. 271—418.
Palamos, port. 609.
Pallantia. Voyez Palencia.
Palma (province de). 633.
Palma, ville. 635.
Palma, village. 558.
Palos, port. 185—519.
Pamplona. Voyez Pampelune.
Pampelune (province de). 624.
Pampelune, ville. 341.

Pancorvo. 60-277-448.
Paraméra, plateaux intérieurs. 9-25-93-267-437.
Pardo (château royal). 474.
Pax-Augusta. Voyez Badajos.
Pax-Julia. Voyez Béja.
Pédraza. 458.
Péninsule Ibérique. 1. — Sa forme, sa surface. 2.
Pena de Francia. 431.
Pena de los Enamarados. 552.
Pena-Macor. 371.
Pénaranda de Bracamonte. 435.
Peniche. 380.
Péniscola. 601.
Péraléda, bourg. 505.
Péralta, village. 625.
Petavonium. Voyez la Puébla de Sanabria.
Picacho de Véléta. 39.
Piédrahita. 441.
Pierros, village. 411.
Pinhel, Portugal. 370.
Pintia. Voyez Valladolid. 425.
Pisuerga, rivière. 47—70.
Pithyuses. Voyez Ivice et Fromentéra.
Plasencia, ville. 503.
Plencia, bourg. 629.
Pobla (la). 612.
Pollensia. Voyez Pollenza.
Pollenza. 635.
Polope, bourg. 591.
Ponferrada. 411.
Pons vetus. Voy. Pontévédra.
Pontévédra, ville. 261—398.
Porcuna, bourg. 564.
Portalègre, Portugal. 383.
Porto Voyez Oporto.
Porto-Blanco, bourg. 558.
Portugal. 344 et suiv.
Portugalète, bourg. 629.
Portus Alacer. Voyez Portalègre.
Portus Annibalis. Voy. Villa-Nova.
Portus Magonus. Voy. Port-Mahon.
Potès, ville 443.
Pravia. 270.
Priégo. 559.
Probencio (el). 498.
Puébla dela Calzada. 512.
Puébla de Gazalla (la). 521.
Puébla de Sanabria (la). 423.
Puente-Congotto, bourg. 441.
Puente-de-Hume. 403.
Puente-de-Lima. 364.
Puerto-del-Rey. 116.
Puerto-Réal, port. 311—537.
Puerto-Santa-Maria. 538.
Purchéna, ville. 579.
Puzol. 599.
Puycerda. 607.
Pyrénaïque (Système de montagnes). 12—206—361.

Q.

Quintanar de la Orden. 495.

R.

Redondella, port. 254.
Région septentrionale. 224.
Réquéna. 599.
Retiro (maison de plais.). 177.
Reus, ville. 603.
Reynosa, village. 444.
Rianza. 75.
Riaza. 488.
Ribadavia. 400.
Ribadafella, ville. 269.
Ribadéo, port. 255—269—407.
Ribera (la), ville. 514.
Rio Alagon. 88.
Rio Alcolarin. 104.
Rio Almanzara. 168.
Rio Alméria. 169.
Rio Aragon. 52.
Rio Ardra. 171.
Rio Barbata. 119—123.
Rio Baysas. 52.
Rio Bembezar. 149.

Rio Besos. 158.
Rio de Bilbao. 191.
Rio Bullaque. 102.
Rio Cabrillas. 85.
Rio Cala. 151.
Rio Caldao ou Sadao. 186—347—378.
Rio de la Campane. 144.
Rio de Caravaca. 165.
Rio Céa. 73.
Rio del Chorito. 102.
Rio Cinca. 58.
Rio Corbonés. 137—180.
Rio Cubillas. 133.
Rio Cuzna. 147.
Rio Dilar. 130—132.
Rio Duraton. 75.
Rio Ega. 52.
Rio Elga. 89.
Rio Ervedal. 92.
Rio Escobar. 145.
Rio Esla. 72.
Rio d'Estena. 102.
Rio Gaillegos. 54.
Rio Gallo. 85.
Rio Gargalica. 104.
Rio Giguela. 97.
Rio Guadaira. 138.
Rio Guadajos. 127.
Rio Guadalema. 108.
Rio Guadalen. 114.
Rio Guadalféo. 171—173.
Rio Guadalimar. 112.
Rio Guadalupejo. 102.
Rio Gadalmédna. 175.
Rio Guadamellato. 146.
Rio Guadaporcon. 180.
Rio Guadaranque. 102.
Rio Guadialto. 148.
Rio Guadiaro. 177.
Rio Guadiel. 143.
Rio Guadiéla. 91.
Rio Guesna. 151.
Rio Horgarganta. 179.
Rio Jabalon. 99—101.
Rio de Jaen. 124.
Rio Jandula. 145.
Rio Jaramilla. 123.
Rio de Lanjaron. 173.
Rio Magana. 144.
Rio Monachil. 129—132.
Rio Mondégo. 187.
Rio Mondo. 113—164.
Rio de Moratailla. 165.
Rio Moros. 77.
Rio Nalon. 59—268.
Rio Néla. 51.
Rio Nora. 268.
Rio Oca. 59.
Rio Océsera. 85.
Rio Orgiva. 172.
Rio de Pravia. 190.
Rio Quipar. 165—166.
Rio del Rubial. 102.
Rio Ruécas. 104.
Rio de San-Lucar. 152.
Rioséco, ville. 277.
Rio de Sella. 190.
Rio Sequillo. 72.
Rio Sil. 63—65.
Rio de Soro. 92.
Rio de Suancès. 190.
Rio Tajuna. 86.
Rio Tambre. 188.
Rio Ter. 150.
Rio Tinto. 184.
Rio Tiron. 61.
Rio Trevelez. 173.
Rio Ula. 188.
Rio de Val-de-Hornos. 102.
Rio de Val-de-Orès. 102.
Rio de Valverdes. 104.
Rio de Velez. 174.
Rio Vouga. 188.
Rio de las Yéguas. 145.
Rio Yèltes. 80.
Rio Zadora. 52.
Rio Zancara. 97.
Ripoll, ville. 610.
Roda (la). 498.
Romanilha (Portugal). 370.
Ronda, ville. 37—178—550.
Rosas, port. 609.
Rota, port. 538.
Rute. 560.

S.

Sacedon. 462.
Sacro. Voyez Alcira.
Sægisama-Julia. V. Burgos.
Sætabis. Voyez San-Félipe.
Sagres. 388.
Sahagun, ville. 417.
Sainte-Marie. V. Santa-Maria.
St.-Ildephonse. V. Granja (la).
Saint-Sébastien (province de). 630.
Saint-Sébastien, port, 343-630.
Saint-Vincent de la Barquera. 445.
Salado d'Olbera. 180.
Salamanque (prov. de). 430.
Salamanque, ville. 271—432.
Salamantica. V. Salamanque.
Salas. 270.
Saldana. 419.
Saldivèra ou Salduba. V. Saragosse.
Salsona, ville. 612.
Saltierra. Voyez Valtierra.
Salvaleon, ville. 511.
Salvatierra, ville. 511—628.
Salvatierra (Portug.) 364--370.
Samos, monastère. 408.
Samunos. 432.
San-Christoval, forteresse. 105.
San-Christoval, mont. 36.
San-Clémenté, bourg. 498.
San-Félipe (prov. de). 591.
San-Félipe, ville. 319—591.
San-Fernando. Voyez île de Léon.
Sangonera-Avenidas de Lorca. 167.
Sanguésa, ville. 342—462.
San-Juan-d'Alfarache. 400.
San-Lorenzo. 481.
San-Lucar de Barraméda. 311—539.
San-Lucar de Guadiana. 389—519.
San-Lucar-la-Mayor, ville. 531.
Santa-Coloma. 607—609.
Santa-Cruz-de-Mudéla. 298—500.
Santa-Fé. 130-132-574.
Santa-Maria. 311
Santa-Marta, ville. 514.
Santander (province de). 443.
Santander. 444.
Santiago de Compostel, port. 188—256.
Santillane. 446.
Santi-Ponce, village. 152—530.
Santo-Domingo de la Calzada, ville. 449.
Santona. 445.
Santarem. 380.
Saragosse (province de). 617.
Saragosse, ville. 50—330—338.
Scalabis. Voyez Truxillo.
Scalabis. Voyez Santarem.
Seclavin, ville. 505.
Secobriga. Voyez Ségorbe.
Ségorbe, ville. 599.
Segovia. Voyez Ségovie.
Ségovie (province de). 451.
Ségovie, ville. 452.
Ségre (la). 55—57—158.
Seguntia. Voyez Sanguesa.
Segura (la), rivière. 162—165—314.
Segura de Léon, ville. 515.
Ségura de la Sierra. 564.
Selva, village. 604.
Septimanea. V. Simancas.
Sepulveda. 458.
Séron, ville. 579.
Serpa. 31—44.
Setuval ou Setubal. 378.
Séréna (la). 509—517.
Sesma. 625.
Séville (province de). 520.
Séville. 154—213—305—309—464—522.
Sierra-Alhamilla. 171.
Sierra d'Alcaraz. 29—112.
Sierra d'Algodonalès. 36—180.
Sierra d'Alhama. 38.
Sierra d'Alméria. 171.
Sierra d'Aracéna. 519.

Sierra d'Araïz. 38.
Sierra d'Arrabida. 370.
Sierra del Caballo. 131—173.
Sierra de Calderas. 34.
Sierra de Cazorla. 117.
Sierra de Cintra. 26.
Sierra de Constania. 30.
Sierra de la Contraviesa. 41.
Sierra de Cordoue. 30.
Sierra de la Cornuda. 182.
Sierra d'Estrella. 26—187.
Sierra d'Estrémos. 28.
Sierra de Filabres. 40.
Sierra de Gador. 41.
Sierra del Gastor. 36.
Sierra de Gata. 26.
Sierra de Gilbalbin. 35.
Sierra de Grédos. 25.
Sierra de Guadalcanal. 30.
Sierra de Guadalupe. 28.
Sierra de Gudar. 19.
Sierra de Hornachos. 109.
Sierra de Jabalambre. 21.
Sierra de Jabalcol. 121.
Sierra de Jéguas. 38.
Sierra Llana. 49.
Sierra de los Santos. 28.
Sierra del Madero. 18.
Sierra Ménéra. 19.
Sierra de Mijas. 38.
Sierra Ministra. 18.
Sierra de Molina. 17.
Sierra de Monasterio. 30.
Sierra de Moncayo. 59.
Sierra de Montanchès. 28—92.
Sierra de Montellano. 36-182.
Sierra-Morena. 29—31—32-34—39—101—114—147—148.
Sierra de Moron. 38.
Sierra-Névada. 38—40—41—118—171—206.
Sierrania de Ronda. 37—38—178—231—643.
Sierra de Oca. 59.
Sierra Péchina. 171.
Sierra de Pedroches. 30.
Sierra de Prieta. 38.
Sierra Sagra. 29-117-206—576.
Sierra de Ségura. 206.
Sierra de San-Juan. 182.
Sierra de San-Lorenzo. 59.
Sierra de San-Mamès. 28.
Sierra de San-Pédro. 28—92.
Sierra de San-Servan. 518.
Sierra de Téjada. 38.
Sierra de Tolox. 38.
Sierra de Urbion. 59.
Siguenza. 462.
Simancas, ville. 429.
Singilis. 560.
Sisante, bourg. 498.
Sisapo. Voyez Almaden de l'Azogue.
Sixéna, bourg. 615.
Slavobriga. Voyez Bilbao.
Sobrarbe, canton. 615.
Sœtabicula. Voyez Alcira.
Soller. 635.
Solobréna. 548.
Somosierra. 276—279—482.
Soria (province de). 19—44—450.
Soria, ville. 450.
Sinès, port du Portugal. 379.
Suancès. 445.
Suriréna, bourg. 615.

T.

Tabernas, ville. 579.
Tacabis. Voyez Thomar.
Tage, fleuve. 17—82—85—90—225—298—373.
Tajo (el), le Saut. 178.
Talarn. 612.
Talavera la Réal, ville. 511.
Talavera de la Reyna. 487.
Tamamès. 432.
Tamamite, bourg. 615.
Taraconaise (la), province de l'ancienne Espagne. 214-243.
Tarancon. 483.
Tariffa. 184—231—234—511.
Tarraco. Voyez Tarragone.
Tarragone (province de). 602.

Tarragone, ville. 323—602.
Tarraza. 607.
Tarrazona, bourg. 498.
Tarrazone, ville. 619.
Tavira, ville. 388.
Telobie. Voyez Martores.
Termès. Voyez Almazan.
Teruel (province de). 620.
Teruel, ville. 338-621.
Thomar. (Portugal.) 380.
Tiemblo (el). 440.
Tietar (le), rivière. 88.
Tineo. 270.
Titulcia. Voyez Iliesca.
Toboso. 495.
Tocina. 532.
Tolède (province de). 284-483.
Tolède, ville. 462—484.
Toletum. Voyez Tolède.
Tolosa, ville. 631.
Torbiscon, ville. 572.
Tordesillas, ville. 429.
Tordera (la), rivière. 157.
Torémocha. 507.
Tormès (la), rivière. 79.
Toro, ville. 271—422.
Torquemada. 417.
Torrélaguna. 482.
Torremolinos. 548.
Torre de Almendral (la). 514.
Torre de Moncorvo, ville du Portugal. 366.
Torreximena, ville. 562.
Torrigos. 488.
Torruella. 609.
Tortose, ville. 50-603.
Tras-los-Montes (le), province du Portugal. 241—346—365.
Trembleque. 495.
Tremp. 612.
Trévino, village. 628.
Trisium. Voyez Najero.
Truxillo, ville. 507.
Tucci. Voyez Torreximena.
Tudela, ville. 49-331-342-428-625.
Tuejar. 599.
Turbula. Voyez Téruel.
Turria. Voy. Guadalaxara.
Turris. 599.
Turris-Syllæ. V. Tordesillas.
Tutana, ville. 582.
Tutèla ou Turiaso. V. Tudèla.
Tuy, ville. 261—364—397.
Tyde Graviorum. Voyez Tuy.

U.

Ubéda, ville. 124—565.
Ubrique, ville. 542.
Uclès, bourg. 498.
Udeda. Voy. Betula.
Ujijar, ville. 572.
Urgel, ville. 612.
Urso. Voyez Osuna.
Utiel. 599.
Utrera, ville. 531.
Uxama. 451.

V.

Valdémoro. 462—483.
Val-de-Penas. 500.
Valença (Portugal). 364.
Valence (province de). 207—220—241—317—320—595.
Valence, ville. 317—318—597.
Valencia de Don Juan, v. 417.
Valencia de Ventoso, v. 515.
Valeria. Voyez Cuença.
Valladolid (province de). 424.
Valladolid, ville. 271—425.
Valtierra. 625.
Valverde, bourg. 498.
Valverde del Camino. 520.
Vascongades, provinces. 342.
Vega de Grenade. 130-132-134.
Vega de Plasencia, vallée. 503.
Velentia Edetanorum. Voyez Valence.
Venicarlos. 601.
Verdun, ville. 616.
Vélèz el Blanco. 579.
Vélèz el Rubio. 579.
Vélès-Malaga. 548.
Velia. Voyez Vittoria.
Vergilia. Voyez Murcie.

Vérin. 400.
Versans. Aquitanique. 195.-Le Cantabrique ou septentrional. 193-209-219-226-237.— L'Ibérique ou oriental. 200-225. — Le Lusitanique ou occidental. 203-205-273. — Le Bétique ou méridional. 210-225.
Verunum. Voyez Visen.
Viana (Portugal). 364.
Vianna. 625.
Viar (le). 151.
Vich. 157—158.
Vicus Spacorum. Voyez Vigo.
Viella, ville. 612.
Vigo, province. 396.
Vigo, port. 253—261—397.
Villa-Franca. 625.
Villa-Franca, bourg. 631.
Villa-Réal, ville. 601.
Villajoyosa, bourg. 591.
Villa-de-Conde (Portugal). 364.
Villa-Franca (prov. de). 410.
Villa-Franca, v. 409-514-604.
Villa-Franca, village. 558.
Villaharta de San-Juan. 500.
Villa-Hermosa. 500.
Villa-Nova (Portugal). 364—388.
Villa-Nueva, bourg. 504.
Villa-Nueva de los Infantes. 500.
Villa-Réal (Portugal). 368.
Villa-Roblédo. 500.
Villa-de-Rubia de Losoja. 500.
Villa-Viciosa. 385.
Villar de Cervas. 400.
Villéna, ville. 590.
Vinaros. 601.
Viomioso, château. 367.
Vique. 607.
Viroyesca. Voyez Briviesca.
Visen (Portugal). 371.
Vittoria (province de). 626.
Vittoria, ville. 343—627.
Viver. 599.
Vivero, port. 255—408.
Vurci, ville. 579.

X.

Xalon. 61.
Xarama ou Jarama (le). 86.
Xativa, ville. 592.
Xavia, bourg. 591.
Xerès, ville. 183—310.
Xerès de los Cavalleros, ville. 515.
Xerès de la Frontéra, ville. 538.
Xerica. 599.
Xijona, ville. 590.
Ximena, ville. 542.

Y.

Yécla, ville. 588.
Yniesta, bourg. 498.

Z.

Zaffarayas. 174.
Zafra, ville. 513.
Zahara. 541.
Zalaméa, bourg. 517.
Zamora (province de) 421.
Zamora, ville. 271—421.
Zancara (le), rivière. 94.
Zarza de Alange, ville. 516.
Zarza-la-Mayor, ville. 505.
Zézéré (le) 89.
Zibreira, (Portugal.) 370.
Ziézar, ville. 584.
Zonar, lac. 137.
Zucayna. 601.

FIN DE LA TABLE.